

**REVUE  
DES ÉTUDES  
SUD-EST  
EUROPEENNES**

**TOME VIII-1970**

**N° 3**

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

**REVUE  
DES ETUDES  
SUD-EST  
EUROPEENNES**  
**TOME VIII-1970**

**N° 3**

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

## Comité de Rédaction

**M. BERZA**, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; **EM. CONDURACHI**, **A. ROSETTI**, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; **H. MIHĂESCU**, **COSTIN MURGESCU**, **D. M. PIPPIDI**, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; **AL. ELIAN**, **VALENTIN GEORGESCU**, **FR. PALL**, **MIHAI POP**, **EUGEN STĂNESCU**; **AL. DUȚU** — *secrétaire de la Rédaction*.

## SOMMAIRE

Page

*Les Génois dans la mer Noire*

- P. RACINE (Strasbourg), Le marché génois de la soie en 1288 . . . . . 403

*Voyageurs et réalités sud-est européennes*

- PAUL CERNOVODEANU, Le voyage de Henry Cavendish dans les Balkans au cours de l'année 1589 . . . . . 419  
 ВАЛЕРИАН МАЧАРАДЗЕ (Tbilisi), Грузинский путешественник XVIII века Иона Гедеванишвили о Молдове и Валахии . . . . . 435  
 G. F. CUSHING (London), Dr. Dalloway's Itinerary . . . . . 461

*Relations littéraires*

- NESTOR CAMARIANO, Constantin Dapontès et les Principautés Roumaines . . . . 481  
 ELENA SIUPIUR, Les relations littéraires roumano-bulgares pendant la période 1878—1916 (I) . . . . . 495

*Textes et documents*

- ALEXANDRU DUȚU, An Interpreter of South-East European History: Titus de Moldavia . . . . . 517  
 C. VELICHI, Les relations roumano-grecques durant la période 1866—1879 . . . . 525

*Comptes rends*

- E. E. LIPŠITZ, Эклога. Византийский законодательный свод VIII века (*Gh. Cronf*); E. KRIARAS, Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημόδου γραμματείας 1100—1669, t. I<sup>er</sup> (*H. Mihăescu*); «Mëshari» i Gjon Buzukut (1555) (*H. Mihăescu*); DIMITAR ANGHELOV, Богомилството в България (*C. Velichi*); BISTRA TSVETKOVA, Паметна битка на народите (*C. Velichi*); P. K. ENEPEKIDES, Ἀλέξανδρος Ὑψηλάντης. Ἡ αἰχμαλωσία τοῦ εἰς τὴν Ἀὐστρίαν 1821—1828 (*Max D. Peyfuss — Wien*); Probleme der Franzisko-Josephinischen Zeit 1848—1916 (*C. Nuțu*) . . . . . 549

*Notices bibliographiques* . . . . . 565

*Livres reçus* . . . . . 589

## LE MARCHÉ GÉNOIS DE LA SOIE EN 1288

P. RACINE

(Strasbourg)

A partir du XII<sup>e</sup> siècle, le commerce méditerranéen, sous l'impulsion des marchands des ports italiens (Gênes, Pise, Venise), draine vers l'Occident une quantité toujours accrue de produits orientaux. De ces produits orientaux, les épices sont assurément les mieux connus, mais certaines matières premières textiles, notamment la soie, sont importées en Occident. Le développement des industries textiles dans les villes italiennes au cours du XIII<sup>e</sup> siècle provoque un appel croissant de ces matières premières que le sol italien se révèle incapable de fournir. Malgré le développement de la culture du mûrier, en Sicile par exemple ou dans certaines zones du sud de l'Italie, les ateliers lucquois et toscans ne peuvent voir leurs besoins satisfaits. D'autre part, les produits élaborés par ces ateliers contribuent au renversement de la balance commerciale Orient — Occident au profit de l'Occident. En effet, les soieries italiennes constituent au XIII<sup>e</sup> siècle un produit d'exportation en direction des pays musulmans d'Orient, à côté des fameux draps flamands. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir s'intéresser à ce commerce de la soie quelques-unes des grandes « societates » bancaires du XIII<sup>e</sup> siècle, qui fixées à Gênes, s'y livrent à un fructueux trafic. Les marchands génois, qui en 1261 ont réussi, grâce au traité de Nymphée, à s'installer en maîtres à Constantinople, et de là dans la mer Noire à Caffa et la Tana, dominent les points d'arrivée de ce produit précieux qu'est la soie. Les caravanes qui viennent d'Asie, où les Mongols font régner une relative sécurité, débarquent sur les bords de la mer Noire leur cargaison dont viennent prendre livraison les marchands génois, qui en revendent ensuite les produits aux représentants des grandes « societates » lombardes. Le voyage de Marco Polo devait prouver que

les marchands italiens avaient assez d'audace pour aller chercher eux-mêmes les produits de luxe que réclamaient une consommation et une production toujours accrues en Occident. L'exemple de la soie est un témoignage de cette pénétration européenne à travers les steppes de la Russie méridionale vers les pistes qui mènent aux lieux de production de cette matière première : les cartulaires notariés que conserve l'Archivio di Stato de Gênes<sup>1</sup> vont nous permettre d'illustrer pour l'année 1288 les grands aspects de ce trafic de la soie sur la place de Gênes.

L'on sait la richesse en documents notariés entreposés aux Archives de Gênes. Certes ne nous est parvenue qu'une partie sans doute faible de ces actes que faisaient dresser par les notaires génois les marchands italiens trafiquant à Gênes, et par là même notre documentation des affaires commerciales reste lacunaire. Pourtant, il est des années où cette documentation reste fort large, et pour l'année 1288, par exemple, les cartulaires du notaire Enricus Guglielmus Rubeus (Enrico Guglielmo Rosso) se révèlent fort riches pour tout ce qui concerne soit les changes sur les foires de Champagne, soit les achats de matières premières, soit les contrats de commande<sup>2</sup>. Ce notaire nous est fort mal connu. Les premiers documents que nous possédions de sa main datent de 1271, mais nous n'avons pas une suite continue de cartulaires qui puisse jalonner son activité de 1271 à 1304, dernière année où nous le voyons instrumenter. Les années 1288, 1291, 1293, 1294 sont celles pour lesquelles nous avons la plus grande richesse documentaire. Pour l'année 1288, les documents que nous livrent les cartulaires qui nous sont parvenus s'étendent sur à peu

<sup>1</sup> Un inventaire des cartulaires notariés des XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècles donne les indications fondamentales :

Archivio di Stato di Genova,  
Cartolari notarili genovesi 1—149,  
2 volumes, Rome, 1956, 1961.

<sup>2</sup> Les principaux cartulaires renfermant les actes instrumentés par Enricus Guglielmus Rubeus sont les suivants :

N <sup>o</sup> 76 :	foglios	107—110, 138—141	
105 :	„	185—212	tous deux pour l'année 1271
N <sup>o</sup> 111 :	„	35— 72	pour l'année 1275
N <sup>o</sup> 93 :	„	89—166	pour l'année 1282
N <sup>o</sup> 120/II :	„	47— 92	
94 :	„	177—197 et 232—253	
10 :	„	23— 56	
131 :	„	50—169	tous quatre pour l'année 1288
N <sup>o</sup> 64 :	„	1—248	
120/II :	„	146—193	
131 :	„	1— 49	tous trois pour l'année 1291
N <sup>o</sup> 93 :	„	217—265	
109 :	„	173—270	
120/I :	„	133—143 et 163—173	tous trois pour l'année 1293
N <sup>o</sup> 135 :	„	1— 46	pour l'année 1294
N <sup>o</sup> 137 :	„	105—139	pour les années 1302—1304

Les cartulaires sont cités d'après le n<sup>o</sup> porté dans l'inventaire cité ci-dessus.

près l'ensemble de l'année ; ils permettent ainsi d'établir un tableau que l'on peut espérer relativement proche de la réalité pour le marché de la soie. Instrumentant sur la « platea Malocellorum » ou « ante stacionem Malocellorum », ce notaire était installé au cœur commercial de la Gênes du XIII<sup>e</sup> siècle, et ses actes révèlent que sa clientèle se recrutait parmi les plus grandes familles génoises et « lombardes ». Ainsi nous transporte-t-il dans le tourbillon même des affaires dont il rédigeait à la hâte sur ses registres les données fragmentaires qui lui donnaient ensuite la possibilité de délivrer des copies à ses clients. Le formulaire en est généralement fort simple. « Ego... civis et mercator (luccae, placentiae, etc...) nomine meo procuratorio et procurator dominorum... civium et mercatorum... et cujuslibet eorum confiteor tibi... me dictis nominibus emisse et habuisse a te tantam setam ». Puis le notaire esquisse les clauses de renonciation et indique sommairement le prix et la date convenue du règlement : « unde pro quibus tibi vel... tuo socio vel alii tuo socio vel nuncio date et solvere Libras... infra... ». Suit le nom des témoins. Souvent le notaire se contente d'indiquer le nom de l'acheteur, mentionne qu'il est le représentant d'une société, « procurator », sans la nommer, laissant un emplacement libre qu'il s'est sans doute promis de compléter dans la copie en recourant à des actes précédents où il a mentionné les associés du marchand. Rarement apparaît l'indication d'une quantité ; la formule « tantam setam » est la plus commune. Nous n'avons pu relever que deux mentions de poids ; à la date du 1<sup>er</sup> juin, le Lucquois Schiata Bernardini achète 228 livres de « seta jurea » (soie provenant de Géorgie) à Guglielmo Candelario di San Lorenzo pour 273 livres 12 sous de Gênes ; à la date du 15 juin, le même Schiata Bernardini se porte acheteur de 161 livres et demie de « seta canzia » (soie provenant de Gandja, au sud de la Caspienne) pour 260 livres 17 sous 4 deniers de Gênes. Dans les deux cas, il s'agit de soie originaire des environs de la Caspienne, soie de qualité, mais ces deux mentions nous semblent trop isolées pour en tirer des conclusions solides quant au prix de la soie en tant que matière première sur le marché génois. Tout au plus semblerait-il que la « seta canzia » serait payée plus cher que la « seta jurea ». Peut-être cela vient-il d'une offre plus rare en cette période de juin pour la « seta canzia ».

Si la mention « tantam setam » est la plus répandue, il n'en est pas moins vrai que les documents dont nous avons fait le relevé donnent de nombreuses indications quant à la provenance de la soie. Sur les 70 actes relevés, 19 portent un nom qui permet d'identifier la provenance de la soie : 5 concernent la « seta jurea », c'est-à-dire la soie originaire de Géorgie, 4 la « seta gueli », c'est-à-dire la soie originaire du Ghilan au sud de la mer

Caspienne, 2 la « seta canzia », soie originaire de la ville de Gandja<sup>3</sup>, 2 la « seta mercadanzia », soie provenant de la Sogdiane, de l'oasis de Merv ; puis nous trouvons une mention pour la « seta schehexia », probablement originaire de la ville de Cheki, une pour la « seta talami », soie du district de Talish dans l'Azerbaïdjan, une pour la « seta de Smyrnis », soie provenant de Smyrne, une pour la « seta malmista », soie de Malmistra en Asie mineure, et une pour la « seta de Chilea », soie en provenance de Chilea aux bouches du Danube.

Mais certaines mentions « tantam setam » semblent pouvoir être complétées dans la mesure où le vendeur effectue plusieurs opérations. Le cas de Giovanni di Rovegno peut en être une illustration. A la date du 15 juin, Giovanni vend à Schiata Bernardini 161 livres et demie de « seta canzia », puis le 16 à Detesalva de Burgueto de Plaisance « tantam setam gueli », soit ici deux types de soie originaires des bords de la Caspienne. Le 17 juin, il vend à Napuleone Bandino de la société des Amannati de Pistoïa « tantam setam » pour la somme de 660 livres 12 sous 2 deniers de Gênes, le 18 à Oberto Gambono de Gênes « tantam setam » pour 250 livres 9 sous 7 deniers de Gênes, le 19 au Lucquois Martinosso Bonnani « tantam setam » pour 249 livres 15 sous de Gênes. Il est permis de supposer que ces « tantam setam » désignent sans doute de la soie importée des mêmes régions que la « seta canzia » ou la « seta gueli », le notaire n'ayant pas cru devoir mentionner cette provenance après l'avoir indiquée pour les deux premières ventes de Giovanni di Rovegno. Il en va certainement de même avec Precivale Guisulfo que nous voyons vendre à Detesalva de Burgueto « tantam setam gueli » pour la somme de 1117 livres 16 sous 3 deniers de Gênes en date du 19 juin ; le 23 juin, le même Precivale conclut un contrat avec le Florentin Lipo Lamberti pour 190 livres 14 sous 3 deniers de Gênes, toujours pour cette quantité indéterminée « tantam setam », puis le 10 juillet avec le Génois Oberto Gambono pour 172 livres 10 sous de Gênes. Il y a les plus grandes chances pour que ce soit là le reste de la cargaison dont Detesalva de Burgueto avait acquis la part la plus importante.

Il est frappant de constater que les mentions de soie ainsi rencontrées soient en majeure partie originaires des zones en bordure de la mer Caspienne. Certes les positions commerciales génoises sont fortement établies sur la mer Noire, à Pera, à Caffa surtout. Et la mer Noire, sans être un lac génois, n'en est pas moins sillonnée par les bateaux génois qui de Péra

<sup>3</sup> Nous interprétons « seta canzia » au sens de soie de Gandja, ainsi que le fait d'ailleurs W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, nouvelle édition, Amsterdam, 1967, p. 677.

Ce sens s'impose par le rapprochement avec les autres types de soie nommés dans les actes du notaire Enricus Guglielmus Rubeus et qui proviennent pour la majeure partie des bords de la Caspienne.

viennent fréquenter les rivages de la Crimée, Trébizonde ou les bouches du Danube. Caffa est dominée par les grandes familles génoises, les Malloni, les Doria ou les Zaccaria, et les Génois peuvent y embarquer les marchandises venues d'Asie centrale ou du sud de la Russie<sup>4</sup>.

Ce sont d'ailleurs les plus grandes familles commerçantes de Gênes que l'on trouve mêlées à ce trafic de la soie, Lercario, Malocello, Guisulfo, Mallono, Cigala, Boccanegra. Le principal importateur est Peire Lercario, qui vend de la soie pour 5282 livres 4 sous 3 deniers de Gênes, soit 20% de l'ensemble des transactions. La provenance de cette soie n'est mentionnée que pour une seule opération : le 12 novembre, Peire Lercario vend à Fredo Frangelasta et Guarnerio Filippo de Lucques de la soie de Merv « tantam setam mercadanziam » pour une somme de 1216 livres 19 sous de Gênes. Il est permis de conjecturer que les autres mentions « tantam setam » recouvrent fort probablement une soie originaire soit de la Caspienne, soit d'Asie centrale : les clients de Peire Lercario, toscans comme le représentant des Amannati de Pistoïa, Napuleone Bandino, ou Lipo Lamberti de Florence, ou Raynerio Bonicchi et Martinosso Bonnani de Lucques, ou Filippo Malacria, associé des Camprimoldo de Plaisance, sont tous gens qui recherchent une marchandise de qualité. Mais des Génois comme Simone Boccanegra, qui vend de la soie « de Chilea », donc en provenance des bouches du Danube, ou Manuele Cigala pour la soie de Smyrne, Giovanni Malocello pour celle de Malmistra ne font que confirmer la domination génoise en mer Noire ; Asie mineure ou bouches du Danube, c'est là rappeler que les Génois dominent les rives de la mer Noire ; la soie des régions d'Asie mineure témoigne de l'exploitation commerciale par les Génois de l'Empire byzantin restauré, où ils ont pris la place des Vénitiens.

Cependant, la soie de Chilea, « seta de Chilea », ne laisse pas de poser une difficulté quant à son origine véritable : s'agit-il de soie cultivée sur le sol roumain actuel ? ou s'agit-il de soie apportée à Chilea par des marchands dont l'origine pourrait tout aussi bien être génoise ? Etant donné que les actes notariés que nous avons consultés mentionnent régulièrement l'origine géographique des lieux de production de cette soie, nous serions tentés d'en conclure qu'il y a là soie provenant de zones de production proches de Chilea. Le développement commercial du trafic sur

<sup>4</sup> L'historien roumain Brătianu, grâce à ses recherches à l'Archivio di Stato de Gênes, a donné un tableau suggestif du commerce génois dans la mer Noire : cf. ses *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1929, et ses publications d'actes notariés de Pera et Caffa à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle (Bucarest, 1927).

Une communication récente de M. Balard, *Notes sur l'activité de quelques familles génoises en mer Noire à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle*, au Congrès international d'histoire maritime tenu à Beyrouth du 5 au 10 septembre 1966, a mis en lumière le rôle de « rouliers des mers » que tiennent les Génois dans la mer Noire (compte rendu dans « Revue historique », CCXL, juillet-septembre 1968, p. 73, et dans « Annales, Economies, Sociétés, Civilisations », juillet-août 1968, p. 829).

les bords de la mer Noire, à l'origine d'ailleurs de l'essor de Chinea, aurait alors entraîné l'implantation de la culture du mûrier et l'élevage du ver à soie sur les terres roumaines en bordure de la mer Noire. Une enquête menée par les soins des historiens roumains permettrait de préciser si le mûrier a pu trouver là une terre d'élection, dès la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

Une remarque de Marco Polo attire l'attention sur la situation des Génois dans le sud de la Russie. Décrivant le royaume de Géorgie, Marco Polo signale que les Génois font passer leurs navires sur la mer Caspienne<sup>5</sup>. Or, ce n'est là rien qui puisse étonner. Etant donné la technique navale, en cette fin du XIII<sup>e</sup> siècle, il était possible aux navires génois de remonter le Don jusqu'à l'endroit où son cours est le plus rapproché de celui de la Volga, puis par voie terrestre de faire passer ces navires sur la Volga et leur faire redescendre ce fleuve jusqu'à la Caspienne. L'hypothèse avait été déjà formulée par W. Heyd et semble parfaitement plausible<sup>6</sup>.

En ce même chapitre consacré à la Géorgie, après avoir signalé la navigation génoise sur la Caspienne, Marco Polo ajoute : « c'est de là que vient la soie gelle »<sup>7</sup>. Cette « soie gelle », la « seta gueli », est une soie pourpre que le voyageur français Chardin devait retrouver au XVII<sup>e</sup> siècle. Toute la Géorgie, signale Marco Polo, a de la soie en grande abondance<sup>8</sup>. La navigation génoise sur la Caspienne semble avoir eu pour but le commerce de cette soie qui était produite sur les zones riveraines en abondance. Les mentions si nombreuses de soie originaire de Géorgie ou des bords de la Caspienne confirment ainsi un jugement ancien de W. Heyd : « Le commerce de la mer Caspienne semble avoir pour unique objet le commerce de la soie »<sup>9</sup>.

Or, cette soie des environs de la Caspienne était recherchée par les industries occidentales pour sa haute qualité. La « seta cattua » ou soie de Cathay, c'est-à-dire la soie chinoise, est de qualité inférieure. La soie géorgienne est réputée pour la finesse, la résistance et la souplesse de ses fibres, de même d'ailleurs que celle d'Asie mineure, en provenance de Smyrne ou de Malmistra. Elle donne des tissus d'une finesse supérieure à ceux obtenus à partir de la soie chinoise. Ainsi s'explique que les clients des marchands génois, plus spécialement les Lucquois, en soient venus à préférer ces types de soie à la soie chinoise.

<sup>5</sup> Marco Polo, *Le deviseement du monde*, éd. A. t'Serstevens, Paris, 1953, p. 22.

<sup>6</sup> W. Heyd, *op. cit.* p. 112.

<sup>7</sup> Marco Polo, *op. cit.* p. 22.

<sup>8</sup> Marco Polo, *op. cit.* p. 22.

<sup>9</sup> W. Heyd, *op. cit.* p. 112.

Car les clients des marchands génois sont d'abord les Lucquois. L'ensemble des opérations commerciales portant sur des achats de soie que nous avons relevés donne un total de 27373 livres 15 sous 10 deniers de Gênes, Sur ce total, les achats lucquois s'élèvent à 16086 livres 2 sous 5 deniers de Gênes, soit environ 61%. Derrière les Lucquois, viennent les Placentins avec 3666 livres 15 sous 11 deniers, soit seulement 13,90%, puis les Florentins avec 2862 livres 7 sous 7 deniers, soit 10,85%. Les marchands de Pistoïa, représentés par la société des Amannati, n'interviennent que pour une somme de 1746 livres 1 sou 2 deniers de Gênes, soit 6,60%. La supériorité lucquoise est donc ici écrasante <sup>10</sup>.

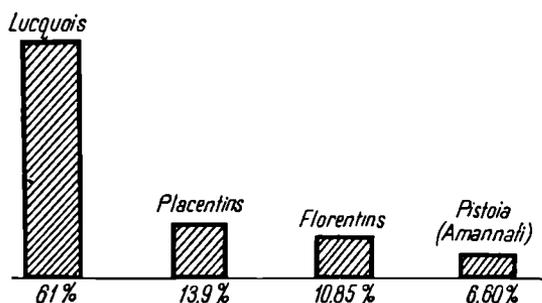


Fig. 1. — Achats de soie par les « societates » italiennes à Gênes en 1288.

Il est vrai que l'industrie de la soie est l'industrie lucquoise par excellence. Elle était d'ailleurs fort ancienne, puisque déjà au IX<sup>e</sup> siècle figurent des draps de soie tissés à la main parmi les dîmes dues par les monastères à l'évêque de Lucques <sup>11</sup>. Au X<sup>e</sup> siècle, le couvent de Teggerensee est orné, d'après le témoignage du moine Fromond, de passementeries lucquoises. La situation de Lucques sur la « via francigena » d'une part, ses relations avec la Sicile normande d'autre part (où les Normands ont fait venir des tisserands de soie d'Athènes, Thèbes et Corinthe dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle) expliquent cet essor de l'industrie de la soie à Lucques. Aussi n'est-il pas étonnant que l'un des premiers statuts lucquois soit celui des « tintori di rettami in seta », juré en 1255 par 86 « artifices » avec l'approbation du Capitaine du Peuple.

C'est par « torsello », en balle, que la soie grège arrive à Lucques. Car les relations entre Gênes et Lucques sont étroites depuis longtemps. Lucques, coupée de la mer, n'a pu trouver le débouché maritime souhaité à Pise ; les hostilités constantes dès le XII<sup>e</sup> siècle entre Lucques et Pise,

<sup>10</sup> Florence Edler de Roover souligne que c'étaient les pays riverains de la mer Caspienne qui étaient les principaux fournisseurs de soie grège au XIII<sup>e</sup> siècle (*Lucques, ville de la soie*, « Cahiers Ciba », n° 39, janvier 1952, p. 1320—21).

<sup>11</sup> Lazzareschi-Pardi, *Lucca nella storia, nell'arte e nell'industria*, Lucques, 1941, p. 151.

qui tente de s'appropriier à travers Lucques un point de passage essentiel sur la « via francigena », ont amené les Lucquois à rechercher un accès à la mer aussi proche que possible. Mais le littoral toscan ne leur offrait que des points d'appui médiocres ; aussi se sont-ils tournés vers Gênes, adversaire irréductible de Pise aux XII<sup>e</sup> — XIII<sup>e</sup> siècles. Ainsi le trafic entre Lucques et Gênes s'est-il organisé à travers la Lunigiana<sup>12</sup>, pour faire passer vers Lucques la soie grège, et vers Gênes les soieries lucquoises, en vue de l'exportation soit vers les pays d'Orient, soit vers les foires de Champagne. Les registres des notaires gênois de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle fourmillent de contrats de transport conclus par des Lucquois, pour faire voiturier la soie vers Lucques ou les draps de soie lucquois vers la Provence ou le Languedoc, notamment Nîmes.

Mais ce trafic de la soie est dominé par les grandes « societates » bancaires lucquoises, qui ont ainsi combiné activité bancaire et commerce de la soie. Certaines de ces Compagnies se détachent par l'ampleur du mouvement d'affaires qu'elles ont développé autour de la soie. Sur les 16086 livres 8 sous 2 deniers de Gênes que représentent les contrats enregistrés par le notaire Enricus Guglielmus Rubeus, Pietro Bono s'inscrit pour 3293 livres 14 sous 4 deniers, soit environ 22 % des affaires lucquoises, Martinosso Bonnani pour une somme sensiblement équivalente : 3292 livres 14 sous 10 deniers et Fredo Frangelasta pour 3504 livres 1 sou, soit 23,5 %. Autrement dit, à eux trois, ils représentent 2/3 du chiffre d'affaires de la soie traitée à Gênes par les Lucquois enregistré par notre notaire. Les autres Lucquois n'ont à leur actif que des chiffres moindres : 1972 livres 19 sous pour Raynerio Bonnicchi soit 13 %, 938 livres 2 sous 8 deniers pour Schiata Bernardini, 851 livres 15 sous pour Barcheta Barcha, 528 livres 18 sous 9 deniers pour Lando Cristofani. Ces Lucquois sont à Gênes les représentants des grandes « societates » bancaires, comme l'indique le terme « procurator » que ne manque jamais de mentionner derrière leur nom le notaire. Ce sont les Battosi qui l'emportent de loin avec leurs deux représentants et associés Martinosso Bonnani et Raynerio Bonicchi (35,5 %). Fredo Frangelasta agit en tant que représentant et associé des Mordecastelli, tandis que Pietro Bono traite au nom des Martini. Mais les autres maisons lucquoises sont présentes elles aussi à Gênes : les Bernardini et les Moriconi par l'intermédiaire de Schiata Bernardini, les di Poggio avec Barcheta Barcha, les Paganucci avec Lando Cristofani, les Ramoni avec Berto et Lermo Ramoni.

Ce mandataire apparaît d'ailleurs tantôt seul, tantôt associé à un second marchand, ce qui permet de marquer à l'occasion les alliances entre

<sup>12</sup> A. Ferretto, *Codice diplomatico delle relazioni fra la Liguria, la Toscana e la Lunigiana ai tempi di Dante*, « Atti della Società ligure di storia patria », XXXI, 1901—03, 1 et 2.

les grandes compagnies bancaires lucquoises : ainsi les Ramoni et les Martini, représentés d'une part par Lermo Ramoni, d'autre part par Catuginella Diversi, achètent le 27 février 13 pièces de soie pour 69 livres de Gênes à Gabriele Malfante. Mais il peut aussi se présenter une toute autre situation. Un Alexis Terizendi est nommé deux fois aux côtés de Pietro Bono, le 22 juin et le 4 novembre, à l'occasion d'achats de soie grège à Manuele Cigala et Giorgio de Gavi pour les montants respectifs de 519 livres 12 sous et 267 livres 2 sous 3 deniers de Gênes. Cet Alexis Terizendi est fort certainement le représentant d'une petite entreprise de soie lucquoise qui s'associe à la grande maison des Martini pour son approvisionnement. Les fabricants de soie lucquois cherchaient ainsi à se ravitailler en soie à travers les grandes maisons bancaires et commerciales. C'est là l'image d'une industrie de type capitaliste qui se profile derrière ces contrats commerciaux.

La prépondérance lucquoise efface un peu la participation toscane à ce marché génois de la soie. Les Florentins n'y tiennent qu'une place modeste avec 10 % environ des achats. L'industrie de la soie n'a pas encore pris son essor à Florence. Le principal acheteur, Lipo Lamberti, de la compagnie des Cerchi Bianchi, n'arrive qu'au chiffre de 2430 livres 11 sous 2 deniers et l'associé des Peruzzi, Catellino Infangati effectue un seul achat dont le montant s'élève à 631 livres 16 sous 5 deniers de Gênes, le 19 juin. Les Peruzzi sont tournés vers le trafic des draps de laine et de l'argent, non de la soie, qui ne figure pour eux qu'une entreprise annexe.

Les autres Toscans qui participent à ce commerce de la soie sont la grande compagnie de Pistoïa, les Amannati, qui ont délégué comme mandataire sur la place génoise Napuleone Bandino. Les Amannati sont le type même des grandes « societates » toscanes qui sont venues à Gênes pour y faire prospérer leurs affaires. Ce sont des banquiers en relations avec les foires de Champagne ; ils pratiquent le commerce des draps, font des affaires à Tunis<sup>13</sup> et en Orient. C'est l'image d'une « societas » aux ramifications étendues, qui rivalise avec les grandes compagnies lucquoises et florentines. Mais, comme les autres « societates » toscanes, la compagnie des Amannati est fort sensible à la conjoncture : les Amannati sont finalement victimes en 1301 des condamnations pontificales portées contre Pistoïa<sup>14</sup>.

<sup>13</sup> Archivio di Stato di Genova, Notai ignoti, Busta 14, fr. 129 : le 3 juin 1289, à Tunis, un certain Tarinus de Cacilione, de la compagnie des Amannati, déclare avoir reçu 17 sacs de coton d'un poids de 180 cantares et 1754 besants pour une vente de blé.

<sup>14</sup> A. Fliniaux, *La faillite des Amannati de Pistoïa et le Saint Siège* « Revue historique de droit français et étranger », 1924, p. 436—472.

Loin derrière Lucques, et seule des grandes cités du nord de l'Italie, apparaît Plaisance. Trois grandes compagnies sont ici présentes : celle des Guadagnabene avec Detesalva de Burgueto, la plus importante par ses achats (2440 livres 19 sous 8 deniers de Gênes), qui s'intéresse surtout à la soie de qualité « seta gueli », la soie de Ghilan ; puis vient la compagnie des Campremoldo, avec Filippo Malacria, mentionnée pour un seul achat, le 14 juin, d'un montant de 1033 livres 6 sous 3 deniers de Gênes ; suit enfin la compagnie des Capponi, avec Federico degli Arcelli. Ici, la soie n'est pas destinée à une industrie locale, car il faut attendre le XVIII<sup>e</sup> siècle pour voir l'industrie de la soie s'implanter à Plaisance. En fait certains contrats illustrent l'activité de ces hommes d'affaires de Plaisance. Ainsi, le 10 novembre, Detesalva de Burgueto achète à Daniele Camilla une quantité de soie qu'il s'engage à lui payer — à lui ou Marchoaldo Camilla ou quelqu'autre représentant sur les foires de Lagny — 1 600 livres de Provins « ad rectum pagamentum ». Dans le cas présent, la soie tient lieu des « tot denarios januenses » que l'on rencontre dans les contrats de change. La soie est devenue objet de change sur les foires de Champagne, et semblable contrat se retrouve encore le 25 novembre avec le même Detesalva de Burgueto pour 652 livres 18 sous 8 deniers de Provins, comme avec Rufino da Rezano et Federico degli Arcelli, qui s'engagent envers Ruggero Savignono à lui payer 555 livres 13 sous 3 deniers de Provins sur ces mêmes foires de Lagny. Nous sommes là en présence de l'activité fondamentale de ces « societates » placentines, vouées au trafic de l'argent entre Gênes et les foires de Champagne ; pour ces compagnies, le trafic d'une marchandise de luxe comme la soie s'intègre dans le grand circuit Orient — Gênes — foires de Champagne, dont ils sont les intermédiaires. Les Placentins ne font donc que continuer une activité qu'ils ont amorcée dès qu'arrive sur le marché génois la soie de Chine ; la soie leur est objet de change sur les foires dont ils ont fait le grand centre de règlement financier de leurs affaires commerciales<sup>15</sup>.

<sup>15</sup> Le 16 janvier 1257, Giovanni di Pagano et Rainaldo Guadagnabene de Plaisance, en leur nom et celui de leurs associés, déclarent devoir à Ottobono Piccamiglio la somme de 288 livres 5 sous 2 deniers de Provins reçue en soie de Chine et payable à la foire de mai de Provins (R. Doehaerd, *Les relations entre Gênes, la Belgique et l'Outremont*, III, 986, p. 536).  
Même opération le 1<sup>er</sup> février 1257 (cf R. Doehaerd, *op. cit.*, n° 992).

Le 4 novembre 1261, Ugo Borrino de Plaisance déclare devoir à Ansaldo Bonizo la somme de 98 livres 3 deniers tournois reçue en soie et payable à la foire de Bar (cf. R. Doehaerd, *op. cit.*, n° 1143, p. 625).

R. S. Lopez a repris ces textes dans *Nuove luci sugli italiani in Estremo Oriente prima di Colombo*, « Studi colombiani », III, 1951, p. 337—398. Il a souligné que les contrats ont été stipulés par des Génois qui ont le plus souvent un fondaco privé en Arménie, ce qui est le cas d'Ottobono Piccamiglio, et il a fait remarquer que les contrats ci-dessus sont des contrats de change où l'argent est en quelque sorte remplacé par des marchandises. Nous ne pouvons que souscrire à ces analyses pertinentes.

Ce tableau du marché de la soie à Gênes en 1288 donne ainsi l'occasion d'analyser partiellement la vie commerciale dans le grand port ligure à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Les Gênois exploitent à leur profit les rives de la mer Noire, et de ces rives gagnent la mer Caspienne, d'où ils rapportent la soie grège. Au moment où l'enrichissement de l'Occident provoque une demande accrue en produits de luxe, Gênes est le grand « emporium » qui assure la redistribution des matières premières venues d'Orient ; le 3 décembre, le Lucquois Raynerio Bonicchi peut vendre à Gênes au bolonais Guirardo Silvestro du fil de soie pour un montant de 59 livres 3 sous 1 denier de Gênes, témoignage du rôle tenu par Gênes dans ce trafic de la soie.

A proprement parler, Gênes n'a pas le monopole du trafic de la soie : Venise, elle aussi, approvisionne les ateliers lucquois<sup>16</sup>. Sans doute dans une moindre proportion, étant donné les avantages économiques considérables que les Gênois ont acquis au traité de Nymphée. Mais depuis 1268 les Vénitiens tentent de regagner le terrain perdu ; le voyage de Marco Polo témoigne de leur esprit d'initiative et d'audace pour la pénétration des marchés asiatiques. La rivalité Gênes — Venise transparait jusque dans cette lutte sourde pour la maîtrise des routes qui mènent aux zones de production de la soie.

Néanmoins, en Occident, Gênes est la grande plaque tournante pour la redistribution des produits orientaux : le rôle qu'y tiennent les hommes d'affaires de Plaisance est significatif, rôle que l'on peut dire déjà traditionnel à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est par Gênes que prospère l'industrie lucquoise de la soie, et le trafic de la soie se conjugue avec l'activité bancaire pour les compagnies lucquoises. Au temps où les foires de Champagne sont encore le grand rendez-vous bancaire et commercial pour les hommes d'affaires occidentaux, c'est par Gênes que s'organise le trafic qui unit ces foires aux marchés orientaux. A ce point de vue, le commerce d'un produit de luxe comme la soie n'échappe pas à ce grand circuit ; les Gênois exploitent les marchés orientaux, tandis que les hommes d'affaires italiens, les « Lombards » (de fait les Toscans, lucquois et florentins, et les Placentins) se chargent de les transformer d'une part, de les écouler d'autre part, du marché gènois vers les foires. La fin du XIII<sup>e</sup> siècle, qui voit le triomphe gènois sur Pise en 1284, puis sur Venise

---

<sup>16</sup> T. Bini, *Sui Lucchesi a Venezia, memorie dei secoli XIII e XIV*, « Atti della R. Accademia Lucchese », vol. XV et XVI, Lucques, 1854—1857.

en 1298, marque ainsi l'apogée du grand axe commercial Méditerranée orientale — Gênes — foires de Champagne, avant que toute une série de transformations structurales n'intervienne au cours du XIV<sup>e</sup> siècle.

La soie, produit de luxe par excellence, vient donc s'intégrer dans ce grand système d'échanges Orient — Occident. L'étude de son marché à Gênes en 1288 nous ramène à un aspect essentiel du trafic médiéval en Méditerranée : la soie négociée à Gênes est importée directement par les marchands génois, sans passer par l'intermédiaire musulman, assure l'essor des ateliers lucquois mais aussi génois, car des artisans génois comme le « purpureus » Oberto Gambono apparaissent comme clients des grands marchands génois. Elle s'inscrit par là comme l'un des grands produits qui contribuent à la prospérité génoise à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle comme au rayonnement en Occident du grand emporium ligure au moment de son apogée.

#### APPENDICE

Tableau des achats et ventes de soie à Gênes au cours de l'année 1288, d'après le notaire *Enricus Guglielmus Rubeus*.

Abréviations: G. = Gênes  
 Fl. = Florence  
 L. = Lucques  
 Pi. = Pistoia  
 Pl. = Plaisance

(Lagny) = paiement prévu sur la foire de Lagny

*N.B.* : Les exemples analysés dans le texte se retrouvent tous dans ce tableau. Nous n'avons pas cru devoir faire de renvois en note, le lecteur trouvant dans le tableau les éléments de contrôle nécessaires.

Cartulaire N°	Foglio	Date	Acheteur	Origine	Vendeur	Quantité de soie négociée	Prix
120/II	47 v	31/1	Guglielmo Roccatagliata	L.	Giacomo Rodelassi	tantam setam	19 Livres de Gênes
"	"	"	Guarnerio Filipo et Pino Guinisi	L.	Oberto Camilla	" "	257 £ 3 s. 7 d
"	50 v	5/2	Catuginella Diversi	L.	" "	" "	127 £ 10 s
"	86 v	27/2	Berto Ramoni et Catuginella Diversi	L.	Gabriele Malfanta	13 pièces de soie	16 £
94	189 r	1/6	Schiata Bernardini	L.	Guglielmo Candelerio di San Lorenzo	228 livres sete juree	273 £ 12 s.
	234 v	14/6	Federico degli Arcelli	Pl.	Manuele Malocello	tantam setam gueli	192 £ 10 s.
	235 r	14/6	Filipo Malacria	Pl.	Pietro Lercario	tantam setam	1033 £ 6 s. 3 d.
	235 r	14/6	Giovanni di Podenzolo et Guglielmo d'Amato		Rafaele Grimaldi	" "	335 £ 9 s. 8 d.
131	115 r	16/11	Martinosso Bonnani	L.	Nicolino Lercario	tantam setam talami	494 £ 2 s 8 d
	122 r	22/11	Lermo Ramoni et Pietro Bono	L.	Franceschino Lomellino	tantam setam	211 £ 12 s 6 d
	123 r	"	Rufino da Rezano et Federico degli Arcelli	Fl.	Ruggero Savignono	" "	555 £ 13 s 3 d de Provins(Lagny)
	"	"	Raynerio Bonicchi	L.	Nicolò Calvo de Porta	" "	464 £ 14 s 6 d
	124 r	23/11	Lipo Lamberti	Fl.	Bartolino Pinello	" "	324 £ 13 s 9 d
	128 r	25/11	Detesalva de Burgueto	Fl.	Nicolò de Angusto	" "	625 £ 18 s 8 d de Provins(Lagny)
	130 r	26/11	Raynerio Bonicchi	L.	Precivale Alpano	" "	1508 £ 4 s 6 d
	132 v	27/11	Pietro Bono	L.	Nicolò de Angusto	tantam setam juream	136 £ 5 s 7 d
	"	"	Laudo Cristofani	L.	Federico Salvaigo	tantam setam	179 £ 8 s 3 d
	137 r	2/12	Lanfranco Bertari		Opicino Maniavacha	" "	182 £ 9 s 4 d
	138 v	3/12	Martinosso Bonnani	L.	Giacomino Mallono	tantam setam juream	134 £
	140 r	"	Guirardo Silvestre	Bologna	Raynerio Bonicchi	tantam setam filaminis	59 £ 3 s 1 d
	150 r	11/12	Lanfranco Bertari		Giacomino Malocello	tantam setam malmistam	596 £ 1 s
	152 r	14/12	Lermo Ramoni	L.	Oberto Tholomeo	tantam setam juream	220 £ 2 s

236 r	15/6	Pietro Bono	L.	Giacomo de Porta	„ „	202 £ 18 s. 11 d.
„	„	Fredo Frangelasta	L.	Gasperio di Angusto	„ „	382 £ 12 s.
237	„	Pietro Bono	L.	Opicino Bochara	„ „	271 £ 9 s. 3 d.
„	„	Schiata Bernardini	L.	Giovanni di Rovegno	161 livres 1/2 sete canzie	260 £ 17 s. 4 d.
240 v	16/6	Detesalva de Burgueto	Pl.	„ „	tantam setam gueli	559 £ 15 s. 10 d.
241 r	17/6	Napuleone Bandino	Pl.	„ „	tantam setam	279 £ 4 s.
242 v	„	Fredo Frangelasta	L.	Simone Boccanegra	tantam setam de Chilea	183 £ 19 s. 6 d.
243 r	„	Pietro Bono	L.	Marinello Picamilio	tantam setam	660 £ 12 s. 2 d.
243 v	18/6	Oberto Gambono et Palermo Cendaerio	G.	Giovanni di Rovegno	„ „	250 £ 9 s. 7 d.
244 r	19/6	Pietro Bono	L.	Nicolò di Clarithea	„ „	631 £ 16 s. 5 d.
244 v	„	Napuleone Bandino	Pl.	Opicino Bochara	„ „	447 £ 13 s. 9 d.
245 r	„	Catellino Infangati	Fl.	Nicolò di Clarithea	„ „	631 £ 16 s. 5 d.
245 v	„	Martinosso Bonnani	L.	Giovanni di Rovegno	„ „	249 £ 15 s.
„	„	Detesalva de Burgueto	Pl.	Gabriele Guisulfo	„ „	763 £ 7 s. 7 d.
246 r	„	„ „	„	Precivale Guisulfo	tantam setam gueli	1117 £ 16 s. 3 d.
246 v	„	Lipo Lamberti	Fl.	Leonino Lercario	tantam setam	363 £ 14 s. 2 d.
247 r	„	Pietro Bono	L.	Andriolo Marino	„ „	578 £ 5 d.
247 v	21/6	„ „	„	Manuele Cigala et Lom- bardino Spinula	tantam setam de Smyrnis	159 £ 10 s. 10 d.
248 v	21/6	Napuleone Bandino	Pl.	Peire Lercario	tantam setam	1015 £ 3 s. 5 d.
249 r	21/6	Lipo Lamberti	Fl.	„ „	„ „	346 £ 17 s.
„	„	Raynerio Bonicchi et Martinosso Bonnani	L.	„ „	„ „	1407 £ 2 s. 9 d.
249 v	22/6	Alexis Terizendi et Pietro Bono	L.	Manuele Cigala	„ „	519 £ 12 s.
250 r	„	Lipo Lamberti	Fl.	Gabriele Guisulfo	tantam setam cauziam	353 £ 1 s. 3 d.
250 v	„	Martinosso Bonnani	L.	Leonino Lercario	tantam setam	231 £ 3 s. 10 d.
251 r	23/6	Lipo Lamberti	Fl.	Precivale Guisulfo	„ „	190 £ 14 s. 6 d.
252 r	25/6	Valente de Sulsto Petre Giovanni di Podezolo tabernarius	G.	Peire Lercario	„ „	266 £ 15 s. 10 d.
253 r	25/6	Lipo Lamberti	Fl.	Bonifacio Malocello	„ „	153 £ 9 s. 7 d.

Cartulaire N°	Foglio	Date	Acheteur	Origine	Vendeur	Quantité de soie négociée	Prix
10	26 r	3/7	Barcheta Barcha	L.	Lucheto Marino	tantam setam schehexiam	286 £ 15 s
	33 v	10/7	Oberto Gambono	G.	Precivale Guisulfo	tantam setam	172 £ 10 s
	51 v	20/7	Martinosso Bonnani	L.	Simone Boccanegra	„ „	96 £ 5 s
131	57 r	8/10	Oberto Gambono et Palermo Cendaerio	G.	Oberto Tholomeo	tantam setam juream	124 £ 6 s
	57 v	„	Lipo Lamberti	Fl.	Pietro Anfossi	tantam setam	405 £ 4 s
	97 v	4/11	Pietro Bono et Alexis Terinzedi	L.	Giorgio de Gavi	„ „	267 £ 2 s 3 d
	100 v	5/11	Fredo Frangelasta	L.	Clerico Lercario	tantam setam gueli	431 £ 14 s
	101 r	„	Giovanni Tavano et Guglielmo d'Amato	G.	Nicolo Marzocco	tantam setam	517 £ 11 s 8 d
	102 r	„	Pietro Bono	L.	Andriolo Paxio	„ „	174 £ 6 s
	104 r	8/11	Guduccio Regulo et Fredo Frangelasta	L.	Franceschino Bochignino	„ „	369 £ 13 s
	105 r	„	Pietro Bono	L.	Precivale Gallo	„ „	141 £ 6 s 3 d
	„	„	Guduccio Regulo Boninsegna et Martinosso Bonnani	L.	Pietro Anfossi	„ „	301 £ 15 s 7 d
	106 r	„	Barcheta Barcha	L.	Andriolo Paxio	„ „	565 £
	„	„	Martinosso Bonnani	L.	Corrado Mallono	tantam setam mercadan- ziam	378 £ 10 s
	106 v	9/11	Lando Orlando Cristofani	L.	Balduccio Spiliati	tantam setam	349 £ 10 s 6 d
	108 r	„	Fredo Frangelasta	L.	Precivale Alpano	„ „	650 £ 3 s 6 d
	108 v	10/11	Detesalva de Burgueto	Pl.	Daniele Camilla	„ „	1600 Livres de Provins (Lagny)
	109 v	„	Fredo Frangelasta et Guarnerio Filippo	L.	Precivale Gallo	„ „	267 £
	110 v	12/11	„ „	„	Peire Lercario	tantam setam mercadan- ziam	1216 £ 19 s
	114 v	16/11	Schiata Bernardini	L.	Precivale Alpano	tantam setam	403 £ 13 s 4 d
	115 r	16/11	Lipo Lamberti	Fl.	Nicolino Lercario	„ „	246 £ 6 s 6 d

## LE VOYAGE DE HENRY CAVENDISH DANS LES BALKANS AU COURS DE L'ANNÉE 1589

PAUL CERNOVODEANU

Parmi les nombreux étrangers qui ont parcouru le Sud-Est européen durant les dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, retenons le nom de Henry Cavendish, personnage appartenant à la noblesse anglaise et attaché à la cour de la reine Elisabeth. A la suite de recherches qui précédèrent la seconde guerre mondiale et furent effectuées par A. C. Wood, on a découvert dans la bibliothèque du château de Hardwick, propriété du duc de Devonshire, un manuscrit ayant pour auteur un certain Fox, faisant partie du personnel de la maison de Cavendish, qui a consigné, sous la forme d'un journal, les péripéties du voyage entrepris par son maître à travers l'Europe, au cours de l'année 1589.

L'original du manuscrit<sup>1</sup> — un in-folio de dimensions réduites, de 8 à 12 pouces<sup>2</sup>, composé de 33 feuilles et intitulé *Mr. Harrie Cavendish his journey to and from Constantinople 1589 by Fox, his servant* — a été édité dans sa version intégrale par Wood, en 1940, dans la publication régionale britannique « Camden Miscellany »<sup>3</sup>, accompagné d'une introduction, de dates biographiques concernant le voyageur, ainsi que de certaines précisions exigées par le texte. La valeur de ce document n'a pas été suffisamment appréciée jusqu'à ce jour<sup>4</sup>, de sorte que les spécialistes s'intéressant à l'Est de l'Europe n'avaient pu bénéficier de la possibilité

---

<sup>1</sup> Conservé présentement dans les archives du château de Chatsworth, autre résidence de la famille des ducs de Devonshire.

<sup>2</sup> 1 pouce = 2,54 cm.

<sup>3</sup> Vol. XVII (Camden Third Series, vol. LXIV), London, Offices of the Royal Historical Society, 1940, X + 29 p.

<sup>4</sup> Nous exprimons une fois de plus, nos sentiments de gratitude à la Bibliothèque Centrale d'Etat de Bucarest, qui a mis à notre disposition, à la suite de notre requête, ladite publication appartenant à la National Library de Londres, pour nous permettre d'étudier l'article de l'historien Wood.

de connaître cette pièce particulièrement précieuse se rapportant à l'histoire des pays balkaniques, pour lesquels de telles sources présentent une importance certaine, en complétant par les ajouts qu'elles comportent les informations essentielles extraites des documents internes. Les indications se référant à la Valachie et à la Moldavie<sup>5</sup> y sont moins amples, en comparaison de celles ayant trait — par exemple — à la Serbie et à la Bulgarie, pour lesquelles le voyageur britannique donne de nombreux détails, tant en ce qui concerne le caractère de leur régime agraire que sur la manière de vivre de leur population ; un intérêt évident réside également dans certaines informations de nature politique et militaire, se rapportant à la situation existante à Constantinople et dans l'Empire ottoman au cours de l'été de l'année 1589, ainsi que des relations générales concernant les autres pays visités, tels l'Autriche, la République Vénitienne, la Pologne, etc.

Comptant parmi les personnages les plus marquants de la noblesse anglaise, apparenté à la dynastie des Stuarts d'Ecosse et disposant d'une considérable fortune, Henry Cavendish avait entrepris ce voyage sans poursuivre un but précis, mais simplement par agrément. Poussé par le désir de connaître d'autres horizons, il s'était décidé à se joindre à un commerçant londonien du nom de Richard Mallorye, intéressé dans le négoce avec l'Orient, qui se rendait en Turquie, porteur d'une lettre de recommandation adressée par Sir Francis Walsingham, Secrétaire d'Etat de la reine, à Edward Barton, ambassadeur britannique auprès de la Porte.

Henry Cavendish a vu le jour le 17 décembre 1550 ; il était le fils de Sir William Cavendish (1505 ? — 1557) et d'Elisabeth de Hardwick (1518 ? — 1608). Restée veuve, cette dernière avait épousé en secondes noces George Talbot, comte de Shrewsbury, personnage influent à la cour de la reine Elisabeth et qui avait eu d'un précédent mariage une fille du nom de Grace. Ayant atteint à peine l'âge de 18 ans, et cédant aux instances pressantes de sa mère, le jeune Henry Cavendish épousait le 9 février 1568 Grace Talbot qui lui apportait une dot brillante dans sa corbeille<sup>6</sup>.

La carrière parlementaire de Henry Cavendish débuta par la qualité de chevalier de comitat (*knight of the shire*), suivie de son élection, à différentes reprises, entre les années 1572—1597, comme représentant du comitat de Derby (Derbyshire) à la Chambre des Communes, mais

---

<sup>5</sup> Voir à ce sujet notre article paru dans « Anuarul Institutului de istorie și arheologie „A. D. Xenopol” » (Annuaire de l'Institut d'histoire et d'archéologie « A. D. Xenopol »), Jassy, vol. VII (1970), p. 271—278.

<sup>6</sup> A. C. Wood, *Mr. Harrie Cavendish his journey to and from Constantinople...*, p. III.

l'activité qu'il déploya à Westminster<sup>7</sup> semble avoir été insignifiante. Doué d'un esprit aventureux et désireux de se distinguer par des actions sortant de l'ordinaire, à l'instar d'autres jeunes nobles anglais appartenant aux familles fortunées qui apportaient leur appui à la politique de prestige menée par la reine, Cavendish décida de combattre sur le Continent, aux côtés des révoltés des Pays-Bas contre la domination espagnole. Pour venir en aide aux insurgés, il équipa à ses frais environ 500 à 600 volontaires qui allèrent combattre dans les Flandres, en faisant également parvenir dans le camp des mutinés une importante quantité d'armes et de munitions d'une valeur de près de 1000 livres sterling. Le Secrétaire d'Etat Walsingham le recommanda chaleureusement à William Davison, agent diplomatique britannique en Hollande, comme fervent partisan de la lutte que le prince Guillaume d'Orange menait envers les oppresseurs espagnols. Cavendish en personne a combattu comme volontaire parmi les rebelles, à la tête d'un régiment d'insurgés qu'il commandait au titre de capitaine, et en juillet 1578 il fut promu au grade de colonel, à la suite de ses exploits au cours de la bataille livrée aux Espagnols à Aerschot<sup>8</sup>.

De retour en Angleterre, emporté par son caractère téméraire, il se vit bientôt placé dans une position délicate envers le gouvernement d'Elisabeth, en se laissant compromettre, entre les années 1584—1585 dans différentes intrigues de cour destinées à venir en aide à Marie Stuart, reine d'Ecosse, qui se trouvait prisonnière, à cette époque, dans le château de Tutbury, dans l'immédiat voisinage de ses domaines<sup>9</sup>. L'affaire n'eut pas de conséquences fâcheuses, mais, déçu par le piètre écho de ses menées conspiratives et désireux d'un changement, Cavendish céda à la curiosité de connaître le monde et, au bout de quelques années, décida de quitter à nouveau sa patrie. Il partit ainsi, au printemps de l'année 1589, accompagné par son fidèle serviteur Fox, aux côtés du riche négociant qu'était Richard Mallorye, dans un voyage vers Constantinople, où la présence de ce dernier était réclamée par différents intérêts commerciaux. Après avoir parcouru pendant trois mois l'Allemagne, l'Autriche et les possessions vénitiennes, Raguse et les Balkans, les voyageurs arrivèrent à destination le 16 juin 1589. Après un séjour de moins de deux semaines dans la capitale de l'Empire ottoman, lorsque Mallorye eut réglé les problèmes qui l'y avaient amené, les deux compagnons reprirent la route du retour — à travers la Bulgarie, la Valachie, la Moldavie, la Pologne et l'Allemagne — et regagnèrent l'Angleterre à la fin du mois de septembre de la même année.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. IV.

<sup>8</sup> *Calendar State Papers-Foreign*, 1577—1578, p. 589, 623; *ibid.*, 1578—1579, p. 95, 115; *Spanish 1578—1579*, p. 577; *ibid.*, 1580—1586, p. 578, ap. Wood, *op. cit.*, pp. IV—V.

<sup>9</sup> *Calendar of Scottish Papers*, 1584—1585, p. 407; 1585—1586, pp. 24—25, 182 ap. Wood, *ibid.*, p. V.

Mais ni ce voyage à l'étranger, ni les années de la maturité ne semblent avoir réussi à apaiser la turbulence de l'esprit agité de Cavendish. En proie à d'incessantes disputes de succession et de biens qui l'opposaient à sa mère et à son frère cadet, William, et lui causaient de sérieuses difficultés d'ordre matériel<sup>10</sup>, il se laissa entraîné à nouveau dans une intrigue dirigée contre l'autorité de sa souveraine, par les prétentions au trône qu'il éleva en faveur de sa nièce Arabelle Stuart, appartenant à la famille régnante d'Ecosse<sup>11</sup>. La mort d'Elisabeth, survenue le 24 mars 1603, épargna toutefois le pire à Cavendish, qui avait été mandé à Londres pour y être enquêté. A la suite de cette mésaventure, il évita de se compromettre à nouveau dans une conspiration tramée quelques mois plus tard par les partisans d'Arabelle, dirigée contre son cousin Jacques I<sup>er</sup> Stuart, qui avait accédé au trône<sup>12</sup>.

En 1603, Cavendish se retira de la vie publique et passa ses dernières années dans ses domaines de Chatsworth. Il rendit l'âme le 12 octobre 1616, âgé de 66 ans, sans laisser de descendance légitime, et son corps fut enterré à Edensor (comitat de Derby)<sup>13</sup>.

On ne possède que peu de données biographiques concernant Richard Mallorye et Fox, qui furent ses compagnons de voyage. Ainsi, l'on sait que Mallorye, sans figurer parmi les membres de la Compagnie du Levant, était pourtant un négociant londonien de certaine envergure, qui s'intéressait au commerce avec l'Orient et jouissait de la confiance du Secrétaire d'Etat Walsingham, celui-ci lui ayant remis une lettre de recommandation pour Barton<sup>14</sup>, l'ambassadeur britannique à Constantinople. Il semble néanmoins que dix ans plus tard, c'est-à-dire vers

<sup>10</sup> F. Bickley, *The Cavendish Family*, p. 31, ap. Wood, *op. cit.*, pp. VI—VII.

<sup>11</sup> E. T. Bradley, *The Life and Letters of Arabella Stuart*, vol. I, London, 1889, pp. 150—154; vol. II, p. 172—175, ap. Wood, *op. cit.*, pp. VII—VIII. Il nous semble intéressant de mentionner qu'Arabelle Stuart (1575—1615) a failli épouser en décembre 1609 le prétendant Stéphane Bogdan, fils du prince Iancu Sasu, exilé à la cour royale d'Angleterre, pour lequel la reine Elisabeth et son successeur Jacques I<sup>er</sup> avaient intercédé auprès la Porte ottomane, entre les années 1602—1611, par leurs ambassadeurs Sir Henry Lello et Sir Thomas Glover, pour qu'il soit désigné à occuper le trône de la Moldavie. Les espérances de Stéphane Bogdan n'eurent pourtant pas le dénouement attendu, de sorte qu'en 1612 il décida à se convertir à l'islamisme, en échange du sandjakat de Brousse, qu'il reçut en récompense de la part des Turcs. Voir en ce sens N. Iorga, *Pretenđenți domnești în secolul al XVI-lea* (Prétendants au trône au cours du XVI<sup>e</sup> siècle), dans « Analele Academiei Române », série II, M.S.I., tome XIX (1896—1897), pp. 251—259, et *A History of Anglo-Roumanian relations*, Bucarest, 1931, pp. 17—21; A. C. Wood, *A History of the Levant Company*, London, 1935, p. 83 et en particulier Elvire Georgescu, *Le séjour d'un prince moldave à la cour de Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre*, dans « Mélanges de l'école roumaine en France », Paris, XII (1934), I<sup>re</sup> partie, pp. 3—32.

<sup>12</sup> Bradley, *op. cit.*, I, pp. 177—180, ap. Wood, *Harrie Cavendish*, pp. VIII—IX.

<sup>13</sup> Bickley, *The Cavendish Family*, pp. 38, 61—63, ap. Wood, *op. cit.*, p. IX.

<sup>14</sup> Barton répondait au Secrétaire d'Etat Walsingham le 27 juin 1589, en l'informant que Richard Mallorye avait été accueilli et logé avec tous les égards « but as this barbarous countrie would permit », conformément aux instructions reçues « beinge himselfe a courteous gentleman and especialye recommended from Your Honour ». Cf. State Papers, Foreign-Turkey, 97/I, fo. 172, ap. Wood, *Harrie Cavendish*, p. VI.

1599, Mallorye aurait été impliqué dans une affaire frauduleuse concernant la mise en circulation, en Turquie, de faux thalers, ce qui l'aurait entraîné devant une commission d'enquête<sup>15</sup>. Mais les relations se rapportant à Mallorye ne nous en apprennent pas davantage.

Quant à Fox, le serviteur de Cavendish et l'auteur du journal qui relate le voyage en Turquie, on en est à se contenter de ce qui ressort de ses propres dires. Par sa manière de s'exprimer et la mentalité qu'il dévoile, il semble avoir été un homme simple, de culture modeste, pratiquant la morale protestante courante, non dépourvu de bon sens, de compréhension et d'esprit pratique, qualités caractéristiques à l'anglais moyen. Fox s'avère posséder un certain discernement, à en juger d'après ses remarques judicieuses concernant les réalités observées, et, de plus, ne paraît pas insensible aux sollicitations de l'art. En tant que homme du peuple, tirant ses origines du milieu rural, il ne se montre pas étranger aux problèmes attachés à la culture de la terre, dans lesquels il se révèle même parfois d'une compétence réelle. Fox a joint à son journal de route un itinéraire, présenté sous la forme d'un tableau énumératif, dans lequel il consignait journallement les noms des localités traversées en cours de route, avec de brèves annotations sur les endroits où les voyageurs avaient passé la nuit. Cet itinéraire, faisant en quelque sorte double emploi avec le contenu du journal même, n'a pas été publié par l'éditeur du texte, ce dernier se contentant d'en reproduire, en guise d'exemple, un seul bref passage concernant le récit du trajet entre Raguse et Sofia<sup>16</sup>.

Cavendish et ses compagnons de route, Richard Mallorye et Fox ainsi que deux autres serviteurs, se sont embarqués sur un bâtiment en partance de Leigh (dans l'Essex), le 28 mars 1589, et, après avoir traversé la mer du Nord, ils atteignirent le port de Hambourg où ils séjournèrent entre le 4 et le 7 avril<sup>17</sup>. Après quoi, empruntant la route à travers la Saxe Inférieure, la Thuringe, la Franconie et la Bavière, touchant entre temps les villes de Lunebourg, Erfurt, Ilmenau, Bamberg, Nuremberg et Augsburg<sup>18</sup>, ils s'engagèrent par le Tyrol en direction de Venise, où

<sup>15</sup> Calendar State Papers, *Domestic*, 1598—1601, p. 249, ap. Wood, *ibidem*.

<sup>16</sup> *Op. cit.*, p. X : « Mai 25. Cette nuit, dans un poulailler (hen roost). 26. Cette nuit sur des banquettes (benches) dans la demeure du père de notre drogman. 27. Cette nuit dans une charette près de la cabane d'un paysan. 28. Nous avons reçu cette nuit une bonne ration de foin et avons dormi royalement .[29 manque]. 30. Nous avons passé la nuit par terre (upon the ground) dans la demeure d'un paysan. 31. Cette nuit également, sur la terre dure aux environs de Piro. Juin 1. Cette nuit dans une maison de paysans. 2. Cette nuit à Sofia ».

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 1.

<sup>18</sup> *Ibidem*, pp. 1—6. Faisant halte à Augsburg, siège de la célèbre maison de banque fondée par la famille Fugger, l'auteur du journal se laisse aller à différentes considérations sur l'opulence et l'importance des affaires traitées par cette illustre lignée de financiers allemands (*op. cit.*, pp. 6—7), qui, entre autres, avait affermé en 1528 les salines de Transylvanie. Cf. Gustav Gündisch, *Die Siebenbürgische Unternehmung der Fugger, 1528—1531*,

ils arrivèrent le 3 mai<sup>19</sup>. Dans la cité des lagunes, dont la société frivole ne semble pas avoir été appréciée par l'esprit puritain de Fox<sup>20</sup>, Cavendish et ses compagnons louèrent un voilier pour passer l'Adriatique et débarquent le 18 mai à Raguse (Dubrovnik), que l'auteur du journal décrit comme « a veary fyne small cytty and veary ryche »<sup>21</sup>, après avoir dépassé entre temps les ville de Rovigo, Zara et l'île de Curzola.

« A Raguse — marque Fox dans son journal — se trouve une belle basilique érigée par un souverain anglais, mais il ne m'a pas été donné d'apprendre la raison qui l'avait poussé à la faire bâtir »<sup>22</sup>. Les voyageurs furent hébergés par un négociant anglais<sup>23</sup> du nom de William Robinson, établi dans la ville. Après s'être dûment approvisionnés en victuailles pour leurs besoins en nourriture, ils songèrent à engager pour la somme de 50 thalers un janissaire qui les guiderait sur la route de Constantinople. Ainsi, sous la conduite de ce dernier, la troupe, à laquelle s'étaient joints trois autres commerçants qui se rendaient à Sofia, quitta Raguse le 25 mai,

---

— dans *Omagiu lui Ioan Lupaș...* (Hommage à Ioan Lupaș...), Bucarest, 1943, pp. 317—334. Pour l'histoire de la maison Fugger d'Augsbourg, voir en particulier Richard Ehrenberg, *Das Zeitalter der Fugger. Geldkapital und Creditverkehr im 16. Jahrhundert* (III<sup>e</sup> éd.), Iéna, 1922, 2 vol., et Léon Schick, *Un grand homme d'affaires au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Jacques Fugger*, Paris, 1957, 323 p.

<sup>19</sup> Wood, *Harrie Cavendish his journey...*, pp. 8—12.

<sup>20</sup> « In my symple opnyon yt ys a pryson of so muche lyberty and a plac (!) of all manner of abomynacyon ». Fox condamne également le vice qui s'étalait sans aucune retenue dans la frivole société aristocratique de la cité des lagunes : « It was creadyably reported unto us that ther wear VIII thowsand curtyzans in thys cytty aloud by the Senat, whyche yelded muche profytt to ther treasury ». Cf. *op. cit.*, pp. 12—13. Concernant la vie privée et les mœurs de la société vénitienne à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, voir en particulier P. Molmenti, *La storia di Venezia nella vita privata della origine alla caduta della Republica*, (V<sup>e</sup> éd.), Bergamo, 1922—1925.

<sup>21</sup> Wood, *ibid.*, p. 13. Pour l'histoire de la ville de Raguse et son développement économique au XVI<sup>e</sup> siècle, voir en particulier Dragan Roller, *Dubrovački Zanati u XV i XVI stoljeću* (L'artisanat à Raguse aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles), Zagreb, 1951, 304 p.; Vuk. Vinaver, *Dubrovačko-atbanski ekonomski odnosi krajem XVI veka* (Les relations économiques entre Raguse et l'Albanie à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle), dans « Anali Historijskoj instituta Jugoslavenske akademije znanosti i umjetnosti u Dubrovniku », vol. 1 (1952), pp. 207—231, et *Nove studije v revoluciji cena u XVI veka* (Nouvelles études sur la révolution des prix au XVI<sup>e</sup> siècle), dans « Istorijski Glasnik », Belgrade, vol. 3—4 (1958), pp. 113—154; St. Vekarić, *Dubrovačka flota 1599 godine* (La flotte commerciale ragusaine en 1599), dans « Anali Hist. inst. jugoslav. akad. znanosti i umjetnosti u Dubrov. », vol. 3 (1954), pp. 427—432; L. Beritić, *Urbanistički razvitak Dubrovnika* (Le développement urbanistique de Raguse), Zagreb, 1958, 77 p.; S. Antoljak, *Prilog proučavanju trgovačkih veza izme du Dubrovnika i Skopja u. 15 i 16 stoljću* (Contributions à l'étude des relations commerciales entre Raguse et Skopje aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles), dans « Godišen Zbornik. Filozofski fakultet na univerzitet ot Skopje », 1959, pp. 10—11, 57—74, etc.

<sup>22</sup> Il s'agit de l'église Santa Maria Maggiore, reconstruite en novembre-décembre 1192 par le roi Richard I<sup>er</sup> Cœur de Lion, à son retour de la III<sup>e</sup> croisade, en souvenir du danger auquel il avait échappé au cours d'une tempête en Adriatique. Le monument n'existe plus, ayant été détruit par un séisme en 1667. Cf. M. M. Hauser, *Le voyage du Levant de Philippe du Fresne-Canaye (1573)*, Paris, 1897, p. 25, n. 1.

<sup>23</sup> Certains aspects des relations commerciales anglo-ragusaines à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle sont étudiés dans l'article de G. Elezović et G. Skrivanić, *Jedan englesko-dubrovački spor iz 1600 g.* (Un litige anglo-ragusain en 1600) dans « Istorijski zapisi », Titograd, XI (1955), 1—2, p. 261—268.

se dirigeant vers le territoire bulgare à travers la Dalmatie et la Bosnie <sup>24</sup>. Ils passent par la ville de Foča et visitent, dans l'enceinte du monastère de Mileševo, la chapelle contenant les reliques de Saint Sabba, archevêque de Serbie, mort le 6 mai 1237 <sup>25</sup>.

Le 27 mai les voyageurs atteignent la localité de Novybazar, mais contournent la ville sans y pénétrer, sur les recommandations du janissaire qui les avait mis en garde d'éviter « a thevyshe plac and that many robbaryes and murthers had byne comytted ther » <sup>26</sup>. On arrive à Nish deux jours plus tard, mais les mêmes raisons de prudence les décident à ne pas s'y arrêter. Ce fut pourtant un sujet de surprise pour les Britanniques de rencontrer aux alentours une caravane de chameaux montés par une cinquantaine de négociants qui traversaient le pays <sup>27</sup>. Après avoir dépassé la ville de Pirot, les voyageurs pénètrent en Bulgarie et le 2 juin arrivent à Sofia, où ils trouvent un asile convenable dans un caravansérail, bien qu'ils fussent logés aux côtés de leurs montures, et puisent amplement dans leurs provisions de route. Les derniers préparatifs en vue de l'étape finale vers Constantinople durent trois jours <sup>28</sup>. Dans l'intention de se joindre à la suite de l'épouse favorite d'un pacha qui voyageait sous l'escorte d'un groupe de « voïniks » <sup>29</sup>, ils louent des charrettes

<sup>24</sup> Wood, *op. cit.*, p. 13—14.

<sup>25</sup> Le monastère de Mileševo, ayant le Sauveur pour patron, a été érigé entre les années 1234—1235 par le roi serbe Vladislav Nemanja (1233—1241), devenant un lieu de pèlerinage après que S<sup>t</sup> Sabba y fut enterré en 1237 ; les reliques du saint furent profanées par les Turcs en 1595. Cf. N. Okunev, *Милешево, паметник србскогo искуства XIII в.* (Mileševo, monument d'art serbe du XIII<sup>e</sup> siècle), dans « Byzantino-slavica », Prague, VII (1938), pp. 33—107 ; Sv. Radojičić, *Милешева...*, Belgrade, 1963 ; Sv. Mandić, *Милешева...*, Belgrade, 1965, 21 p.

<sup>26</sup> Wood, *op. cit.*, p. 14. Pour l'activité déployée par les haïdouks serbes au cours de cette période, voir également S. Iancovici, *Haiducia în Balcani, formă de luptă socială și antiotomană* (Actions des haïdouks dans les Balkans, en tant qu'aspect de lutte sociale et anti-ottomane) dans « Studii și articole de istorie » (Etudes et articles d'histoire), VI (1964), p. 53 ; Radovan Samardžić, *Hajdučke borbe protiv Turaka u XVI i XVII veku* (La lutte des haïdouks contre les Turcs aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles), Belgrade, 1952, 58 p., et G. Grafenauer, *Tipologija kmečkih uporov in ljudskih vstaj pri jugoslovanskih narodih ad XV do konca XVIII stoletja* (Typologie des soulèvements paysans et des mouvements populaires des Yougoslaves, depuis le XV<sup>e</sup> jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle), dans « Jugoslovenski Istorijski časopis », Belgrade, I (1962), 2, p. 3—22.

<sup>27</sup> Wood, *op. cit.*, p. 15.

<sup>28</sup> *Ibidem*.

<sup>29</sup> Les « voïniks » (en langue turque = *voynuk*) formaient des unités de cavalerie composées d'éléments chrétiens, en particulier des Bulgares, qui, en échange de certains avantages d'ordre fiscal, entraient au service des féodaux militaires turcs ou assuraient la garde des lieux stratégiques. Ces détachements militaires furent créés en 1376—1377 sous le règne du sultan Mourad I<sup>er</sup>. Cf. Sad ed-Din, *Tāğ'üt-tevārikh* (La couronne des chroniques), vol. I, Istanbul, 1280 (= 1863—1864), p. 94. Concernant les « voïniks », voir également G. D. Galabov, *Нъколка стари османo-турски държавни относно воиничаит* (Quelques documents officiels anciens turcs ayant trait aux « voïniks ») dans « Годишник на Университета Св. Климент Охридски — София, ист.-фил. факултет », tome XXXIX (1942—1943), et Mustafa A. Mehmet, Хроника Идриса Биглиси в качестве источника по истории покорения балканского полуострова Турками, dans « Revue des études sud-est européennes », III (1965), 1—2, p. 108, etc.

jusqu'à Philippopoli (Plovdiv). Influencé par l'accueil dépourvu d'aménité de la part de la population, Fox écrit, dans un sentiment de rancune : « Sofia est une ville fort laide et les habitants, d'une espèce grossière, se sont montrés surpris à notre vue et ont craché sur nos pas ; ce fut tout juste qu'ils ne nous soient tombés dessus »<sup>30</sup>. À Philippopoli, où ils arrivent le 8 juin, on découvre un endroit convenable pour garer les charettes. Le portique d'une église leur semble propice pour les abriter, le temps de prendre quelque nourriture, mais un bedeau malveillant les en chasse.

Ce n'est que par l'intervention du janissaire qui leur avait servi de guide que la troupe des voyageurs n'a pas été obligée d'errer affamée dans les ruelles de la ville et que l'on a pu trouver une auberge (cookes shop)<sup>31</sup> pour y achever décentement le repas. Les Anglais arrivent le 13 juin à Andrinople et, au bout d'une heure passée en quête d'un abri, ils s'arrêtent devant l'atelier d'un ferronnier. Pour Fox, « Andrinople est une très grande ville. Les maisons sont basses, mais on y trouve une mosquée <sup>32</sup> d'une beauté incomparable, qui dépasse de loin tout ce que nous avons vu en Italie et en Allemagne »<sup>33</sup>.

Cinq journées de route séparaient encore les voyageurs de Constantinople, terminus de leur périple. On loua à nouveau des charrettes pour achever le trajet et le 16 juin, au bout d'un voyage qui avait duré presque trois mois, le groupe pénétra dans la capitale de l'Empire ottoman, où le résident génois les hébergea durant 12 jours dans sa résidence de Rapamat à Péra <sup>34</sup>.

Quand il s'agit de parler de Constantinople, Fox déclare que le peu de temps passé entre ses murs lui rend la chose malaisée <sup>35</sup>. Il affirme néanmoins s'être rendu compte que la ville « est mal construite et que ses

<sup>30</sup> « Sofya ys a veary bad toune and the peple of ane evell nature, for they would stand and stare uppon us and spyt uppon us, but they dyd not beat us » (Wood, *ibid.*, p. 15). Pour certains aspects de la vie sociale et économique à Sofia à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, voir en particulier Nikolai Todorov, *Из социально-икономическая живот на Сoфия през XVI—XVII в.* (Pages d'histoire économique et sociale à Sofia aux XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles), dans « Известия на Института за история при българската Академия на науките », vol. 14—15 (1964), p. 215—233.

<sup>31</sup> Wood, *ibidem*.

<sup>32</sup> Fox se réfère, vraisemblablement, à la plus remarquable mosquée de la cité, Selimiye Djâmi, construite entre les années 1568—1574 par l'architecte Sinan sur l'ordre du sultan Sélim II, cf. *The Encyclopaedia of Islam*, vol. II, Leyden, 1927, p. 3. Concernant la même mosquée et l'architecte constructeur, voir C. Gurlitt, *Die Bauten Adrianopels*, dans « Orientalisches Archiv », I (1910—1911), pp. 1—4, 51—59 ; F. Babinger, *Die türkische Renaissance. Bemerkungen zum Schaffen des grossen türkischen Baumeisters Sinân*, dans « Beiträge zur Kenntnis des Orients », XI (1914), pp. 67—88 ; Idem, *Sinân Todesjahr*, dans « Der Islam », IX (1919), pp. 247—248 ; Idem, *Zum Sinân-Problem*, dans « Orientalische Literaturzeitung », XXX (1927) col. 548—551 ; B. Unsal, *Turkish Islamic Architecture*, Londres, 1959, etc.

<sup>33</sup> « Thys is a veary great toun but of base buyldyng all savyng one church, the whyche ys a wonderfull beautyfull thyng far beyond that we had sene ether in Italy or Jarmany ». Cf. Wood, *op. cit.*, p. 16.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 17.

<sup>35</sup> « Constantinople, otherwyse called Strambould. It passelhe my understanding to say muche of thys great cytty for our tyme of being was but short, about XIII dayes... »

habitants sont durs, orgueilleux et, de plus, très hostiles envers les chrétiens qu'ils traitent de chiens et s'adonnent à toutes sortes de vexations à leur égard. Leur mépris à l'adresse des chrétiens est à tel point manifeste, que certains ont refusé même de nous vendre leur marchandise, en nous faisant signe de la main de nous éloigner »<sup>36</sup>.

Par la suite, Fox donne quelques relations assez détaillées sur les troubles causés dans la capitale par la rébellion des janissaires qui s'étaient insurgés contre certains dignitaires corrompus appartenant à l'entourage du sultan, qui leur avaient fait payer les soldes en monnaies dépréciées. « Environ deux mois avant notre arrivée en cette ville », écrit Fox dans son journal, « des janissaires mutinés qui se sont plaints des agissements de deux favoris du sultan ont mis le feu et ont saccagé <Constantinople>. Ils s'étaient réunis devant les portes du sérail et avaient exigé que leur soient livrés les deux coupables qui avaient méconnu leurs droits. Devant le refus qui leur fut opposé, ils se mirent à incendier et à piller la ville, par plusieurs endroits, signifiant à leur maître qu'ils n'hésiteront pas à mettre le feu à son propre palais et le faire remplacer sur le trône par son fils qu'ils allaient ramener d'Asie. Après avoir vainement essayé de calmer les esprits par des présents et des conseils de sagesse, le sultan s'est vu contraint de livrer <les coupables> hors des portes <du sérail>; <les janissaires> se sont conduits avec une inconcevable cruauté, en leur tranchant la tête, après quoi, ils se sont éloignés en laissant aux citadins le soin d'éteindre eux-mêmes les incendies »<sup>37</sup>. Aux dires du résident gênois, poursuit Fox, à l'appui des chiffres exorbitants invoqués par ce dernier, il semblerait que 48000 maisons du centre de la ville soient tombées en proie aux flammes, ainsi que 17 douzaines de mosquées et 50 caravansérails (XLVIII thowsand of howses burnd in the hart of the cytty

<sup>36</sup> « But I se yt evell buyld and the inhabytants rude and proud and veary malyshyous toward Crystyans, tearing of them doges and offering them many abuses. Meny of them wear so malyshyous to Crystyans that they would not sell us ther ware but waft us from the wythe ther hand ». Cf. *op. cit.*, p. 16. Pour la topographie de la ville de Constantinople au XVI<sup>e</sup> siècle, voir en particulier C. Gurlitt, *Zur Topographie Konstantinopels im XVI. Jahrhundert*, dans « *Orientalisches Archiv* », II (1911), pp. 1-9, et III (1912), pp. 51-65, et concernant l'attitude manifestée, généralement, par les Turcs envers les chrétiens, voir V. Mutafchieva, *Към въпроса за състава и облика на османката феодална класа през XV-XVI в.* (Contributions à l'étude de la composition et du portrait moral de la classe féodale ottomane aux XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles), dans « *Исторически преглед* » XVII (1961), 6, pp. 46-80.

<sup>37</sup> « About II monthes befor our coming to thys cytty yt was spoyld and burnd by the unruly genysaryes who found them selves greved wythe II of the Grand Synyor's favourets. They assembled at Constantynople and came to the gates of the Sarelya and demaunded the heads of those II whyche they sayd had donne them wrong. The whyche was denyed them. Whereuppon they fell to burning and spwyllng the cytty in many places and sent word to ther master that they would burn hys house also and that they would feche hys sonne out of Asya and make hym emperour. The Grand Synnyor, seing that no gyftes nor perswasions would searve, was constrayned to put them out at the gates unto them, who presently cut of ther heads and used as muche tyranny as they could unto them, and departed gevyng the cyttyzysn leave to quenche the fyr them seleves ». Cf. *op. cit.*, p. 16.

and churches XVII scor, caravacharyes fyfty...) Avant le sinistre, il y aurait eu à Constantinople 4000 mosquées et 700 églises chrétiennes (III thousand of churches for Turkes and for Crystians VII hundred)<sup>38</sup>.

Sans retenir l'exagération des dommages causés par la rébellion, tels qu'ils lui avaient été indiqués par le résident génois, les relations de Fox concernant les événements qui s'étaient déroulés à Constantinople en avril 1589 semblent assez exactes. Les troubles qui marquèrent le printemps de l'année 1589 constituent la première des révoltes d'importance des janissaires<sup>39</sup> envers l'autorité du sultan; elle devait être suivie par une série de mutineries, à commencer par le XVII<sup>e</sup> siècle, qui allaient ébranler les fondements du pouvoir absolu des padichahs et annoncer le déclin de l'Empire ottoman.

Le journal de route de Fox signale ensuite deux autres événements d'ordre militaire qui se sont déroulés au moment du séjour des voyageurs britanniques à Constantinople. Il s'agit de l'appareillage, le 19 juin 1589, d'une flotte de galions à destination des côtes septentrionales de l'Afrique, pour la répression des insurgés de Tripoli<sup>40</sup> ainsi que, le 23 du même mois, du départ de Hazir-Pacha, nouveau beglerbey de Roumélie, à la tête d'un corps expéditionnaire de représailles dirigé contre la Pologne, à la suite des incessantes incursions des Cosaques en Moldavie et du refus opposé par le roi Sigismond III de payer un tribut au sultan. « Le beglerbey — écrit Fox dans son journal — a quitté Constantinople dans un grand

<sup>38</sup> *Ibid.* et p. 17. Dans une lettre datée du 12 avril 1589 adressée à son souverain Savary de Lancosme, ambassadeur du roi Henri III de France auprès la Porte ottomane, relate d'une manière assez détaillée le déroulement des événements qui avaient eu lieu quelques jours auparavant, soldés par l'incendie, le 7 et 8 avril, de 6000 habitations et tout autant de boutiques remplies de marchandises, sur une superficie d'environ 2 lieues. Neuf mosquées, trois caravansérails et huit bains publics avaient été également détruits par le feu. Le sinistre, qui avait causé des dommages estimés à 8 millions de ducats, ravagea particulièrement les quartiers juifs de la ville, y laissant de 30 à 40 000 citadins sans abri. Cf. E. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, tome IV, Paris, 1860, pp. 720—721, n° 1.

<sup>39</sup> Cette rébellion des janissaires fut provoquée en partie par l'insuccès de la campagne entreprise en Perse par Mourad III (1574—1595), mais surtout par les abus de la camarilla de l'entourage du sultan, qui réalisa d'énormes bénéfices en usant de fausses monnaies. Pour tout cela, voir en particulier N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches...*, vol. III, Gotha 1910, pp. 224—225, et I. H. Uzunçarşill, *Osmanlı tarihi*, vol. III, II<sup>e</sup> partie, Ankara, 1954.

<sup>40</sup> Wood, *Harrie Cavendish his Journey...*, p. 17 et les rapports adressés par l'ambassadeur britannique Barton au Secrétaire d'Etat Walsingham, le 12 juin et le 30 octobre 1589 (State Papers-Foreign, *Turkey*, 97/1, fo. 170 v<sup>o</sup> et 188—188 v<sup>o</sup>). Une source espagnole contemporaine affirme pourtant que la flotte ottomane composée de 80 bâtiments (parmi lesquels des galères et des galiotes) avait quitté la capitale le 18 juin, sous le commandement du grand kapudan Uludj Hassan Pacha (1588—1590), se dirigeant vers les côtes de la Lybie. L'expédition avait réussi à étouffer momentanément la révolte des insurgés tripolitains, mais la flotte turque avait subi de lourdes pertes, si bien qu'en décembre 1589 seuls 35 navires purent regagner leur point de départ. Les troubles reprirent l'année suivante envers l'autorité du sultan, de sorte que l'expédition punitive de 1589 représenta un échec, cf. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, II<sup>e</sup> éd., tome 2, Paris, 1966, pp. 471—477. D'autres détails chez M. Gaster, *A Mahdi in Tripoli in the year 1589*, dans « *Islamica* », II (1926), pp. 193—199.

déploiement de faste <se dirigeant> vers les frontières du monde chrétien, pour anéantir les chrétiens avec lesquels ils s'avoisinaient <en parlant des Turcs — n.n.>. Il ne disposait pas d'une force supérieure à 6000 <hommes> alors qu'il aurait dû réunir 40000 cavaliers et fantassins, mais il avait pleins pouvoirs de se procurer troupes et subsides selon son bon vouloir, dans ces contrées<sup>41</sup>. Comparés à d'autres sources<sup>42</sup>, les renseignements donnés par le voyageur anglais s'avèrent parfaitement exacts. En cela, ils complètent par des détails précieux la documentation se rapportant aux débuts des hostilités turco-polonaises au cours de l'été de l'année 1589.

Après que le négociant Richard Mallorye régla les affaires qui l'avaient amené à Constantinople, Cavendish et Fox ainsi que les deux autres serviteurs prirent le chemin du retour vers l'Angleterre, à travers

<sup>41</sup> «... Beylorbay went out of Constantynople in great pomp towards the borders of Crystandum to suppress the Crystyans that border uppon hym. He was not past VI thousand strong when he went forth the bothe horsmer and footmen, but had comyssyon bothe for men and mony to tak at hys pleasur in the contryes» (Wood, *op. cit.*, p. 17).

<sup>42</sup> En effet, Hızir-Pacha, beglerbey de Roumélie, atteignait le Danube à la tête de ses troupes, passant ensuite en Moldavie pour se joindre au khan des Tartares, Gazi Giray II, et saccager les régions frontalières de la Pologne. L'expédition ne représente qu'un succès partiel, car bien que la ville de Snyatin fut soumise à de terribles sévices, les Tartares furent défaits en Podolie, sans que l'on puisse atteindre Camenitz. Craignant une contre-attaque des forces polonaises concentrées sous les ordres du chancelier Ján Zamoyski, Hızir-Pacha se retira vers Hotin, séjourna quelque temps à Bender, pour établir finalement son camp d'hiver à Silistrie. Entre temps, à Constantinople se poursuivaient les pourparlers engagés avec les Polonais au printemps de la même année, pour lesquels Pierre le Boiteux, hospodar de Moldavie, avait proposé ses offices de médiateur, désireux d'épargner à son pays l'occupation des troupes turco-tartares, en même temps que Edward Barton, l'ambassadeur britannique auprès de la Porte, qui jouissait d'un large crédit auprès du vizir Sinan-Pacha et d'autres membres du divan. Pierre le Boiteux avait chargé de cette mission Bartolomeo Brutti, un levantin d'une prestigieuse habileté, ayant fait fortune par de brillantes affaires commerciales et figurant parmi la haute aristocratie moldave par le poste qu'il détenait dans le conseil princier comme chef de la diplomatie de la principauté; il se rendit d'abord à Varsovie, puis à Constantinople pour conjuguer son action à celle de Barton. A la suite des efforts efficaces des médiateurs, la paix fut rétablie entre les Turcs et les Polonais, le 19 mai 1590. Sur l'expédition en Podolie de Hızir-Pacha et la conclusion de la paix entre les Turcs et les Polonais réalisée par la médiation du hospodar de Moldavie et de l'ambassadeur britannique, voir Hurmuzaki, *Documente...* (Documents...), XI, pp. 727—746, n<sup>o</sup> CXC—CCXV; Suppl. II, vol. I, pp. 295—298, n<sup>o</sup> CLIII; pp. 299—302, n<sup>o</sup> CLIV, et pp. 309—312, n<sup>o</sup> CLVII; Andrei Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești* (Documents concernant l'histoire de la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie), vol. III, Bucarest, 1931, p. 199, n<sup>o</sup> 127; pp. 203—204, n<sup>o</sup> 131; pp. 204—205, n<sup>o</sup> 132; p. 206, n<sup>o</sup> 134; pp. 209—210, n<sup>o</sup> 138; d'autres détails, dans *Vraye Relation de la Route et Deffaicte des Tartares et Turcs*, Lyon, 1590, et dans la chronique de Mustafa Selaniki (dans Mihaïl Guboglu et Mustafa Mehmet, *Cronici turcești privind țările române. Extrase (sec. XV—mijlocul sec. XVII)* [Chroniques turques concernant les principautés roumaines. Extraits (XV<sup>e</sup> siècle — à la mi-XVII<sup>e</sup> siècle), vol. I, Bucarest, 1966, pp. 362—364, etc. Pour l'ensemble des événements, voir I. I. Podea, *A Contribution to the study of Queen Elisabeth's Eastern Policy*, dans «Mélanges d'Histoire générale», publiés par C. Marinescu, tome II, Cluj, 1938, pp. 433—499; Aurel Golimas, *Misiunea militaro-diplomatică a beglerbegului Haider pașa în Moldova lui Petru Șchiopu...* (La mission militaire et diplomatique du beglerbey Haider-Pacha en Moldavie sous Pierre le Boiteux...) dans «Cuget moldovenesc», Jassy, VIII (1939), n<sup>o</sup> 5—7, p. 3—6 et C. M. Kortepeter, *Gazi Giray II, Khan of the Crimea, and Ottoman Policy in Eastern Europe and the Caucasus, 1588—1594*, dans «The Slavonic and East European Review», XLIV (1966), n<sup>o</sup> 102, pp. 145, 151—155, etc.

les Balkans et l'Europe Centrale. Ils quittèrent la capitale du Bosphore le 29 juin, passant par Kirk-Kilisse, où ils s'arrêtèrent dans un caravan-sérail dont le voisinage boisé eut l'air de leur plaire, puis firent une halte de deux nuits à Provadia <sup>43</sup>. A partir de cet endroit, les voyageurs eurent à franchir une chaîne de hautes montagnes dans les Balkans, appelées « de la lune » (the hylles of the moone), pour atteindre Silistrie le 11 juillet, « ville agréable, en ce genre de bâtisses, avec des maisons basses couvertes d'échandoles, sise sur les bords du Danube et dernier centre urbain de Bulgarie »<sup>44</sup>. Ils y passent deux jours dans la maison d'un commerçant de Raguse.

En achevant ses notes de voyage par une vue d'ensemble sur les pays balkaniques qu'il avait traversés à côté de ses compagnons de route, le narrateur du périple effectué par Cavendish résume ainsi ses impressions : « La Serbie et la Bosnie sont des régions montagneuses dans lesquelles on ne trouve pas plus de 2 milles de route convenable par journée de marche. La population de ces contrées se trouve dans une grande indigence et la simplicité des coutumes égale celle de leurs vêtements. Les gens portent généralement un costume blanc tissé avec de la laine rugueuse ; comme chaussures, ils emploient des morceaux de cuir couverts de poils que l'on attache d'une manière fort déplaisante aux pieds, tandis qu'en guise de couvre-chef ils se servent de bonnets rouges, à l'instar des Grecs, pour montrer par cela qu'ils sont d'un courage à toute épreuve. Dans ces pays, on ne trouve guère de voitures ou d'autres véhicules, en dehors de quelques modestes chariots que l'on peut voir dans le voisinage d'une triste mesure. Pour le labour, <les paysans> emploient un attelage de bœufs, mais ce ne sont que des bêtes faméliques de couleur rousse ou grise. Tous <ces sillons> semblent avoir été remués à la bêche <sup>45</sup>. Dans ces régions les gens communiquent entre eux par des appels échangés à une distance de 3 milles, car les montagnes sont si hautes et les vallées si profondes qu'ils devraient perdre une demi-journée pour aller parler à leurs voisins qui habitent à 3 milles de leur demeure <sup>46</sup>. A Philippo-

<sup>43</sup> Wood, *Harrie Cavendish his Journey...*, p. 17.

<sup>44</sup> « ... A fayr toune of that kynd of byldyng, the howses lowe and boorded. Thys toune stands uppon Danubious banks, and the last toune of Bullgarya » (*Ibidem*).

<sup>45</sup> Pour le cadre général économique et social dans lequel a évolué la classe paysanne serbe au XVI<sup>e</sup> siècle, dans les conditions créées par la domination ottomane, voir — entre autres — H. Sabanović, *Organizacija turske uprave u Srbiji u XV i XVI vijeku* (Organisation de l'administration turque en Serbie aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles), dans « *Istorijski glasnik* », 1955, 3—4, pp. 59—78, et B. Djurdjev — M. Vasić, *Jugoslovenska zemlje pod turskom vlašću do kraja XVIII stoljéca* (Les régions yougoslaves sous la domination turque jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle), Zagreb, 1962, 222 p.

<sup>46</sup> Après avoir affirmé à nouveau que ces gens sont des « brigands » (pyllferers), c'est-à-dire s'adonnant aux pratiques des « haïdouks », Fox raconte que, pour traverser cette région montagneuse, le groupe de voyageurs a été obligé de faire le trajet dans « de très mauvaises charrettes tirées par des bœufs faméliques ». Depuis Raguse, ils s'étaient surtout servis de « che-

poli et à Andrinople, la population se sert comme bêtes de trait de gros bétail qu'ils appellent buffles. Deux buffles ont autant de force que quatre bœufs habituels. Ils sont de grande taille, leur tête ressemble, comme peau et poils, à celle de l'ours. Ils ont de longues oreilles qui pendent derrière les cornes et leur crinière diffère de celle des bœufs et des vaches, plus proche, semble-t-il, de celle des boucs, mais courte et épaisse. Ce genre de bétail accoutume de se baigner pendant la canicule et ceux qui en ont la garde ne manquent jamais d'emporter un seau pour les asperger d'eau, au cas où l'endroit où ils se trempent n'est pas suffisamment profond<sup>47</sup>. Dans ces régions on emploie aussi des chameaux pour le transport ; ces animaux peuvent porter un poids supérieur à celui que pourrait supporter un cheval ».

« Les femmes mariées et les jeunes filles de Bulgarie et de Thrace se parent agréablement de pendentifs d'argent aux oreilles, colliers au cou et petites couronnes sur la tête, pesant de deux à trois livres, et elles se coiffent avec les cheveux tressés en une natte sur le dos. Il n'y a pas d'auberges, mais seulement des bâtisses spacieuses et de bonne allure, nommées caravansérails, de forme carrée, ayant plusieurs âtres de chaque

vaux à selles en bois » portant « de jolies brides tissées en fils de grosse laine », mais qui ne leur permettaient pas d'avancer de plus 12 milles par jour. « Quatre jours avant d'atteindre Philippopoli — poursuit le compagnon de Cavendish —, nous arrivions dans une vaste plaine sur laquelle se détachaient de nombreux monticules de forme ronde. Voulang en connaître la signification, il nous fut répondu qu'elles dataient de l'époque où, à cet endroit, s'était déroulée une grande bataille entre Brutus et Cassius d'une part, et Auguste César et Antonius de l'autre ». Sur ce point, Fox commet une erreur — fréquente d'ailleurs dans les récits d'autres voyageurs étrangers au cours du Moyen-Age et de la Renaissance — faisant une confusion entre la ville bulgare de Philippopoli et le centre antique de *Philippi* (connu plus tard, à l'époque ottomane sous les noms de *Philibah* ou *Philibegik*), placé sensiblement plus au sud, en territoire grec, dans le voisinage du port de Cavala et des localités Boïran et Udovište, où au cours de l'automne de l'année 42 a.n.è. les forces d'Octave Auguste et de Marc Antoine avaient combattu celles anti-républicaines commandées par Brutus et Cassius. Pour détails, voir V. Gardthausen, *Augustus und seine Zeit*, vol. I, Leipzig, 1904, p. 166 et suiv. ; J. Kromayer, *Antike Schlachtfelder*, IV, Berlin, 1924—1931, p. 654 et suiv., etc.

<sup>47</sup> Pour les relations agraires en Bulgarie et les conditions de vie de la classe paysanne au XVI<sup>e</sup> siècle, durant la domination ottomane, voir en particulier Bistra A. Cvetkova, *Поземлените отношения в българските земи османско владичество до средата на XVII век* (Les relations agraires en Bulgarie au temps de la domination turque jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle), dans « Исторически Преглед », VII (1950—1951), pp. 158—192 ; Idem, *Характери черти на османкия феодализъм в българските земи* (Le caractère du féodalisme ottoman dans les régions bulgares en état de vassalité), *ibidem*, pp. 380—392 ; Idem *Принос към изучаването на Турския феодализъм в българските земи през 15—16 в.* (Études sur le féodalisme turc dans les régions bulgares en état de vassalité au cours des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles), dans « Известия на Института за българска история », V (1954), pp. 71—153 ; idem, *Турският феодализъм и положението на българския народ до началото на 19 в.* (Le féodalisme turc et la situation du peuple bulgare jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle), dans « Исторически Преглед », XX (1955), 1. pp. 59—86 ; Idem, *Извънредни данъци и държавни повинности в българските земи под Турска власт* (Impôts exceptionnels et redevances à l'État dans les territoires bulgares sous la domination ottomane), Sofia, 1958, 226 p. ; Idem, *Турският феодализъм ред и българският народ* (Le régime féodal turc et le peuple bulgare), Sofia, 1962 ; V. Mutafchieva, *De l'exploitation féodale dans les terres de population bulgare sous la domination turque aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, dans « Etudes historiques à l'occasion du XI<sup>e</sup> Congrès International des Sciences historiques — Stockholm, août 1960 », Sofia, 1960, pp.171—208, etc.

côté ainsi que des endroits pour attacher les montures, mais pas de lits ou de nourriture, ni pour les hommes ni pour les chevaux ; on n'y trouve que des chambres <vides> et quant aux victuailles, si l'on n'en a pas emporté avec soi, il faut dépêcher le janissaire en ville pour s'en procurer. Dans ces abris, tout voyageur est admis sans bourse délier. On y trouve des Turcs, des Juifs, des Chrétiens, gens honnêtes et maraudeurs, pêle-mêle sous le même toit »<sup>48</sup>. Dans ces contrées, « les gens » n'ont point de lits dans leur logis et couchent sur des planches ou sur des banquettes, enveloppés dans des couvertures rugueuses. Ils n'ont également pas de table pour les repas, ni chaises pour s'asseoir, mais restent par terre, les jambes croisées. Il en est de même pour les commerçants en quête de vendre leur marchandise, qui se tiennent assis les jambes croisées devant leurs étalages, et pour les tailleurs pareillement »<sup>49</sup>.

Après avoir rappelé les pratiques des sultans qui gardaient de 4—500 femmes dans leur harem et faisaient disparaître leurs frères pour n'avoir pas à craindre d'éventuels prétendants au trône, Fox décrit encore dans son journal la façon de vivre des femmes turques : « Elles portent toujours des bottes, tant chez elles que lorsqu'elles sortent à cheval et, tout comme les hommes, usent d'éperons et montent à califourchon <en selle>. Leurs bottes sont en cuir, teinté dans la couleur de leur préférence, mais leur visage doit être toujours couvert lorsqu'elles sortent hors la maison. Aucun chrétien n'est admis avoir à faire avec une femme turque et devra payer de sa vie s'il est découvert, tandis qu'un Turc peut s'entourer d'autant de <femmes> chrétiennes qu'il le désire. Dans toutes les villes turques, il existe trois jours fériés chaque semaine : le vendredi pour les Turcs, le samedi pour les Juifs et le dimanche pour les Chrétiens »<sup>50</sup>.

Sur le chemin de retour de Constantinople, les voyageurs ont été accompagnés jusqu'à Silistrie, pendant 15 jours, par un janissaire et un drogman <sup>51</sup>.

<sup>48</sup> Pour l'organisation et l'activité des caravansérails dans les Balkans, voir en particulier H. Kreševljaković, *Hanovi i karavanseraji u Bosni i Hercegovini* (Auberges et caravansérails en Bosnie et Herzégovine), Sarajevo, 1957, 164 p.

<sup>49</sup> Wood, *op. cit.*, p. 22—24.

<sup>50</sup> « The Turkeysh woman wear bootes allwayes, as well at home in ther howses as when they ryde, and when they ryde, they ryde as men doe wythe bootes and spures and astryd. Ther bootes be of cullored leather, what cullor they lyke best, but ther faces be allwayes covered when they goe abrod. No Crystyan man may have to doe wythe a Turkeyshe woman, but he shall dye for yt yf yt be known, but a Turk may have as many Crystyan women as he wyll. In all cyttyes in Turkey they have III Sabothes in a weke, the Turk uppon Fryday, the Jewes uppon Saterdag, and the Crystyans uppon Sonnday » (*Ibidem*, p. 24—25).

<sup>51</sup> Le 27 juillet 1589, Barton, ambassadeur anglais auprès la Porte, informait le Secrétaire d'Etat Walsingham qu'un des janissaires attachés à son service, qu'il avait chargé d'accompagner Henry Cavendish et Richard Mallorye jusqu'à la frontière de la Valachie, était rentré à Constantinople porteur de la nouvelle que le beglerbey de Roumélie, parti en expédition vers les abords de la Pologne, avait établi son camp sur le Danube, cf. E. D. Tappe, *Documents concerning Rumanian history (1427—1601) collected from the British Archives*, La Haye, 1964, p. 54, n° 73.

Dimanche le 13 juillet 1589 le groupe traversait le Danube à un endroit où le fleuve avait une largeur d'un quart de mille et firent halte en Valachie.

En achevant de parcourir le journal relatant le voyage de Henry Cavendish dans les Balkans, rédigé par son fidèle serviteur Fox, il nous faut souligner l'importance des informations de nature économique et ethnographique qu'il comporte, autant que les relations présentant un intérêt politique et militaire se rapportant à la capitale de l'Empire ottoman.

Cette étude s'est proposé, en les révélant aux lecteurs, de compléter la documentation concernant l'histoire des peuples balkaniques, pour laquelle ce genre de sources narratives représentent des témoignages d'une incontestable valeur.

# ГРУЗИНСКИЙ ПУТЕШЕСТВЕННИК XVIII ВЕКА ИОНА ГЕДЕВАНИШВИЛИ О МОЛДОВЕ И ВАЛАХИИ

ВАЛЕРИАН МАЧАРАДЗЕ

Известный грузинский путешественник XVIII века Иона Гедеванишвили<sup>1</sup> в течение 10 лет (с 1782 по 1792 гг.) объехал многие страны Азии, Африки и Европы и оставил описания своих путешествий, которые были изданы отдельной книгой еще в 1852 году<sup>2</sup>.

Объемистая книга Ионы Гедеванишвили содержит интересные сведения о Турции, Греции, Египте, Италии, Австрии и т.д. Мы из нее выбрали небольшую часть (30 страниц) сведений, которые касаются Румынских княжеств (Молдовы и Валахии) XVIII века и решили сделать их доступными более широкому кругу исследователей.

Хотя мы не сопоставляем сообщения Ионы о Молдове и Валахии с другими иностранными и румынскими источниками, но, публикуя их, нисколько не сомневаемся в их значении как источника. Поскольку сообщения иностранца, не только для столь отдаленного времени, как XVIII век, но и для нашей эпохи (когда на каждой странице существует широкая внутренняя научная информация) не теряет своего значения как исторический источник, они никогда не бывают лишними, какими поверхностными бы они ни казались на первый взгляд. Помимо этого, подобный

---

<sup>1</sup> Грузинские путешественники второй половины XVIII в. и начала XIX века оставили ценные описания разных стран. Например, Т. Габашвили оставил описание Турции, Греции и Ближнего Востока; князь Г. Авалишвили — Турции, Египта, Ближнего Востока; дворянин Р. Данибегашвили — Турции, Ирака, Ирана, Индии, Цейлона, Бирмы, Западного Китая и Сибири. Книга Р. Данибегашвили оказалась настолько ценной, что она с 1816 года несколько раз переиздавалась на русском и грузинском языках.

<sup>2</sup> *Путешествие Ионы — Русского митрополита*, Тбилиси, 1852 г. (на грузинском языке).

материал имеет еще и культурно-историческое значение и его смело можно отнести к фактам культурных связей между двумя народами.



Несколько слов об авторе и обстоятельствах создания указанного труда, ибо эти сведения необходимы для оценки источника.

Иона Гедеванишвили родился в 1737 году. Отец его, кн. Гавриил Гедеванишвили, был сардаром мцхетского войска. По сведениям П. Иоселиани, Иона Гедеванишвили был воспитанником известного грузинского ученого и государственного деятеля католикоса Антония I; в 1753 году, в 16-летнем возрасте, Иона был посвящен в дьяконы самим Католикосом<sup>3</sup>. В 1775 (или 1776) году Иона был возведен в сан митрополита руисского<sup>4</sup> и получил прозвище Руисского, или Мровели.

В 1780 году Иона был лишен митрополитского сана и закованный, отправлен в пустыню Давида Гареджи в Восточную Грузию, откуда бежал в Западную Грузию (Имерети). Однако ни царь Имерети, ни епископ не помиловали его и отправили обратно в Картли (Восточную Грузию), где он жил в Тбилиси во дворе Капшветской церкви св. Георгия.

Нам не известна причина, по которой И. Гедеванишвили был лишен сана митрополита, но можно предполагать, что он был замешан или подозреваем в участии в заговоре, организованном против царя Ираклия грузинскими князьями, которые в конце 1779 и начале 1780 года хотели возвести на престол вернувшегося из Ирана царевича Александра Бакаровича, внука царя Вахтанга VI. Сам Иона об этом ничего не говорит, только упоминает: « Был обречен и отлучен и подвергся великим страданиям и волнениям мира сего »<sup>5</sup>.

Характерно, что он не раскаивается и ни на кого не жалуется, не отзывается плохо даже о царе Ираклии, лишившем его сана; что же касается главы грузинской церкви Антония I, без участия которого лишить Иону сана не могли, то о нем он вспоминает с особым уважением.

Все это заставляет предположить, что Иона все-таки считал себя виновным.

В конце 1782 года<sup>6</sup> Иона Гедеванишвили в сопровождении дьякона Карсанидзе и одного слуги покинул Тбилиси. Летом 1783 года он уже

<sup>3</sup> Дальнейшая судьба Ионы до 1775 года нам не известна. П. Иоселиани пишет, что во время изгнания Антония I (1754—1763 гг.) Иона вместе с ним находился в России (во Владимире), а по возвращении был назначен архимандритом Крестового монастыря (« Джвари »), но это маловероятно, потому что Иона рассказывает о пребывании в России других своих родственников (вместе с Антонием I), а о себе ничего не говорит (Ср. *Путешествие*, указ. изд., стр. 260—261).

<sup>4</sup> Указ Ираклия относится к 1776 г.

<sup>5</sup> *Путешествие*, указ. издание, стр. 9.

<sup>6</sup> И. Гедеванишвили пишет: « Приехал я в Фюме. Выйдя на сушу, возблагодарил бога... избавившего меня от гибели в морской пучине и от разбойников... »

был в Константинополе. Цель его путешествия, как он сам указывает, состояла в том, чтобы объехать святыне места и поклониться четырем патриархам православного мира. В Константинополе он провел 4 месяца; там он был помилован Константинопольским патриархом Паисием и Иерусалимским Авраамием. Оба патриарха дали ему письма на имя царя Ираклия II и каталикоса — патриарха Грузии Антония I с просьбой также помиловать его.

Несмотря на это, Иона продолжает свое путешествие. С конца 1783 года по 1786 год он объехал Грецию, Средиземноморские острова, а также побывал в Иерусалиме, Дамаске (где был помилован антиохийским патриархом) и Бейруте. Весной 1786 года, накануне пасхи, Иона снова вернулся в Иерусалим, побывав в святых местах около этого города, а летом 1786 года намеревался поехать на Синайскую гору, но «решил вернуться на родину», потому, что в это время «капитан-паша» с большим войском вступил в Египет<sup>7</sup>, где никак не могли успокоить восстание, и хотя ему очень хотелось поклониться Синайской горе, это было невозможно<sup>8</sup>.

Итак, Иона Гедеванишвили из Иерусалима вернулся на родину, но, как он сообщает, по его приезде в Хиос началась Русско-турецкая война (1787 г.)<sup>9</sup>, и поскольку Грузия находилась под покровительством России и русские войска (в силу Георгиевского трактата) находились в Грузии, христиане советовали Ионе ехать на родину не через Константинополь, где озлобленные турки могли его убить, а через Европу. Послушавшись этих советов, Иона поехал в Афины<sup>10</sup>.

Из Афин Иона отправился в Морею, но характерно, что по этому полуострову ему пришлось ехать ночами: «Митрополит просил меня

Семь лет прошло, и лишь в начале восьмого года избавился я от морских странствий. Купив карету, из Фюме в Триест отправился почтой» (*Путешествие*, указ. изд., стр. 100—101).

Поскольку император Австрии Франц Иосиф скончался в феврале 1790 года, а И. Гедеванишвили всего 4 месяца находился в Вене, в том числе — во время праздника Рождества Христова, смерти императора (февраль 1790 г.) и в первых числах поста, надо полагать, что он провел в Вене декабрь 1789 года и январь, февраль, март 1790 года. А если до приезда Иона в Вену, т.е. до декабря 1789 года, в Фюме исполнилось 7 лет и начался 8-ой год его путешествия, то можно полагать, что из Грузии он выехал осенью 1782 г. Издатель «Путешествия» П. Иоселиани ошибочно пишет, что будто бы Иона выехал из Грузии в 1783 г. (см. *Путешествие*, стр. 100). Нужно отметить, что Иона в тексте *Путешествия* год не указывает, а только лишь месяц и религиозные праздники. Даты установлены нами.

<sup>7</sup> Летом 1786 г. турецкие военные корабли прибыли в Александрию, а 25 июня сам Капудан паша вступил в Александрию (см. ЦГАДА, Госархив, разр. XV (ф. 15), д. 192, лл. 19—20; а также: В. Мачарадзе, Грузинские документы из истории Рус.-грузинско-египетско-эфиопских отношений 80-х годов XVIII века, Тбилиси, 1967 г. стр. 32—33).

<sup>8</sup> *Путешествие*, стр. 61.

<sup>9</sup> Турки арестовали русского посла Булгакова 5 августа 1787 г., а 21 августа нападением на Очаков начали войну против России.

<sup>10</sup> *Путешествие*, 62—63.

ехать ночью тайно, а не явно, — пишет Иона, — ибо в великом страхе находился морейский город». Дело в том, что в начале Русско-турецкой войны морейцы вспомнили о том, как во время предыдущей войны «Алексея Григорьевича Орлова императрица Екатерина Алексеевна послала адмиралом в море Архипелага, где совершил он много дел, и морейцы вновь ожидали пленения своего турками»<sup>11</sup>.

Из Мореи через Корфу, где он был 12 декабря 1787 года,<sup>12</sup> и Триест Иона прибыл в Венецию. Здесь он провел три месяца,<sup>13</sup> после чего снова вернулся в Триест.

Из Триеста Иона не отправился на родину, как намеревался раньше, а, решив посетить Синайскую гору, ожидал успокоения Египта: «Я намерен был поклониться монастырю Синайской горы и святой мученице Екатерине, а также осмотреть святые места Синайской горы. Шесть месяцев пробыл я в Триесте,<sup>14</sup> ожидая успокоения Египта. Услышав о наступлении мира и успокоения Египта, нашел для себя судно и приготовился (к отплытию)»<sup>15</sup>.

В Триесте Иона был принят австрийским императором Францем Иосифом, который пригласил его в Вену.

Выехав из Триеста, через Далмацию, Кефалонию (где он был 1 июня 1788 года) и остров Крит, Иона прибыл в Александрию.

Из Александрии Иона направился в Решит (Розетта), где был освящен Александрийским патриархом Герасимом, а оттуда через Каир и Суэц — на Синай, где пробыл четыре месяца<sup>16</sup>.

Вернувшись из Синая, через Суэц, Каир, Александрию, Родос и Морею он перебрался в Далмацию, в город Фюме,<sup>17</sup> откуда через Триест — в столицу Австрии Вену, в которой находился с конца 1789 года до весны 1790 года.<sup>18</sup>

«В праздник Рождества Христова и Крещения, — пишет Иона, — был я (в Вене — В.М.), — и в первый день поста поехал в Яссы, в Молдавию, то есть в Бугданию»<sup>19</sup>.

<sup>11</sup> Там же, 68.

<sup>12</sup> Там же, 74.

<sup>13</sup> Там же, 80.

<sup>14</sup> Видимо, имеется в виду время после первого прибытия в Триест (с конца 1787 г.); в противном случае приходится предположить, что вместо шести месяцев должно быть «шесть недель», ибо 1 июня (1788 года) Иона, выехавший из Триеста, был уже в Кефалонии. Как он сам пишет, «июня первого я был в Кефалонии и во время праздника Петра-Павла получил новый виноград» (Ср. *Путешествие*, стр. 80—81).

<sup>15</sup> Там же, 80.

<sup>16</sup> Там же, 84—97.

<sup>17</sup> Там же, 97—101.

<sup>18</sup> Там же, 102—107.

<sup>19</sup> Там же, 105.

Весной 1790 года, после четырехмесячного пребывания в Вене, Иона через Польшу прибыл в г. Яссы, где был ласково принят фельдмаршалом князем Г. А. Потемкиным<sup>20</sup>. В Молдове Иона пробыл до конца 1792 года и после вывода русских войск, ввиду опасности со стороны турок, был приглашен в Россию: «С тех пор, — пишет Иона, — как русские войска ушли из страны Молдовы, прошло семь месяцев, и восьмого числа декабря месяца, в день святого Спиридона-чудотворца пришел ко мне указ Ее Величества императрицы России Екатерины II и достаточная сумма денег на проезд до Киева, а в Киеве — довольство или достаточное жалованье»<sup>21</sup>. Как объявил ему российский консул, местом его пребывания в Киеве была определена Печерская лавра<sup>22</sup>.

Получив указ, Иона колебался, ехать ли ему в Россию или оставаться в Молдове, ибо его «любили и чтили народы молдавские»<sup>23</sup>. «Греки, — пишет Иона, — дали мне такой совет: лучше и надежнее Россия, нежели Молдова»<sup>24</sup>. Покинув Молдову через Хотин и Подолию Иона в 1793 году прибыл в Киев.

Некоторое время Иона пробыл в Киеве; однако здесь его признали только архиепископом, а не митрополитом. По этой причине он добился выезда из Киева в Москву и обосновался в Чудовом монастыре, где и остался до конца своей жизни.

Иона Гедеванишвили скончался в глубокой старости (4 августа 1821 года) в Москве и похоронен там же, в церкви Покрова монастыря.



«Путешествие» было написано в Москве и автограф свой автор прислал в Грузию родственникам, как сообщает П. Иоселиани. Первое издание было осуществлено по этому подлиннику (автографу)<sup>25</sup>. «Путешествие» было написано на основе старых записей. Но, очевидно, эти записи автора не имели повседневного характера, и поэтому в «Путешествии» иногда нарушается последовательность при изложении хода событий, что видно даже из приложенного здесь отрывка. Вместе с тем, в «Путешествии» встречаются такие подробности, что без старых записей (хотя бы и нерегулярных) восстановить их в памяти вряд ли было бы возможно.

«Путешествие» Ионы Гедеванишвили не писалось по определенному заданию и строго разработанному плану, представляя собой записки простого путешественника-богомольца, который, будучи образованным человеком, интересуется не только христианскими храмами, но и всеми

<sup>20</sup> Там же, 106—112.

<sup>21</sup> Там же, 135.

<sup>22</sup> Там же.

<sup>23</sup> Там же, 136.

<sup>24</sup> Там же.

<sup>25</sup> Там же, 7.

сторонами жизни (экономической, социальной, политической, культурной) и природою тех стран, которые он посещал. Сведения И. Гедеванишвили представляют известный интерес для истории народов тех стран, которые он описывал.

Чтобы читатель смог оценить приложенный здесь отрывок и имел общее представление о И. Гедеванишвили, приведем несколько отрывков и из других мест «Путешествия»

При описании Египта И. Гедеванишвили пишет:

«Страна сия весьма плодородна рисом, хлебом, шелком, хлопком, индиго, сахаром, коноплей, чечевицей и много чего другого говорят о плодородии Египта. Кроме одной реки, Нила, в нем нет других, и река эта орошает города и те деревни в долине протяжением в десять и пятнадцать верст по узким каналам, которые переносят из нее воду разными простыми способами. А крестьяне этой страны, называемые феллахами, трудятся в великой нищете. Беги и господа взимают с них множество налогов, и поэтому они так бедны. Господа же, взимающие с них, весьма богаты.<sup>26</sup> А из Александрии, Димайяты<sup>27</sup> и Суры, находящейся на берегу Красного моря, доход составляет пять миллионов золотом. По Красному морю прибывают в Суэц суда из Индии, Каабы и Медины. В Александрию же и Димайяту прибывают из Европы, Азии и Эллады, Архипелага и Леванта. Видел я, как египтяне пашут: в плуг впрягают четырех женщин, которые держат на груди бревно, по двое с каждой стороны, служащее ярмом. Они тянут его и пашут, а один мужчина держит плуг. Видел я запряженную таким же образом лошадь, верблюда и осла. В двух-трех часах (ходьбы) вода прекращается, а где воды нет, там... пустыня и безлюдие»<sup>28</sup>.

Как видно из приведенного отрывка, здесь Иона описывает только долину Нила. В «Путешествии», однако, имеются ценные сведения и о других районах Египта<sup>29</sup>.

Православный церковный деятель, Иона уделяет внимание обычаям и жизни мусульманских народов. Вот как художественно описывает он выезд султана из летнего дворца в Константинополь:

«И видели мы государя султана, выехавшего из своего летнего дворца, расположенного на берегу у самого входа в Черное море. Он плыл на небольшой шлюпке, прикрытой сверху красивым зонтом. И были с ним двадцать четыре человека, подымавшие и опускавшие в лад расписные весла, подобно тому как птица подымает и опускает свои крылья. Когда приблизился он к арсеналу, раздался залп установленных в арсе-

<sup>26</sup> Видимо, Дамьетта.

<sup>27</sup> *Путешествие*, 86—87.

<sup>28</sup> Не надо забывать, что вышеуказанные слова принадлежат князю и представителю высшего духовенства.

<sup>29</sup> *Там же*, 97.

наде пушек. А когда приблизился к Византиону, т.е. Константинополю, раздался залп из пушек, расположенных перед зимним дворцом. Ехал султан с двумя своими сыновьями. Как он выехал, встретил его на берегу моря стамбул-афенди и «милахор», подали ему ввнузданных коней, — одного с уздечкой, украшенной алмазами, яхонтами и рубинами, а другого — крупными кораллами, и такую же попону; а для сына его — маленького коня, с богато украшенной сбруей. По выходе его встретили мы с двумя сербскими монахами в клобуках и рясах. Они и своим людям не мешают [прилижаться к султану], хотя «бостан-баши» идут впереди и не допускают людей подойти близко. Сам султан был одет, как один из их «риджалов», т.е. по происхождению из благородных, а на голове — диадема, прикрепленная к чалме спереди. Сел он на коня, а с ним — старший и младший сыновья. Его человек, дядька, держал над ним раскрытый зонт».<sup>30</sup>

При описании Хиоса Иона пишет: «Прибыл я в Хиос, называемый ныне Сакизом, город большой, здания каменные, расположенный на морском берегу. Люди там богатые, купцы, и есть у них один митрополит. На этом острове много шелку, ... апельсины, лимоны, маслины, хорошее вино и люди красивые. А по праздникам и в каждое воскресенье собираются мужчины и женщины на берегу моря и гуляют нарядившись; и они по воле своей соединяются браком по христианскому обычаю и с большим приданным, по их возможности. Женщины этого города белы, и певцы персидские восхваляют женщин сакизских за эту их белизну. Они торгуют во всех странах»<sup>31</sup>.

При описании Измира Иона пишет: «Живут в Измире крупнейшие купцы всей Греции, и нигде нет ни такого товарообмена, ни таких караванов, прибывающих по морю и по суше, — ни в Константинополе, ни в Александрии египетской, ни в других местах, хотя много есть больших городов, но нет таких купцов... Измир — порт для многих караблей из Европы, (а дальше товары идут) по суше до Анатолии, Персии и до Инда»<sup>32</sup>.

При описании Афин Иона пишет: «Город расположен наподобие горийской крепости»<sup>33</sup>. При въезде в город — гора, а на ней построена крепость, и внизу город огорожен, но не очень укреплен. Город большой и народу в нем много; а жители той земли гордые и буйного нрава... Они оказали мне большую честь, и я объездил окрестности и осмотрел бывшую школу Платона и Аристотеля и вблизи Афин на равнине возвышающиеся столбы, числом шестнадцать, обвитые резьбой, очень высокие, из мрамора

<sup>30</sup> Там же, 19—20.

<sup>31</sup> Там же, 40.

<sup>32</sup> Там же, 41—42.

<sup>33</sup> Город и крепость Гори в Грузии.

или похожего на мрамор (камня). Я по незнанию своему спросил их: что это за столбы, или по какой причине стоят они здесь? Они же мне ответили: это — дворец и колонада древних царей эллинских, и когда они хотели, как по долине проходили в крепости. Мною же овладело изумление, и я промолчал. Окрестности города Афин весьма богаты хлебом, вином, маслинами, шелком, хлопком и многочисленным скотом»<sup>34</sup>.

При описании Венеции Иона не скрывает своего удивления<sup>35</sup> по поводу всего увиденного, но на этом не будем останавливаться, так же как не будем останавливаться и на описании государственного устройства Венеции.

Еще подробнее описывает Иона достопримечательности Вены (дворцы, парки, музеи, фонтаны). Его особенно удивил образцовый порядок, царивший в этом городе: за четыре месяца своего пребывания здесь он ни разу не был свидетелем драки, поскольку, как отмечает Иона, жители Вены строго соблюдают закон, согласно которому тот, кто первый поднимет руку, будет наказан<sup>36</sup>.

Интересны также сообщения Ионы о памятниках Востока, о природе и хозяйстве стран Балканского полуострова и Польши, но мы не можем здесь на этом останавливаться, поскольку все эти вопросы выходят за рамки нашего исследования.

Вышеприведенные отрывки свидетельствуют о том, насколько широким был круг интересов Иона Гедеванишвили, и что может дать его «Путешествие», как исторический источник. Не следует забывать также, что этот автор еще полтора столетия тому назад ознакомил грузинского читателя с жизнью народов тех стран, в которых он побывал.



В Молдове Иона прожил почти три года (с апреля 1790-го до конца 1792 года). За это время он побывал во многих городах и местах, встречался с представителями всех слоев местного общества, и сведениям этого беспристрастного очевидца, искренне полюбившего Молдову, покинуть которую он не хотел, нельзя не верить.

«Путешествие» содержит материалы самого разнообразного характера: описания городов и сел, природы, нрав и обычаев населения, культуры и образования, внешней и внутренней торговли, социальных отношений, церковного и монастырского хозяйства и т.д.

Путешественник лестно отзываясь о природе и народе Молдовы, часто прибегает к сравнениям, чтобы грузинскому читателю сделать ее понятным и близким. Например, описывая ущелье реки Бистрицы Иона

<sup>34</sup> *Путешествие*, 63—65.

<sup>35</sup> *Там же*, 77—79.

<sup>36</sup> *Там же*, 103.

пишет: « Река сия (Бистрица — В.М.) протекает в чистых каменистых берегах с мелким песком, а сверху течет в каменном ложе. [Здесь] много форелей. Она (река) меньше Куры, но больше Арагви<sup>37</sup>. Множество деревень горных и укрепленных, неприступных для врагов, расположено вдоль обоих берегов »<sup>38</sup>. Или же: « Когда посетил я поместье моего монастыря и ущелье, то вспомнил ущелье Карчохи и Ксани,<sup>39</sup> а также похожие на них места »<sup>40</sup>.

Что же касается народа, Иона пишет: « Люди той страны крепкие »<sup>41</sup>; « мужчины и женщины красивые; [женщины] — кокетливы, некоторые ведут себя, как европейцы »<sup>42</sup>, « Местные благородные [лица] — вельможи, бояре и владельцы обширных поместий, ведут себя прилично и ездят в каретах, имеют каменные дворцы и палаты, знают много языков: греческий, французский, немецкий, итальянский, молдавский, а некоторые знают язык османов, но не все. Они православные — нашей веры »<sup>43</sup>.

Говоря о народе, Иона не забывает и нравов, обычаев, одежду. « Этот народ питается кукурузой. Простонародье варит ее, наподобие гоми<sup>44</sup>, называя « мамалыгой ». Вареную кукурузу (мамалыгу — В.М.) макают в топленое, в дни мясоеда, и в подсолнечное масло — во время поста, и так принимают в пищу. Нет такого случая, чтоб у известного, знатного вельможи не подавали бы ее к столу или трапезе (то есть на стол, поставленный впереди), как у русских [подают] черный хлеб »<sup>45</sup>; « Мужчины и женщины носят одежду подобную греческой. За музыкантов у них в большинстве случаев цыгане. Они хорошо обучены и поют на молдавском языке (под аккомпанемент) инструментов »<sup>46</sup>.

Особо подчеркивает Иона плодородие земли молдавской и богатство страны: « ...когда спустились в долину, в Молдавской стране увидели много земель и деревень, с изобилием воды, полей, урожая, скота »<sup>47</sup>. И далее: « Страна эта богата хлебом, вином, фруктами, которые очень дешевы. Дешевизну я сам видел: восемьдесят тысяч русского войска стояли в Молдове, но и тогда не было дороговизны, а лишь одна дешевизна »<sup>48</sup>. Или же: « Виноградников здесь много »<sup>49</sup>. « Вина здесь много и

<sup>37</sup> Кура и Арагви — реки в Грузии.

<sup>38</sup> *Путешествие*, 114.

<sup>39</sup> Места в Грузии.

<sup>40</sup> *Путешествие*, 114.

<sup>41</sup> *Там же*, 114.

<sup>42</sup> *Там же*, 133.

<sup>43</sup> *Там же*, 133.

<sup>44</sup> Грузинское название проса и каши из него. Впоследствии это название распространилось и на кашу из кукурузной муки.

<sup>45</sup> *Путешествие*, стр. 110.

<sup>46</sup> *Там же*, 133.

<sup>47</sup> *Там же*, 110.

<sup>48</sup> *Там же*, 133.

<sup>49</sup> *Там же*, 120.

оно дешево... Вино «Дудунетшийское» является лучшим, по сравнению с винами из других мест»<sup>50</sup>.

Эта богатая страна, по словам Ионы, ведет обширную торговлю: «А благородные [лица] получают много хлеба и продают пшеницу, сено, скот и всякий иной урожай, имеют большую экономию, приобретая богатства. Много здесь меду. Скот — табуны лошадей, [стада] коров и овец направляются отсюда в Европу и другие страны»<sup>51</sup>.

Специальное внимание уделяет городам страны, в частности, несколько раз останавливается на г. Яссы: «Город Яссы, как отмечал я выше, zelo велик. Там живут греки, богатые купцы. В их аргастериях имеются прекрасные предметы. Духаны, которые по-гречески называются аргастериями, богаты и красиво убраны. Живут здесь купцы европейские, армяне, евреи и сами молдавские купцы — поселяне, которые являются христианами, весьма богаты. Торгуют там больше европейскими товарами, которые привозят из города Липсии, а также иными товарами. Эти купцы крупнее других купцов и находятся в большом почете. Торгуют из Урумии христиане и турки, часть европейцев и сами молдоване»<sup>52</sup>. И далее: «Окрестности Ясс прекрасны, в городе и вне города имеется много монастырей больших и богатых, обладающих большими поместьями... Источников хороших, вкусных и прохладных здесь много»<sup>53</sup>. Хотя Иона отмечает и то, что в окрестностях Ясс «еще не осушены болота» и по этой причине «распространена лихорадка, которая не щадит никого»<sup>54</sup>.

О городе Роман в «Путешествии» читаем: «Город Романи построен на возвышенном месте, а перед ним течет большая река. В этом городе проживают купцы, сами молдоване, а также армяне и евреи»<sup>55</sup>.

В «Путешествии» имеются сведения о феодальном, в частности церковном и монастырском хозяйстве: «Митрополитство здесь весьма богатое, обладает многими селами, поместьями, озерами, получает большое количество хлеба и вина. В приход его входят тысяча церквей и много монастырей, которых я не могу перечислить, имеет двух подчиненных епископов — Романийского и Хусийского. Архиерей Романийский имеет большую епархию; не меньше епархия и у митрополита Молдовы»<sup>56</sup>.

О монастырском хозяйстве в «Путешествии» сказано: «В городе (Яссы — В.М.) и вне города имеется много монастырей, больших и богатых, обладающих большими поместьями. Эти монастыри принадлежат Иерусалиму, Синайской горе и Святой горе. Отмечу один монастырь

<sup>50</sup> Там же, 110.

<sup>51</sup> Там же, 134.

<sup>52</sup> Там же, 135.

<sup>53</sup> Там же, 132—133.

<sup>54</sup> Там же.

<sup>55</sup> Там же, 134—135.

<sup>56</sup> Там же, 134.

Святого бога, называемый Трис-ярхом, где покоится прах святой Параскивы, почитаемой молдованами. Этот монастырь имеет доход в сорок тысяч кис (кошелеи)<sup>57</sup> серебром, а также монастырь Калаты, а то не меньше, а даже больше, чем имеет монастырь Формо»<sup>58</sup>. Стоявшему на берегу Бистрицы и пожалованному Ионе Гедеванишвили «Монастырю Понгра та принадлежали тридцать деревень, мелких и крупных»<sup>59</sup>. «В год (хозяйство) давало мне, — пишет Иона, — сто пятьдесят овец и ягнят, сто рублей серебром, семьсот жареных форелей и семьсот ока<sup>60</sup> сыру»<sup>61</sup>. «Была у меня, — продолжает Иона, — деревня Иваниште, через которую протекала речка, величиной с Тезу<sup>62</sup>. Там была мельница и монах с домом. Имелись также пчелы — двести ульев, триста гусей, а кур, думаю, шестьсот. Деревня сия давала мне четыреста рублей серебром, хлеба и ячменя, четыре тысячи коди<sup>63</sup>, кукурузы, а сена — сколько мне нужно было. От моего монастыря мне дано четыреста (голов) овец, сто двадцать коров, двести свиней и немного лошадей»<sup>64</sup>.

В «Путешествии» имеются сведения о повинности крестьян и положении цыган. «И людей, живших в моих деревнях и во всей Молдове и Валахии, считать так: называют крестьян здесь «царанами»; приносят они одну десятину хлеба и вина. Из десяти фруктовых деревьев [урожай] с [одного] дерева принадлежит владельцу поместья. Также дают одну десятую часть моркови, свеклы, капусты и всего, что произрастает в деревне; кроме того, один день в месяц работают [в пользу монастыря]. Кто не будет работать двенадцать дней [в год], платит двенадцать рублей. Помимо этих [обязанностей], нельзя приходить к ним и бранить; они не принесут и даров, а если захотят, то вовсе переселятся в другую деревню и ничего не сможешь сказать на это. Нельзя бить царанов. У меня было шестьдесят дворов цыган. Цыгане — твоя собственность, захочешь — продашь, захочешь — подаришь кому-либо. Ежедневно они работают на тебя и питаются твоей пищей»<sup>65</sup>.

Иона не случайно останавливается на положении крестьян. В Грузии во второй половине XVIII века<sup>66</sup> существовало крепостное право — крестьяне не только не имели права свободного перехода<sup>67</sup>, положение их было полурабское — их били, дарили, продавали и обменивали

<sup>57</sup> Турецкая денежная единица XVIII века.

<sup>58</sup> *Путешествие*, 132—133.

<sup>59</sup> *Там же*, 114.

<sup>60</sup> Мера веса — 3 фунта.

<sup>61</sup> *Путешествие*, 114—115.

<sup>62</sup> Тези — река в Восточной Грузии.

<sup>63</sup> Коди — грузинская мера, приближ. 2 1/4 пуда.

<sup>64</sup> *Путешествие*, 115.

<sup>65</sup> *Там же*.

<sup>66</sup> И в XIX веке, когда публиковалась книга Ионы Гедеванишвили.

<sup>67</sup> Указом царя Ираклия II 1765 г. только бежавшие из плена крестьяне имели право избрать хозяина.

на товары. Помимо этого, турецкие работорговцы предъявляли большой спрос на молодых грузин и грузинок, но царь Западной Грузии Соломон I строго запретил работорговлю (продажу пленных), что озлобило турецких властей и в 50—60-х годах XVIII века несколько раз вступили турецкие войска в Западную Грузию для наказания непокорного вассала.

В « Путешествии » имеется также сведение о разных отраслях хозяйства. Так, например, Иона пишет: « Имеются здесь искусственные озера, в которых множество рыб. Раз в семь лет осушают озеро и продают купцу рыбу за двести, триста туманов, либо больше или меньше [этой суммы] в соответствии с озером. [Потом] в пустое озеро впускают размножающихся рыб и вновь заводят [рыбу] »<sup>68</sup>. « Имеются здесь, — рассказывает дальше Иона, — сыроваренные заводы и делают кашкаку<sup>69</sup> и другие сыры, которые посылают в чужие страны »<sup>70</sup>.

Знакома грузинского читателя с румынскими княжествами, Иона Гедеванишвали прибегает к сравнениям: « Отмечу, — пишет Иона, — что никакой грузинский царь не может пребывать в таком почете, как бег Молдовы и Валахии. Обладают они войском гораздо большим, нежели наши цари Верхней или Нижней (Восточной или Западной — В.М.) Грузии, а также доходами »<sup>71</sup>.

В « Путешествии » не забыты даже церемонии вступления вновь назначенного московского господаря в Яссы<sup>72</sup> и освящение митрополита<sup>73</sup>. Определенное место уделено и взаимоотношениям молдавского княжества с Турцией, с Россией и т.д. Само собой разумеется, однако, что все эти сведения, безусловно заслуживающие внимания, могут быть оценены лишь при сличении с другими источниками.



В заключение, следует сказать несколько слов о языке и стиле « Путешествия ». Рассказ Ионы Гедеванишвили ведется спокойно и степенно, как и подобает старцу, умудренному жизненным опытом; при чтении его произведения создается впечатление, что рассказывает не столько непосредственный участник событий, которому пришлось самому немало пережить, сколько историк, оценивающий события прошлого.

Характерно, что произведение Ионы написано не церковным, а живым разговорным языком; автор пользуется образными сравнениями, как например: « не исправляются, подобно хвосту собаки »<sup>74</sup> и т.д.

<sup>68</sup> *Путешествие*, 133—134.

<sup>69</sup> Кашкавал.

<sup>70</sup> *Путешествие*, 134.

<sup>71</sup> *Там же*, 132.

<sup>72</sup> *Там же*, 131—132.

<sup>73</sup> *Там же*, 134.

<sup>74</sup> *Там же*, 108.

Нельзя не отметить, что Иона, представитель небольшого угнетенного народа, с сочувствием и уважением относится ко всем народам большим и малым, и плохо не отзывается даже о турках, которые принесли Грузии немало бедствий. Бросается в глаза также лояльность Ионы, представителя высшего православного духовенства, к мусульманской религии. В этом, конечно, сказались богатые традиции грузинской литературы, которая еще в XII веке, устами Руставели воспела братство между народами.

Нисколько не идеализируя личность Ионы, мы считаем необходимым вместе с тем отметить еще одну характерную черту этого путешественника: он всюду старается вести себя добропорядочно и не осрамить Грузии. « После моего ухода, — пишет Иона, — я оставил там (в Молдове — В.М.) — пятьсот двадцать [голов] овец, 191 корову, а свиней в два раза больше. Говорили и советовали мне продать все, но я не сделал этого, дабы не посрамить своего имени и не оскорбить родную мою страну. Все было мое, и я как хотел, мог все использовать. Однако после моего ухода сказали бы обо мне плохие слова: был этот человек грузином и, продав все, ограбил монастырь. Два года я владел [монастырем]... И оставил я [все] митрополиту Ясскому, сказав: как хотите, [так и поступайте] »<sup>75</sup>. Поступая таким образом, Иона, как он пишет в завещании своим родственникам, руководствовался девизом: « Благородство души дороже стяжения других богатств »<sup>76</sup>.

### ПРИЛОЖЕНИЕ

#### 1790—1792 гг. — отрывок из « Путешествия » Ионы Гедеванишвили о Молдове и Валахии

Стр. 195

В праздник Рождества <sup>77</sup> Христова и Крещения, был я там (в Вене — В.М.), — и в первый день поста поехал в Яссы, в Молдавию, то есть Бугданию<sup>78</sup> . . . . .

Стр. 109

. . . . . Так как стоял апрель месяц<sup>79</sup> и река была полноводной, мы перебрались на другой берег на плоту. Оттуда [к берегу] подошли польские благородные [люди], в красивых одеяниях. . . . . Когда мы перешли реку, то узрели множество городов и сел. Мы подехали к некой горе, покрытой лесом, а когда мы въехали в него, то [убедились], что лес был густым. Когда мы перевалили через гору и спустились в долину, то карета наша понеслась и перевернулась, однако ни один из нас не пострадал. Со

<sup>75</sup> Там же, 116.

<sup>76</sup> Там же, 150.

<sup>77</sup> Декабрь 1789.

<sup>78</sup> Турки так называли Молдову.

<sup>79</sup> Апрель 1790 года.

Стр. 110

мною были два монаха, архимандрит и дьяк. Я повредил палец, но через некоторое время боль миновала. Со мною сидел Неофит — архимандрит Синайской горы и его дьяк Гервасий. Несколько дней спустя мы прибыли на молдавскую землю, в маленький город, находящийся под властью австрийского императора. Здесь мы повидали государственные казармы (то есть жилье для солдат) и судебные здания. [В этом краю служит] архимандрит их православной страны сербов, || там же проживает целиком православный народ Молдовии, которым владеет немецкий император<sup>80</sup>. Здесь имеется пять «исправников» (т.е. отдельных эриставств или княжеств). В этом городе все церкви православные и народ православный. Часто бывают в этих местах народные сборища (то есть ярмарки), покупателей и продавцов. Город этот расположен на гористой местности. Через него протекает река Прут, которая пересекает всю Бугданию (то есть Молдовию) и втекает в реку Дунай.

Затем мы отправились в Яссы и когда спустились в долину, в Молдавской стране увидели много земель и деревень, с избытком воды, полей, урожая, скота. Этот народ питается кукурузой. Простонародье варит ее, наподобие гоми, называя «мамалыгой». Вареную кукурузу (мамалыгу — В.М.) макают в топленое, в дни мяседа, и в подсолнечное масло — во время поста, и так принимают в пищу. Нет такого случая, чтоб известного, знатного вельможи не подавали бы ее к столу или трапезе (то есть на стол, поставленный впереди, как у русских [подают] черный хлеб. Вина здесь много и оно дешево, а также и хлеб. Вино «Дудунетшійское» является лучшим, по сравнению с винами из других мест.

Стр. 111

Приехал я в некий город и приютил меня один грек, Теодор, да благословит его господь с женою и детьми. Человек этот был богат белым хлебом, скотом и множеством товаров. На другой день мы уехали. Переправились через Днестр<sup>81</sup>. Эта река || по величине напоминает Куру; и прибыл я в город Яссы, где остановился в монастыре «Трис-Ярха» («Трей иерархи» — В.М.) в доме у грека Георгия. Этот человек — добрый, богатый, из купцов. Брат его был архиереем в Македонии. Жил я у него, как у сына и брата. Дом был хорошим и прекрасно обставленным креслами. Пробыл я там некоторое время. После этого прибыл посланник имеретинского царя — Бесарион Габаони<sup>82</sup> и его двоюродный брат Свимон. Я спросил у него причину прибытия в сию страну, и он рассказал мне все: о пребывании здесь светлейшего князя Потемкина и

<sup>80</sup> Очевидно, подразумевается те места Молдовы, которые были захвачены австрийским императором после Кючук-Кайнарджийского мира.

<sup>81</sup> По всей вероятности, здесь ошибка издателя П. Иоселиани, должно быть, — Прут.

<sup>82</sup> Бесики в октябре 1789 года находился в Кишиневе, а с 9 января 1790 года в Яссах (см. Бесики, *Собрание сочинений*, VI-е изд., Тбилиси, 1962, стр. 198—200).

Бесики (Виссарион Габашвили) родился в 1750 году. Отец поэта дворянин Захария Габашвили, был придворным священником царя Картли Теймураза II. До конца 1777 года Бесики жил в Тбилиси. С конца 1777 — начала 1778 года, будучи изгнанным из Картли, Бесики переехал в Западную Грузию и поселился в Кутаиси. Здесь он быстро возвысился при дворе имеретинских царей Соломона I (1752—1784) и Давида Георгиевича (1784—1789 г.). В 1778 г. царь имеретии Соломон I пожаловал Бесики княжеский титул и направил его в качестве посла в Иран (1778—1779 гг.). В период царствования Давида Бесики стал одним из влиятельных сановников, первым советником царя. Бесики, пользующийся большим доверием царя Давида, в мае 1787 года направляется в Россию для заключения трактата о покровительстве. Поскольку вопросы взаимоотношений России с южными странами находились в непосредственном ведении Г. А. Потемкина, Бесики в 1787—1791 годах находился в ставке Потемкина (в 1787—1788 гг. в Кременчуге, в октябре 1789 г. в Кишиневе, с 9 января 1790 г. до 25 января 1791 г. в — Яссах) и вел переговоры, ставившие целью принятие имеретинского царства под покровительство России. В ночь с 24 на 25 января 1791 года Бесики скончался в Яссах, где и похоронен.

Замечательная поэзия Бесики пользуется большой популярностью в Грузии. В грузинской поэзии XVIII—XX веков у него оказалось немало последователей.

архимандрита Гайоза,<sup>83</sup> секретаря Сулхана,<sup>84</sup> посла Туманова<sup>85</sup>, посланного царем Ираклием, и многих других лиц, и архиепископа Екатеринослава и Полтавы и экзарха Молдово-Влахийского Амвросия. Мне было весьма приятно, когда пришел архимандрит Гайоз и мы встретились с ним. Мы обнялись, а архимандрит Гайоз расплакался. Я спросил: Пошто плачешь отче и брат? Он ответил: Где мы находимся и где встретились! Он вздохнул с облегчением (встретясь с земляком на чужбине) смог вздохнуть и я.

Я еще не видел архиепископа Амвросия, из-за больной руки, как вдруг генерал Сергей Лазарев Бибилури,<sup>86</sup> послал ко мне человека: « Почему сидишь дома? Вышлю тебе свою карету и повидай архиепископа ». Я выразил благодарность, мне прислали карету, и прибыл я к архиепископу Амвросию. Он принял меня с любовью. Это был умный человек с добрым сердцем, и сказал он мне: « Есть ли [у Вас] книга (письмо — В.М.) какого-нибудь патри[[арха]? » Я обещал преподнести. Приехал домой, в мое жилище, и преподнес ему книгу (письмо — В.М.) Даниила-патриарха Антиохийского. Прочитав книгу (письмо — В.М.), он дал ее перевести архимандриту Гавриилу, который ныне является митрополитом Киевским. А ко мне послал человека: « Что надобно будет [тебе] и захочешь просить, объяви мне ». « Я не могу ответить и ничего не знаю, ибо Вам самим сие ведомо лучше, чем [мне] », — таков был мой ответ. Он позаботился, как подобает добродетельному уму. Затем услышал о моем пребывании в той стране светлейший князь Потемкин Григорий Александрович. Он приказал архиепископу Амвросию: « Оказывается, прибыл сюда грузинский архиерей, в воскресенье захвати его с собой и приезжайте вместе ко мне ». В субботу архиерей Амвросий прислал ко мне человека: « Князь желает видеть тебя, завтра пошлю к тебе мою карету, приезжай утром, послушай обедню, а вслед за обедней поедем ».

Когда настало воскресное утро, он прислал ко мне свою карету, запряженную цугом и я поехал. После обедни мы отправились вместе и вступили в палаты. Меня сильно порадовало огромное стечение войска и такое множество православных. Он [Потемкин] пожаловал, и я поклонился ему. Он расспросил меня дружелюбно и милостиво, сказав архиерею Амвросию, что следует меня утешить. Позаботились они обо мне, как добрые православные. Да будет во веки веков от Саваофа-господа им поминовение. Как прибыл сюда, то от Фомина воскресенья и до Вознесения я не исполнял богослужения: ждали Синодского указа. || Когда же пришел указ в предпразднич- Стр. 113

<sup>83</sup> Гайоз (Гай) — известный ученый, дипломат и церковный деятель. Он был первым ректором Телавской семинарии, открытой в 1782 году. Гайоз входил в состав посольства Картлийско-Кахетинского царства (Восточной Грузии), которое в 1783 году в Георгиевске подписало трактат о вступлении Восточной Грузии под покровительство России. Во время русско-турецкой войны 1787—1791 гг. Гайоз находился в ставке Потемкина (Кременчуг, Бендеры, Кишинев, Яссы) вместе с членами миссии Картлийско-Кахетинского царства. Гайоз оставил богатое литературное наследие, которое включает в себя как оригинальные произведения, так и переводы. В Ленинградской государственной библиотеке им. Салтыкова-Щедрина и по сей день хранится грамматика грузинского языка, созданная Гайозом в Кременчуге, а также его переводы, выполненные в Бендерах. С 90-х годов XVIII в. Гайоз проживал в основном в России, где основал грузинскую типографию (в 1796—1801 гг. в Моздоке), печатая оригинальные и переводные сочинения. В России Гайоз занимал высокую церковную должность — был епископом Астраханским и Ставропольским. Большие заслуги принадлежат Гайозу в деле культурного развития кавказских горцев.

С его именем связано создание осетинского алфавита, он же был автором первого учебника осетинского языка, который был опубликован в 1798 г. Гайоз скончался в Астрахани 21 февраля 1821 г. в преклонном возрасте. Похоронен там же.

<sup>84</sup> Сулхан Туманишвили руководил миссией Картлийско-Кахетинского царства.

<sup>85</sup> Сергей Лазаревич Лашкарев (Бибилури) — известный дипломат, третий посол на конгрессе в Яссах, по происхождению был грузин.

ный день Вознесения, Амвросий распорядился провести богослужение на следующий день, сказав, что придет на него сам светлейший князь.

В то время у меня находился Гайоз, занимавшийся каким-то историческим производением<sup>86</sup>, и мы увидели человека, пришедшего от архиепископа Амвросия. Этот человек объявил нам, что обедня состоится завтра в монастыре Голо<sup>87</sup>. Поспешил ему навстречу архимандрит Гайоз, достал кошелек с деньгами, отдав ему в руки все содержимое кошелька, и вернулся с радостным лицом, увлажненным слезами. Я спросил: « Почему ты отдал? » Он отвечал: « Мне подобает сейчас отдать, а не тебе ». На другой день во время обедни вошли мы в мантиях в церковь. И сказал мне архимандрит Гайоз: « Какой я [раньше] видел твою обедню, так и служи ». С божьей помощью исполнил я богослужение. После обедни мы вкусили закуску у Амвросия, а обед — у экаарха Молдово-Влахийского. И после этого я тоже исполнял богослужение.

В Яссах есть обычай: когда скончается [даже ] самый последний из благородных [жителей], схоронить его должен архиерей. Минул год, но не было мне жалования. Сказал я Сергею Лазарову, человеку с добрым умом, милосердному, верному слуге христианства, как и подобает добродетельному человеку, являющемуся истинно божьим человеком. Да благословит его господь с его потомством.

Я сказал: Если бы не было Вас здесь, а был бы принц молдовский (так называют бега Молдовии или эффенди), он бы утешил меня, а Вы ничего [не делаете]. Он выслушал || мое обращение и сказал: Хорошо. [Таким был] и ответ Амвросия, экаарха Екатеринослава и Молдово-Влахии: от себя я дам монастырь, а [остальным] ведает светлейший князь. И дали мне жалование — тысячу курушей<sup>88</sup> в год и пожаловали Пангратский монастырь<sup>89</sup> — первую церковь Святого Николая на берегу реки Бистрицы. Река сия протекает в чистых каменистых берегах с мелким песком, а вверх течет в каменном ложе. [Здесь ] много форелей. Она [река ] меньше Куры, но больше Арагви.<sup>90</sup> Множество деревень горных и укрепленных, неприступных для врагов расположено вдоль обоих берегов. И люди той страны крепкие. Их история повествует: когда переселялись вогельцы, пришло множество народов, которые воевали против страны Молдовии и покорили ее; властвовали они здесь двести лет, но не смогли проникнуть в эти горы, и из гор вел борьбу против них народ Молдовии.

По истечении двух лет, узрели они по ту сторону реки Дуная прекрасные земли и лучшие плоды. Перешли [реку], покорили [те земли] и поныне живут там. Их называют булгарами; говорят также, что сербы вышли из Сибири.

Когда посетил я поместье моего монастыря и ущелье, то вспомнил ущелье Карчохи и Ксани,<sup>91</sup> а также похожие на них места. Монастырю Панграта принадлежали тринадцать деревень мелких и крупных; была там гора — граница Унгарии, и один человек владел пастбищем и пас там своих овец. В год [хозяйство] давало мне сто || пятьдесят овец с ягнятами, сто рублей серебром, семьсот жареных форелей и семьсот оков<sup>92</sup> сыру. Деревня одна давала десятую долю всего урожая и четыре тысячи салианко (то есть устриц). И людей живущих в моих деревнях и во всей Молдовии и Валахии считай так. Называют крестьян здесь « царанами»; приносят они одну десятину хлеба и вина. Из десяти фруктовых деревьев [урожаем] с [одного] дерева принадлежит владельцу поместья. Также дают одну десятую часть моркови, свеклы, капусты и всего,

<sup>86</sup> Здесь, должно быть, подразумевается перевод какого-нибудь исторического сочинения, а не чтение с целью времяпрепровождения.

<sup>87</sup> Голии.

<sup>88</sup> Куруш — денежная единица.

<sup>89</sup> М. Пынгэрац.

<sup>90</sup> Кура и Арагви — реки в Грузии.

<sup>91</sup> Ксани — река в Грузии.

<sup>92</sup> Мера веса — 3 фунта.

что произрастает в деревне; кроме того, один день в месяц работают [в пользу монастыря]. Кто не будет работать двенадцать дней [в год], платит двенадцать рублей. Помимо этих [обязанностей], нельзя приходить к ним и бранить; они не принесут и даров, а если захотят, то вовсе переселятся в другую деревню и ничего не сможешь сказать на это. — Нельзя бить «царанов». У меня было шестьдесят дворов цыган. Цыгане — твоя собственность, захочешь — продашь, захочешь — подаришь кому-либо. Ежедневно они работают на тебя и питаются твоей пищей. Эти цыгане — разбойники и воры. Снимаются с места, на некоторое время переберутся в Венгрию, и вновь вернутся нищие. Была у меня деревня Иваништы, через которую протекала речка, величиной с Тезу<sup>93</sup>. Там была мельница и монах с домом. Имелись также пчелы — двести ульев, триста гусей, а кур, думаю, шестьсот. Деревня сия давала мне четыреста рублей серебром, хлеба и ячменя, четыре тысяч коди<sup>94</sup> кукурузы, а сена — сколько мне нужно было. От моего монастыря мне было дано четыреста [голов] овец, сто двадцать — коров, двести — свиней и немного лошадей. После || моего ухода я оставил там пятьсот двадцать [голов] овец, 191 корову, а свиней в два раза больше. Говорили и советовали мне продать все, но я не сделал этого, дабы не посрамить своего имени и не оскорбить родную мою страну. Все было мое, и я как хотел, мог все использовать. Однако после моего ухода сказали бы обо мне плохие слова: был этот человек грузином и, продав все, ограбил монастырь. Два года я владел [монастырем]. За эти годы помирились русские с турками<sup>95</sup>. И оставил я [все] митрополиту Ясскому, сказав: как хотите, [так и поступайте]. В течении двух лет один раз побывал в Пангратском монастыре.

Стр. 116

Затем получил я письмо, [в котором говорилось], что светлейший князь только что прибыл из Петербурга<sup>96</sup> и мне предлагалось приехать встречать его. Я быстро собрался, но когда прибыл не застал его. Оказывается, отправился он в Галац<sup>97</sup>, расположенный на берегу Дуная. А в городе Галаце много рыбы. Белуга и осетр оттуда распространяются по всей Молдовии.

Во время моего пребывания в Яссах приехал туда латинский архиерей; он пожелал отслужить в своей церкви обедню и попросил у светлейшего князя певчих и музыкантов. Он отслужил обедню, согласно своему церемониалу и латинскому обычаю, с музыкальными инструментами. Светлейший князь, а также Амвросий и другие, [в том числе] я и Григорий — митрополит Иерополя находились там же. Неделю спустя светлейший князь пожелал<sup>98</sup> показать [наш] церемониал и распорядился, чтобы Амвросий, я и Григориос || Иеропольский отслужили обедню. Светлей-

Стр. 117

<sup>93</sup> Тези — река в Грузии.

<sup>94</sup> Коди — мера веса — около 36 кг.

<sup>95</sup> Мир между Россией и Турцией был заключен в Яссах в декабре 1791 г. (см. *Договоры России с Востоком, политические и торговые*, собрал и издал Т. Юзефович, СПб., 1869 г., стр. 41—49).

<sup>96</sup> Вероятно, середина лета 1791 г. Здесь и далее автор не соблюдает хронологической последовательности при изложении событий. По-видимому, он не вел точного дневника.

<sup>97</sup> Князь Г. А. Потемкин побывал в г. Галаце в августе 1791 года. Как свидетельствуют записи Потемкина о переговорах с турками в Галаце (оформить которые в виде доклада он не смог из-за болезни), 7 августа 1791 года Потемкин принял в Галаце представителя великого визиря Турции, а 12 августа он сам послал к великому визирю Лашкарева. 15 августа Потемкин, заболев, выехал из Галаца в Гуш, куда прибыл 18 августа. Здесь 20 августа он принял представителя великого визиря, а также церемониймейстера и доктора Жулана, которые 24 августа были отпущены обратно. 24 августа Потемкин отправился из Гуш в Яссы, прибыв туда в тот же день, и 25 августа поместился за городом, в доме Маврокордато (АВПР, ф. сп. России с Турцией, 1791 г., д. 1797, лл., 2—3, 5—11).

<sup>98</sup> Очевидно, летом 1790 года.

ший сам пожаловал утром, дав совет: так мол пойдите, так поступайте. Распорядившись о церемониале, он ушел.

Когда наступило время начинать обедню долго звонили в колокола, собрались все, пожаловал князь и привел с собой архиерея латинян в Голийски монастырь Святого Георгия, где жил сам Архиерей Амвросий. Принесли три мантии для нас, а архимандритов, служивших с нами, было шесть: его архимандрит, Гайоз, Гавриил, Иов и архимандрит Голийский. Предшествовали нам певчие, за ними следовали по два архимандрита, после них несли лампаду в серебряном подсвечнике, а затем шествовали мы — три архиерея, и так вошли в церковь. Одеяние наше было для того дня специально шито по распоряжению князя. Когда вынесли евангелие, то вошел светлейший князь в алтарь, привел с собой архиерея латинян и каждое слово переводил сам латинскому архиерею. Один протодьякон прочел евангелие и все он сам произнес, а не кто иной. Ни один священник не служил обедни, кроме архимандрита. Архимандритов же было шесть, о чем я уже говорил ранее. Было множество людей, а церемониал был достоин того, чтобы запомнить его надолго.

После божественной обедни, отправились мы в палаты князя и вкусили завтрак. Затем пошли мы в дом к архиепископу Амвросию, который угостил нас, расставив столы согласно торжественному церемониалу, как в праздник. После того, как были убраны столы, || разошлись [гости] и остались мы и несколько архимандритов. Гайоз встал и поклонился архиерею Амвросию, [сказав], что не может не выразить своей благодарности его за то, что тот выказал такое уважение к нашей стране, поставив нашего архиерея выше греческого митрополита Иеропольского. Я воспринял сие от Гайоза, как проявление большой преданности своей стране и как знак доброго расположения и любви ко мне. Амвросий отвечал: «Христа ради, Гай — архимандрит! Иона — митрополит стар, а Иеропольский — слишком молод».

Вслед за этим прибыл вестник, [сообщивший] о победе над шведами и [о состоявшемся] сразу же примирении.<sup>99</sup> Когда стемнело, начали палить из пушек. Были сделаны выстрелы из трехсот пушек. Я срочно послал гонца к архиерею узнать, [в чем] дело. Он сообщил мне сию радость, о которой говорил я выше. На другой день Амвросий отслужил обедню. Было большое сборище и был молебен на коленях, чтение молитв в нашем присутствии: мы были облачены соответственно. После этого ушли князь и Амвросий. Отсвятили татарские мечети и джамы в турецком городе Бендеры, сделав их церквями, а некоторое время спустя взяли город и крепость Измаил<sup>100</sup>. Было большое кровопролитие; оттуда и из города Килии вывели армян, поселив их около Григориополя и вблизи || Дубасара на Нистре, которая впадает в Понтийское море (то есть, Черное море). Некоторое время спустя светлейший князь прислал письмо, вызвав в Бендеры меня и митрополита Иерополийского Григолиоса для благословения архимандрита Гавриила архиереем. И подготовили нас Сергей Лазарович<sup>101</sup> и Мдиван Молдовии, который есть логотет<sup>102</sup> их республики и другие люди ниже их [рангом]. Дали нам кареты, по двести рублей каждому и почтовых лошадей, а в предводители нам молдавских благородных [лиц].

Выехав из Ясс, мы пересекли реку Брут<sup>103</sup> и вступили на высокую гору с густым лесом. Ехали в течение одного дня и затем остановились в лесу, где расположены мелкие деревни.

<sup>99</sup> В действительности, шведы были побеждены в мае — июне 1790 года, а мир между Швецией и Россией был заключен 3 августа 1790 г. в финской деревне Вереле.

<sup>100</sup> 11 декабря 1790 г. русские войска под командованием Суворова штурмом овладели Измаильской крепостью.

<sup>101</sup> Сергей Лазаревич Лашкаров (Бибилури).

<sup>102</sup> Видимо, Логофет.

<sup>103</sup> Прут.

Приехали в город Пошхан<sup>101</sup>. Здесь мы остановились на одну ночь, а утром получили письмо от князя Потемкина. Он писал нам, чтобы мы вернулись обратно. Мы и вернулись, приехав в г. Яссы, куда некоторое время спустя прибыл светлейший князь Потемкин, а также преосвященный Амвросий, экзарх Молдово-Влахии и благославил архимандрита Гавриила архиереем Агкирмана<sup>106</sup> и Бендер. Служили обедню Амвросий, я и [епископ] иерополийский. Сам князь был там же.

После этого князь отправился в Петербург,<sup>106</sup> а его заместителем остался командующий князь Репнин, а также [остались] другие генералы, которые много раз устраивали испытание войскам, то есть проводили маневры или военные учения солдат. А из молдавских людей || много раз собирались вельможи — мужчины и женщины. А в то же время ушли <sup>107</sup> к Галацу. В [Мачине был расположен лагерем везирь со своим войском и полководцами, т.е. сараскарами, <sup>108</sup> а также другие турецкие войска султана. Расположились они друг против друга,] но князь Репнин Николай Васильевич победил, вернувшись с большой добычей и привез сорок турецких пушек. Я сам видел эти пушки <sup>109</sup>.

Стр. 120

Вслед за этим прибыл князь Потемкин в Яссы и из Ясс уехал в г. Галац. <sup>110</sup> А князь Репнин заключил анакох, т.е. перемирие с турками<sup>111</sup>. После этого князь Потемкин тяжело заболел] малярией и вернулся в город Яссы<sup>112</sup>. Прошло сорок дней, но он так и не поправился.<sup>113</sup> В окрестностях Ясс имеется село. Виноградников здесь много, место возвышенное; там же расположен дворец грека Маврокордато-бега, т.е. воеводы Молдовы,<sup>114</sup> но || облегчения [князю] не было. Он вернулся в Яссы, и пришли мы — архиепископ Амвросий, я и Григорий Иерополийский навестить его [князя], и узрели его лежащего на постели. Слезно молил его архиерей Амвросий следить за собой, [слушаться] лечащих врачей и не принимать вредной пищи. И молвил князь ему в ответ: Трудно излечить меня, ибо столько времени [прошло], а я не дождался облегчения. Пожалей мою душу и не забывай меня. Ты мой духовник и знаешь, что я ни одному человеку не причинял вреда и опасностей. я [приносил] только счастье. Заставил он нас заплакать, а когда мы вышли из дверей палаты, то встретили нас генерал — доктор, француз, и архиерей Амвросий, обратившись к нему, спросил о недуге князя.

Стр. 121

Он ответил, что нет надежды на излечение, ибо никаких лекарств [князь] не принимает, не бережется, не остерегается пищи, теперь же прошло время и трудно вылечить его лекарствами: он очень огорчился и тут же начал плакать. Когда мы вошли в наш дом, то были убеждены, что он уже не излечится. Почувствовав себя плохо, [князь] сказал: поеду в Херсон, там климат лучше и я исцелюсь. Однако ему нельзя было ехать, и отговоривали его племянница и многие другие родственники, а он [приказал] подать карету, сел и уехал. |

<sup>101</sup> Неясно, какой город имеет в виду автор. Вряд ли это « Фокшан ».

<sup>106</sup> Аккерман.

<sup>106</sup> Очевидно, конец 1790 года.

<sup>107</sup> Видимо, войска князя Репнина.

<sup>108</sup> Сараскеры.

<sup>109</sup> Очевидно, подразумевается победа русских войск летом 1791 года.

<sup>110</sup> Потемкин находился в Галаце в августе 1791 г. (см. выше).

<sup>111</sup> Перемирие было заключено в конце лета 1791 года.

<sup>112</sup> 15 августа 1791 г. заболевший Потемкин покинул Галац и 24 августа прибыл в Яссы, поселившись с 25 августа за городом в доме Маврокордато (см. выше).

<sup>113</sup> Потемкин, вернувшись в Яссы действительно прожил там около 40 дней (с 25 августа по 5 октября 1791 г.). Таким образом, сведения И. Гедеванишвили вполне достоверны.

<sup>114</sup> Столь же достоверно сведение автора о пребывании Потемкина в Яссах (см. сноску выше).

- Стр. 122 Его племянница <sup>115</sup> поехала вместе с ним, и следовали за ним другие кареты с его родными и другими его людьми. Когда светлейший князь переправился через реку Брут<sup>116</sup> и доехал до подножья горы, к долине, поросшей хорошей травой, то сказал: Дайте мне сойти, что-то тошнит и спать хочется. Разостлали постель и возложил он голову на подушку, сказав: спать хочется, уйдите все, кроме племянницы. Попросил [принести] икону. Принесли; он приложился, зевнул, перекрестился и мгновенно испустил дух. Перенесся из сего мира в мир иной<sup>117</sup>. Да будет во веки веков память о нем. || [Сей] православный, преданный своей родине и империи, скончался в захолустье. Выхавшие утром из Ясс возвратились обратно ночью. Забили колокола во всех монастырях и приходских церквах. Мгновенно распространилась молва о смерти светлейшего князя и о его возвращении. Положили его во дворце, в палату, в которой он жил. Церемониймейстером был Павел Сергеевич Потемкин, || который руководил всем [обрядом]. Сделали [князю] анатомию (то есть вскрыл его доктор), набальзамировали благовониями и прошло несколько дней и недель, [после чего] приготовили балдахин, или зонт и другие церемонии (т.е. торжественный). Затем был совершен обряд погребения. Отпевали его архиерей Амвросий Екатеринославский и Полтавский, экзарх Молдово-Влахии и Херсона Моисей, а также я. После меня — греческий архиерей, митрополит Иеропольский, || грек Григолиос и четырнадцать архимандритов. Расположили полки всадников, поставив в середину генералов и пехоту. Думаю, что верст на пять вытянулись с обеих сторон части всадников. Когда он прибыл, в воротах восседал на коне князь Волхонский. Он дал команду всадникам, и те начали извлекать скорбные звуки из инструментов и бить в колокола для того, чтобы сердца прониклись состраданием. Дорого стоила каждая форточка в домах для созерцания в тех местах, где прошли мы по улицам, либо кварталам. Когда подошли мы к Голийскому монастырю, во дворе его расположились многочисленные отряды всадников, и с ними пушки. Когда отслужили молебен, раздался громкий плач и причитания родственников и иных людей, которые потеряли свое счастье. После этого был дан валп из многих орудий. В это время прибыл Реиз-Афенди из Константинополя для [заключения] мира, а также грек Александр Константинович-Мурози,<sup>118</sup> драгоман, впоследствии ставший бегом Молдовии. Реизу-Афенди и сопровождавшим его лицам очень понравился этот церемониал. На другой день неоднократно, до сорока раз отслужили отпевание, за что выдали соответственное вознаграждение серебром. И мне дали пятьсот рублей. После [смерти] князя был назначен полководцем определенный его же завещанием Волхонский. Через некоторое время прибыл министр Безбородко<sup>119</sup>

<sup>115</sup> Александра Васильевна, супруга графа Браницкого, теща наместника Кавказа М. С. Воронцова.

<sup>116</sup> Прут.

<sup>117</sup> Г. Потемкин скончался 5 октября 1791 г. в с. Сабиене, недалеко от г. Яссы, в возрасте 52 лет.

<sup>118</sup> 8 сентября 1791 г. Лесли был направлен для встречи с представителями Турции, а Сергею Лашкареву было поручено подготовить квартиры для турецкой делегации в Яссах. 20 сентября 1791 г. в Яссы прибыли представители Турции: 1) Реиз-Эфенди Эссей-Абдула-Гир; 2) Орду Кадис Эссеид Ибрагим Исмет-Бей; 3) Руз-намеджи Эссеид-Дур Эфенди. Вместе с ними прибыл князь Александр Мурузи, драгоман Порты (см. АВПР ф. Сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1797, лл. 2—3, 6—11, 12—42).

<sup>119</sup> Болезнь Потемкина задержала начало официальных переговоров. 1 октября 1791 г. фельдмаршал Г. Потемкин дал указание начать конференцию 6 октября. Однако начало переговоров было сорвано из-за смерти Потемкина, последовавшей 5 октября. После смерти Потемкина турки с недоверием отнеслись к полномочиям представителей России (АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1797 г., лл. 1—42; АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1795, лл., 1—4). 8 октября 1791 г. представители России на конференции в Яссах Самойлов, де-Рибас и Лашкарев доложили императрице об истинном положении дел (АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 года,

для заключения мира. Его встречали Сергей Лаварев<sup>120</sup>, а также бояре то есть благородные всей Молдовии. Прибыл человек с добрым умом и мудрый. || Начались переговоры о мире и продолжались они долго <sup>121</sup>. Был выделен дом, где собирались они ежедневно. Россию представляли генерал, самыйл, некий другой генерал и Сергей Лаваревич<sup>122</sup>, Турцию — Рейза-Афенди, секретарь Афенди и драгоман Мурузи Александр Константинович, грек<sup>123</sup>. Было предложено перемирие и [стороны] приплы к взаимному соглашению, согласно которому Дубасар за Днестром, Херсон, Агкирман и весь Крым остался за русскими.

Стр. 126

После этого состоялся благодарственный молебен. Амвросий отслужил обедню в нашем присутствии и при нашей помощи. И были сделаны выстрелы из многих орудий. Одна группа всадников объехала все части города. Они держали в руках ветви, а перед ними шло множество музыкантов, которые играли победные гимны и били... Когда продолжали веселье, был дан бал и Безбородко устроил большой банкет. [Были] розданы билеты для входящих. Мне дали также пригласительный билет. Присутствовали Амвросий, я, Григорий Иеропольский и армянский архиепией Иосиф<sup>124</sup>, а также многие люди из чужих стран, весь генералитет и вельможи польские. Явившись, все сели за стол.

Пришел Амвросий и сел справа от Безбородко, а я явился и сел с ним. Рядом со мной уселся Григорий Иеропольский и с ним армянский архиепией Иосиф. А || с левой стороны Безбородко сидел граф Потоцкий <sup>125</sup> — кавалер синего [знака отличия]. Вслед за ним [сидели] другие поляки, а с другой стороны бывшие там полководцы, генералы всея Руси. [Всего было] до четырех сот человек, а также бояре (то есть благородные) Молдовии. Выпито было много напитков. А во время здравиц стреляли из пушек. Не очень радовало Рейза-Афенди это веселье. Рейза-Афенди — иностранный министр, то есть решающий дело канцлер. После этого турки отправились обратно, а в Молдовии остался беком драгоман Александр Константинович Мурузи. Турков отпустили, богато одарив; Афенди Молдовии был в Романе и его окрестностях. Выбрали архиепиея Гавриила, которого благословили митрополитом Бендер и Аккермана, Ясс и всея Молдовии, и был он утвержден митрополитом по воле Безбородко и архиепископа Амвросия. Был большой церемониал в присутствии Безбородко. Сорок дней

Стр. 127

д. 1787, л. I; АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1795, лл. 1—4). 12 октября 1791 года до Петербурга дошла весть о том, что 5 октября 1791 года скончался Потемкин. Вице-канцлер (граф Остерман) в тот же день по поручению императрицы распорядился составить удостоверение о полномочиях графа Александра Андреевича Безбородко (АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1791, л. 1). 13 октября 1791 года Екатерина II своим рескриптом назначила графа Безбородко главой Российской делегации (АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1786, лл. 1—2). Рескриптом от 20 октября 1791 г. Екатерина II сообщила послам о назначении главой делегации графа А. А. Безбородко, который к тому времени находился уже в пути (АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г. д. 1787, л. I; АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791, д. 1795, л. 1—4). В последних числах октября в Яссах был получен рескрипт о назначении Безбородко. Турки признали полномочие российских представителей, и 30 октября состоялась первая конференция (АВПР, ф. Сн., России с Турцией, 1791 г., д. 1795, л. 1—4). К этому времени в Яссы прибыл и сам Безбородко.

<sup>120</sup> Сергей Лаваревич Лашкарев.

<sup>121</sup> Переговоры проходили с 30 октября по 29 декабря 1791 года.

<sup>122</sup> 4 ноября 1791 г. А. Безбородко вновь назначил (утвердил) представителями (послами) России на Ясском конгрессе следующих лиц: первым представителем — Александра Самойлова, вторым — Иосифа де-Рибаса, третьим — Сергея Лашкарева (АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1792, л. 1—2).

<sup>123</sup> Здесь неточен перечень турецких представителей; полный список указан в сноске, приведенной выше.

<sup>124</sup> Впоследствии он стал католикосом Эчмиадзина.

<sup>125</sup> Феликс Потоцкий, польский помещик.

- Стр. 128 спустя, выкопали || светлейшего князя и в сопровождении херсонского архиерея Моисея перевезли в Херсон. Граф Румянцев, стоявший у реки Жижги, <sup>126</sup> отправился в Россию, после этого и граф Безбородко начал готовиться к отъезду. <sup>127</sup> Прибыли все священники, чтобы проститься. Ко мне прислали армянского архиерея Иосифа [с советом]: « Не следует тебе оставаться здесь, уезжай; лучше Россия, нежели турки и страна турок. Сей край остается за турками, а для тебя лучше [быть в] России ». Я предоставил им решать. Он ушел, сказав: « Вскоре выйдет указ о тебе ». Я отправился к нему [Безбородко] с нижайшим поклоном. Сидели мы долго, много было здесь искателей милости. <sup>128</sup> Встал он; мы простились, облобызав его и пожелав благополучия и отправился он [Безбородко] в Санкт-Петербург. Пока русские войска оставались в Яссах и в Молдовии, [оставался здесь и] Амвросий. Предводитель войск генерал-аншеф Волхонский устроил большой прием и доброе угощение. Амвросий, Иеропольский [Григорий], архимандрит Гайоз и другие лица были там. Стол был накрыт богато, [были там] все « архистраты » (то есть полководцы) и названные выше архиереи и архимандриты. Некоторое время спустя покинули русские войска Яссы и всю Молдовию и вступили в страну « лехов », то есть Польшу или Полонию, и покорили ее русские. <sup>129</sup> Архиепископ Амвросий еще не уехал; я пропросил Амвросия задержаться на берегу реки || Жижги и отобедать у меня. Пришли в гости архиепископ Амвросий, митрополиты Гавриил и Иеропольский [Григорий], архимандрит Гайоз, архимандрит Йов, Потемкин и другие аронодийские и триарархиты. Погуляли они, провели время в еде и рыбной ловле, затем отправились в Аронодийский монастырь и там также провели время с пользой для души. После этого отправился Амвросий в Полтаву и просил меня поехать [с ним] в Полтаву, а я не согласился: доколь не получу я приказа и указа, не приеду в Россию. Проводили его митрополит Молдовии Гавриил и я до реки Прут и там распростились. И остался Сергей Лазарович в Яссах, и не было [там] ни одного русского, кроме консула. Пришел Сергей Лазарович ко мне домой, простился и поехал в Петербург, велел мне не беспокоиться: скоро, мол, придет указ. И я остался один. Митрополит Молдовии Гавриил был моим другом. Он помогал мне во всем. Бег Молдовии не вошел еще в Яссы и предложил митрополиту Гавриилу: уходи от меня и ежай в Россию. Наш царь — султан не желает, чтоб ты оставался в сей стране, ибо ты назначен русскими и они благославили тебя. Митрополит Гавриил же отвечал: русские назначили меня, они и должны меня увести. Он не думал об опасности, уповал на Россию и говорил: раз они помирились и между русскими и турками заключен мир, то не пожелают переместить отсюда. Александр Константинович Муруз || бег прислал арнаут из ста всадников и они закрыли все входы к митрополиту, не впуская и не вы-

<sup>126</sup> Фельдмаршал П. Румянцев, из-за разногласий с кн. Г. Потемкиным, специальным рескриптом от 8(19) марта 1789 г. был освобожден от должности командующего Украинской армией и отозван в Петербург. 7(18) мая 1789 г. П. Румянцев передал командования Украинской армией Н. В. Репнину, но в мае-июле 1790 г. П. Румянцев все еще находился в молдовском селе Лазорене и, ссылаясь на болезнь, не спешил с отъездом. Из Молдовии он отбыл лишь в конце 1790 г. (см. *Фельдмаршал Румянцев*, Сборник документов и материалов, Москва, 1947, стр. 304—315).

<sup>127</sup> В декабре 1791 г. были закончены переговоры с турками и подписан договор, после этого Безбородко покинул Яссы.

<sup>128</sup> Надо полагать, что здесь идет речь о представителях разных стран. 20 октября Екатерина II распорядилась, чтобы А. Безбородко получил у В. С. Попова подробные сведения о представителях разных народов, находящихся при кн. Г. Потемкине, и прислал, подчеркнув, кто из них полезен с точки зрения интересов России. Таких людей следует направить к царскому двору, с тем, чтобы договориться с ними, а остальных — отправить на свою родину, но впредь до окончательного разбора дела, все же оставить на прежнем месте (АВПР, ф. Сп. России с Турцией, 1791 г. д. 1786, ф. 4). Среди таких представителей были: имеретинское посольство (во главе с С. Габашвили), осетинские старшины и др.

пускающая никого. Вслед за тем, как после ужина убрали стол, начали пить кофе митрополит, логофет и архиерей, бывшие у митрополита. Один из их слуг вышел к воротам и встретил там войско, которое не выпустило его. Он вернулся обратно и доложил об этом митрополиту. Его отправили к малым воротам: Посмотри и узнай, что там такое? Он вернулся и доложил то же самое: там, мол, закрыты входы и выходы. Митрополит огорчился и сказал: Пробил час моей опасности и недоброго приключения. Через час [воины] напали на него, скрутили руки, пленили, повезли по приказу визиря в Константинополь и привели к патриарху. А патриарх обещал ему другую епархию в Урумелии, или в Анатолии, или же в Архипелаге. А он не пожелал сего. Узнав об этом, министр российский, находившийся в Стамбуле, сразу же послал человека, вызвал [митрополита] и привел в свой дом. Будучи в Яссах он не успел получить от его величества белый клобук, и русский министр Кучу-Бей<sup>130</sup> пожаловал ему белый клобук, тут же надел его, отправил [митрополита] на корабле в Крым и прибыл он в Херсон. В это время скончался Амвросий, архиепископ Полтавский и Екатеринославский и экзарх Молдово-Влахии, человек молодой и мудрый. || Вечная память ему. И дали Гавриилу — митрополиту Молдовии епархию Иолтавы и Екатеринослава. После этого ушел из сего мира митрополит Киева Самуил, человек добрый и достойный похвалы, верный служитель бога. И пожаловали Гавриилу митрополитство Киева, и через несколько лет он из своей епархии, уехал на жительство в Дубасары. Назначили ему там довольствие или жалование — 1000 рублей в год. А когда я был в Яссах, вошел туда торжественно и с большим почетом Эфенди Молдовии, или воевода, которого турки величают бегом, — молдовский принц Александр Мурузи. У молдован есть обычай: соберутся все бояре, т.е. вельможи молдовские, благородные люди, соберут с каждого двора по одному человеку и это сборище называют « ала », поедут в каретах и верхом на конях к высоким горам, откуда видны Яссы и где воздвигнут монастырь. Там имеется источник — зело добрый и прохладный. Этот монастырь именуется « Калата ». Монастырь сей принадлежащий Иерусалиму, очень богат. Оттуда и приводят бега с большим почетом, а бег сидит в карете, запряженной шестериком. Карета очень богатая, а кони красиво украшены. Впереди [кареты] едут всадники группами и ведут многих богато убранных запасных коней (я думаю, до тридцати запасных). [За ними] следует кареты благородных лиц, и с таким почетом вошел он в свою резиденцию, а с ним все его чиновники. ||

Стр. 131

Стр. 132

Есть такой обычай : перед дворцом разбивается множество шатров, где собираются все благородные и прочие лица. Бег усаживается, а Капичибаш, стоя прямо перед бегом, читает указ султана, т.е. хонткара, и слушают сей указ на греческом, татарском и молдавском языках. После чтения, сборище разошлось, (а бег пригласил) благородных. Бег пребывал в большом почете и проводил время в торжествах; поочередно посещал обедни в церквах и монастырях, а также с большим почетом побывал во всех прекрасных церквах, имеющих приход. Кони и карета [у него] подобны царским. Отмечу, что никакой грузинский царь не может пребывать в таком почете, как бег Молдовии или Влахии. Обладают они войском и доходами гораздо большими, нежели наши цари Западной и Восточной<sup>131</sup> Грузии, Яссы — это город, где, можно сказать, еще не осушены болота. Окрестности Ясс прекрасны; в городе и вне города имеются много монастырей, больших и богатых обширными поместьями. Эти монастыри принадлежат Иерусалиму, Синайской горе и Святой горе. Отмечу один монастырь Святого бога,

<sup>129</sup> Видимо, речь идет о передаче украинских земель России, при втором (1793) и третьем (1795) разделе Польше, собственно тут ни при чем Польша.

<sup>130</sup> Кочубей.

<sup>131</sup> В тексте: « Верхнем или Нижнем ».

Стр. 133 называемый трисярхом<sup>132</sup>, где покоится прах святой Параскивы, почитаемой молдованами. Этот монастырь имеет || доход в сорок тысяч кис (кошелей) серебром, а также монастырь Калаты; а это не меньше, а даже больше, чем имеет монастырь Формо. Доход от этих монастырей поступает в Иерусалим, на Синайскую гору и Святую гору. Климат в Яссах нехороший. Здесь распространена лихорадка, которая не щадит никого. Источников хороших, вкусных и прохладных здесь много. Кроме того, перед городом протекает гнилая речка, называемая Пахло, которая кишит пиявками. В ней водится немного мелкой рыбы. Поэтому-то и говорят, что здесь нехороший и вредный климат. Страна эта богата хлебом, вином, фруктами, которые очень дешевы. Дешевизну я сам видел: восемьдесят тысяч русского войска стояло в Молдовии, но и тогда не было дороговизны, а лишь одна дешевизна. Местные благородные [лица] — вельможи, бояре, богачи и владельцы обширных поместий, ведут себя прилично и ездят в каретах, имеют каменные дворцы и палаты, знают много языков: греческий, французский, немецкий, итальянский, молдовский, а некоторые знают язык османов, но не все. Они православные, нашей веры. Мужчины и женщины красивы; [женщины] — кокетливы, некоторые ведут себя как европейцы. Мужчины и женщины носят одежду, подобную греческой. За музыкантов у них в большинстве случаев цыгане. Они хорошо обучены и поют на молдовском языке под [аккомпанемент] инструментов.

Стр. 134 Имеются здесь искусственные озера, в которых множество рыбы. Раз в семь лет осушают озеро и продают купцу рыбу за двести, триста туманов, либо больше или меньше [эти суммы], || в соответствии с озером. [Потом] в пустое озеро впускают размножающихся рыб и вновь заводят [рыбу].

А благородные [лица] получают много хлеба и продают пшеницу, сено, скот и всякий иной урожай, имеют большую экономию, приобретая богатство. Много здесь меду. Скот — табуны лошадей, [стада] коров и овец направляются отсюда в Европу и в другие страны.

Назначая митрополита, сажают его в карету, и двое молдовских вельмож сопровождают его с обеих сторон, сидя на конях в тяжелом уборе, а также архидьякон, который сидит на коне с убранством и держит в руке жезл архиерея (т.е. патерицу). Митрополит благославляет во все стороны народ, объезжая все улицы и площади. Крестьяне кланяются ему как и подобает при явлении архиерея своему народу. В этой стране турки не живут, кроме купцов, а место их [поселение] зовется Пандаху, т.е. жилище чужеземцев, или караван-сарай.

Имеются здесь сыроваренные заводы и делают кашкаку (кашкавал — В.М.) и другие сыры, которые посылают в чужие страны.

Митрополитство здесь весьма богатое, обладает многими селами, поместьями и озерами, получает большое количество хлеба и вина. В приход его входят тысяча церквей и много монастырей, которых я не могу перечислить, имеет двух подчиненных епископов — Романийского и Хусийского. Архиерей Романийский имеет большую епархию, не меньше епархия и у митрополита Молдовии. Если она не больше Романийской, то по крайней мере не меньше.

Стр. 135 Город Романи построен || на возвышенном месте, а перед ним течет большая река. В этом городе проживают купцы, сами молдоване, а также армяне и евреи.

Город Яссы, как отмечал я выше, вело велик. Там живут греки, богатые купцы. В их аргастерии имеются прекрасные предметы. Духаны, которые по-гречески называются аргастерии, богато и красиво убраны. Живут здесь купцы европейские, армяне, евреи и сами молдовские купцы-поселяне, которые являются христианами весьма богаты. Торгуют там больше европейскими товарами, которые привозят из города Липсии,

<sup>132</sup> Трейнерархи.

а также иными товарами. Эти купцы — крупнее других купцов и находятся в большом почете. Торгуют из Урумии христиане и турки, часть европейцев и сами молдоване.

С тех пор, как русские войска ушли из страны Молдовии, прошло семь месяцев и восьмого числа декабря месяца, в день святого Спиридона-чудотворца пришёл ко мне указ и приказ Ее Величества Императрицы России Екатерины II и достаточная сумма [денег] на проезд до Киева, а в Киеве довольствие или достаточное жалование: «Что дано тебе, тем и довольствуйся — твоим жалованием, пребыванием в Киеве, в Лавре Печорского монастыря и милостью Ее Величества Императрицы Екатерины Алексеевны Великой», — объявил мне || Российский консул. Получив приказ, я задумался, стал рассуждать про себя, раскинул умом своим: лучше ли мое положение? Ведь меня любили и чтили народы молдовские. Спросил своих покровителей: «Поехать мне или нет?» Некоторые советовали оставаться в Молдовии, другие — отправиться в Россию. Греки дали мне такой совет: лучше и надежнее Россия, нежели Молдовия. Я приготовился к отъезду в Россию, сказал людям, бывшим со мной, а также Ивану Даниловичу Немсадае, о том, что необходимо взять в дорогу для уезжающих, и уехал. Переправившись через реку Прут, прибыл в один из городов Молдовии. Приютили нас хорошо, ибо знали и любили меня многие люди Молдовии. На следующий день вступил я в епархию Хусийскую, в окрестностях Хотина.

Стр. 136

Хотин — крепость, принадлежащая туркам, и живут они там с семьями. Епархия Хусийская находится на границе с Польшей. Лесами и лугами она превосходит иные места Молдовии. Хотя и много здесь деревень, но жителей мало. Здесь хорошие луга. Когда проехали, то увидели необжитые места. Затем приблизились к стране Лехи,<sup>133</sup> т.е. Польше (или Полонии). Постройки участились; села Молдовии и других мест были полны жителей. По Хусийской епархии || кое-где встречаются деревни, а у епископа Хусийского насчитываются двести церквей с приходом, но не больше. Причина этого — непостоянство населения, смуты и война турок против России или немцев. Они находятся вблизи границы и поэтому места те малонаселенные. Люди, живущие здесь, постоянно пребывают в беспокойстве. А земля здесь хорошая и тучная: горы и луга украшены травами, цветами душистыми и прекрасными источниками. На берегу Нистры<sup>134</sup> расположен маленький город, построенный со стороны Молдовии — Могилев, и государем его является молдовский бег, а по ту сторону — болгашский город Могилев<sup>135</sup> Польский расположенный на берегу Нистры. Мы переправились через реку в лодке, вошли в город Могилев и остановились на подворье святогорского монастыря Афанасия Афонского. Здесь имеются церковь с кельями и надлежащий доход. Пришли христиане, попросили благословить протоигумена архимандритом; я повиновался городским христианам. Пригласив протоигумена Давида, спросил его: епархия — чужая, и я чужой человек; как это можно? И показали они мне книгу отцов Святой горы и других святых мест: если встретите архиерея и нужно будет благословить дьяка или священника, игумена или архимандрита, по их просьбе разрешается благословить. Так как меня просили христиане, я в праздник Рождества Христова<sup>136</sup> отслужил обедню и благословил Давида Архимандритом.

Стр. 137

<sup>133</sup> Ляхов.<sup>134</sup> Днестр.<sup>135</sup> Могилев-Подольск.<sup>136</sup> 25 декабря 1792 года.

## DR. DALLOWAY'S ITINERARY

G. F. CUSHING

(London)

The publication in this *Revue* of John Sibthorp's account of his journey to Constantinople<sup>1</sup> sheds light on an interesting and hitherto anonymous account of the same trip. This is to be found in the Iványi collection in the library of the School of Slavonic and East European Studies, London University, and is entitled *An Itinerary from London to Constantinople in Sixty Days (Taken in the Suite of His Excellency the British Ambassador to the Ottoman Porte), in the Year 1794*. It consists of 72 printed pages, but lacks title-page and covers; the cataloguer of the Iványi library, Dr. L. Czigány, suggests that it might have been extracted from some periodical publication and puts the date at around 1800<sup>2</sup>. The author strives to maintain anonymity in his account, and there are very few references to his companions. But on p. 2 he writes:

“The companions of our journey were Dr. S. Professor of Botany at Oxford, and Mr. G. M. a very ingenious artist; both of whom are since dead.”

Sibthorp mentions that his companions, apart from the Ambassador and Mrs. Thomas, the housekeeper, were Dr. Dalloway, the Ambassador's chaplain and Mr. Mercati, a young painter<sup>3</sup>. From these pieces of evidence, it is clear that the anonymous author of the *Itinerary* was Dr. Dalloway. Since Sibthorp died in 1796, the date suggested by Dr. Czigány is very probable.

---

<sup>1</sup> E. D. Tappe, *John Sibthorp in the Danubian Lands, 1794*, “*Revue des Études Sud-Est Européennes*”, Tome V, 3–4, pp. 461–473, Bucharest, 1967.

<sup>2</sup> *Hungarica*, Catalogue of the Bela Iványi-Grünwald Collection, compiled by L. Czigány, Alphamstone, 1967, Item 310.

<sup>3</sup> E. D. Tappe, *op. cit.*, p. 461.

Dalloway prefaces his account with a brief introduction indicating his main interests :

“The expedition with which this journey was accomplished, necessarily precludes a minute description of the places through which we passed. The general face of the countries, the peculiarities of ecclesiastical buildings, and the dress of the inhabitants, as they presented themselves to the eye, are the materials of which this work is principally composed. Between London and Vienna, all the great towns have been accurately described, in various Tours and Gazetteers ; and in the subsequent sketches, nothing is collected from them. The few leisure hours which occurred in this long journey, were amused by noting down subjects immediately as they offered themselves, and as opportunity suggested. They are limited in every respect ; yet may serve to enliven, in a certain degree, the topographical precision which is attempted, as the more valuable information. Beyond Vienna. no accurate account of the stages has been hitherto published.

To those who are about to visit the Levant, it may be interesting to learn from a preceding traveller the route they may take ; the pleasure they may anticipate, and the fatigue and danger which they must encounter.”<sup>4</sup>

The *Itinerary* proper is divided into days, each headed by the name of the country through which the author travelled, and a list of stages and the total mileage for the day. The first part of the journey, from London to Vienna, occupies 26 pages, and includes quotations from earlier travellers whom Dalloway had obviously studied with care. Some 10 pages are devoted to a description of Vienna, and it is here for the first time that anonymity breaks down, and there is a reference to “our fellow-traveller, Dr. J. Sibthorp”<sup>5</sup>. This section is followed by a calculation, in French leagues, of the distance from Vienna to Constantinople via Belgrade and Sofia, which, according to Dalloway, was the usual route, and one used in particular by the French Ambassador in 1720<sup>6</sup>. The remainder of the work describes the journey from Vienna actually undertaken by the author.

This section is naturally more detailed than the account in Sibthorp’s pocket book. It also contains certain discrepancies. It is curious, for example, that the two companions disagree over dates. According to Dalloway, they departed from Vienna on April 20th ; Sibthorp gives this as April 19th. This discrepancy remains consistent until the travellers

<sup>4</sup> *Itinerary*, p. 1.

<sup>5</sup> *Itinerary*, p. 33.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 35.

reach Bulgaria, and there is a gap of one day in Sibthorp's account. He omits May 10th, while Dalloway apparently includes an extra stage at this point, so that Sibthorp's entry for May 11th covers the same part of the journey as Dalloway on May 13th. This difference of two days continues until May 16th (Sibthorp)/May 18th (Dalloway), when the latter becomes confused in the final stages of the journey. The last day's entries in both accounts revert to the original discrepancy of one day. Since neither traveller mentions the actual days of the week concerned, it is impossible to check their accuracy; moreover during the later part of the journey, both of them suffered from fever. Dalloway's account for May 16th, when they reached Aitos, states: "I was at that time, as well as Dr. S. martyrised with a bilious fever, produced by the malaria, which affects most of the inhabitants at the approach of summer"<sup>7</sup>.

In general, however, Dalloway gives an impression of accuracy. His spelling of place-names is reasonably consistent; he notes the various stages along the post-roads correctly, and, as will be seen below, had an eye for detail. Nevertheless, it must be remembered that he wrote up his account some years after the journey, and some of the inconsistencies in his account (such as an apparent double arrival at Aitos on May 15th and 16th, when his own text makes it clear that the first night was spent at "Dobrah") may well result from the blurring of memory. Since the whole of the relevant part of the *Itinerary* would be far too long to reproduce here, the following selections have been chosen to show his interests and to shed light upon Sibthorp's text. There appears to have been no collusion between the two travellers, although certain incidents appear in both accounts.

*April 21st left Raab at 6 a.m.*

HUNGARY

	Posts	Eng. Miles
Gonyo <sup>8</sup>	1	
Acs	1	
Comorne (Komora)	1	
Nezzmelij	1	
Neudorf	1	
Dorogh	1	
Varsovar	1	
Buda, or Offen and Pesth	1½	80

We proceeded on the banks of the Danube, which, dividing its waters, forms many islands, covered with willows, some of the more

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 67. Sibthorp also mentions his "bilious cholic" in his entry for May 13th (E. D. Tappe, *op. cit.*, p. 472).

<sup>8</sup> Gönyő, Ács, Komárom, Neszmely, Nyergesújfalu, Dorog, (Pilis) Vörösvár.

spacious of which are inhabited, and contain many acres ; yet the branches are like considerable rivers, and, when collected at Comorne, spread into one wide reach, or broad sheet of lake. The Danube, indeed, is not only beautiful ; but there is no river in Europe which affords more advantages to the countries through which it takes its course. In the middle of the streams are placed many corn-mills of a curious construction, differing, in some measure, from those I saw on the Danube near Ratisbon, which are built upon boats, with a very large wheel between them, anchored, but floating upon any sudden swell of the river. At Comorne there is a confluence of the rivers Waag and Danube. In 1783, the town was nearly destroyed by an earthquake, and it is not yet restored from that dreadful calamity.

Leaving the shores of the Danube much to the left, we found ourselves on the wide plains of Hungary, which, in other seasons of far-famed fertility, were now of thin herbage, or undulated sand, spreading, like the ocean, without boundary, or objects for the eye to repose on.

At Nezzmelij we were gratified by a favourable specimen of an Hungarian cottage. We held a short conversation with the post-master, in Latin, who proved, more satisfactorily than we had surmised, his acquaintance with that language. Speaking of his wine, which was indeed very strong, he observed, "*Melius est cum aquâ, quia purum ascendit sursum et deturbat*".

Some miles farther, at Varsovar, we overtook a procession, composed of the inhabitants of the village, of both sexes and all ages, in number more than two hundred. Three boys, bearing a crucifix and the banner with the portrait of the patron saint, led the procession, which was divided into ranks, the children walking first, and the men and women on either side. They all joined in a hymn or service, which the parish-clerk walked in the centre to regulate. The priest met them at the church, where the intention was to pray for rain, after a drought of six weeks. There was something very solemn and pleasing in this ceremony, and the extreme simplicity of manners apparent in those villagers almost reconciled us to their superstition. A universal neatness was observable in their dress. The men wore jackets of brown cloth, fully trimmed with blue silk tassels, long breeches or pantaloons, and very broad shallow hats, such as are seen in the pictures of Vandyck or Palamedes. The women had short petticoats, half-boots of red leather, and their hair, usually plaited, hanging down the back, and tied with a bunch of ribbands at the ends. The scene was characteristic of the people, who evinced an unaffected deportment, rarely seen in countries in which refinement of manners has made a more decided progress. As we drew nearer to Buda, images of pastoral life with

appropriate scenery recurred with pleasing effect. Among the herds of oxen, goats and sheep, we observed the buffalo, for the first time. This animal, which is so much more in use than any other, for agricultural purposes, as well as for draught, as we advanced on our journey, has a very ferocious aspect, and an equally uncooth form. Its eyes glare; and sharp angular parts, which are so ugly in the cow, are more conspicuous in the buffalo. Yet it is a patient and tractable animal, with all its terrific appearance. The frequent groupes of cattle, with the grotesque-looking peasants who were driving them to the village-folds, lowing and lingering on their way, the glow of the evening sky, and the still and mild air, were objects which disposed the mind to serenity not often felt — a serenity which poets fancy, and philosophers aspire to, without success.

We were soon afterward in sight of Buda, covering very widely the bases of surrounding hills half-way to their summits, and distinguished by many large buildings, and the dilapidated towers of its ancient walls.

Before the evening closed, we crossed the Danube, upon the platform of planks laid on boats, which extend more than three hundred yards, about the length of Westminster-bridge. We took up our residence at a large inn at Pesth, a city of nearly equal size, on the opposite bank of the river<sup>9</sup>.

*(April 22. Pest — Kecskemét)*

A single natural curiosity afforded some amusement. It was the jumping mouse (called by Linnaeus and Hasselquist *Mus Jaculus*) which is seen in great numbers on these deserts. This animal does not exceed that of a large mouse; it supports itself only on its hind legs, which are much longer than the others, and is therefore forced to hop or jump in progressive motion. When it rests, it closes its fore-feet to its belly, and sits upon its knees. Though not much alarmed by our approach, yet, from the fleetness of their motion, they would be very difficult to take alive. In most respects, they are the miniatures of the Kangaroo, an animal but lately brought into Europe. Our ingenious fellow traveller Dr. S. was much occupied in catching a great variety of insects peculiar to this country, which he fastened with pins to his hat, which, as we reached the end of our day's journey, was decorated with the most brilliant colours.

At Kecskemét we arrived early in the evening, and were accommodated in a spacious inn. This large village consists of whitened houses with roofs of reeds. In the principal room, the younger inhabitants were celebrating their Easter, and were dancing to wild but the most lively and best adapted music I ever heard. A dulcimer played by a lad of fif-

<sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 39—40.

teen years, two guitars and a violoncello made up the concert; the strain was extremely simple, and little varied, excepting in time as the figure of the dance required. Three couple only danced at once. The men wore jackets fully trimmed with guimp and lamb's wool, and a profusion of small brass buttons, with long breeches, boots, and spurs, which they clinked in time. The girls exhibited stockings embroidered with worsted of different colours, and had their long hair braided with ribbands. They commenced very slowly, but as the music changed, they grew more animated, and the dance concluded by the man's placing his hands on the waist of his partner, who likewise held him by his shoulders, and in this position they reeled with such velocity, that they fell giddy to the ground <sup>10</sup>.

(*April 23. Kecskemét — Szeged*)

The post-house at Petery exhibited a true picture of the extreme penury of the Hungarian peasant. It is an underground cottage or rather hovel. The keeper of the post had no shirt, but an untanned surtout of sheepskin, his countenance was deep in dirt, and his hair was profusely anointed with hog's lard, which unsightly custom is as general as it is offensive; but this unfortunate people are liable to one of the most dreadful diseases with which the human race can possibly be afflicted. The ointment is used either as a preventative or remedy for the *Plica Polonica*. Every single hair is swollen to the size of a quill, and the pain, inflammation and foetid odour are equally excessive. The poor man's wife had a kirtle and shift only, without shoes or stockings; and his children were bare of clothing. The natives of Hudson's Bay can scarcely be more squalid and savage in their appearance; but there was no harshness or brutality in their manners. As our equipages required many horses, we were detained at this miserable hut, whilst several men were driving all that were grazing on the plain into a pen, that we might take our choice of them. The horses were as lean and lazy as the other inhabitants. They were tied together three and four abreast to the carriages with a rope harness, which we had provided at Buda <sup>11</sup>.

(*April 25. Timișoara — Lugoj*)

During a progress of two hundred miles, we observed no castle or baronial seat; in fact, no residence above that of the farmer or peasant is to be seen. This is certainly the most uncultivated tract in Hungary; and as the great possessors of lands give no encouragement to agriculture by their influence or example, neither the people nor the country have much chance of bettering their present condition...

<sup>10</sup> *Ibid.*, pp. 42—43.

<sup>11</sup> *Ibid.*, pp. 43—44.

We halted for a few hours at Temeswar, the capital of the Banât, originally, when in possession of the Turks, so strong a town as to resist the attacks of the Imperialists, who invested it for three years in succession without effect; but it was at length taken in 1696 by the Elector of Saxony.

It was then miserably built, on the Turkish plan, with covered markets, under long cloisters, called Bazars. When ceded to the Germans, it was totally re-modelled and fortified to a great extent, upon modern principles, with double bastions and ditches. Excepting a convent and a church, the whole town is a fortress, and the streets little more than a range of low barracks. It is hardly possible to describe the shape of the steeple, like most of those erected by the Germans in Hungary, which has a globe, covered with lead, bulging out in the middle of a tall spire. . .

As we proceeded, the face of the country is more pleasing, by comparison only, with small tufts of trees and more uneven ground. We slept at Lugos, a very large village, after having enjoyed the best supper the place afforded. The common diet of the country is black bread, very moist and sour, with which they likewise feed their horses. We were favoured with white manchets, which had been very good, but for the sand which is mixed with the flour in grinding the wheat. They brought no less than eight chickens in one dish, not a month old; the wine was dry and strong, and of the flavour which distinguishes that made on the banks of the Rhine. At Temeswar we were met by a courier, who informed us that the usual routes by Semlin or Belgrade were rendered extremely dangerous, on account of the plague then raging, and the armed banditti, then in a state of rebellion against the Porte, ravaging the country, and plundering all travellers who fell in their way. From these considerations the ambassador resolved on a more extended course, through Transylvania and Walachia. We were, however, amply re-paid for this long deviation, as we saw very romantic and interesting countries; and those of superior beauty to the Turkish provinces of Servia and Bulgaria<sup>12</sup>.

*(April 28. Sebeş — Sibiu)*

At the village of Sibot we remarked the old church inclosed within an embattled wall, flanked with several towers; and, upon nearer inspection, found a number of small cells or rooms of equal dimensions, ranged around. If this has not been a monastery, it had afforded sanctuary against the incursions of the Turks, and served as the last retreat of the wretched inhabitants from plunder and carnage. When the Turks were completely masters of this country, they were reduced to ruins as we saw them. A

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, pp. 45—46.

very agreeable incident, such as we before observed, offered itself. A few miles farther on our road there was a rustic dance and a large assemblage of young persons of both sexes. . . . The girls were lightly clothed : their hair, in a long braid, was tied with ribbons at the end, or coiled round the head several times. They wore a shift of coarse linen, from the neck to the ancles, with full sleeves, tied above the elbow, and the hems worked with many kinds of worsted. Two aprons of the same materials, wove with a thick and deep fringe, are tyed round the waist, and are open on each side, not reaching so low as the shift. Many have their feet bare, whilst others have clumsy buskins of red leather. Several were pointed out to us as mothers, who had not exceeded their fourteenth year. The music was a guittar, with a long finger-board, and a kind of hautboy made of the bark of a tree, which produced much sotter tones, than could have been expected from its rude shape.

At Mäg the mistress of the post addressed us in fluent Latin, and bade us adieu with "Multos et felices, Domini." — She was an officer's widow. The late Emperor Joseph generally appointed persons connected with the army to direct the post, as a provision for them, with a trifling pension. It is asserted that the Latin language is vernacular at this time in no part of Europe, excepting in what was once the colonia Trajana, in which Transylvania is included. People of the lowest degree of education are able to read and probably to speak it, with a certain purity ; but the peasants mix it with Illyric. It would be more accurate to say that, instead of their talking Latin, there were more individuals acquainted with that language than in any other country now existing<sup>13</sup>.

(April 30. Sibiu — Cîineni)

Leaving the "Via Carolina" we descended into a valley to the village of Kinanij, and prepared for our evening repast. Two kids were roasted in the open air, which, with black bread and strong rough wine, made us a supper, much to be envied as we advanced closer to the end of our journey. The cottage where I slept contained children, lambs, kids, and poultry. I had the advantage of sleeping upon straw, upon a raised stage of boards, surrounded with this noisy company. The peasants were well paid for this accommodation, and willingly resigned their cottages. Under a high entrenchment, thrown up by the Austrians in their war against the Turks, the church, being the first which we saw on the Greek model, attracted notice. The architecture is indeed very rude ; but the plan an evident imitation of an ancient temple. The dimensions are small, with a vestibule, having an open arcade and covered ceiling, which, with the front wall,

<sup>13</sup> *Ibid.*, pp. 48—49.

is painted in fresco and gilt with the figures of saints, scriptural legends, and many inscriptions in the Walachian character. The eastern end is embowed, and near the centre rises a low rotunda, having a closed arcade and conic roof, with few and narrow windows. Of several that afterward occurred on our progress, this building was strictly resemblant, excepting that of some, the outside walls were likewise painted with a kind of mosaic cornice, and they had two towers with slated roofs projecting over the sides. The walls within are intirely covered with rude paintings of the Madonna and child, upon grounds of gilding, and without light and shade, strewed with inscriptions. We had now entered Walachia, and the mode of computing our journey was by hours, as used in all the Eastern countries, which, with the numerous impediments, rarely exceeded four or five miles<sup>14</sup>.

(*May 2. Sălătrucu — Pitești*)

From this place (Curtea de Argeș), where several young women met us carrying sieves, in which was a little Turkish corn, which they offered us as a compliment, we were accompanied by a guard to Piteshti. The dress of these girls very nearly resembled what we had seen in Transylvania. Upon our arrival in the evening we were politely received by two officers of the town, who had prepared a house for us, and provided a supper *à la Grecque*. We were served with many dishes in succession, but with only one at the same time; and were extremely well inclined to praise the cookery. We slept upon carpets placed on a raised floor. At sunrise we were awakened by the mode in which the modern Greeks are called to prayer. As the Turks hold bells in abhorrence, and will not suffer them in any of their dominions, the expedient is, suspending a piece of board in the steeples, and playing on it with two hammers, which produce a loud and varying sound, to be heard at a great distance. Some of the more expert form a kind of tune, by no means unpleasing<sup>15</sup>.

(*May 3. Pitești — Găești*)

The same flat country continued, in which nature showed great fertility, little assisted by cultivation. We forded several shoaly streams, near which were villages, which offered nothing to interest. The whole country appeared to be very thinly inhabited; even that part of it which possessed the greatest natural advantages: but cattle of all kinds was abundant. Near the way-side are set up many crosses, made of a singular shape; and beams of wood, carved with inscriptions in the Walachian

<sup>14</sup> *Ibid.*, pp. 50—51.

<sup>15</sup> *Ibid.*, pp. 51—52.

character. We learned that they had been placed for the repose of souls of their kindred by the inhabitants, and that their names were specified upon each. The "Aijasma", or consecrated springs, are likewise seen at stated distances. These are protected by a small building, in which is an iron bowl, chained, to refresh the weary passenger, who usually performs a religious ceremony, and repeats prayers. The climate of Walachia is delightful, as the heat is tempered by the breezes from the mountains. The summer was scarcely begun; and we were not much incommoded by it. This evening we were conducted to a small convent at Gayeschti. It has a church, surrounded by mean buildings, and a moat full of the large hoarse frog, incessantly croaking. There are only four religious, who are married, and cultivate their own land. They wear a dark brown habit, and a cap of black felt, of a peculiar shape, and have spreading beards.

The Egumenos, or principal, received us with much complacency, as he expected to gain considerably by our visit. Notwithstanding, our fare was homely, a pilæd of rice and some lentils; and a coarse carpet was spread as usual for our night's repose<sup>16</sup>.

(*May 5. Bucharest*)

During the late Russian war, this fertile country was nearly exhausted by the foraging of the Turkish army; and the miserable villagers abandoned their flocks, and retired to the mountains. As descendants of the Trajan colony, they still call themselves Romans; and their vernacular language is a mixture of Latin and Slavonian: the former is extremely debased. At court, the modern Greek and Turkish prevail. The arts and sciences are not more flourishing in Walachia than in the other countries subjugated by the Ottoman power. Some study medicine in Germany or Padua; and the merchants speak Italian and modern Greek. The people in general are extremely superstitious, and duped by the most illiterate priests: they believe in sorcery and ghosts. About fifty years ago, Constantine Maurokordato, when prince, printed a dictionary in three volumes quarto, in modern Greek, French, and Italian, for the use of his subjects; but this effort towards literature has not been seconded, and few books are to be found, excepting of the Greek service and religion, half in Slavonian, and the other in modern Greek. The trade of Walachia is principally confined to the sending (of) provisions down the Danube to Constantinople, as the pasturage is excellent, and the corn and wine abundant. The Aluta is navigable only for rafts of timber and flat boats. The Zingari

<sup>16</sup> *Ibid.*, pp. 52–53. Sibthorp's account (E. D. Tappe, *op. cit.*, pp. 468–469) seems confused here. According to Dalloway, they spent the night at Gäesti, and continued next day to Floresti. Probably Sibthorp's 'Goesti' and 'Giesca' refer to the same place.

or <sup>17</sup> gypsies, who are very numerous, and exclusively exercise the business of blacksmiths, find quantities of gold dust in the sands of the Aluta, for which they, last year, paid a tribute to government of 1224 drachms, which produced 1003 when refined. Minerals of every description which are found in Hungary are not less discoverable in the Walachian mountains; yet, from fear of the Turks, or their own want of enterprize, not a single mine is worked in the whole country. Those of rock-salt as clear as crystal, are frequent, and produce a large revenue. The manners and houses of the Walachians resemble those of their Turkish masters. They wear the long dress: the older men have beards, and the younger whiskers. The women are seldom seen in the streets, or exposed to the public eye. In the houses are galleries, with close lattices or windows, made with dried hog's bladders; for glass is very uncommon.

In the evening our dragoman conducted us to see the marriage-ceremony of one of the bojars of an inferior class. Guests of both sexes, but no unmarried ladies, were assembled in the larger chamber, who sate on cushions cross-legged, like the tailors in England, as chairs are not in use. A dance of very ancient invention called the Romeika, began after we had paid our compliments. It was conducted entirely by females; one of whom waved an embroidered handkerchief, and extricated herself gracefully from the rest, who coiled round her. The music consisted of a lively air by two violins, as many guitars with strings of cat-gut, and a syrinx or unequal pipe, as seen on the statues of Pan and the Satyrs, which was managed with extraordinary skill, and produced tones of great sweetness and effect. Lady M. W. Montagu asserts, with truth, that "there is not one instrument to be found on the Grecian and Roman statues, which will not be seen in the hands of the people of this country"; a more certain demonstration of their origin, than even the small resemblance to Latin, still retained in their language. The company was perpetually changing, and sometimes exceeded forty persons. Upon admission, the elderly ladies not joining in the dance were shown to the divàn, where they squat down without ceremony; and where, as a great distinction, we were placed. The men sate round the room; and some of them smoked pipes made of sticks of jasmine wood, several feet long, and red China boles, with very odoriferous tobacco. A married lady, scarcely sixteen, and of superior beauty, handed us a confection of oranges which was followed by coffee, liqueurs and lemonade; a ceremony which she performed with unaffected elegance of manner. A second dance commenced, which was ill assorted to a lively air; for it was slow and solemn. All hands were joined, and the whole figure consisted in curtseys and soft motion.

---

<sup>17</sup> Corrected from 'of'.

During the dance, one of the performers accompanied with an epithalamium in the Walachian language, loudly sung, and with vehement exertions to impress the audience with the excellence of his rhymes. We were told that he was an extemporaneous poet, famous for his ready composition, like the Improvisatori in Italy.

After a short time we were allowed to see the new-married couple, who had retired to a small room opening to the other, in which, as a luxury suited to the occasion, was a bed. The bridegroom, about forty, held the hand of his bride, a younger sister of the lady who had done the honours, whilst they received the compliments of their friends. The bride looked modestly, but had no singularity of dress, beside a long rose-coloured veil, then turned backward over her head. Of the dress and persons of the Walachians, many observations occur. The ladies, even in the early periods of life, possess little to fascinate the eyes of an Englishman; and when they have attained to more years, they become more corpulent and unsymmetrical in shape. Their necks are very thinly covered with transparent gauze, and a girdle, with a broad clasp, is buckled very low round the waist.

*Tereti strophio luctantes vineta papillas;*

*Et jacent collo sparsi sine lege capilli. OVID*

Their hair is very generally coarse, black and luxuriant, combed over the forehead, hanging over the ears uncurled, or braided over the shoulders. On the crown of the head is a small cap of white cloth, bound with a wreath of coloured muslin, and decked with tinsel and beads of glass, if they have no jewels. Natural flowers are a very common ornament. Over a vest of white muslin they wear a jacket of satin, closely fitted to the wrist, and faced with fur or ermine. The ankle is covered by the petticoat, which shows only the yellow slippers. More taste is not to be discovered in the dress of the men; for the head is shorn, excepting on the crown, which is covered by a red cap, called a Fez, in the place of a wig, and a kalpàc of lamb's wool over it, which serves as a hat. Their ears are wholly exposed, and, with the naked neck behind, have an awkward appearance. Corpulency is very common, particularly in middle age; and its appearance much increased by the vest being used as a pocket in front. These heavy clothes, loaded with furs, are little adapted to the heat of the climate; but in dress of ceremony, scarcely any alteration is made on account of season. Fashion has here no influence: the habits of either sex have not varied for ages past, and I have described them as being peculiar to the Greeks in every part of the Turkish dominions.

The approach to Bucharest shows a vast extent of buildings and numerous cupolas; for it is said to contain 400 convents and churches.

But, in fact, this metropolis so little resembles the continued streets of other capitals, that it is nothing more than a collection of villages, without regularity or plan. The streets are paved transversely with planks of wood, badly fastened, and much decayed; so that walking is rendered infinitely tedious. Nearly in the centre of the town are many rows of open shops, Bazars on the Turkish plan, which are protected from the midday sun by a roof of timber frame extending from side to side. A great variety of wares are exhibited, and mechanics employed. Adjoining to this building is the square and great church of St. George, the patron saint of Walachia, in the best modern Greek style. The plan is the same as those already described, upon a much larger scale of dimensions and ornament. The portico is supported by short spiral columns, with capitals of the composite order, or unclassical imitation of the Corinthian. The façade is painted in fresco in compartments of the same scriptural story, or mosaic mouldings; and each of the cupolas to the cornice of their roofs. Within they serve as louvres, and give necessary light, as the windows are few and narrow. The internal area is uninterrupted by seats, which are single, and fixed to the side walls. Fresco paintings of saints, particularly of the equestrians St. George and St. Demetrius, as large as life, are spread over every part, and add in no small degree to the characteristic gloom. The altar is concealed by a painted skreen. All the Greek churches are highly perfumed with incense. It may be conjectured, from analogy, that the ancient temples furnished the original ideas of these edifices: rudely as they are finished, the architectural ornaments are to be traced in many a barbarous adaptation of columns of antiquity to capitals of their own imperfect formation, as in Constantinople in the mosques and Greek churches.

The patriarchal church is larger, and has four cupolas, adjoining to the palace of the archbishop, which, with a monastery, is situate on an eminence commanding a pleasant view of this city.<sup>18</sup>

(*May 7—8. Bucharest — Daia*)

There are no inns in Walachia, and the post-houses do not afford any accommodation, excepting horses which are small and weak, and seldom used in drawing carriages. At five in the morning our tedious course was resumed over the same rich, but neglected territory to Catagoren<sup>19</sup> and Dajah, at which last place we rested a few hours, during the heat of mid-day. There are many remains of Roman architecture in Walachia, but none of them lay near our road or came within our obser-

<sup>18</sup> *Ibid.*, pp. 55—59.

<sup>19</sup> Călugăreni.

vation. At one time we were about thirty miles from the famous bridge built by the emperor Trajan over the Danube, the piers and other parts of which are still seen near Widdin. The cottages at Dajah are built partly under ground against a hill, with the earth heaped over a roof of wicker, and in front a shed on poles, but the inhabitants are decently dressed, and had some excellent coffee in the Turkish manner, to which travellers soon become reconciled, and allow it to be the greatest refreshment on a journey which can be offered <sup>20</sup>.

(*May 9. Daia — Turlak*)

In order to gain a more eligible road, we took a large boat with eight oars, and opposed the stream of the Danube very pleasantly for about two miles. Upon the left-hand shore, over an abrupt bank of porous sand, are scattered many Turkish houses, dispersed in thick groves of cedar and fruit-trees. These were the outskirts of the town of Rustchiuk, and the country retreat of the more wealthy inhabitants. We landed under an old castle, still garrisoned, which, with many minarèhs nearly as lofty as spires, and chiosques, or summer houses, built and painted with many colours in the Chinese manner, enlivened a river view more than half a mile broad, with many novel and agreeable objects.

The Turkish provincial towns, in general, cover much ground, and it is no proof of great population that they are of great extent. Rustchiuk, like others, is large and straggling. It is very ancient, and said by some geographers to have been "Axiopolis". The house we took possession of, as all those we saw, communicated with the street by a large gateway and wicket, opening to a court, built partly around. The best part was constructed of wood, and covered with red pantiles, with very close lattices. These were the harèm or women's chambers, who, as we were informed, were overlooking us though they were completely hid from our sight. We were received in a large chiosk, and were served a dinner in the Turkish manner. We had a wooden spoon given us to eat our pilàð, or rice pottage, but no knives and forks. As the fish of the Danube is both excellent and abundant, it made the best part of our repast, but it was brought to us cut into very small pieces, as prepared to be eaten with the fingers. Servants attended with basons and ewers of water to drink or wash with; and we were indulged with wine, which was procured from the shop of a Jew in the neighbourhood. As this was the first interview we had with a Turk, and a specimen of the domestic habits of those in the middle rank of life, I have mentioned these minute circumstances <sup>21</sup>.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 61.

(*May 10. Turlak*)

The close of the evening brought us to Turlak, where many female peasants crowded around us, one of whom was presented to us as a bride. She had on a cap or paper crown, with shreds of gold thread tied in bunches, and plated all over with small pieces of coin, strung together like fish-scales. Others had them interlaced with their braids of hair. The Bulgarian ladies have many (pieces) of gold, which they exhibit in a similar manner; and it is asserted that the more rare of the imperial or ancient Greek coins have been frequently discovered by travellers so applied, and as having been transmitted from the remotest generations. They wear them too, sewn on ribbands appendant to their head-dress, and hanging down to their heels. They cherish as a very favourite ornament, broad clasps of silver gilt, fastened about two thirds round each arm, as bracelets. Concerning the antiquity of these fashions it would be difficult to determine exactly; but as they are tasteless in themselves, we would give them a dignity, by referring them to the most distant period. So religiously are they preserved, that no rank of life is scarcely so mean as to be deprived of them, and it is not uncommon to see even children, naked and hungry, decorated with these pieces of money, the value of which would clothe and feed them for a year<sup>22</sup>.

(*May 12. Razgrad — Shumen*)

The road led over rising grounds with a gradual elevation toward the mountains, now partially cultivated in small patches, but universally showing former depopulation; and the hopeless indigence of the present inhabitants. As to the government or political state of this subjugated kingdom, for several centuries the scourge and dread of the lower Greek empire, and of great military fame, it is now that of the worst species of the feudal system. The Pasha or governor has numerous Zaims and Timars, each of which are held by what was once called in England knight's service, that of bringing so many armed men into the field, whenever summoned by their chief. So frequently does this obligation recur, that the peasants, who are forced likewise to cultivate the estates of their lord, and to pay him a heavy tribute, have neither leisure nor encouragement to derive more than the natural advantages from a most fertile soil and genial climate.

Before midday we halted at Temkuy, and having applied in vain for a reception into some cottage, we assembled under a spreading plane tree, and refreshed ourselves with coffee and sleeping upon mats. To

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 62.

prevent delay, for neither threats nor persuasion would hasten the horses, at least their masters, into more than a foot-pace, we dined late in the evening. Our fare was consistently fowls or lambs, roasted or prepared with rice. These provisions were collected on the road by our guards, who took them without scruple from the villagers, and then demanded a very exorbitant price for them proportioned to our necessity. Sometimes we were followed by the poor pillaged people, who vociferated the most opprobrious names, which we luckily did not understand, but without making the least resistance. — We entered Shumblàh, which is a post, strongly defended both by nature and art, commanding the straits over the mountains <sup>23</sup>.

(*May 13. Shumen — Provadiya*)

A broad defile of rocks, abrupt at their basis, and about ten miles in length, led to Pravadi. In the meadows were many buffaloes feeding; but before we saw them, the whole district at least within the scope of our road, seemed to be destitute both of flocks and herds. The town of Pravadi is seated at the base of a lofty precipice, said to have been shaped into regular works by the Genoese, during their possession of the shores of the Black Sea, and is a favourable specimen of a Turkish view, at a point within a mile. We were lodged in an unfurnished house, and experienced all the inconvenience, which the dirtiness of the Bulgarians occasions in a peculiar degree. That the plague should originate, or, however that may be, that it should remain with them, can excite no wonder in one who has passed a night under such roofs. This is perhaps the language of an English traveller, who, accustomed at home to accommodations, the lowest of which are great by comparison, betrays an impatience which a farther acquaintance with all the possible convenience of travelling in the Turkish Empire may correct or reconcile.

The glaring cliffs are extremely curious on account of their massiveness and height, but they possess nothing for the painter; a deficiency amply made up to the botanist from the abundance of flowering herbs and mosses. Dr. S. marked them, as having contributed very greatly to the rare collection he was then making, and for which he pursued untrodden paths with industry, not to be subdued by circumstances, generally considered as impracticable.

Above the heights of Pravadi were many eagles soaring round their eyries where they breed in great numbers. It was the first time that we observed so many of these majestic birds on the wing <sup>24</sup>.

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, pp. 63—64.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 65.

*(May 14. Provadiya)*

Leaving Pravadi at day-break, and having passed a woodland tract to Chonbrootkuy, another hut, with many surrounding it, we had not advanced more than twelve miles, from the mulish obstinacy of our guards, who reserve the middle of the day for sleep. A village is, at all events, preferable to a town in Bulgaria; for a street exhibits nothing but desolation and the mutual distrust which its inhabitants avow. The women in loose surtouts of dark green cloth, with kerchiefs of muslin concealing the whole face excepting the nose and eyes, seem to have just escaped from premature interment. They peeped through the doors with much curiosity, but fled immediately, when observed. Never before having obtained even so imperfect a sight of Turkish women, some idea was given of the degraded state of female life among them, particularly in the lower ranks of society <sup>25</sup>.

*(May 15. Crossing the mountains)*

The forests in Walachia and Bulgaria abound in many kinds of fruit trees, particularly cherries, apricots and vines, etc. For many of the flowers we were too early in the year, but they are found as numerous and exquisite as in the most cultivated gardens, in a less genial soil. Art strives in vain to equal nature, and the richest garden must yield to the mountain recesses, which we had then under our contemplation, and which, as totally uninhabited, are lost to mankind.

At the opposite base of Mount Hacmus, we entered Romelia, and followed a winding glen, occasionally a torrent bed, but now of a small stream, with huge stones, which had been precipitated from the summit. The skreens on either side were inconceivably lofty, with broad masses of rock, impending so far, that immediate falling might be apprehended. The trees were generally, the dwarf oak, with jessamine, wild roses, and spring flowers, in the greatest perfection and plenty. Our route was taken purposely to avoid ascending Mount Haemus, and lay intirely between two of the least considerable heights, so that our elevation was not greater than we had before experienced in Transylvania, and the whole distance not exceeding about sixteen miles <sup>26</sup>.

*(May 17. Kirklareli)*

Habit or fear of the banditti prevented our guards from attending us after sun-set, so that, though we were at Kirkeclissa at five o'clock

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, pp. 65—66.

<sup>26</sup> *Ibid.*, pp. 66—67.

in the afternoon, they would not advance one step farther. The forty Greek churches which gave name to this town, have long since disappeared. Perhaps, there were never near that number, as the Turks use the word "forty" when they mean many. Those that remained undemolished, are converted into mosques. The inhabitants are principally Polish Jews, who from the rich pastures in the neighbourhood, which they rent of the Pasha, sent great quantities of chees and butter to the markets of Constantinople <sup>27</sup>.

*(May 18. Kirklareli — Lüleburgaz)*

From Kirkeclissa to Burgaz (Arcadiopolis or Pyrgos) we passed through the same desolate country, without houses, cultivation or water. The soil indeed is blessed with spontaneous fertility, producing plants and shrubs of the greatest beauty. Roses grow in such abundance that the Otto which requires the greatest quantity is extracted from them by the merchants of Adrianople, and forms an article of very valuable traffick. Agriculture and even vineyards are universally neglected. It was curious to see twelve or fourteen oxen harnessed by their horns, and three or four men with a single plough of the most inconvenient construction, and one is tempted to believe, that the art of tillage is almost unknown. Near Burgaz is found a deep red-coloured clay, resembling that used for the Etruscan ware, of which Porcelaine is now made; which is principally used for the heads of long Turkish pipes, and richly gilt. Basons for drinking sherbet were offered us for sale; wrought in rich patterns in a kind (of) mosaic, as figures are forbidden by the Mohammedan law. . . All the roads which lead to the metropolis of the Ottoman empire are as much neglected and as impracticable, as the worst village highway in England <sup>28</sup>.

*(May 20. Kumburgaz — Constantinople)*

Still within a mile or two of the shores of Marmora, we were delighted with the singular amenity of the scene, and the softness of the sea air, which rendered the meridian heat by no means oppressive. Since our departure from Vienna, we had been favoured in respect to weather and were never delayed upon that account; and what may be considered as more fortunate, as being more uncommon, we travelled over the rugged and devious roads without sustaining accident or injury. The ambassador Busbequius, in his entertaining and accurate Letters concerning Turkey,

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>28</sup> *Ibid.*, pp. 68—69.

speaks of these prospects as most interesting, and we found them equalling the extent of his praise.

Traversing this delicious coast a little farther, we passed through a large Turkish village called Buyock Checkmedgêh (Great Drawbridge) situated at the head of a beautiful lake falling into the sea, through an inlet over which is a long causeway and bridge built by Selim 2d in 1568. This road soon brought us to Couchouk Checkmedgêh (Pontepiccolo) where we rested at mid-day to enjoy the shade, and to prepare ourselves for our entrance into Constantinople. A more interesting village I had not seen in point of situation and its accompaniments, with a perfect novelty of features, as it stands enveloped in the shade of plane trees and cypresses of most extraordinary bulk. Our attention was soon attracted to the widely spreading plane tree in the middle of the road, under which several mats were spread and occupied by Turks, who were smoking, and seemed lost in the enjoyment of such serenity. Adjoining, was an open wooden building in an airy Chinese style painted with many colours, where others were preparing and serving coffee with great assiduity. We willingly availed ourselves of this grateful repast. In one corner sate a musician who recited and sang Turkish verses in a very loud and inharmonious tone, to the tinkling of a tambour or mandoline with a long neck and four strings, which he struck with a quill. Love was the burden of his song, as of all others in Turkey, but his expressions of tenderness were ridiculous, conveyed in such a tone and with such gesticulations. The houses wore a much better appearance, and were usually enclosed in gardens abounding in trees which are merely exotic shrubs in our climate, and with cedars very unlike their meagre representatives in England. The Turks are really to be envied their luxury of reposing whole days under such a grand leafy canopy, to skreen them from the intense rays of the sun...

After descending a hill, we found (ourselves) in the narrow and dismal streets of Elyûb, intermixed with burying grounds, thickly planted with cypresses intermixed with sepulchral stones. We then crossed the head of the canal over a rivulet, called the "Sweet Waters." The canal was nearly covered with boats of a very fanciful construction and richly gilt, and exhibited a brilliant spectacle, as the Sultan was at that instant returning from his Chiosk, or banquetting-house, at Chiâtkanah. This most enchanting scene was laid out, about a century ago, by a French Ambassador, to give the Turks an idea of European gardening. It is Fontainebleau or any of the other royal gardens in miniature, excepting statues, which the Turkish scruples would not allow.

Ascending the opposite hill to the Campo de morte, we entered the suburb of Pera, and arrived at the English Palace, at the close of day, where we were received by Sir Robert Ainslie with great hospitality and politeness <sup>29</sup>.

So Dalloway ends his account. It is interesting to compare this with that of a later chaplain to the Ambassador, the Rev. Robert Walsh, who some thirty years later travelled back from Constantinople to England, following much of the route described by Sibthorp and Dalloway <sup>30</sup>. Walsh, however, took five months to complete his journey; the sixty days taken by the earlier travellers indicate an astonishing speed for the eighteenth century.

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, pp. 70–72.

<sup>30</sup> Robert Walsh, *Narrative of a Journey from Constantinople to England*, London, 1828.

## CONSTANTIN DAPONTÈS ET LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

NESTOR CAMARIANO

Constantin Dapontès est l'un des savants grecs qui vécurent au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'un des meilleurs représentants de la nation grecque, avec toutes ses vertus et les défauts de son époque. Il a écrit et publié un grand nombre d'œuvres, dont quelques-unes contiennent des matériaux se rapportant à la Valachie et à la Moldavie.

Constantin Sathas<sup>1</sup>, Emile Legrand<sup>2</sup>, Constantin Erbiceanu<sup>3</sup>, A. Papadopol-Calimah<sup>4</sup> et D. P. Paschalis<sup>5</sup> se sont occupés de l'activité de Constantin Dapontès, mais certaines informations précieuses ont été omises dans leurs écrits et on y trouve aussi certaines affirmations erronées, ainsi que nous le verrons par la suite.

Le jeune Dapontès est arrivé en Valachie vers la fin du mois de juin 1731<sup>6</sup> et son protecteur Mihai Racovitza ayant été destitué trois

<sup>1</sup> Const. Sathas, *Μεσαιωνική βιβλιοθήκη* (Bibliothèque médiévale), Venise, 1872, vol. III, p. XXVIII—LXIX.

<sup>2</sup> E. Legrand, *Ephémérides daces*, Paris, 1880—1888, en trois volumes; le III<sup>e</sup> vol. comprend une longue note bio-bibliographique.

<sup>3</sup> Constantin Erbiceanu, *Constantin Daponte, numit Chesarie din călugărie* (Constantin Dapontès dénommé César dans sa vie monastique), « Biserica ortodoxă română », XI (1887—1888), p. 332—347, 410—423; *Descrițiunea geografică a Daciei de Cesarie Daponte* (Description géographique de la Dacie par Dapontès), « Bis. ort. rom », XVII (1890—1891), p. 356—366; *Un manuscris autograf a lui Chesarie Daponte* (Un manuscrit autographe de César Dapontès), « Bis. ort. rom. », XVII (1893—1894) p. 513—524; *Descrierea Valahiei de Cesarie Daponte în 1851* (Description de la Valachie par César Dapontès en 1851) (recte 1759), « Bis. ort. rom. », XVIII (1894—1895), p. 855—862.

<sup>4</sup> A. Papadopol-Calimah, *Cercetări filologice despre România* (Etudes philologiques sur la Roumanie), « Revista contemporană, literară și științifică », IV (1876), 7, p. 20.

<sup>5</sup> Démétrios P. Paschalis, *Καيسάριος Δαπόντες* (César Dapontès) 1774—1784, « Θεολογία », XIV (1935), p. 224—250. Nous n'avons pas eu la possibilité de consulter la récente anthologie de L. Politis, *Οι Φαναριώτες και η 'Αθηναϊκή Σχολή*, (Les Phanariotes et l'Ecole athénienne), Athènes, 1966, dans laquelle il s'occupe de Dapontès.

<sup>6</sup> Voir Constantin Dapontès, *Κήπος χαρίτων* (Le jardin des grâces), éd. Em. Legrand, dans *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1881, III, p. 8. Mais dans le « Catalogue

mois plus tard, Constantin Mavrocordato l'a remplacé à nouveau comme prince de Valachie. Cet événement, ainsi que le dit Dapontès, a transformé sa joie en tristesse et amertume<sup>7</sup>. Dapontès, manquant de moyens et de protecteur, s'adressa à l'ancien patriarche de Jérusalem, Mélétius, qui se trouvait alors à Bucarest. Celui-ci, étant ami du père de Dapontès, a essayé de lui venir en aide et c'est par son intervention qu'il fut envoyé à l'école princière comme boursier du nouveau prince, Constantin Mavrocordato<sup>8</sup>. Il habitait au monastère Sf. Gheorghe (Saint-Georges), qui lui fournissait aussi sa nourriture et 20 lei par an, à la suite d'une décision du patriarche Mélétius; le monastère tenait du Saint-Tombeau. A l'école princière, Dapontès eut comme professeur Georges Hrisogon de Trébizonde<sup>9</sup>, neveu de Sevastos Kymenitis, et non Georges Hypomenas de Trébizonde, ainsi que l'ont cru certains historiens<sup>10</sup>. A cette époque,

---

historique » Dapontès affirmait qu'il était venu à Bucarest au mois de juillet 1730 à l'âge de 17 ou de 18 ans, sous le règne de Mihai Racovitza, voir Const. Erbiceanu, *Cronicarii greci* (Les chroniqueurs grecs), Bucarest, 1888, p. 129. Nous ne pouvons pas nous baser trop sur l'affirmation de Dapontès, étant donné que le « Catalogue historique » a été écrit pendant les dernières années de sa vie, quand sa mémoire pouvait le tromper. Le fait que cette affirmation de Dapontès ne correspond pas à la vérité résulte aussi de ce qu'en 1730 Mihai Racovitza n'était pas prince de Valachie, puisqu'il n'a occupé le trône de ce pays qu'en octobre 1730.

<sup>7</sup> « Le jardin des grâces », p. 8.

<sup>8</sup> Constantin Mavrocordato a donné à Dapontès la possibilité d'étudier à l'école princière, mais ce n'était pas lui qui l'avait fait venir à Bucarest, ainsi que le soutient d'une façon erronée Const. Erbiceanu, voir *Descrierea Valahiei de Cesarie Daponte* dans « Biserica ortodoxă română », XVIII (1894—1895), p. 855.

<sup>9</sup> Dans un manuscrit miscellané de la bibliothèque de l'école grecque de Vitini se trouve, en dehors de certains textes écrits par Dapontès (un encomion pour Nicolas Mavrocordato, une description des troubles causés par les Tatars en Valachie), un nombre de 14 lettres aussi, envoyées par « Georges Hrisogon de Trébizonde, professeur à l'Académie princière de Bucarest à son élève Constantin Dapontès de Scopélos ». L'une de ces lettres date de 1738, les autres n'étant pas datées. Il est intéressant de voir que Hrisogon était encore, à cette date, professeur à Bucarest, voir V. H. Haralambopoulos, *Κατάλογος χειρογράφων κωδίκων τῆς βιβλιοθήκης τῆς ἐλληνικῆς σχολῆς Βυτινῆς* (Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'école grecque de Vitini), *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, XIV (1960), p. 397—398.

Trifon Evangelides, dans son œuvre *Ἡ νῆσος Σκιάθος καὶ αἱ περὶ αὐτὴν νησίδες* (L'île de Skiathos et les petites îles qui l'entourent), Athènes, 1913, p. 137, fait certaines affirmations erronées concernant les études de Dapontès et son arrivée en Valachie. Il dit que Dapontès « a fait ses études en Allemagne et qu'ensuite il est venu en Valachie avec son père et son frère, soit pour faire du commerce, soit pour des études. Ici, il est resté plus longtemps et a été engagé en 1738 comme second chef de la chancellerie du prince Constantin Mavrocordato. Il a été nommé, plus tard, consul d'Angleterre à Jassy, capitale de la Moldavie ». Nous ne pouvons pas nous imaginer comment l'historien Evangelides a pu faire une telle affirmation vingt-cinq ans après la parution d'une note biographique aussi documentée que celle d'Emile Legrand, publiée dans le vol. III des *Ephémérides daces*? Certains chercheurs grecs, comme Démétrios P. Paschalis par exemple, ont malheureusement continué à affirmer, même en 1935, probablement sous l'influence d'Evangelides et n'ayant aucune base documentaire, que Dapontès est allé en Allemagne pour faire des études; voir *Καيسάριος Δαπόντες 1774—1784, \*Θεολογία\** XIV (1935), p. 225.

<sup>10</sup> Au sujet de Georges Hrisogon et de Georges Hypomenas, voir D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Etudes historiques gréco-roumaines), Bucarest, 1939, p. 319—321.

Dapontès, pour gagner de l'argent, copiait des livres pour les boyards et prenait des élèves en pension dans sa chambre.

Pendant que Dapontès faisait ses études à l'école princière, Constantin Mavrocordato, alors prince de Valachie, dut échanger son trône contre celui de Moldavie, tandis qu'à sa place venait Grégoire Ghica. Constantin Xipolitos, second logothète et l'un des boyards intimes de Constantin Mavrocordato, en accompagnant son maître en Moldavie, invita aussi Dapontès à aller en Moldavie et à occuper le poste de chef de la chancellerie princière. Dapontès dit que Xipolitos lui a fait cette proposition dans l'espoir de réussir à le marier avec sa fille, car il l'appréciait beaucoup<sup>11</sup>. Le jeune Dapontès n'obéit pas à l'invitation et n'alla pas en Moldavie<sup>12</sup>, mais deux ans après, lorsque Constantin reprit à nouveau le trône de Valachie, il fut nommé, par l'intervention du logothète Xipolitos, dans le poste de second chef de la chancellerie princière. Notre historien reconnaît qu'après avoir occupé ce poste il a continué à étudier la philosophie<sup>13</sup> et à passer des examens, pas très brillamment, étant donné qu'« il ne pouvait pas bien servir deux maîtres ».

En 1736, Dapontès remplissait aussi une autre charge, celle de « chantre à la métropole de Bucarest ». Il a même tenu à mentionner cette occupation dans le titre d'un volume contenant trois services religieux, imprimé à Bucarest aux frais de Constantin Xipolitos<sup>14</sup> et par les soins et avec les corrections de Constantin Dapontès, « chantre à la métropole de Bucarest »<sup>15</sup>. Par la publication de ce volume, en 1736, le nom de Dapontès entre en circulation pour la première fois. Constantin Mavrocordato, après que Dapontès a mené à bien la publication de ce livre, le charge de rédiger les « Ephémérides daces », la chronique bien connue

<sup>11</sup> Dapontès ne se maria ni avec la fille de l'influent logothète Xipolitos, ni avec aucune autre jeune fille du pays, c'est donc d'une façon erronée que Const. Erbiceanu affirme que Dapontès se serait marié à une grecque à Jassy et que, n'ayant pas trouvé dans le mariage la vie qu'il s'était imaginée en poète, « il avait de la rancune envers les femmes roumaines cultivées », voir *Un manuscript autograf a lui Chesarie Daponte*, « Biserica ortodoxă română », XVII (1893—1894), p. 516.

<sup>12</sup> Legrand fait une erreur quand il affirme que « Dapontès s'empressa d'accepter cette proposition », voir *Ephémérides daces*, III, p. XVI.

<sup>13</sup> Dapontès, pendant qu'il étudiait la philosophie, a voulu apprendre aussi la rhétorique et il a prié, avec la recommandation de Constantin Mavrocordato, le prédicateur de l'église princière, le hiéromonaque Macarie Maridackis, de lui donner des leçons de rhétorique pour un salaire qu'il recevrait du prince. Le hiéromonaque Macarie n'a cependant pas accepté la proposition de Dapontès, voir Const. Dapontès, « Catalogue historique », dans Const. Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 132.

<sup>14</sup> Const. Xipolitos a fait des donations à sa ville natale, Zagora, voir Vangelis Scouvaras, *Ἰωάννης Πρίγγος (1725?—1789). Ἡ ἐλληνικὴ παροικία τοῦ Ἀμστερνταμ. Ἡ σχολὴ καὶ ἡ βιβλιοθήκη Ζαγοῦρας* (Jean Pringos, 1725?—1789. La communauté grecque d'Amsterdam. L'école et la bibliothèque de Zagora), Athènes, 1964, p. 29.

<sup>15</sup> Le livre figure dans Ion Bianu et Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche* (Ancienne bibliographie roumaine), Bucarest, 1905, II, p. 51—52.

dans laquelle il ne s'occupe que des Principautés Roumaines. Les « Ephémérides daces » sont écrites par un témoin oculaire qui a noté au jour le jour des faits, en grande partie vus et vécus, ainsi que des matériaux pris des rapports confidentiels envoyés par les représentants de Constantin Mavrocordato à Constantinople, d'habitude bien informés de tout ce qui se passait dans l'Empire ottoman. Dapontès présente les événements de manière à ne pas fâcher les maîtres de Constantinople et à plaire à son patron de Bucarest : ses informations doivent être utilisées avec précaution et le récit tendancieux ou le silence intentionné doivent être corroborés avec d'autres sources contemporaines.

Comme second chef de la chancellerie princière, Dapontès a suivi Constantin Mavrocordato en Moldavie, où celui-ci fut obligé d'aller en 1741. Dapontès et le prince s'occupaient, à cette époque, de la lecture de certaines œuvres<sup>16</sup> et des exercices de versification, ayant une prédilection spéciale pour les vers. Il composait les rapports écrits et d'autres petits discours en vers, ce qui enchantait le prince, qui le récompensait souvent de différentes façons. Stimulé par la générosité du prince, Dapontès composa aussi un dialogue en vers entre la Valachie et la Moldavie, dans lequel il louait Mavrocordato dans l'espoir de recevoir le don de dix ducats. Mais mal lui en prit car non seulement il ne fut pas récompensé par le prince, comme il nous le dit lui-même, mais celui-ci se fâcha de tant de flatterie<sup>17</sup>.

Dapontès, après avoir terminé les « Ephémérides daces », trouva que le moment était venu d'être avancé en rang et il fit les démarches nécessaires, mais Mavrocordato ne satisfait pas à son désir. Il démissionne alors de son poste de second chef de la chancellerie princière, quitte la capitale de la Moldavie et va à Constantinople, avec l'intention de partir plus loin, visiter sa parenté de Scopélos, son île natale, et probablement de s'y établir. Il réussit à obtenir le consulat anglais de l'île et essaya de s'emparer aussi du consulat vénitien.

Mais il dut changer ses plans à Constantinople. Il y rencontra Jean Mavrocordato, frère de Constantin, prince de Moldavie, qui complotait en secret avec l'aide du grand vizir Hechimoglou Ali-pacha, dans l'intention d'éloigner son frère aîné du trône de Moldavie afin de le remplacer. Comme il était ami de Dapontès, il pria celui-ci de ne pas partir à Scopélos, étant donné qu'il voulait l'avoir à son service lorsqu'il irait bientôt en Moldavie.

<sup>16</sup> La bibliothèque de Constantin Mavrocordato était riche en livres et en manuscrits d'histoire, de littérature et de théologie ; le catalogue de cette bibliothèque, composé en 1725, se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, voir Nestor Camariano *Catalogul manuscriselor grecești* (Catalogue des manuscrits grecs), Bucarest, 1940, II, p. 183 ; le catalogue de la bibliothèque a été publié par N. Iorga dans *Pilda bunilor domni din trecut* (Exemple des bons princes du passé), « Analele Acad. Rom. », sect. hist., série II, tome 37 (1914), p. 85—120.

<sup>17</sup> « Le jardin des grâces », p. 16—17.

Jean Mavrocordato réussit, après un délai de quarante jours, de prendre le trône de Moldavie ; il nomma son ami Dapontès grand chef de la chancellerie et plus tard lui donna la charge de *căminar*<sup>18</sup>. Dapontès ne parle pas dans ses œuvres de sa vie en Moldavie alors qu'il occupait le poste de grand chef de la chancellerie princière et ne dit rien de sa mésentente et de ses disputes avec le grand postelnic Antonache Ramadan. Les chercheurs qui se sont occupés de l'activité de Dapontès n'en disent rien non plus. L'auteur anonyme de la *Cronica Ghiculeștilor* (La chronique de la famille Ghica), qui fut un contemporain de Dapontès, nous donne cependant plusieurs informations concernant le temps de la présence de celui-ci dans la capitale de la Moldavie, lesquelles sont demeurées inconnues par les historiens roumains ; parmi les historiens grecs, il n'y a que Manuel Ghedeon qui s'arrêta, en passant, sur ces informations<sup>19</sup>. Le chroniqueur parle élogieusement de Jean Mavrocordato, mais il ajoute que « depuis le commencement jusqu'à la fin de son règne il n'eut pas la chance d'avoir des employés fidèles et capables qui puissent travailler avec lui »<sup>20</sup>. Ceux qui étaient visés par le chroniqueur moldave faisaient partie des boyards intimes de Jean Mavrocordato, dont le grand *postelnic* Antonache Ramadan et le chef de la chancellerie, c'est-à-dire Constantin Dapontès. Le chroniqueur moldave dit que « entre le *postelnic* Antonache Ramadan et le chef de la chancellerie scopélite il y avait une guerre à mort et que la cause de cette inimitié étaient les cadeaux que recevait le scopélite de tout le monde pour n'importe quelle question ». Dapontès était en effet avide en ce qui concernait l'argent et recevait beaucoup de présents<sup>21</sup>. Il se vante lui-même, dans son œuvre *Κήπος χαρίτων*, d'avoir reçu comme cadeau tant de chevaux qu'il encaissa cinq « bourses » en les vendant. Et il dit plus loin que du temps où il était le chef de la *cămara* il reçut pour une investiture de haham faite par lui la somme de 300 lei et une *oca* d'or de Pologne<sup>22</sup>. Cette chose a fait beaucoup de bruit, autant

<sup>18</sup> Dapontès, faisant partie de la suite princière, a participé à l'investiture de Jean Mavrocordato de Babi-Humaium et nous a laissé une courte description de cette investiture dans son œuvre *Γεωγραφική Ιστορία* (Histoire géographique), restée en manuscrits. Emile Legrand a publié le passage se rapportant à cette investiture dans *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1881, III, p. 247—259.

<sup>19</sup> Le chercheur grec Manuel Ghedeon a vu le manuscrit original de la *Cronica Ghiculeștilor*, quand il se trouvait à Constantinople et il parle en quelques mots du conflit existant entre Dapontès et Antonache Ramadan dans *Πατριαρχικαί Έφημερίδες* (Ephémérides de la Patriarchie), Athènes, 1936, p. 287—289.

<sup>20</sup> *Cronica Ghiculeștilor. Istoria Moldovei între anii 1695—1754* (La chronique de la famille Ghica. Histoire de la Moldavie entre 1695—1754). Texte grec accompagné d'une traduction en roumain. Edition soignée par Nestor Camariano et A. Camariano-Cioran, Bucarest, 1965, p. 579.

<sup>21</sup> Dapontès dit que du temps où il était à la tête de la *cămara* (trésorerie) plus de sept cents « bourses » ont passé par ses mains, voir « Le jardin des grâces », p. 32.

<sup>22</sup> L'historien russe Al. Kociubinski, en parlant de Dapontès, le qualifie de preneur des pots-de-vin, de flatteur et de courtisan très versé dans les intrigues, voir *Граф Андрей Иванович Остерман и разделъ Турцій*, Odessa, 1899, p. 96—97.

en Moldavie qu'à Constantinople, et il dut, obligé par le prince, restituer au haham la somme reçue, mais pour qu'il ne soit pas préjudicié il l'encaisse de la cassette particulière du prince <sup>23</sup>.

Le fait que Dapontès recevait beaucoup de cadeaux enragait le grand *postelnic* Antonache Ramadan et c'est pour cela qu'il le persécuta autant qu'il était en son pouvoir de le faire. Le chroniqueur de la famille des Ghica ajoute que celui-ci employa différents moyens et trama toutes sortes d'intrigues à Jassy et à Constantinople, mais qu'il ne réussit pas à lui nuire <sup>24</sup>. Le chroniqueur moldave condamne le comportement de ces deux boyards « les plus proches » du prince Jean, qui étaient tous les deux « légers d'esprit, incapables, insupportables et grossiers dans leurs comportements » et pourtant « c'était eux qui étaient (bien qu'il ne l'ait pas fallu) les conseillers et ceux qui surveillaient et ordonnaient toutes les affaires du prince, importantes ou pas »<sup>25</sup>. Le désir de vengeance du *postelnic* Ramadan était si grand, dit le chroniqueur moldave, « que la pensée du *postelnic* trouvait bon et juste, dans sa conscience, de se conduire avec négligence ou même d'une façon hostile dans une question même des plus importantes concernant le prince, afin de satisfaire à son désir de vengeance contre le scopélite et contre le prince lui-même, qui ne voulait pas détester le scopélite »<sup>26</sup>.

Dans cette lutte à mort entre les deux principaux conseillers de Jean Mavrocordato, c'est Dapontès qui pour le moment en sortit le vainqueur. Ce dernier réussit à convaincre le prince d'envoyer le *postelnic* à Constantinople, en même temps que d'autres boyards, afin d'intervenir pour le *mucarer*, et de le laisser ensuite là-bas dans la fonction de *kapou-kéhaña*. L'envoi d'Antonache Ramadan à Constantinople a été cependant fatale à Dapontès. Ramadan, pendant son séjour à Constantinople, n'oublia pas son ennemi mortel. Il fit des intrigues et, de concert avec les autres ennemis de Dapontès, réussit à convaincre le grand vizir Tiriachi Mehmed-pacha d'envoyer des hommes à Jassy afin de l'arrêter et de le conduire à Constantinople. Mais Dapontès, ayant été informé par ses amis de ce qui l'attendait, se sauva, en fuyant en Crimée (le 30 juillet 1746), bien entendu avec l'aide de Jean Mavrocordato, qui lui donna une lettre de recommandation au khan Selim Ghirai. Il fut bien reçu par celui-ci, chez qui il séjourna presque une année, entouré de consi-

<sup>23</sup> « Le jardin des grâces », p. 51. Dapontès a aussi fait de bonnes choses, qu'il a tenues à rappeler ; il a fait construire la fontaine de Păcurari (Jassy), sur laquelle deux épi-grammes ont été gravées, ainsi que l'ermitage Buna Vestire (Annonciation), près de Socola ; il a également fait bâtir l'église des S<sup>t</sup>-Archanges de Scopélos, *ibidem*, p. 42.

<sup>24</sup> *Cronica Ghiculeștilor*, p. 415—416.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 416.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 416.

dération <sup>27</sup>. L'année suivante, cependant, en allant à Constantinople avec le khan, ses ennemis le dénoncèrent de nouveau auprès du grand vizir Tiriachi Mehmed-pacha, en l'accusant d'avoir converti certains Turcs au christianisme, d'avoir empêché le paiement du *kharadj* et d'avoir amassé une fortune de plus de trois cents bourses <sup>28</sup>. Sur l'ordre du vizir, il fut attrapé et jeté dans la prison du *muhzur-aga*, d'où il échappa à grande peine.

Dapontès ne parle, dans aucune de ses œuvres, de l'inimitié qui existait entre lui et Antonache Ramadan, qui a beaucoup contribué à son arrestation et à son emprisonnement à Constantinople. Les historiens qui ont relevé cet épisode de la vie de Dapontès l'ont attribué d'une façon erronée à l'avidité des dignitaires turcs, dont le but était de s'emparer de sa fortune <sup>29</sup>.

Dapontès eut beaucoup à souffrir en prison, et, comme il le dit lui-même, il a expié les péchés qu'il avait commis en Valachie et en Moldavie. Il perdit toutes ses richesses qui « étaient pétries avec le sang des pauvres », parce qu'il « fut obligé de payer cinquante-cinq bourses pour sa libération »<sup>30</sup>. Après être resté vingt mois en prison (du 27 mars 1747 jusqu'au 27 novembre 1748), Dapontès fut libéré et s'en alla dans un monastère de l'île de Halki, près de Constantinople <sup>31</sup>. Il vint ici en contact avec des personnes marquantes qui s'y trouvaient, avec Paisios II, patriarche de Constantinople, avec Parthénios, patriarche de Jérusalem, et Ioanichie Caragea, ancien archevêque de l'Ipec, et plus tard patriarche œcuménique. C'est par l'intermédiaire de ce dernier que Dapontès se maria en 1749 avec la fille d'un Grec de Constantinople <sup>32</sup>, Marioara, dont il eut une fille. Mais la mère et l'enfant moururent en 1751 et furent enterrées dans l'île de Halki <sup>33</sup>.

Son emprisonnement et la mort de sa femme furent un grand coup pour Dapontès, qui commença à penser à devenir moine. Dapontès dit qu'en 1753, après avoir réfléchi au grand nombre de maux causés par lui en Valachie et surtout en Moldavie, ainsi qu'à Constantinople, maux

<sup>27</sup> Dapontès parle de son séjour en Crimée dans deux de ses œuvres: *Καθρέπτis τῶν γυναικῶν* (Le miroir de ses femmes), Lipsca, 1766, II, p. 290, et « Le jardin des grâces », p. 73. Dans son « Histoire géographique » nous trouvons un canon de remerciements adressés à l'occasion de sa fuite en Crimée en 1746, voir Emile Legrand, *Ephémérides daces*, III, p. XXVII, note 1 et p. LXXIII.

<sup>28</sup> « Le miroir des femmes », p. 308.

<sup>29</sup> Constantin Sathas, *Μεσαιωνικῆ βιβλιοθήκη* (Bibliothèque médiévale), Venise, 1872, II, p. λε'; A. Papadopol-Calimah, *Cercetări filologice despre România* (Etudes philologiques sur la Roumanie), p. 20.

<sup>30</sup> Constantin Dapontès, *Ἐπιστολαὶ διὰ στίχων* (Lettres en vers), Venise, 1776, p. 135.

<sup>31</sup> Constantin Dapontès, *Ἐξήγησις τῆς θείας λειτουργίας...* (Explication de la sainte liturgie...), Vienne, 1795, p. 148.

<sup>32</sup> Dapontès, après avoir été libéré de prison, n'est plus revenu en Moldavie et ne s'est pas marié ici, comme l'affirme Const. Erbiceanu, voir *Cronicarii greci*, p. LXVII.

<sup>33</sup> « Le jardin des grâces », p. 45.

que même les eaux du Danube ne pourraient laver, et à la vanité des choses de ce monde, il quitta Constantinople et s'en alla dans un ermitage de l'île de Piperi, près de Scopélos, où le 26 octobre, pour la S<sup>t</sup>-Démètre<sup>34</sup>, il fut tonsuré et prit dans sa vie monastique le nom de César.

Dapontès était très satisfait de sa nouvelle vie et même le trône de Valachie n'aurait pu le tenter :

Καὶ ἔλεγα ἂν ἤρχουνταν κ' ἐμὲ νὰ μὲ γυρέψουν  
 « ἀφῆτε με, ἤθελα 'πέϊ, τὰ σκόρδα νὰ φυτεύω  
 καιρὸν δὲν ἔχω Βλάχμπεης νὰ γένω ν' ἀφεντεύω »<sup>35</sup>

(Et je disais si on était venu me demander moi aussi  
 • laissez-moi, aurais-je dit, semer l'ail, je n'ai pas  
 le temps de devenir prince de Valachie et de régner •)

Dapontès, en louant la vie monastique, dit qu'il n'a jamais regretté la Moldavie, les boyards, les festins princiers et les nobles épouses des boyards et ajoute que dans sa nouvelle vie il ne rencontre pas de Turcs, de Juifs, ni la peste, ni le feu, pas de *zlotasi* (percepteurs) ni de *zapci* (exécuteurs fiscaux), ni de tyrannie<sup>36</sup>.

Dapontès, qui avait une nature agitée et indisciplinée, entra en conflit avec le supérieur du monastère et quitta Piperi pour un monastère de Scopélos, son île natale, où il vécut six mois, comme un inconnu, entre sa parenté et ses amis. Il partit d'ici pour le mont Athos, au monastère de Xiropotam, où il fut reçu avec beaucoup de joie par les moines, qui l'envoyèrent dans les Principautés Roumaines afin de ramasser les subsides nécessaires à la rénovation de leur église.

Aux insistances des moines, Dapontès a pris le saint bois de la Sainte Croix, donné au monastère par l'empereur byzantin Romanos, et le 22 mai 1757 il partit pour la Valachie avec deux autres moines. Il fut reçu à Bucarest avec beaucoup d'honneurs par le prince Constantin Mavrocordato et par la population de la ville. Après un séjour de neuf mois en Valachie, Dapontès se rendit en Moldavie, mécontent des subsides amassés et affligé du fait que le prince de la Valachie, son ancien maître et protecteur, ne lui avait donné pas un centime et rien que des promesses. Scarlat Ghica, prince de Moldavie, au contraire, l'aida beaucoup. Celui-ci décida aussi, par des ordres princiers, que chaque habitant payerait à la *desetină*, en dehors de l'impôt princier, un aspre pour le monastère de Xiropotam.

Après un séjour en Moldavie de presque une année, Dapontès revint le 20 mars 1759 en Valachie, où régnait à présent Scarlat Ghica, qui le

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 51. A. Papadopol-Calimah affirme d'une façon erronée que Dapontès serait entré dans la vie monastique le 10 août 1753, voir *Cercetări filologice*, p. 21.

<sup>35</sup> « Le jardin des grâces », p. 53.

<sup>36</sup> « Le jardin des grâces », p. 55 et 58.

reçut, ici aussi, avec beaucoup de considération et de bienveillance et lui donna des secours importants. Il établit par une ordonnance que chaque contribuable donne, en dehors de l'impôt princier habituel, une *para* pour l'église du monastère de Xiropotam. Dapontès reçut encore une quantité de vêtements et d'objets sacerdotaux ainsi que d'autres choses avec lesquelles on aurait pu charger tout un navire <sup>37</sup>. Il reçut également un don personnel de six bourses <sup>38</sup>.

D'autres donations, qui n'ont pas été mentionnées dans « Le jardin des grâces », ont été aussi faites. C'est ainsi que quelques documents grecs qui nous ont été conservés montrent que le prince de Moldavie Ioan Teodor Calimah a donné annuellement 50 lei provenus des douanes princières et que quelques boyards de Valachie ont fait une donation de plusieurs terres au monastère de Xiropotam <sup>39</sup>.

De Valachie, Dapontès est parti à Constantinople et dans les îles de Chio, Samos, Psara, Scopélos et Eubée et, après avoir erré huit ans, il retourna le 11 septembre 1765 au mont Athos. Il surveilla la construction de la nouvelle église du monastère de Xiropotam et vécut le reste de sa vie dans ce monastère, en étudiant et en écrivant. Dapontès est mort le 4 décembre 1784 <sup>40</sup>.



Dapontès est l'un des plus féconds écrivains grecs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il a non seulement pris soin de la publication de certains services pour les saints et des œuvres de contenu religieux, mais il a aussi écrit des œuvres originales <sup>41</sup> en des milliers de vers, ayant une dilection spéciale pour les vers. Dapontès mélangeait souvent dans ses vers les choses sérieuses aux choses comiques, cherchant à attirer, de cette façon, l'intérêt du lecteur. En publiant ses œuvres, il n'envisageait aucun avantage matériel, mais seulement le plaisir de voir ses écrits publiés et lus. C'est

<sup>37</sup> « Le jardin des grâces », p. 89.

<sup>38</sup> Const. Erbiceanu, en visitant le monastère de Xiropotam, a trouvé là-bas, parmi les papiers autographes de Dapontès, une note dans laquelle figuraient les sommes accumulées dans les deux principautés, en tout 32 000 lei, voir *Cronicarii greci*, p. LXVIII.

<sup>39</sup> Les documents se trouvent à la fin du manuscrit autographe de l'œuvre de Dapontès Τράπεζα πνευματική (La table spirituelle), qui est conservée dans la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. gr. 581. Ces documents n'ont pas été publiés avec les autres papiers, lors de la publication de l'œuvre à Venise en 1778. Ils ont été traduits en roumain et publiés par Const. Erbiceanu dans « Biserica ortodoxă română », XI (1888), p. 338—347 et 410—416.

<sup>40</sup> Certains chercheurs affirment que Dapontès est mort en 1789 mais sans preuves à l'appui.

<sup>41</sup> Emile Legrand, qui fit différents voyages en Occident et en Orient pour compléter sa monumentale *Bibliographie hellénique*, a réussi à établir la bibliographie de Dapontès ; il l'a publiée dans les *Ephémérides daces*, vol. III, p. XXXIX—LXXXIV. Legrand mentionne 24 œuvres ; il faut ajouter à cette liste les suivantes : Κέρας Ἀμαλθείας et Ἀνδραγαθίαις Γεωργίου Καστριώτου.

pour cela que sa joie était grande lorsqu'il trouvait quelqu'un qui voulait bien publier son œuvre.

Beaucoup des œuvres de Dapontès sont publiées aux frais de certains boyards du pays ou dédiées à certaines personnes d'ici, même lorsque l'auteur vivait loin des deux Principautés Roumaines. C'est ainsi que l'œuvre Βιβλίον περιέχον τὰς ἱερὰς ἀκολουθίας... (Livre contenant les saints services ...), Bucarest, 1736, a été imprimée aux frais de Constantin Xipolitos, second logothète du prince Constantin Mavrocordato, et Λόγοι πανηγυρικοί... (Discours panégyriques), Venise 1778, ont été imprimés aux frais du grand *spătar* Iacovake Rizos. D'autres écrits parus pendant la vie de Dapontès ou après sa mort—tels Βίβλος ἱερὰ (Livre saint), Venise, 1746, Καθρέπτης γυναικῶν (Le miroir des femmes), Leipzig, 1766, Τράπεζα πνευματικῆ (La table spirituelle), Venise, 1778, Πατερικὸν (Recueil des dits des moines), Venise, 1780, Ἐξήγησις τῆς θείας λειτουργίας (Explication de la sainte liturgie), Vienne, 1795, Κῆπος χαρίτων (Le jardin des grâces), Athènes, 1880, et Paris, 1881, Θεάτρον βασιλικὸν (Théâtre royal), en manuscrit — ont été dédiés dans l'ordre donné plus haut aux personnes suivantes : Jean Mavrocordato, prince de Moldavie ; Hélène Mavrocordato, femme de Grégoire Calimachi, prince de Moldavie ; Constantin Dudescu, grand *vornic*<sup>42</sup> ; Césaire, évêque de Rîmnic ; Filaret, métropolitain de Valachie ; Alexandre Mavrocordato, fils de Jean Mavrocordato (les deux derniers livres).

Dapontès a beaucoup écrit, mais il n'a pas eu la possibilité de publier toutes ses œuvres ; quelques-unes ont paru après sa mort et d'autres sont encore inédites.

Nous trouvons parmi les œuvres demeurées sous forme de manuscrits quelques-unes ayant un contenu historique d'une réelle valeur. Dapontès a aimé et apprécié l'histoire et dans l'introduction qui se trouve à la tête de son œuvre Φανάρι τῶν γυναικῶν (Le fanal des femmes) il fait un fervent éloge de cette discipline. Il soutient, avec exemples, qu'il n'existe rien de « plus nécessaire » de « plus doux », de « plus positif qui vit et va vivre jusqu'à la fin des temps », de « plus honorable », de « plus glorieux », d'« utilité plus commune et plus aimé que l'histoire »<sup>43</sup>.

On trouve dans l'œuvre de Dapontès beaucoup d'informations intéressantes sur les Principautés. Ayant passé une partie de sa vie en Valachie et en Moldavie et occupé les postes de chef de la chancellerie princière et de *căminar*, il avait connu ces deux pays de très près et

<sup>42</sup> La dédicace adressée au grand *vornic* Const. Dudescu dans « La table spirituelle » ne se trouve qu'en manuscrit.

<sup>43</sup> Voir Const. Erbiceanu, *Un manuscris autograf al lui Chesarie Daponte* (Un manuscrit autographe de César Dapontès), « Biserica ortodoxă română », XVII (1893—1894) p. 519.

étudié la vie sociale du peuple roumain : chaque fois qu'il en trouve l'occasion, il parle de ce qu'il avait vu et vécu.

Dans un volume de lettres en vers <sup>44</sup>, Dapontès dit que les boyards sont des hommes tachés de sang, des bêtes féroces, parce qu'ils ont pris l'argent et les terres des pauvres gens (p. 16), et que ces boyards inhumains, cruels et tyranniques doivent recevoir leur punition (p. 18). L'ancien *căminar* condamne la façon dont se comportaient tous les boyards de Valachie et de Moldavie, grands et petits, avec les gens du commun ; ils n'employaient que les mots « măi » (eh !) et « bre » (toi) ainsi qu'une quantité d'injures et de blasphèmes ; il demande la pitié de Dieu afin que la terre ne s'ouvre et ne les engloutisse (p. 49—50).

Notre historien stigmatise l'arrogance du grand *hatman* de Moldavie Răducanu Racovitza et montre que les boyards <sup>45</sup> ne doivent pas être présomptueux et mépriser les petites gens et il accompagne ses conseils de récits utiles. L'auteur rappelle le proverbe grec qui dit que si leur nez allait tomber, ils ne se baisseraient pas pour le relever (p. 26). Il condamne aussi le luxe des boyards qui s'habillent de fourrures et se couvrent de différents bijoux et pierres précieuses (p. 43).

Dapontès dit que les boyards de son temps ne pouvaient se comparer avec ceux du temps de Brancovan, « le siècle d'or », et il ajoute : « nous nous appelons maintenant boyards sans le mériter, étant donné que nous sommes les serviteurs des vices et les esclaves des passions » (p. 51). Il condamne l'envie, l'avarice, la vanité et il conclut son discours contre la présomption en montrant au *hatman* Răducanu Racovitza que ce n'est que par l'humilité et la persévérance que quelqu'un peut s'élever.

Dans sa lettre sur la vanité du monde, l'auteur invite le prince, les évêques, les boyards, les prêtres, les marchands, les artisans et le peuple tout entier à aller au cimetière et à voir les tombes pleines d'ossements et de poussière. Là-bas on ne trouve ni trônes, ni sceptres, ni richesses, ni luxe, ni plaisirs. Là-bas on ne peut distinguer les princes des bergers, les mains qui tenaient des objets d'or de celles qui tenaient une bêche, ceux qui portaient des vêtements princiers de ceux qui portaient des haillons, les boyards des paysans, les riches des pauvres, les oppresseurs des opprimés ; tous sont une noire poussière, aucune différence. Dapontès conclut en montrant que les hommes doivent cesser leurs mauvaises actions et vivre amicalement et en amour.

<sup>44</sup> Le volume a paru sous le titre : Ἐπιστολαὶ διὰ στίχων ἀπλῶν κατὰ τῆς ὑπερηφανίας καὶ περὶ ματαιότητος κόσμου. Συντεθεῖσαι παρὰ Κωνσταντίνου Δαπόντε, τοῦ μετονομασθέντος Καισαρίου (Lettres en vers simples contre l'arrogance et sur la vanité du monde, composés par Constantin Dapontès, nommé ensuite César), Venise, 1776.

<sup>45</sup> Il se considère lui-même un boyard, étant donné qu'il eut le rang de *căminar*.

Dans une autre œuvre<sup>46</sup>, notre chroniqueur se souvient de nouveau de la Valachie et de la Moldavie. À l'occasion d'un voyage fait en 1756 — 1760 dans les deux Principautés, Dapontès eut la possibilité de faire la comparaison entre la situation d'alors et celle du passé, lorsqu'il avait vécu et vu beaucoup de choses dans les deux pays. Il fut impressionné par la situation déplorable de ces pays. Dans une lettre adressée en 1760 au grand *vornic* Constantin Dudescu<sup>47</sup>, Dapontès présente la vie du peuple roumain d'une façon très colorée. Après avoir montré qu'on commet beaucoup de vols et d'injustices dans les villes et les villages de Valachie, que l'envie et la cupidité règnent partout, que la vanité est à l'honneur, que la sagesse est foulée aux pieds, que l'amour du prochain n'existe plus, etc., il ajoute : « c'est pour cela que les règnes ne durent maintenant qu'une année et les règnes coûtent des milliers de bourses, tandis que les *mucarers* coûtent des centaines de bourses. C'est pour cela que maintenant tu sèmes dix et tu récoltes un ».

Notre historien demande, plus loin, au grand *vornic* Dudescu d'aller à Tîrgoviște, où il pleurera certainement quand il verra le célèbre siège de l'ancien règne, avec son grandiose palais princier désert, et avec le jardin plein de ronces ; il l'invite à visiter le pays, à voir les souffrances du peuple et à entendre les appels des paysans, les protestations des frères affamés, les pleurs des femmes et les lamentations des pauvres. « Nous mangeons, nous buvons et nous dormons, pendant que nous détruisons nos frères », dit Dapontès. Il ajoute encore que si les Brancovan, les Văcărescu et les Dudescu rencontraient leurs ancêtres, ceux-ci auraient honte et déclareraient qu'ils ne sont pas les parents de tels enfants<sup>48</sup>.

Dans son « Histoire géographique », l'auteur nous donne aussi une courte description géographique de la Valachie et de la Moldavie. Il y parle de la ville renommée de Bucarest baignée par la Dimbovița, qui contient de l'or, recueilli par les tziganes, des beaux monastères de Valachie et d'Olténie, de l'hôpital Colțea. Faisant une comparaison entre la Valachie et la Moldavie, il trouve que la Moldavie a un climat plus sain, ainsi que des bœufs plus grands et plus beaux, très recherchés en Hongrie et en

<sup>46</sup> Il s'agit de Γεωγραφική Ιστορία (Histoire géographique), restée inédite.

<sup>47</sup> En 1758 Dapontès dédie son œuvre Τράπεζα πνευματική (La table spirituelle) au même boyard. La dédicace ne se trouve que dans son manuscrit autographe et n'a pas été reproduite dans le livre imprimé vingt ans après à la typographie de Nicolas Glykis de Venise. Dapontès loue la générosité du boyard roumain et ajoute : « je suis écrasé par ton amour, esclave de tes dons et de tes vertus », voir Constantin Erbiceanu, *Constantin Daponte, numit Chesarie din călugărie* (Constantin Dapontès nommé César dans la vie monastique), « Biserica ortodoxă română », XI (1888), p. 421.

<sup>48</sup> Voir « La table spirituelle » Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. gr. 581, f. 437—449.

Pologne, mais que la terre de Valachie est plus fertile. La ville de Jassy est plus petite que la capitale de la Valachie, ne possédant qu'un nombre de cinq mille maisons, par rapport aux quinze mille que possède Bucarest. La population de Valachie est également plus grande, et Dapontès ajoute que du temps de Brancovan elle était de 700 000, tandis que du temps de Constantin Mavrocordato seulement de 400 000<sup>49</sup>.

Dans une autre œuvre, *Ἐπιτομή νοητῶν* (Des fleurs à la compréhension de tous), datant de 1768, nous trouvons certaines informations concernant les monastères de Moldavie et de la Valachie consacrés à S<sup>te</sup> Marie, ainsi que la création d'une typographie à Bucarest<sup>50</sup>.

Dapontès n'oublie pas la Valachie et la Moldavie ni même dans les canons composés par lui. En parlant dans l'un d'eux des choses les plus exceptionnelles rencontrées par lui dans différents pays, il mentionne, se rapportant à la Valachie, les griottes, le *cașcaval* (sorte de fromage), la richesse en miel et en sel, les monastères travaillés avec art, le monastère Colțea de Bucarest avec son clocher et son horloge, qui ressemble à celui de la basilique S<sup>t</sup>-Marc de Venise. En parlant de la Moldavie, il mentionne les bœufs, le miel, la cire, les chiens de chasse, les monastères travaillés avec art et ainsi de suite<sup>51</sup>.

La chronique qui porte le titre d'« Ephémérides daces » est l'œuvre dans laquelle Dapontès ne s'occupe que des Principautés Roumaines. Le lecteur trouvera dans notre introduction à la nouvelle édition des

<sup>49</sup> Emile Legrand a publié le texte de Dapontès dans *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1881, III, p. 252—258; Const. Erbiceanu a traduit ce texte en roumain et l'a publié dans « Biserica ortodoxă română », XIV (1890—1891), p. 356—360.

<sup>50</sup> Voir les fragments publiés par A. Papadopoulos-Kerameus et traduits par Gh. Murnu dans Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. 253—292. Nous n'avons pas eu la possibilité de consulter l'article de N. A. Bees, Τὰ « Ἀνοθη τοῦ Κ. Δαπόντε », publié dans « Νέα Ἐστία », XXXII (1942), fasc. 373, p. 13—23.

<sup>51</sup> Voir *Ἐπιτομή νοητῶν*..., Venise, p. 107—116; « Le jardin des grâces », p. 254—258. Le canon a été traduit en langue roumaine par Const. Erbiceanu, « Biserica ortodoxă română », XIV (1890—1891), p. 361—366.

Euthimios Soulogiannes s'est occupé récemment, tout spécialement, de ce canon de Dapontès, qui jouit d'une circulation plus grande; nous en avons aussi, en dehors de l'impression, quelques copies en manuscrit. Soulogiannes publie sous le titre : *Καίσαρος Δαπόντε, Κανὼν περιεκτικὸς πολλῶν ἐξαιρέτων πραγμάτων* (César Dapontès, Canon contenant des choses remarquables), Athènes, 1967, un nombre de huit odes. Le chercheur grec a ajouté à la fin un glossaire; quelques mots sont expliqués d'une manière peu satisfaisante. Βούτκα, par exemple, est le terme roumain *butcă* et n'a aucune liaison avec la *volca* russe. Les boyards du temps de Dapontès utilisaient pour leur promenade une espèce de voiture qui s'appelait *butcă*; il est donc question ici d'une voiture et non d'une boisson!

Nous voulons également rappeler qu'il existait à Bucarest un monastère renommé, qui portait le nom de Colțea et était *ἀξιόθεατον* (digne d'être vu). Ce monastère avait un haut clocher et c'est pour cela que Dapontès le comparait à celui de S<sup>t</sup>-Marc de Venise.

L'historien grec parle aussi des *κολοιοί οἱ μαρμαρινοί*, qui étaient une espèce de harengs et que l'on pêchait dans la mer de Marmara (Propontide), d'où leur nom de *μαρμαρινοί*.

« Ephémérides daces », qui paraîtra bientôt, une analyse très détaillée de cette chronique sous le rapport des informations d'ordre politique et social interprétées selon les principes du matérialisme historique ; c'est la raison pour laquelle nous nous limiterons d'affirmer que la chronique de Dapontès, malgré tous ses défauts, comble une lacune dans l'historiographie roumaine, étant donné que nous ne trouvons dans aucune autre chronique autant de détails précieux sur les événements historiques qui eurent lieu à cette époque (1736—1739) dans les deux pays.

## LES RELATIONS LITTÉRAIRES ROUMANO-BULGARES PENDANT LA PÉRIODE 1878—1916 (I)

ELENA SIUPIUR

Dans la large sphère des relations culturelles des peuples roumain et bulgare, les relations littéraires viennent s'y inscrire, avec un rôle secondaire, depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> s. et jusque vers 1878.

Le stade actuel des recherches concernant les relations littéraires roumano-bulgares nous montre que pendant la période indiquée elles présentent quelques traits majeurs que l'on peut définir comme suit :

1. Ces relations ne sont que sporadiques et ne franchissent pas la limite de la simple « information » dans le but d'approfondir le phénomène littéraire proprement dit. Les faits qu'on y relate s'encadrent, en somme, dans l'effort accompli par les deux peuples sur le plan politique.

2. La connaissance réciproque est due surtout à l'existence sur le territoire roumain de quelques collectivités bulgares dont les préoccupations étaient amplement connues dans les milieux roumains, qui, à leur tour, contribuèrent à la formation intellectuelle de celles-là.

Après 1878, les relations entre les deux peuples évoluèrent sur les coordonnées créées par une époque de paix se caractérisant par l'organisation interne des Etats, par l'institution d'un processus de culture, par une collaboration sur des plans multiples des Etats se trouvant dans la même zone du continent. Dans de telles conditions, les relations littéraires ne pouvaient que s'intensifier et gagner un caractère de diversité, en même temps que de continuité.

Trois aspects se détachent de l'étude, considérés dans ses grandes lignes, concernant la période 1878—1916 :

1. La société bulgare se montrait à cette époque profondément préoccupée par la connaissance, l'analyse et la détermination de la période appelée « de la renaissance bulgare ». Etant donné qu'une partie considé-

rable des documents ayant trait à ladite période se trouvait en Roumanie — où demeurerait toujours vif le souvenir des nombreuses initiatives, actions et réalisations qui, toutes, avaient contribué à l'accomplissement de cette « renaissance » —, il est, par conséquent, tout naturel que les intellectuels bulgares, dont les historiens et les gens de lettres en premier lieu, en aient appelé aux documents écrits, figuratifs ou oraux conservés sur le territoire roumain.

2: Bien que profondément attachée à la tradition, la société bulgare se portait aussi vers les questions d'ordre contemporain et leur solutions. Ce fut même le point de départ des relations d'ordre culturel — implicitement donc littéraires — entre les deux peuples, pendant la période 1878—1916.

3. Prises dans de telles coordonnées, les relations culturelles roumano-bulgares vont engendrer un phénomène extrêmement intéressant, fondamental même pour notre recherche : celui de l'orientation des relations littéraires vers un domaine qui leur soit propre, spécifique. Ce phénomène, envisagé comme tel, ouvrira les perspectives d'une recherche concernant l'histoire littéraire proprement dite.

Enfin, convient-il de relever le fait que la période en cause (1878 — 1916) contient les prémisses des relations littéraires roumano-bulgares contemporaines.

#### *Stade actuel des recherches.*

L'historiographie roumaine et étrangère concernant les rapports roumano-bulgares ne s'occupe — bien que relativement riches — que de manière sporadique et surtout inégale et incomplète de la période 1878 — 1916. Une comparaison entre l'historiographie concernant la période de la « renaissance bulgare » (1762 — date de l'édition définitive de l'« Histoire slavo-bulgare » de Païse Hilendarski — et 1878 — date du traité de paix de San-Stefano) et celle qui s'occupe de l'époque suivante le prouve avec évidence. On y constate une diminution considérable de l'intérêt des recherches touchant les relations roumano-bulgares pendant ces presque quatre décennies (1878—1916). Le fait semble être dû à plusieurs causes. D'une part, le traité de paix de San-Stefano marque la fin d'un chapitre de l'historiographie, les rapports des deux peuples perdant en partie du climat de « haute tension » qui leur avait été propre au milieu du XIX<sup>e</sup> s.; d'autre part, les tendances diversifiées des deux cultures imposent à la recherche des moyens d'investigation nouveaux et soulèvent de nouveaux problèmes. Par ailleurs, l'aspect politique, lequel, par le passé, avait été prépondérant, demeure maintenant dans l'ombre, ce qui porte les chercheurs à se pencher sur le développement, l'extension et

surtout l'approfondissement de ces aspects nouveaux dont se vêtent d'habitude les relations pacifiques entre peuples voisins. Le fait que la période antérieure à 1878 avait attiré en grande partie l'attention des historiographes n'est que le résultat de l'apparition en Bulgarie, après la Guerre de l'Indépendance, d'un mouvement culturel qui, encore de nos jours, attire la recherche. En effet, il s'agit, avec nécessité, d'entreprendre la détermination de l'image de la « renaissance bulgare » sur la base des documents et des matériaux se trouvant dans les pays où les émigrants bulgares avaient déployé leur activité<sup>1</sup>. L'intérêt des historiens bulgares se porte donc avec intensité vers l'édification de l'histoire du mouvement de la « renaissance bulgare », dans tous ses détails et avec toute sorte de données biographiques et bibliographiques concernant les personnalités du mouvement, les comités, les associations politiques et culturelles, les actions littéraires, politiques et en général de culture. À côté des sources bulgares, ils utilisent aussi celles qui se trouvent dans notre pays, en appellent aux mémoires, aux documents, à la correspondance de Zamfir Arbore<sup>2</sup>, de Dobrogeanu-Gherea<sup>3</sup>, du docteur Russel-Suzildovski<sup>4</sup>, aux archives et à la presse roumaine<sup>5</sup>, pour y recueillir des témoignages se rapportant au mouvement bulgare des émigrants de Roumanie. Les chercheurs roumains, à leur tour, suivent en une certaine mesure cette orientation des historiens bulgares.

<sup>1</sup> Russie, Roumanie, Turquie (Constantinople), Autriche, Yougoslavie.

<sup>2</sup> A la suggestion des historiens bulgares, Z. Arbore écrit *Umbrela celor dispăruți* (Ombres des disparus) (mémoires concernant les personnalités de l'émigration bulgare). Le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Cyrille et Méthode de Sofia, Arch. Hist. II, B 2409, n° 26. A été publié par la suite dans « Balcania », Bucarest, 1938, n° 1. Une riche correspondance sur le même thème existe entre Z. Arbore et I. D. Šišmanov (1900—1914); elle concerne des informations sur H. Botev, L. Karavelov, S. Neceaev, Z. Stoianov, qu'Arbore avait connus personnellement. V. Sofia, Arch. de l'Académie (AA), f. 11, op. 3, n° 45.

<sup>3</sup> En 1911, G. Bakalov demande à Gherea des informations sur Botev.

<sup>4</sup> V. correspondance Arbore-Šišmanov.

<sup>5</sup> Dès la fin du siècle dernier, K. Tankov commença à recueillir, à Bucarest, les documents concernant l'émigration bulgare. En 1891, il envoie à I. D. Šišmanov l'étude *Официално романо-турски документи по минаването на Христо Ботевата чета през Дунава 1876 в* (Documents officiels roumano-turcs concernant le passage du Danube en 1876 par la bande de Hristo Botev), qui a été publiée dans *СНУК*, 1891, tome XVIII, pp. 1—126. En 1900, toujours dans « Sbornik », on a publié la seconde étude de Tankov, *26 писма на Васил Левски* (26 lettres de Vasil Levski) (*СНУК*, XVI—XVII); en 1898, K. Tankov publie *Няколко думи за Д. Великин* (Quelques mots sur D. Velixin) dans « Bălgarska Sbirka », (BS), t. VI, pp. 530—537. Aussi dans BS, un autre émigrant de Roumanie, Pantelei Kisimov, commença la publication de *Исторически работи. Моите спомени за емигрантството* (Problèmes historiques. Mes souvenirs sur l'émigration), 1896—1897—1898—1899, dans différents numéros de la revue. P. Kisimov fera paraître ensuite un livre *Моите спомени. История със писма и документи* (Mes souvenirs. L'histoire, avec lettres et documents) Sofia, 1898. Ivan Kasabov, autre émigrant en Roumanie, procède de la même manière. La recherche roumaine, en recueillant le message, commence à publier des documents concernant l'émigration bulgare en Roumanie. Nous nous rappellerons que N. Iorga avec *Un act românesc privitor la începutul culturii bulgare: Dr. Verone* (Un acte roumain concernant les débuts de la culture bulgare: le D<sup>r</sup> Verone), Bucarest, 1914. Cette action continue encore de nos jours sur les deux bords du Danube.

De plus, le fait qu'il n'existe pas d'interruption des rapports roumano-bulgares entre la période allant de 1860 à 1878 et la suivante, mais simplement une « mutation » d'accent — celle-là même qui naîtra les tendances diversifiées dont nous parlions ci-dessus — oblige les historiens à contourner l'étape plus ancienne et à définir tout d'abord les relations politiques qui lui étaient propres et qui allaient constituer les prémisses des relations culturelles de plus tard.

Si l'on examine les études des relations roumano-bulgares parues jusqu'à présent dans les deux pays, on distingue deux catégories de préoccupations, à savoir : d'une part le groupe des études de caractère général, orientées vers la synthèse, et d'autre part, le groupe de celles qui se portent vers les problèmes de littérature comparée roumano-bulgare. Jusqu'à nos jours, l'ouvrage le plus vaste du premier groupe demeure l'œuvre de Nicolae Iorga *Istoria statelor balcanice în epoca modernă* (Histoire des Etats balkaniques à l'époque moderne)<sup>6</sup>. Cinquante ans plus tard, N. Ciachir publie *România în Sud-Estul european* (La Roumanie dans le Sud-Est européen)<sup>7</sup>, ouvrage qui reprend quelques détails pleins de signification pour les différentes étapes de l'histoire politique de cette zone de l'Europe. Enfin, en s'ajoutant à des études de moindre importance, l'ouvrage d'E. Bâldescu *Din istoria legăturilor revoluționare româno-bulgare : 1909—1916* (De l'histoire des rapports révolutionnaires roumano-bulgares : 1909—1916)<sup>8</sup> — dont les thèmes sont nettement circonscrits — complète le tableau de l'historiographie roumaine concernant l'ensemble des relations roumano-bulgares des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et dénote un intérêt notamment documentaire pour le domaine politique et diplomatique en offrant aux chercheurs des relations culturelles quelques points de repère utiles.

Il convient de souligner, comme particulièrement précieuse pour notre étude, la constatation — relevée d'ailleurs aussi dans les travaux précités — que les intellectuels ont joué un rôle actif, sinon dans la naissance, du moins dans le maintien des rapports culturels, jusque dans les moments politiques les plus critiques, tels que furent, par exemple, les années de la première guerre mondiale.

Plus nombreux sont les ouvrages d'histoire littéraire (articles, études, quelques monographies) parus au XX<sup>e</sup> siècle. Dans l'entre-deux-guerres, la recherche roumaine se limite à deux ouvrages : *Mihail Eminescu în limba bulgară* (Mihail Eminescu en langue bulgare)<sup>9</sup> et *Ivan Vazov în România* (Ivan Vazov en Roumanie)<sup>10</sup>, les deux par Alexandre Iordan.

<sup>6</sup> N. Iorga, Bucarest, 1913.

<sup>7</sup> Bucarest, Ed. Politică, 1968 ; comprend la période 1848—1886.

<sup>8</sup> Bucarest, Ed. Științifică, 1967.

<sup>9</sup> « Convorbiri Literare », Bucarest, 1939, n<sup>os</sup> 6—9, pp. 1133—1142.

<sup>10</sup> Ibid., 1940, n<sup>os</sup> 7—12, pp. 679—701.

Ces études traitent d'une période considérablement plus étendue que celle que nous nous sommes proposée d'examiner ; ainsi, par exemple, l'analyse des traductions en langue bulgare des poésies d'Eminescu se poursuit jusque vers 1939 ; les conclusions de l'auteur des deux études soulignent l'intérêt et l'appréciation qu'a suscitées et continue de susciter l'œuvre du grand poète roumain parmi les Bulgares.

L'historiographie bulgare concernant la période 1878—1916 est plus sommaire que la roumaine. Deux articles seulement ont été écrits de 1918 à 1944 : « La littérature roumaine en Bulgarie »<sup>11</sup> et « La littérature bulgare en Roumanie »<sup>12</sup>, les deux de Vasile Hristu, de même qu'une étude plus ample due à Petar Hristoforov sur *Les débuts littéraires d'Ivan Vazov. Etude d'influence*<sup>13</sup>. Si les deux premiers articles ne font que passer brièvement en revue quelques traductions des deux littératures et, comme tel, se maintiennent à un niveau informatif, l'étude de Hristoforov, par contre, soulève une série de problèmes intéressants : l'auteur y analyse l'influence exercée sur la poésie de Vazov par les poètes roumains Grigore Alexandrescu, Dimitrie Bolintineanu et Vasile Alecsandri et y recherche le degré de connaissance qu'avait le poète bulgare de la langue et la littérature roumaines, en étudiant aussi le milieu culturel dans lequel avait évolué Ivan Vazov. Hristoforov se penche également sur des questions d'ordre plus général : ce qui, plus particulièrement, constituait les préoccupations des émigrants bulgares de Roumanie, quelle était leur réceptivité à l'égard de la littérature roumaine, quelles étaient les directions vers lesquelles évoluait la culture roumaine au XIX<sup>e</sup> s., etc. Mais, l'auteur accorde un rôle exagéré aux influences, reléguant dans l'ombre le climat spécifique de la culture bulgare et réduit les possibilités d'établir les similitudes d'inspiration, ce qui, en fin de comptes, minimise l'originalité même de Vazov.

Plus nombreuses, les études roumaines d'après 1944 apportent une contribution intéressante à la connaissance des relations littéraires roumano-bulgares. Arrêtons-nous, plus longuement, sur l'ouvrage *Răspîndirea noii literaturi bulgare în România pînă la 1944* (La diffusion de la nouvelle littérature bulgare en Roumanie, jusque vers 1944)<sup>14</sup>, par Zl. Iuffu et D. Zavera. Les auteurs étendent leurs recherches sur une période très vaste : 1800—1944. C'est la première fois que l'on tente d'éta-

<sup>11</sup> *Ромънската литература в България* (La littérature roumaine en Bulgarie), dans « Zarea », Sofia, 1935, n° 4064.

<sup>12</sup> « Şantier », Bucarest, 1935, n° 11, p. 15 ; le même article paraît aussi dans « Zarea », 1935, n° 4070.

<sup>13</sup> Paris, chez Droz, 1938. En 1944, l'auteur publie en langue bulgare *Творческото развитие на И. Вазов. Ранни Влияния* (L'évolution créatrice d'Ivan Vazov. Influences précoces.), Sofia.

<sup>14</sup> *Разпространение на новата българска литература в Ромъния до 1944 г.* « Romanoslavica » (Rsl), IX, 1963, pp. 447—482.

blir des périodes dans le cadre des relations littéraires roumano-bulgares ; une première période s'achèverait sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, une seconde prendrait fin vers 1878, une troisième à la veille de la première guerre mondiale, enfin une quatrième en 1944. Mais les différences entre ces nombreuses périodes ne sont que peu marquées, les auteurs se contentant de les suggérer seulement, sur les bases d'un matériel d'information qui est, certes, plus riche pour les trois dernières périodes. Il faut néanmoins relever le fait que pour la première fois l'étape 1878—1916 est considérée comme une période distincte parmi les rapports roumano-bulgares. Contribution fondamentale en ce qui concerne la vision d'ensemble sur la diffusion de la littérature bulgare en Roumanie, cette étude ne résout pourtant pas d'importants problèmes théoriques, tels que la nature des causes qui déterminent le passage d'une période à l'autre, le rôle assigné à la position politique de la Bulgarie dans la création des rapports littéraires diversifiés entre les deux peuples, ou encore les causes qui ont justifié à la fin du siècle dernier une recrudescence de l'intérêt des milieux intellectuels roumains pour la littérature bulgare, etc. Citons également un dernier article traitant des relations littéraires roumano-bulgares, écrit par Constantin Velichi, intitulé *Poezia și proza lui Mihail Eminescu în limba bulgară* (La poésie et la prose de Mihail Eminescu en langue bulgare)<sup>15</sup>. Les recherches s'étendent de 1878 à 1965. Cette étude complète la recherche entreprise par Al. Iordan en 1939 concernant la propagation, à l'aide des traductions, de l'œuvre éminescienne en Bulgarie et fixe l'attention surtout par l'analyse critique de ces traductions.

Quant à l'historiographie bulgare d'après 1944, elle ne s'oriente que fort peu vers la période qui a suivi la Guerre de l'Indépendance. V. Valcev reprend le thème traité par Iordan : *Ivan Vazov în România*<sup>16</sup> pour mettre au jour l'information concernant la présence, dans la langue roumaine, de l'œuvre du poète bulgare, mais il est moins affirmatif que Hristoforov pour les influences de la poésie roumaine sur Vazov. Mentionnons également l'article d'Ilia Conev : *Svetoslav Milarov, cet inconnu*<sup>17</sup>, dans lequel l'auteur met en cause les questions liées à la deuxième émigration bulgare en Roumanie (1887) et analyse les différents aspects de l'activité culturelle de ce groupe d'émigrés bulgares.

Quelles sont, par conséquent, les conclusions que l'on peut tirer de l'analyse des ouvrages consacrés jusqu'à présent aux rapports culturels — inclusivement littéraires — roumano-bulgares ? La période qui nous

<sup>15</sup> « Romanoslavica », XII, 1965, pp. 209—233.

<sup>16</sup> « Romanoslavica », VI, 1962, pp. 133—147.

<sup>17</sup> *Непознатия Светослав Миларов* (Svetoslav Milarov, cet inconnu), dans « Literaturna Misal », 1968, n° 1, p. 68—83.

intéresse ici, à savoir celle de 1878 à 1916, bien que mentionnée dans quelques ouvrages, n'a pourtant pas fait l'objet d'une étude spéciale. La consignation des traductions réalisées dans les deux langues et des deux langues n'est pas complète. L'analyse de ces traductions n'est que fragmentaire. La consignation des résultats de l'échange littéraire entre les deux peuples se réduit à quelques cas particuliers. La position de l'intelligentsia bulgare à l'égard de la culture et de la littérature roumaine pendant cette période demeure presque non étudiée et l'apport des intellectuels au développement des relations roumano-bulgares ne fait pas l'objet d'une analyse de détail. Ces ouvrages ont pourtant le mérite d'avoir abordé, bien qu'inégalement, l'étude comparée des littératures modernes roumaine et bulgare, en dégageant de la sorte les perspectives d'une étude portant sur les cercles littéraires bulgares et roumains. Aussi, la voie d'une recherche solide, spécialisée et approfondie s'ouvre-t-elle aujourd'hui devant les spécialistes.

#### *Rôle de l'activité scientifique et des intellectuels.*

Le processus de renaissance et consolidation des Etats balkaniques a été accompagné d'un vaste déploiement de forces créatrices, de recherches passionnées dans différents domaines ouvrant de nouvelles perspectives à la culture nationale. Ce phénomène se retrouve aussi dans l'activité multilatérale de certaines personnalités, parmi lesquelles on compte des représentants de différentes disciplines entraînés dans une activité « encyclopédique » ; ce sont, pour ne rappeler que quelques noms de tous ceux qui se sont dédiés à une activité de large horizon et d'ambitieuse synthèse : pour la Roumanie — I. H. Rădulescu, B. P. Hasdeu et N. Iorga ; pour la Bulgarie — Vasil Aprilov, G. S. Rakovski. Ivan D. Šišmanov.

La fin victorieuse de la Guerre de l'Indépendance a facilité le déplacement de l'accent, posé sur la concentration intense des forces culturelles du Sud-Est européen autour d'un grand idéal politique, sur la nécessité de promouvoir une vaste action culturelle réformatrice. Celle-ci a bientôt couvert tous les domaines, à commencer par le développement des sciences sociales, ce qui a engendré la parution, toujours plus considérable, de périodiques spécialisés.

Mais la spécialisation n'a pas anéanti l'activité « encyclopédique », laquelle, de nos jours, est orientée vers la reconstitution de l'histoire culturelle et du développement de la vie intellectuelle. Nous considérons que l'on peut parler d'une conception « encyclopédique-scientifique »<sup>18</sup>, qui,

<sup>18</sup> Al. Dușu, *Enciclopedia românească* (La modalité encyclopédique roumaine), dans *Explorări în istoria literaturii române* (Explorations à travers l'histoire de la littérature roumaine), Bucarest, E.P.L., 1969, pp. 9-15.

pour ne pas constituer le trait absolu et unique de l'époque, ne s'en révèle pas moins comme un trait puissant de l'évolution culturelle balkanique. Elle fait valoir l'accomplissement d'un effort important dans le cadre de l'action culturelle partie, en premier lieu, d'une nécessité, mais aussi d'un sentiment de récupération qu'éprouvent les nations situées dans la zone sud-est européenne. Chaque chercheur, pour atteindre les résultats escomptés dans le domaine qui l'intéresse, doit, à lui seul, traverser presque tous les autres domaines tangentiels. De plus, il faut remarquer que la science de l'histoire, qui touche à tous les domaines de la vie d'un peuple, cultive pour ses recherches la modalité que nous appellerions aujourd'hui « encyclopédique-interdisciplinaire ». Par exemple, dans les relations roumano-bulgares de l'époque, c'est l'histoire, justement, qui, avec toutes ses branches, constitue l'objet principal des contacts scientifiques-culturels. Naturellement, et inévitablement, la conception encyclopédique apparaît aussi bien sur le plan général, de peuple à peuple, que sur le plan individuel, c'est-à-dire sur l'étendue du rayon d'action d'un seul être. C'est ce que nous verrons plus loin.

La modalité encyclopédique de la connaissance réciproque dont nous devons dégager les relations littéraires roumano-bulgares est déterminée à l'époque donnée par deux facteurs plus importants : 1. le développement dans les deux pays des sciences sociales jusqu'à un niveau dépassant de beaucoup les étapes antérieures et qui sollicite tous les domaines de la culture ; 2. la prise de conscience des nombreux contacts culturels roumano-bulgares, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'indépendance nationale et surtout pendant la période de la renaissance culturelle-nationale.

Nous sommes d'avis que la période 1878—1916 pourrait être partagée en trois étapes, compte tenu de l'intensification graduelle des relations culturelles-littéraires et de l'évolution du contenu de ces relations. De la sorte, la première étape se situe entre 1878 et 1893 ; la deuxième, entre 1893 et 1903 ; la troisième, de 1903 à 1916.

Par conséquent, nous constatons que la première étape, après 1878, se déroule sous le signe des relations roumano-bulgares se développant dans le domaine scientifique. Les matériaux des archives<sup>19</sup>, ceux des publications périodiques<sup>20</sup> de cette époque, nous dévoilent une conjonction spectaculaire des forces scientifiques roumaines et bulgares se manifes-

<sup>19</sup> Sofia, Arch. Hist. de la Bibl. Cyrille et Méthode (AIBKM) ; Arch. de l'Académie Bulgare des Sciences (AA) ; Arch. de l'Etat de Bucarest (AS) ; Bibl. Acad. Roumaine, manuscrits (BARms). Nous mentionnons qu'à Bucarest nous n'avons pas toujours trouvé les pièces qui auraient dû exister dans le cadre de la correspondance respective.

<sup>20</sup> Dans CHYK (« Sbornik za narodni umotvorenja i knijnina », Sofia, I, 1887. Parait sous l'égide du ministère de l'Instruction et est dirigé par I. D. Šišmanov pendant toute la période de son apparition) ; 1893, dans BP, 1893—1895 (« Bălgarski Pregled », revue de science et littérature, Sofia, I, 1893, dirigée aussi par I. D. Šišmanov) ; dans « Mir », 1895, dans « Convorbiri literare », 1897—1911, etc.

tant sous les formes les plus diverses : voyages scientifiques <sup>21</sup>, échanges organisés de publications <sup>22</sup>, traductions <sup>23</sup>, exposés et comptes rendus <sup>24</sup>, recherches comparées <sup>25</sup>. De l'abondante correspondance trouvée <sup>26</sup>, nous détachons des dizaines de noms qui, durant trois décennies (env. 1880—1916) ont sollicité et envoyé des informations, des périodiques, des livres, des copies de documents, de nombreuses pages en copie destinées aux collègues d'au-delà du Danube <sup>27</sup>; des libraires, des bibliothèques <sup>28</sup>, des personnes privées ont été sollicités pour envoyer des matériaux et des informations du domaine du folklore, de l'histoire, de la philologie, de l'ethnographie, de la démographie, de la sociologie, de l'archéologie, de la littérature.

<sup>21</sup> En 1887, D. D. Agura et Liubomir Miletič du groupe du « Sbornik » font un voyage scientifique en Roumanie, à la suite duquel ils publient *Бележки от едно научно пътуване в Ромъния. Дакоромъните и тяхната славянска писменост* (Notes de voyage en Roumanie. Les Daco-Roumains et leur écriture slave) dans *СЪДЪРЖАНИЕ*, 1893; le voyage de I. D. Šišmanov de 1898 (v. aussi E. Siupiur, *Correspondance de I. D. Šišmanov, B. P. Hasdeu et I. Bianu*, dans « Revue des études sud-est européennes » (RESEE), t. VI, 1968, n° 2, p. 359); voyage de St. Romanski en Roumanie, en 1906, entrepris sur l'insistance de Šišmanov (v. Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1306); le voyage de Gr. Tocilescu, en 1897; voyage de Alexandre Tzigara-Samurçaș, en 1906 (v. *Muzele bulgărești față cu cele românești* (Les musées bulgares en comparaison des musées roumains), dans « Viața Românească », I, 1906, n° 10), etc.

<sup>22</sup> Entre *СЪДЪРЖАНИЕ* et « Revista pentru istorie, arheologie și filologie » (v. Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1333); entre « Arhiva » de Jassy et « Bălgarska Sbirka » (BS) et « Mir » (v. correspondance Bobcev-Bărbulescu); entre « Viața Românească » et « Bălgarska Sbirka », « Narodni Ucitel », « Hudojestvena Kultura », « Narodno Stopanstvo », etc.

<sup>23</sup> En 1897, « Convorbiri Literare » publia dans la traduction de Gh. Mărculescu l'étude de Šišmanov *Sarcinile și importanța etnografiei noastre* (Les tâches et l'importance de notre ethnographie) (v. aussi Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 925—926).

<sup>24</sup> En 1889, B. P. Hasdeu, dans un compte rendu (« Revista nouă », II, 1889, n° 10, pp. 398 et suiv.) salue l'apparition à Sofia du « Sbornik »; de même, à partir de 1895, dans « Convorbiri Literare » paraissent des comptes rendus et des notes sur les revues et les études bulgares; dans « Viața Românească », presque dans chaque numéro, on rencontre des comptes rendus, notes, informations concernant non seulement la littérature bulgare, mais aussi les études scientifiques (1906—1914). En Bulgarie, les revues « Bălgarski Pregled » et « Periodicesko Spisanie » rendent compte des publications et études roumaines (« Convorbiri Literare », « Anuarul Universității din București », articles et études de L. Șăineanu, Ion Bogdan, Titu Maiorescu, Ilie Bărbulescu) sous la signature de L. Miletič, Agura D., St. Romanski.

<sup>25</sup> V. les études de N. Iorga, I. D. Šišmanov, B. P. Hasdeu, Ion Bogdan, L. Șăineanu, Ilie Bărbulescu, St. Romanski, S. S. Bobcev, et autres.

<sup>26</sup> Correspondance entre scientifiques, journalistes, politiques, architectes, diplomates, gens de théâtre, musicologues, idéologues, critiques littéraires, fonctionnaires du ministère de l'Instruction. Toute la correspondance citée dans cette recherche ne concerne que des rapports d'intérêt culturel.

<sup>27</sup> V. E. Siupiur, *op. cit.*, pp. 354, 356.

<sup>28</sup> La librairie Soccec de Bucarest, Șaraga de Jassy, auxquelles fait appel I. D. Šišmanov; de même, la librairie Harrassowitz de Leipzig, qui vendait des livres roumains. (V. Sofia, AA, fonds 11, op. 3, n° 1394, corresp. avec Soccec; E. Siupiur, *op. cit.*, p. 356—357).

Remarquable de ce point de vue apparaît la correspondance du savant bulgare Ivan D. Šišmanov<sup>29</sup> et de son groupe<sup>30</sup> du « Sbornik » et de « Bălgarski Pregled »<sup>31</sup> avec Nicolae Iorga<sup>32</sup> et l'Institut d'Études Sud-Est européennes<sup>33</sup> fondé et dirigé par le savant roumain, avec Gr. Tocilescu et sa publication « Revista pentru istorie, arheologie și filologie »<sup>34</sup>, avec B. P. Hasdeu<sup>35</sup>, I. Bianu et la Bibliothèque de l'Académie Roumaine<sup>36</sup>, avec L. Șăineanu (Sainéan)<sup>37</sup>, Herman Anton<sup>38</sup>, Iuliu Zanne<sup>39</sup>, Moses Gaster<sup>40</sup>, Gh. Mărculescu<sup>41</sup>, B. Constantinescu<sup>42</sup>, Zamfir Arbore<sup>43</sup>.

De même, dignes d'attention, il convient de rappeler les rapports créés par l'entremise de l'Institut Roumain de Leipzig, dirigé par G. Weigand, institut qui, à partir de 1906, organise par le zèle de Šišmanov et Weigand une section de langue bulgare<sup>44</sup>. Cet institut a formé des générations de chercheurs du Sud-Est européen et c'est là qu'ont été établies les bases d'une longue collaboration entre maints savants roumains et

<sup>29</sup> Pour I. D. Šišmanov, voir G. Dimov, préface à I. D. Šišmanov, *Избрани произведения* (Œuvres choisies), Sofia, 1966 ; E. Sluipiur, *op. cit.*

<sup>30</sup> St. Romanski, L. Miletič, D. D. Agura, Ion Bogdan (v. Dan Mihail, *О научных румыно-болгарских связях в XIX века. Два письма Л. Милетича Богдану* (Sur les relations scientifiques roumano-bulgares. Deux lettres de L. Miletič à I. Bogdan), dans RESEE., I, 1963, n<sup>os</sup> 1-2).

<sup>31</sup> V. note 20.

<sup>32</sup> Sofia, AA, f. 11, op. 3, n<sup>os</sup> 330, 617, 618, 1003 ; v. aussi N. Iorga, *Oameni care au fost* (Hommes du passé), Bucarest, 1933, vol. III, p. 263.

<sup>33</sup> Sofia, AA, f. 11, op. 3, n<sup>o</sup> 618.

<sup>34</sup> Sofia, AA, f. 11, op. 3, n<sup>o</sup> 1333 ; v. E. Sluipiur, *op. cit.*, p. 359.

<sup>35</sup> E. Sluipiur, *op. cit.*

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> Sofia, AA, f. 11, op. 3, n<sup>o</sup> 1648 ; v. aussi I. D. Šišmanov, *op. cit.*, vol. II, pp. 63, 123, 125, 144.

<sup>38</sup> Sofia, AA, f. 11, op. 3, n<sup>o</sup> 1572 ; v. aussi I. D. Šišmanov, *op. cit.*, vol. II, p. 145 lignes 6-9 en haut.

<sup>39</sup> Sofia, AA, f. 11, op. 3, n<sup>o</sup> 559 (entre 1904 et 1907), concernant *Proverbe românești* (Proverbes roumains) de Iuliu Zanne (vol. I-IV) que celui-ci offre à des bibliothèques de Bulgarie.

<sup>40</sup> Sofia, AA, f. 11, op. 3, n<sup>o</sup> 327, 328.

<sup>41</sup> Sofia, AA, f. 11, op. 3, n<sup>o</sup> 925, 926. Gh. Mărculescu était employé de la Banque Impériale Ottomane de Roustchouk. La correspondance s'étend de 1897 à 1918. Il prenait de l'intérêt au folklore bulgare et aux études concernant le folklore. Il traduit en roumain (à l'intention de traduire aussi en français) du folklore bulgare (v. « Șezătoarea », 1896) ainsi qu'une étude de I. D. Šišmanov (v. note 23). Lui-même écrit un article sur le folklore bulgare par rapport à l'histoire des Roumains (« Conv. Literare », 1897). Il sollicite à Šišmanov une série de livres, en m<sup>me</sup> temps qu'il porte à ce dernier, à Bucarest, une série de matériaux.

<sup>42</sup> Sofia, AA, f. 11, op. 3, n<sup>o</sup> 449, concerne également des études de folklore.

<sup>43</sup> Sofia, AA, f. 11, op. 3, n<sup>os</sup> 45, 46, regarde l'activité des cercles de l'émigration bulgare de Roumanie, tout spécialement H. Botev, L. Karavelov, ainsi que les relations roumano-bulgares. De même, concerne un Dictionnaire bulgare-roumain édité par Z. Arbore et dont la préface est de Šišmanov (éd. 1909). La correspondance dure de 1903 à 1914.

<sup>44</sup> V. correspondance de Šišmanov avec G. Weigand et quelques étudiants roumains et bulgares de l'Institut Roumain de Leipzig ; Sofia, AA, f. 11, op. 3, n<sup>os</sup> 224, 225.

bulgares : Stoian Românski avec Th. Capidan<sup>45</sup>, Sextil Pușcariu<sup>46</sup>, N. Cartoian<sup>47</sup>, P. P. Panaitescu<sup>48</sup>, Ilie Bărbulescu<sup>49</sup>. S. S. Bobcev<sup>50</sup>, rédacteur de la publication « Bălgarska Sbirka », juriste, historien du droit et chercheur des rapports roumano-bulgares<sup>51</sup>, entretenait de fertiles contacts avec la science roumaine ; nous rappellerons ici ses relations avec le Séminaire d'Etudes des Langues Slaves de Jassy et avec son directeur Ilie Bărbulescu<sup>52</sup>, ses échanges de livres, les abonnements qu'il faisait pour le Séminaire à différentes publications périodiques<sup>53</sup>, les informations scientifiques qu'ils échangeaient, enfin sa correspondance avec N. Iogra<sup>54</sup>, N. I. Roman<sup>55</sup>, M. Emerit<sup>56</sup>, C. I. Draga<sup>57</sup> et l'Académie Roumaine<sup>58</sup>.

A partir de 1893<sup>59</sup> — année qui ouvre la seconde étape de la période donnée —, ces mêmes personnes, tout en continuant de s'occuper des problèmes d'ordre scientifique, commencèrent à s'intéresser aussi à la littérature roumaine et, respectivement bulgare, intérêt qui se cristallisa dans les formes classiques des relations littéraires — comptes rendus des revues de littérature<sup>60</sup> dans les pages de publications périodiques d'un niveau manifestement scientifique<sup>61</sup>, en même temps que comptes

<sup>45</sup> Sofia, AA, f. 130, n° 225 (fonds Românski) et Bucarest, BAR, fonds N. Iorga, 1907, A, lettre de Th. Capidan envers N. Iorga.

<sup>46</sup> Sofia, AA, f. 130, n° 288.

<sup>47</sup> Sofia, AA, f. 130, n° 271.

<sup>48</sup> Sofia, AA, f. 130, n° 228.

<sup>49</sup> Sofia, AA, f. 130, n° 166.

<sup>50</sup> Les relations de S. S. Bobcev — ancien émigrant en Roumanie, où il faisait paraître, avec D. K. Popov, un journal — sont très abondantes après 1878 ; une étude à part les concernant doit apparaître.

<sup>51</sup> *Ромъния и България* (La Roumanie et la Bulgarie) et *Ромъния и Балканите*. (La Roumanie et les Balkans), v. Sofia, AIBKM, fonds Bobcev, II D, 5950, II D, 5956.

<sup>52</sup> Sofia, AIBKM, fonds Bobcev, II D, 4192 — II DD, 4196 ; II D, 5830, LI D, 10380.

<sup>53</sup> Ibid., II DD, 5830.

<sup>54</sup> V. corresp. avec M. Emerit.

<sup>55</sup> Sofia, AIBKM, fonds Bobcev, II D, 4708 ; N. I. Roman était avocat à Constantza et s'occupait en outre de sa terre en Dobroudja.

<sup>56</sup> Sofia, AIBKM, fds. Bobcev, II D, 4372.

<sup>57</sup> Ibid. II D, 4356.

<sup>58</sup> Ibid. II D, 4166. Lettre de l'Académie Roumaine signée par I. C. Negruzzi (président) et Démètre Stourdza (secrétaire) ; (v. aussi correspondance avec I. Șîșmanov). Cette lettre était adressée à S. S. Bobcev, ministre de l'Instruction Publique de Bulgarie (en 1912).

<sup>59</sup> C'est à cette date que l'on enregistre les premières traductions de littérature roumaine, comptes rendus sur des revues littéraires roumaines. En même temps, en Roumanie, I. Bogdan et B. P. Hasdeu écrivent sur la nécessité d'établir une collaboration avec les savants bulgares : *Românii și bulgarii* (Les Roumains et les Bulgares), Bucarest, 1894 ; *Prieteni cu voie sau fără voie* (Amis, bon gré, mal gré) de B. P. Hasdeu, dans « *Literatura și Arta română* », V, 1900—1901, p. 67—69.

<sup>60</sup> « Conv. Literare ».

<sup>61</sup> « Bălgarski Pregled », 1893—94, n° 1, pp. 223—225.

rendus des études scientifiques de littérature comparée<sup>62</sup>, publication de traductions<sup>63</sup>, de bibliographies de certains écrivains<sup>64</sup>.

Pendant la troisième étape — après 1904 — l'intérêt pour la littérature étrangère ira de pair avec l'intérêt pour l'histoire, la philologie, le folklore, la sociologie, l'histoire littéraire se manifestant de plus en plus dans les pages des périodiques roumains et bulgares. Citons, dans ce sens, B. P. Hasdeu<sup>65</sup>, Ilie Bărbulescu<sup>66</sup>, Zamfir Arbore<sup>67</sup>, Ștefan Berechet<sup>68</sup>, S. Mehedinți<sup>69</sup>, I. D. Șišmanov<sup>70</sup>, St. Romanski<sup>71</sup>, S. S. Bobcev<sup>72</sup>, I. Penakov<sup>73</sup> et autres.

C'est le moment de rappeler un état de choses qui fait ressortir encore mieux « la modalité encyclopédique » des forces entraînées dans les relations littéraires roumano-bulgares à cette période. En effet, l'installation de Șišmanov à la tête du ministère de l'Instruction de Bulgarie

<sup>62</sup> I. Bogdan, *Cronici inedite* (Chroniques inédites), Bucarest, 1895; L. Șăineanu, *Istoria filologiei române* (Histoire de la philologie roumaine), Bucarest, 1892 (les deux dans BP, 1895, n° 1, p. 185; *Basmele românești...* (Les contes roumains...), Bucarest, 1895 (dans BP, 1895, n° 7, pp. 141—144) et autres.

<sup>63</sup> En 1895, St. Mirska traduit la légende *Piatra arsă* (La pierre brûlée) de Carmen-Sylva (dans « Semeino Ogniște », I, 1895, pp. 265—267).

<sup>64</sup> Lorsqu'en 1900 on publia la première traduction (faite en Bulgarie) de l'œuvre de Vlahuță, Nemo, son traducteur, y joint un exposé de la création de l'écrivain roumain.

<sup>65</sup> Il publie des articles concernant la littérature folklorique bulgare; dans ses conférences il parle des écrivains et des hommes de culture bulgares [*Literatura și arta română* (La littérature et l'art roumain), 1900].

<sup>66</sup> Il tient dans « Viața Românească » la rubrique consacrée à la littérature bulgare. A ce moment, Ilie Bărbulescu est celui qui réussit à faire le plus ample exposé de la littérature bulgare en Roumanie, v. « Viața Românească », 1908—1914.

<sup>67</sup> V. note 2.

<sup>68</sup> Eminent slaviste roumain qui a traduit des pages de littérature bulgare dans les colonnes de la revue « Drum drept » (1914).

<sup>69</sup> Directeur de « Convorbiri Literare », il sollicite souvent de Șišmanov des recommandations pour traduire différents morceaux et publie des études sur la littérature bulgare (V. sa correspondance avec I. D. Șišmanov).

On pourrait même parler d'un « accord ». Une lettre de Șišmanov, véritable programme de collaboration, a été publiée dans « Convorbiri Literare » sous le titre *Cum ar trebui să fie relațiile între bulgari și români* (Comment devraient être les relations entre Bulgares et Roumains), XLV, 1911, n° 3, pp. 303—306.

<sup>70</sup> Dans les milieux scientifiques des publications de Șišmanov se trouvaient de nombreuses personnes ayant traduit des pages de la littérature roumaine, avaient rédigé des comptes rendus et fait des présentations littéraires, à l'insistance de celui-ci. Șišmanov lui-même ne se contente pas seulement de stimuler les contacts avec la littérature roumaine, mais s'y intéresse avec insistance.

<sup>71</sup> Signale souvent des parutions littéraires roumaines, maintient de solides relations avec les hommes de culture et les gens de lettres roumains.

<sup>72</sup> S. S. Bobcev nous apparaît comme un vulgarisateur très actif de la littérature roumaine sur le territoire de Bulgarie, à en juger par le fait que presque la moitié des ouvrages roumains traduits dans ce pays (1878—1916) a été publiée dans la revue « Bălgarska Sbirka » dont il était le directeur, et qu'il était le pilier autour duquel gravitait la majorité, ou presque, des anciens émigrants bulgares de Roumanie, lesquels, à leur tour, entretenaient en permanence des rapports avec les cercles de culture et littéraires de notre pays.

<sup>73</sup> Pendant les années '905, on le trouve étudiant à Bucarest; a été encadré dans le mouvement socialiste de cette ville, a collaboré au journal bucarestois « Jos Despotizmul »; rentré en Bulgarie, il a maintenu ses rapports avec la littérature roumaine, dont, plus tard, il traduira de nombreuses pages (V. Sofia, AS, fds. I. Penakov, f. 130, op. 1, n°s 242, 234, 241, 141, 113).

déclenche une intensification des rapports de collaboration entre les deux pays sur les plans les plus divers : enseignement, presse <sup>74</sup>, théâtre <sup>75</sup>, musique <sup>76</sup>, organisation et dotation de musées <sup>77</sup>, édification d'écoles <sup>78</sup> et surtout l'organisation sur de nouvelles bases de l'enseignement <sup>79</sup>. Après qu'en 1904, donnant suite à l'invitation de Spiru Haret, I. D. Șișmanov visite la Roumanie <sup>80</sup> — qui, à ce moment-là, était sérieusement préoccupée de renouveler l'enseignement national à tous degrés <sup>81</sup> —, des visites réciproques de nombreux groupes de professeurs et instituteurs <sup>82</sup> ont été organisées dans les deux pays. C'est aussi à l'occasion de sa visite que Șișmanov, accompagné de tout une délégation, établit des relations officielles avec la presse roumaine, non seulement en vue d'une collaboration future — à quelle fin du reste un programme a été même

<sup>74</sup> Des accords d'échanges, des conventions, sont conclus entre les publications roumaines et celles bulgares (« Viața Românească », par exemple, avec « Mir », BS, etc.).

<sup>75</sup> Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1186, correspondance de I. D. Șișmanov avec I. Penescu, personnalité de la vie théâtrale de Jassy ; concerne la visite de la troupe du théâtre de cette ville à Sofia, sur l'invitation du ministre de l'Instruction (Șișmanov), en 1903, l'année de la fondation du Théâtre National de Sofia.

<sup>76</sup> Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1030. Une lettre par laquelle I. Șișmanov lui propose de prendre part au concours institué pour la meilleure composition de l'hymne national bulgare. D. D. Agura a fait aussi des démarches dans ce sens, attendu qu'il connaissait G. Muzicescu déjà depuis son séjour à Jassy (v. Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 3) ; de même, dans la correspondance d'Agura, on trouve une mention sur le concert de Kițu (?) à Plovdiv (v. Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 4) ; en 1904, à l'occasion de sa visite en Roumanie, I. D. Șișmanov est invité au Conservatoire de Bucarest pour assister aux examens (v. corresp. avec Malla, I, Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 897).

<sup>77</sup> Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1261 ; v. aussi la visite de Gr. Tocilescu et d'Al Tzigara-Samurcaș en Bulgarie.

<sup>78</sup> Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 898, corresp. de l'architecte roumain G. Mandrea avec Șișmanov (1904).

<sup>79</sup> V. correspondance de I. D. Șișmanov lors de sa visite en Roumanie et après avec Spiru Haret (Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1556, 1557), Lidia Dragomanova-Șișmanova (Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1951), E. Stătescu, directeur de l'école roumaine de Sofia (Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1422), V. Mestujan (Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 949), C. Dumitrescu, directeur de l'école d'art populaire de Curtea-de-Argheș (Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 469) et avec d'autres.

<sup>80</sup> En 1903, I. D. Șișmanov est nommé ministre de l'Instruction Publique. En 1904, sur l'invitation du ministre roumain Spiru Haret, Șișmanov, à la tête d'une délégation, se rend en Roumanie pour y faire une visite officielle ; à cette occasion, il discute des problèmes de la collaboration culturelle roumano-bulgare en tout domaine. La correspondance consignée et ses notes témoignent de la cordialité avec laquelle le ministre bulgare a été reçu et de l'attention avec laquelle on s'est penché sur toutes les propositions de collaboration qu'il a faites (v. Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1556, 1557 ; 84 ; 750 ; 748).

<sup>81</sup> V. aussi D<sup>r</sup> Gr. Antipa, *Cîteva cuvinte asupra necesității reorganizării învățămîntului nostru superior* (Quelques mots sur la nécessité de réorganiser notre enseignement supérieur), dans « Convorbiri Literare », XXXIX, 1905, n° 1, pp. 22—49 : « Nulle part que chez nous les questions d'organisation en toute branche d'activité ne sauraient être plus actuelles... Les pas que nous ferons devront être très grands, afin de retrouver, en peu de temps, ce que nous avons perdu pendant tant de siècles... » ; Gr. Antipa n'est pas le seul homme qui, à l'époque, pose des problèmes de réorganisation fondamentale, non seulement dans l'enseignement, mais dans tous les domaines culturels.

<sup>82</sup> V. Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 287 (corresp. avec Vlădescu) ; f. 11, op. 3, n° 500 (corresp. avec Dorasiev Luca) ; f. 11, op. 3, n° 503 (corresp. avec N. Dospevski) ; v. aussi la revue « Sovremenik », 1909, 1, n° VIII—IX, p. 532.

fixé <sup>83</sup>—, mais encore pour connaître de manière plus directe les modalités de travail et l'activité de la presse littéraire roumaine.

La présence, dans la vie littéraire-artistique de l'époque, de personnalités remarquables représentant la science et l'enseignement nous est signalée par un aspect caractéristique, à savoir que la plupart des revues et publications dites littéraires <sup>84</sup> étaient dirigées par ces personnalités <sup>85</sup>; or, c'est justement autour de ces revues qu'étaient centrées les forces les plus dynamiques des rapports littéraires <sup>86</sup>.

En conclusion, on peut donc affirmer qu'après 1878 les relations littéraires roumano-bulgares se sont établies et ont évolué par l'entremise directe des cadres scientifiques et didactiques. En effet, ce n'est que très rarement que l'on rencontre dans le processus de cristallisation des relations littéraires roumano-bulgares jusque vers 1916 des écrivains ou des critiques littéraires. Les traducteurs eux-mêmes <sup>87</sup> étaient rarement des gens de lettres; c'était plutôt des médecins, des philologues, des personnalités politiques, des idéologues ou des critiques du mouvement socialiste, etc. Aussi bien, pouvons-nous dire que dans la formation des relations littéraires roumano-bulgares les facteurs directs et actifs n'ont pas été les prosateurs, les poètes, les critiques, les hommes enfin entièrement voués à la littérature, mais ces hommes de vaste horizon culturel, attirés par une diversité plus ou moins grande de problèmes.

Petit à petit, pourtant, par suite des acquisitions faites à tous ces différents domaines, les relations littéraires tendent vers une indépendance qui finira par les vêtir de formes propres; ces formes, en les expérimentant, mènent en fin de comptes à une spécialisation et à la création d'une catégorie à part d'intellectuels qui se consacreront de manière directe à l'entretien des contacts littéraires.

La modalité « encyclopédique » qui avait dirigé les contacts culturels, où le rôle primordial revenait à la science et à l'enseignement à tendance réorganisatrice de la vie culturelle, a déterminé dans les rapports littéraires des résultats positifs aussi bien que négatifs. Tout d'abord,

<sup>83</sup> En ce qui concerne la collaboration culturelle interbalkanique, voir E. Siupiur, *op. cit.*, p. 359.

<sup>84</sup> Toutes ces publications faisaient paraître, dans une mesure égale, des articles sur l'art, les sciences, les problèmes du droit et de l'économie sociale, l'ethnographie, le folklore, l'histoire, l'archéologie, la philologie, et même la politique.

<sup>85</sup> La direction de la revue « Convorbiri literare » a été assurée, successivement, par : Iacob Negruzzi, Ion Bogdan, S. Mehedintzi; « Viața Românească » compte parmi ses collaborateurs et dans sa direction des noms réputés, tels que : Ilie Bărbulescu, A. Xenopol, V. Pârvan, C. Parhon; la revue « Bălgarska Sbirka » a été dirigée pendant deux dizaines d'années par S. S. Bobcev; « Bălgarski Pregled » a été conduite par I. D. Šišmanov; « Drum drept » et « Ramuri » par N. Iorga, etc.

<sup>86</sup> L. Miletič, D. D. Agura, St. Romanski, Nemo, Kacemakov, D., D. K. Popov, Ilie Bărbulescu, Ion Bogdan, Ștefan Berechet, etc.

<sup>87</sup> Sur 33 traducteurs du roumain, trois seulement sont des lettrés, poètes ou critiques.

des forces plus nombreuses ont été mobilisées autour des contacts littéraires peut-être même une décennie plus tôt que le phénomène n'aurait eu lieu à en juger d'après l'inertie rencontrée dans le domaine purement littéraire immédiatement après les années '80. Ensuite, la présence prépondérante des scientifiques dans le cadre des échanges littéraires a engendré des formes nouvelles insoupçonnées aussi à cause de cette même marche lente des rapports littéraires proprement dits, à savoir les articles de critique et d'amples exposés des deux littératures. Enfin, depuis ses positions marquantes dans la vie scientifique et politique, « l'histoire » a dirigé l'attention des esprits aussi vers les sources d'inspiration historique au service de la littérature, dans le cadre d'une ambiance de consultation réciproque des deux littératures portées, comme nous le verrons, vers les questions de l'actualité.

Mais, d'un autre côté, la modalité « encyclopédique » — qui n'est pas dépourvue d'un certain aspect « d'amateurisme » — a retardé de quelque peu la création de relations littéraires autonomes et le processus de maturation de certaines formes essentielles de littérature : ainsi, dans le cadre des contacts établis, la traduction des vers ne donnait que de faibles résultats et les problèmes d'esthétique et de valeur artistique des pièces littéraires faisaient aussi défaut. Par ailleurs, seule une communication entre tendances générales de contenu social est établie, sans réaliser dans le même temps une communication marquée entre courants littéraires.

Comme une conséquence des facteurs entraînés dans l'établissement des rapports littéraires roumano-bulgares, il faut dire que les anciens émigrés bulgares de Roumanie aussi bien que les intellectuels roumains qui étaient venus en contact direct avec ceux-là ont joué un rôle particulièrement important dans le maintien des relations roumano-bulgares. Nombreux, parmi les anciens émigrants, revinrent après 1878 auprès des agences diplomatiques. Ainsi, peut-on trouver l'ancien président du BTBO, Kiriak Țankov<sup>88</sup>, qui a déployé une remarquable activité en vue du développement des relations avec la Roumanie<sup>89</sup>. Dans le cadre de la même agence diplomatique, on retrouve D. Velixin, A. Savici<sup>90</sup>,

<sup>88</sup> V. Elena Siupiur, *Este K. Țankov, autorul reportajelor din « Telegraful »?* (K. Țankov, est-il l'auteur des reportages du « Télégraphe »?), dans RESEE, 1969, n° 4 ; en 1880, Țankov revient en Roumanie comme chef de l'agence diplomatique bulgare à Bucarest, poste qui ne l'empêchera pas de continuer à cultiver ses relations avec les cercles publicistes roumains et la collaboration culturelle roumano-bulgare ; voir Sofia, AIBKM, fonds K. Țankov, f. 5, n° 25.

<sup>89</sup> V. aussi N. Iorga, *Istoria statelor balcanice în epoca modernă* (Histoire des Etats balkaniques à l'époque moderne), Bucarest, 1914, p. 316.

<sup>90</sup> Anciens émigrants bulgares en Roumanie, engagés de manière active dans le mouvement culturel, littéraire et politique de la société roumaine.

I. Slaveicov<sup>91</sup> — le fils du poète P. R. Slaveicov. Après 1886, le coup d'Etat de cette année-là entraîna une nouvelle vague d'émigrés bulgares qui vinrent s'installer en Roumanie<sup>92</sup> : P. Kisimov, lequel établit des relations entre les cercles littéraires roumains<sup>93</sup> et certaines publications bulgares, telles que « Bălgarska Sbirka », « Mir », « Letopisi »<sup>94</sup>, D. K. Popov, qui, plus tard, traduira M. Eminescu, Svetoslav Milarov<sup>95</sup> et d'autres.

Le nombre des étudiants bulgares venus pour études en Roumanie, tout particulièrement en Médecine et Lettres, croissait tous les ans et l'on rencontre parmi eux les traducteurs de demain et les présentateurs de la littérature roumaine au public bulgare : D. Kacemakov, I. Penakov, Nemo. D'autre part, ces mêmes étudiants étaient, en Roumanie, les exposants de la littérature bulgare dans les milieux roumains<sup>96</sup>.

Une fois rentrés dans leur pays, les anciens émigrants bulgares — parmi lesquels certains ont fondé des publications périodiques de valeur — ne cessèrent de tourner leurs yeux vers la littérature roumaine, tandis qu'en Roumanie leurs amis roumains et leurs camarades de métier, tout comme les quelques Bulgares qui y étaient demeurés définitivement<sup>97</sup>, accordaient leur intérêt, dans la mesure où ils étaient entraînés dans le mouvement culturel, à la littérature et en général à la culture bulgare.

Toute cette intelligentsia, intensément présente, ne pouvait, de manière évidente, que réclamer la présence et la diffusion du livre roumain en Bulgarie et du livre bulgare en Roumanie. Aussi, après 1878, avec les émigrés bulgares de Roumanie qui se rapatriaient, des bibliothèques privées<sup>98</sup>, des bibliothèques appartenant à des associations et à des institu-

<sup>91</sup> De nombreuses années après, I. Slaveicov lance dans « Bălgarska Sbirka » un programme de traduction de la littérature roumaine (BS, II, 1895).

<sup>92</sup> A Brăila et Turnu-Severin, où il fonde des gazettes de l'émigration bulgare, dans lesquelles il attaque le régime de St. Stambolov.

<sup>93</sup> Entre « Bălgarska Sbirka » et « Revista literară » de Th. M. Stoenescu (dont l'œuvre a été traduite ultérieurement en Bulgarie). La « Revista Literară » comprenait dans le cercle de ses collaborateurs aussi St. Sargent (traduit en bulgare par Kisimov), qui avait traduit en roumain l'ouvrage *Bai Ganiu* d'Aleko Konstantinov (1912).

<sup>94</sup> La revue « Letopisi », dans les pages de laquelle ont souvent paru des morceaux de la littérature roumaine, dénombrait parmi ses collaborateurs aussi le poète bulgare I. Vazov.

<sup>95</sup> V. Ilie Konev, *Непознатия Светослав Миларов* (précité); I. Bogdanov, *S. Milarov*, « Literaturni Studii », Sofia, 1966.

<sup>96</sup> Avec « Convorbiri literare », « Adevărul », « Gazeta Transilvaniei », avec le cercle de B. P. Hasdeu, Gr. Tocilescu, Ion Bogdan, et autres.

<sup>97</sup> Th. M. Stoenescu, issu d'une famille de Bulgares de Brăila, ancien élève de Dobri Voinicov; il a dirigé « Revista Literară » et, en plus, il a déployé une activité intense dans le cadre du Conservatoire, fondé, en partie, aussi par son zèle (voir aussi Sofia, AIBKM, fonds Bobcev, II D, 4768).

<sup>98</sup> Nous ne possédons de mentions en ce qui concerne la bibliothèque de Krastio Mirski de Varne, de Stéphanie Mirska, de D. D. Agura, que d'un simple habitant de Varna (ancien habitant de la ville Alexandria en Roumanie) (V. Sofia, AIBKM, fonds Mirski, II D, 2358—2359).

tions<sup>99</sup> prirent le chemin de la Bulgarie pour y introduire, à côté des ouvrages de littérature universelle traduits en roumain, en nombreux écrits originaux roumains<sup>100</sup>. En même temps, les écoles roumaines éparpillées sur tout le territoire de Bulgarie constituaient autant de centres du livre roumain de tout domaine. D'autre part, sur le territoire de Roumanie et pour longtemps encore, des écoles bulgares, des bibliothèques appartenant à des associations culturelles ou aux églises bulgares continuèrent d'y demeurer ; celles-ci, dotées de livres bulgares, en recevaient encore, directement de Bulgarie, ainsi qu'un minimum de publications périodiques, par suite de leurs relations étroites avec le ministère de l'Instruction bulgare. Telle était la situation à Tulcea, Brăila, Giurgiu, Alexandria et Bucarest. D'ailleurs, il convient de rappeler qu'il ressort de toute la correspondance recueillie jusqu'à présent que son objet principal était la demande et l'offre de livres et de périodiques. On peut donc affirmer qu'entre 1878 et 1916 la circulation du livre et des publications constitua une des conditions du maintien des relations littéraires roumano-bulgares et pas seulement de celles-ci.

*Les publications périodiques et leur rôle dans les relations littéraires.*

Nous venons de voir qu'il existait entre les deux pays à l'époque nous intéressant un courant intense à double sens de publications périodiques. Les sources écrites nous offrent, à elles seules, un nombre impressionnant de titres de périodiques roumains pénétrés en Bulgarie : plus de 30 publications<sup>101</sup>, dont les unes en abonnement, d'autres faisant l'objet d'un échange réciproque de publications ; en effet, plus de 20 titres de périodiques bulgares<sup>102</sup> arrivaient en Roumanie sous les mêmes formes.

On a déjà eu l'occasion de constater le rôle particulièrement important qu'elles ont joué dans l'évolution et la nature des rapports littéraires roumano-bulgares. Il faut souligner en tout premier lieu un aspect commun aux deux pays : toutes ces publications périodiques, de quelque catégorie qu'elles fussent, offraient des textes de littérature originale ou traduite, quand bien même elles n'étaient pas toujours de publications littéraires. Pour l'époque considérée, elles représentent le moyen primordial de diffusion de la littérature et dans le cadre des relations qui font l'objet

<sup>99</sup> Par exemple de la « Société littéraire bulgare », qui a siégé et fonctionné, jusqu'à la Libération (1878), à Brăila.

<sup>100</sup> K. Mirski ouvre, dans « Bălgarska Sbirka », le débat sur Anton Pan, se fondant sur un semblable recueil provenant de la bibliothèque d'un ancien émigrant bulgare de Roumanie (V. aussi BS, 1912, n<sup>os</sup> 8, 9, 10).

<sup>101</sup> Nous citons « Convorbiri literare », « Arhiva », « Columna lui Traian », « Adevărul », « Viața Românească », « Țara Nouă », « Revista Literară », et autres.

<sup>102</sup> Nous y ajoutons « Denitza » de I. Vazov, « Mir », « Kultura », « Otetz Paisie », « Pobornik Opalcenek », etc.

de cette analyse la presse de tout genre représente l'unique moyen pratiqué. Ainsi, sur 96 traductions d'écrits roumains publiées en Bulgarie à cette époque, 91 paraissent dans des périodiques et 4 seulement dans des volumes à part ; sur 6 traductions de la langue bulgare, deux seulement ont paru en volume.

De cette présence presque exclusive des périodiques dans le cadre des rapports roumano-bulgares, naît une sphère de résultats des plus intéressants. Ainsi, pendant presque quatre décennies, pas un seul roman roumain n'a été traduit, cependant que les genres brefs (poésie, récit, esquisse, nouvelle, pièces de théâtre) ont été favorisés. Après la Guerre de l'Indépendance, on peut même constater une recrudescence de la pratique des genres brefs dans les deux littératures, au désavantage du roman ; en effet, les grands noms des deux littératures, qui faisaient le plus parler d'eux pendant cette période, cultivèrent le genre bref. Ce n'est qu'après la première guerre mondiale que le roman prendra pied, pour s'y maintenir jusqu'à nos jours au désavantage du genre bref.

La même chose pour la littérature roumaine traduite en Bulgarie : pour sa meilleure part elle se fait connaître à travers les périodiques et non à travers des volumes. A quelques exceptions près, la littérature bulgare traduite sur le territoire roumain pénètre par la même filière.

Souvent la traduction suivait de très près la parution de l'original<sup>103</sup> ; de la sorte, la littérature prenait allure d'« actualité » ; non seulement actualité sociale-littéraire du pays d'origine, mais aussi du pays de pénétration, et cela d'autant mieux que les processus sociaux de Roumanie et de Bulgarie présentent de grandes similitudes de contenu et d'évolution dans le temps. Par exemple, lorsqu'au début de notre siècle, les œuvres de Vlahuță traitant de la vie au village faisaient l'objet de traductions très recherchées, on sait que, dans les deux pays, le problème paysan connaissait une tension dramatique<sup>104</sup>.

Il faut dire que les périodiques, et partant le genre bref, ont aidé à une connaissance plus approfondie, plus riche, de la littérature roumaine en Bulgarie et de la littérature bulgare en Roumanie. Ce genre apportait tout d'abord une plus grande variété de thèmes, ensuite une typologie humaine plus riche, la possibilité de traduire un plus grand nombre d'écrivains. Ajoutons-leur les débats de la presse, comme ceux de « Viața Ro-

<sup>103</sup> C'est le cas de certains articles de C. Dobrogeanu-Gherea [*Cauzele sociale ale pesimismului* (Les causes sociales du pessimisme)], des traductions d'après M. Sadoveanu, C. Nuțescu. On suit avec intérêt notamment les écrits qui paraissent dans « Convorbiri literare » (V. aussi Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 687).

<sup>104</sup> V. aussi D. Blagoev, *Положението на нашата селска маса* (L'état de notre classe paysanne), « Delo », 1894, n° 1 ; VI. Topalov, *Отношението на социалистите към движението против натуралния десетък* (Attitude des socialistes à l'égard du mouvement contre la dîme en nature), « Izvestia na Instituta za Istoria », vol. 18, 1967, pp. 53-58.

mânească » signés par Ilie Bărbulescu, ou par K. Krăstev dans « Voința Națională »<sup>105</sup>, sans oublier l'article signé par Ilarie Chendi dans « Misal »<sup>106</sup>. Ces différents aspects ont eu le mérite de présenter des images plus amples des deux littératures, avec des vertus orientrices.

Le résultat de cette diffusion de la littérature à travers les périodiques a été l'accession auprès d'un public de lecteurs incomparablement plus vaste que celui qui serait venu à la littérature par la filière du petit nombre de recueils que, de ce temps, pouvaient assurer les maisons d'édition. De plus, si l'on tient compte que la plupart des publications périodiques étaient les messagères d'un certain mouvement social (socialiste, narodniciste, libéral ou féministe), on tire forcément la conclusion que la littérature que ces feuilles faisaient paraître ne pouvait qu'exprimer dans une certaine mesure les vues du groupe de lecteurs auxquels elles s'adressaient. Cela nous offre la possibilité de constater jusqu'à quel point des affinités ont existé entre les différents groupes sociaux-politiques de Roumanie et de Bulgarie.

Avec le temps, la critique littéraire intervint elle aussi dans le choix de la littérature bonne à être traduite. La critique était aussi groupée selon les plates-formes sociales-littéraires, comme furent celles de « Misal », « Viața Românească », « Bălgarska Sbirka », « Sovremenik » et autres. Aussi, les traductions de la littérature roumaine deviennent parfois la cible de polémiques ouvertes à Sofia. Pour toutes ces raisons, les publications périodiques entraînent dans le processus des relations roumano-bulgares de nature littéraire, presque tous les genres publicistes qui accompagnent, ordinairement, l'évolution de toute littérature : la note informative, les notes ou les listes bibliographiques des écrivains roumains ou bulgares que l'on traduisait ou que l'on proposait à être traduits, les commentaires, les chroniques théâtrales, les commentaires des orientations décelées dans la littérature du voisin (bulgare ou roumaine, suivant le cas), les informations à propos de débats dans lesquels la feuille respective n'hésitait jamais à prendre position, les articles de présentation, d'un point de vue plus général, des littératures bulgare ou roumaine.

La critique littéraire et ses orientations cessa, avec le temps, de demeurer un fait interne. Les débats entamés à Sofia étaient repris dans

<sup>105</sup> Dans l'intervalle 1908—1910, « Voința Națională » publie des articles sur la littérature bulgare signés par le critique bulgare K. Krastev, rédacteur de la revue « Misal » et idéologue des modernistes. Ilie Bărbulescu, adepte de l'idéologie de « Bălgarska Sbirka » — laquelle polémiquait avec « Misal » — soutient dans « Viața Românească » les opinions de I. Vazov et de S. Ganev. En retour, « Voința Națională » l'attaque, à quoi il répond aussi vivement (V. « Voința Națională », 1908, 8 sept., et 1910 ; de même « Viața Românească », 1910, vol. 19, pp. 282—291 ; 1912, pp. 357—369).

<sup>106</sup> *Literatura română actuală* (La littérature roumaine actuelle), « Misal », 1908.

les revues roumaines<sup>107</sup>, bien que portant sur des courants littéraires bulgares et, puisqu'à présent ils se poursuivent en Roumanie, on leur ajoute des opinions roumaines ; bien plus, les débats sont engagés aussi avec les publications mêmes de Sofia, tout comme les revues bulgares interviennent dans les débats ouverts par les écrivains roumains (Octavian Goga)<sup>108</sup>. La collaboration des gens de lettres roumains dans les publications bulgares et celle des gens de lettres bulgares dans les revues roumaines est, de la sorte, inaugurée. On y trouve, participant aux débats, I. Vazov, Spas Ganev (le critique de B. S.), K. Krăstev (le rédacteur de « Misal » et l'idéologue du courant moderniste), G. Bakalov (critique et idéologue marxiste), Ilie Bărbulescu, et d'autres.

Le fait est que dans le choix des ouvrages à traduire, l'orientation des revues a bien joué son rôle. Vers la fin de la période donnée, des périodiques dénotant des préoccupations similaires facilitèrent la communication directe d'opinions et de conceptions plutôt sociales que littéraires. Dans la majorité des cas, un écrivain et une œuvre pénétrèrent dans la littérature voisine en tant qu'exposants d'une idée majeure et représentative.

Envisagé comme tel, le fait est d'autant plus évident si l'on se rappelle qu'en général les publications périodiques faisaient joindre aux traductions et aux commentaires concernant la littérature roumaine ou bulgare, des articles d'analyse sur la vie sociale et politique<sup>109</sup> du pays respectif, ou sur la vie culturelle du pays de provenance de l'écrivain traduit.

Par suite de la circulation des publications périodiques entre la Roumanie et la Bulgarie, de même que par la participation, presque exclusive, de celles-ci dans le déploiement des relations littéraires, avec — pour conséquence — tout l'ensemble d'aspects mentionnés, la collaboration au-delà du Danube acquiert le ton d'un débat autour de problèmes de la plus stricte actualité et, nous le répétons, surtout d'ordre social. Si les sciences sociales s'arrêtaient de préférence sur les moments du passé, les relations littéraires, en échange, enregistrent, après 1878, un intérêt croissant pour le stade actuel de la littérature et de la culture voisines.

Mais, de cette nuance d'« éphémère », propre à la parution des ouvrages dans des périodiques, ressortit une certaine absence de préoccupation pour l'exigence artistique de l'œuvre, encore plus manifeste dans la

<sup>107</sup> Comme celui sur Anton Pann de BS (1912, n<sup>os</sup> 8, 9, 10, signé par Mirski), « Viața Românească », 1914, vol. 30, p. 157.

<sup>108</sup> V. le journal « *Аз знам всичко* », 1913, n<sup>o</sup> 9, p. 4.

<sup>109</sup> V. Nicola Ječev, *Ecoul răscoalei din 1907 în Bulgaria* (Echos de la révolte de 1907 en Bulgarie) (SMIM<sup>a</sup>, vol. II, 1960, p. 307—320) ; la revue « Den », par exemple, publia pendant tout le courant du mois de mars 1907 des informations et surtout d'amples commentaires sur le système agraire roumain, sur les causes sociales-économiques de la révolte, etc. ; de même, dans « *Bălgarska Sbirka* », on publia des traductions d'après Vlahuță et des articles traitant de la situation économique des paysans roumains.

faible transposition des traductions. Certes, pour le moment, ce qui comptait c'était l'idée. Aussi, les contacts eurent lieu notamment sur les coordonnées de la littérature contemporaine et les orientations primordiales furent la littérature du « village », la critique sociale, la littérature d'essence nationale et celle d'inspiration historique. De la sorte, des noms de grande valeur des deux littératures ont été omis : Hristo Botev, Liuben Karavelov, P. R. Slaveikov, Alecsandri, Nicolae Filimon, Gr. Alexandrescu et autres. Cette omission sera néanmoins résolue après la première guerre mondiale lorsque la phase de transition et d'expérimentation de l'histoire des rapports littéraires roumano-bulgares commença à être dépassée.



En conclusion, dans l'intervalle 1878—1916 des conditions avantageuses favorisent la propagation de la littérature roumaine en Bulgarie et de celle bulgare en Roumanie. Les contacts gagnent de l'ampleur sur l'axe de la tradition, mais surtout par suite des événements décisifs qui sont intervenus dans les destinées des deux peuples voisins. Pendant la période que nous venons d'analyser, les relations roumano-bulgares se développent dans le cadre d'un mouvement culturel en plein essor, qu'appuie un stade nouveau de l'évolution sociale.

AN INTERPRETER OF SOUTH-EAST EUROPEAN HISTORY:  
TITUS DE MOLDAVIA

ALEXANDRU DUȚU

At the end of the 17th century, a traveller who was occupying a small room in a hotel in Paris, found hidden in a corner a manuscript of peculiar importance. Eager to find out who was the author of the uncommon work he asked the landlord who "told him that a stranger, who said he was native of Moldavia, habited like an ecclesiastik, greatly studious, of small stature, of very coarse countenance, but of surprizing goodness of life, had lived along at his house... This Arabian (for he declared himself in his writings to have been of that Nation) having been taken and made a slave by the Christians, was brought into Sicily, where he applyed himself to learning... However, though these Letters be neither Greek nor Latin, nor written by a Christian, they contain nothing of barbarous; and though the ignorant be in great number amongst the Turks, there are yet Men of great understanding, that write the Annals of the Ottoman Empire, though they are not easily come by; for, their books not being printed, they scarce ever reach us. We may, notwithstanding, believe, that amongst this nation, that we term barbarous, there are great and wise captains, good men and learned authors; as we have amongst us generals without conduct, hypocritical votaries and ignorant fellows that pretend to be masters". Fortunately, a new discovery threw further light on the author of those messages, for the manuscript included a series of letters sent to the Porte and to Ottoman high officials. The traveller who, we are told, was an Italian "being acquainted with the Secretary of Cardinal Mazarini, and frequenting his house, saw a picture hang in his closet with this inscription at the bottom: *Titus de Moldavia, clericus, aetatis suae LXXII*. He ask'd the gentleman who this Titus was, who inform'd him, that he was a great

traveller and understood many languages especially the Slavonian, Greek and Arabick; on which account Cardinal Richelieu and his successor Mazarini had made great use of him; and that the latter had caus'd that picture of the Moldavian to be drawn and hung up in his closet, from whence he had it. Our Italian being satisfy'd after some discourse about him, that this stranger was the very Arabian, whose writings he had so happily found, got leave of the gentleman to have a draught of the picture taken by a skilful limner, which he afterwards plac'd in the front of his translation".

Under these circumstances, we are assured, were printed in London, for H. Rhodes at the Corner of Bride-lane in Fleet Street and others, in 1694, *The eight volumes of Letters writ by a Turkish Spy, who lived five and forty years, undiscover'd at Paris: giving an impartial account to the Divan at Constantinople, of the most remarkable transactions of Europe; and discovering several intrigues and secrets of the Christian Courts (especially of that of France) from the year 1637 to the year 1682. Written originally in Arabick, translated into Italian, from thence into English. And now published with a large historical preface and Index to illustrate the whole*<sup>1</sup>.

Nobody would believe nowadays that an Arab, disguised as a monk, could leave behind in a hotel the copies of messages sent to the espionage service to which he belonged; that service itself seems strange enough interested as it was not only in French policy but more particularly in European culture, in Byzantine history, in solutions for a moral redemption of humanity, in Pythagoreans or in people's mentality during the Golden age... This story is no longer believed because we know today that the series of letters was initiated by Giovanni P. Marana, who dedicated his work to Louis XIV. Yet *L'esploratore turco* did never come out. In 1684 was printed in Amsterdam a French version, revised by Pidou de Saint-Olon, protector of the Genua scholar. The English edition based on this writing was in its turn attributed to William Bradshaw; but according to some authors, *L'espion du Grand Seigneur* became *The Turkish Spy* thanks to Sir Roger Manley, who might have written also the first two volumes. Others, however, upheld that almost all

---

<sup>1</sup> I "discovered" the *Letters of the Turkish Spy* thanks to Professor Arthur Weitzman (Northeastern University, Boston), who, in 1967, kindly drew my attention to this story of a Turk sent to Europe to spy on the Christians on the disguise of a Moldavian monk. I would like to thank him here once more. The extracts I am reproducing are taken from the English version I had the opportunity to read in the British Museum in January 1969.

A note on the French version of this interesting collection of letters was published recently by N. Ghinea in the literary journal "Secolul 20", 1969, no. 3. The author, who ascribes the whole work to Marana, seems to believe in the real existence of a Moldavian personage, although he does not mention the striking inadvertences which exclude such an hypothesis.

letters published in English were the work of South, a clergyman who travelled through Poland<sup>2</sup>.

At any rate, the writing that preceded by almost half a century the much more celebrated *Letters persanes* deserve a prominent place in the literature we call "Turcica" (fund of printings concerning the Ottoman Empire)<sup>3</sup> and, the more so, in the series of works which spread in wide circles data about the South East of Europe. The existence of some historical inadvertencies does not infringe, however, upon the background of the work: wide and generous confidence in a world of justice, based on the principles put forward by the humanists. Criticising absolutism, fighting against intolerance, no matter whether it appeared in the West or in the East, those letters, sprung from Marana's bright intelligence, gave the reader the opportunity to ponder not only on the evils which reduced life to a pitiful existence, but also on that unfortunate prejudice which divided the continent into zones separated by impenetrable barriers.

Specifying, when signing his letters, that he was "from Moldavia", the author undoubtedly recorded an echo of travellers' accounts on the Romanian principalities, who in the second half of the 17th century discovered here a flourishing civilization and an original synthesis of Eastern and Western cultural elements.

Permanent references to problems of universal history make the work the more interesting. In the 8th volume, letter XI, for example, the author outlines a plan of a world history that ought to be written,

---

<sup>2</sup> See *Dizionario di opere anonime e pseudonime di scrittori italiani o come che sia aventi relazione all'Italia*, di G. M., Tomo I: A-G, Milano, 1848, p. 379: *L'Espion du Grand Seigneur*: "opera originale dello stesso Marana, da lui composta in italiano, nella quale lingua non fu mai stampata. Credesi pure che soltanto i primi quattro volumi siano di lui, e che i due seguenti siano di Cotelendi; ed è per ciò che forse sono più stimati i primi volumi che gli ultimi. Si suppone ancora che Pidou di Saint-Olon, protettore dell'autore abia avuto molta parte nella traduzione..." See also S. Halkett and John Laing, *Dictionary of Anonymus and Pseudonymous English Literature*. New and enlarged edition, London, 1928, vol. III, p. 342: "This work was begun in 1685—1688, when four volumes were published (Paris and Amsterdam) in French; the substance of these formed vol. I in English; possibly Marana may have written the remainder; but Mrs. Manley affirmed that her father Roger Manley, wrote the first two (the best) volumes, while Dunton stated that most of the letters were composed by a hack writer named South, under Dr. Robert Midgley, who held the copyright, and may thus be regarded as the editor". The card in the British Museum sounds as follows: "The Turkish Spy Written originally in Arabick, first translated into Italian [or rather written in Italian by G. P. Marana], afterwards into French, and now into English [by William Bradshaw?]" One will agree with Paul Hazard (*La crise de la conscience européenne*, Boivin, 1935, tome I, p. 23): "Ce même Marana qui fut curieux de l'Égypte [il publia en 1696 des *Entretiens d'un philosophe avec un solitaire, sur plusieurs matières de morale et d'érudition*] exploita la Turquie: il commença de faire paraître, en 1684, un *Espion du Grand Seigneur*, qui eut une prodigieuse fortune, et fonda une famille presque innombrable d'enfants et de petits-enfants..."

<sup>3</sup> Such a repertory, for the 16th century, was worked out by C. Göllner, *Turcica. Die europäischen Türckdrucke des XVI. Jahrhunderts*, Band I—II, Bucharest, Ed. Academiei, 1962—1968.

raising chronology questions and characterizing civilizations. In the previous volumes there is a wealth of references to the Roman Empire. The stress laid on the history of Constantinople is worthy of note (vol. VII, letter LXV). We are told that it “was formerly called Byzantium, from one Byzas, admiral of the Spartan Fleet under Pausanias, the king of Sparta” and that it was rebuilt by Constantine, after the Emperor gave up the West to Pope Sylvester (The thesis of *Donatio Constantini* is thus adopted, though its falsehood had been already demonstrated by Lorenzo Valla). A chronology of sultans is elaborated up to the epoch when the spy lived. Yet, praises to the Turkish people are accompanied by criticism voiced against the abuses of administration and the chaos created by armed troops left without control. In a letter to Azem, the vizier (vol. II, letter LXXXII), expounding the case of a Greek merchant who was forced to leave the country because of the janissaries, the Turkish spy does not shrink from stressing: “I represent these things to thee, knowing thy Justice will administer a speedy remedy to these distempers of the souldiery. Otherwise should they be suffered to go unpunished, we may expect that not only these islands, but all Graecia will in time be dispeopled”. In another passage (vol. III, letter LIX), recording the secret satisfaction with which the news of Venetians’ military difficulties during the war of 1647 was received in Paris, Titus vigorously rises against the execution of Stephano Sorich, leader of the Vlachs<sup>4</sup> allied to Venice and in the same pleading renders homage to Skanderbeg: “I am no advocate for Infidels; yet suffer me to vindicate Nature, which is the Common Parent of us all. Suffer me to be solicitous, for the honour of our holy profession, which is blemish’d by this inhumane murder. What offence had this unhappy captain given, that deserv’d so dire a punishment? Was it because he fought valiantly and perform’d wonders in defence of his country? This is nothing, but what becomes every honest man to do. And had our general been truly brave, he would have entertain’d his prisoner with a respect due to his merit. Who was a more inveterate enemy of the Mussulmans, than the renowned Ischenderberg, prince of Albania? Who more valiant or successful against the Ottoman armies? It is recorded of him that he never shun’d a battle, never fled from his enemies, never shrunk from perils, nor was ever wounded but once, in all his life. And yet he sustained a continual war, from two successive Osman Emperors, defeated seven Vizirs with their forces; took all their ammunition and baggage and, in several combats, slew with his own hands above two thousand Mahometans. Our

---

<sup>4</sup> Stjepan Sorić was taken prisoner and executed in 1648, see *Историја Народа Југославије*, vol. II, Beograd, 1960, p. 521.

fathers did not basely revenge themselves for all this, but cherish'd a veneration for this heroick enemy and honour'd the very dust of such an extraordinary person. For, after his death, having conquer'd Albania, they sought out his tomb, where they performed their devotions, as the sepulcher of a prophet. . . Surely our general would blush, at an exemple of so great vertue".

Obviously, Titus of Moldavia was a humanist who wished that force in interstate relations, intolerance among people and empires in the life of the continent might disappear. His appreciations on the German empire are unequivocal (vol. VII, letter XVI): "considering the diversity of interests carried on by the Electoral Princes, their mutual feuds and dissensions, domestick animosities and foreign engagements, both on religious and politick accounts, 'tis a miracle that this tottering Empire stands so long and does not fall to ruin; especially being environ'd, and almost continually assaulted by three potent enemies: the King of Sweden, the King of France and our Invincible Monarch. Not to mention the frequent incursions of the Moscovites and Tartars; the revolts of the Hungarians, Transylvanians, Bosnians, Croats and other nations which are counted members of the German Empire. But he abounds in men and money, with all other necessaries to support his wars. . ." In exchange, Titus sympathizes with "Prince Ragotski" and in a letter to the Kaimacham (vol. III, letter LII) in 1645 he speaks highly of the prince's decision to attack the Imperial forces: "This said here that a chiaus was arrived in the Transylvanian Camp, expressly forbidding Ragotski to enter into the Hereditary Provinces of the Emperor. But that he trusting to the strength of his army (which consists of five and twenty thousand Germans, Transylvanians, Hungarians and Walachians) was resolved to pursue his first resolution". It is at that time that George Rákóczi I became the ally of Matei Basarab and Vasile Lupu, achieving, thus, a close cooperation among the three Romanian principalities. On May 5, 1644, the army led by John Kemény, supported by Wallachian and Moldavian troupes, defeated imperial forces at Drégelypalánk. Titus' letter was sent at the time when the Linz peace was concluded, on August 29, 1645, bringing an end to the hostilities between Transylvania and the Habsburg Empire<sup>5</sup>.

Yet, our "Moldavian" is little acquainted with the history of his "native country". When describing Constantinople (vol. VII, letter XVIII), he mentions "the Castle of the Seven Towers. . . turn'd into

---

<sup>5</sup> See Ștefan Pascu & P. P. Panaitescu, *Poziția internațională a țărilor române* (The international situation of the Romanian Principalities) in *Istoria României* (History of Romania), vol. III, Bucharest, Ed. Academiei, 1965, pp. 163–178.

a prison for kings and princes taken captives by the True Faithful, as also for rebellious bassa's and other persons of quality. Here Coresqui, Voyvod of Moldavia, was shut up in the year 1617 of the Christian Era. And in the year 1622 of the same date, the rebellious Janizaries imprisoned their sovereign lord, Sultan Osman, whom afterwards they strangl'd in the place"<sup>6</sup>. The author refers to the attempts made by Elisabeta, Ieremia Movilă's wife, to keep Moldavia's throne for her son Bogdan, with the help of Polish troops led by her son-in-law, Samuel Korecki. Defeated in August 1616 at Drăceșani, in the Hîrlău district, by Ottoman armies, Korecki was sent to Constantinople as a prisoner and "was released from prison with much expense", as Miron Costin puts it<sup>7</sup>. Neither in linguistic problems does Titus feel at ease. His classification of European languages is poorer and more unprecise than Dante's: "As to what thou requirest of me, concerning the various languages of Europe, I will inform thee the best I can, according to the observations I have made and the intelligence I have receiv'd from men of letters and from books, which are the pictures of learned souls, mîrriors wherein they may behold their own perfections, whilst they are on earth, and after their departure to the invisibles other men may see the interiour beauties of their mind represented to the life. For words are the perfect sculpture of the intellect... The Roman or Latin tongue appears like an old antiquated mother thrust out of doors by her four ungrateful daughters: Italian, French, Spanish and Portugeuze. These are her natural offsprings, begot during the Roman conquests in the west, and degenerating after that empire was in its decline... The only pure maternal languages now current among the common people in any part of Europe are the Teutonick, Selavonick and British. The first is spoken in Germany to perfection, but corruptly in Suedeland, Denmark and the United Provinces. The second is common to the Hungarians, Moldavians, Poles, Rushians and many other nations. The last is confin'd to the Welsh, a people inhabiting a corner of Great Britain, driven thither by the victorious Syxons their conquerors, above a thousand years ago. As for the rest, they are only mix'd dialects and so not worth taking notice of..."

References to the South-East of Europe are found in many passages of this work which deals more especially with the policy of great

---

<sup>6</sup> «C'est le premier exemple de déposition et d'exécution d'un sultan: ce ne sera pas le dernier, car les Janissaires prennent définitivement conscience de leur puissance et, véritable Etat dans l'Etat, vont désormais imposer leur volonté aux souverains, sauf pendant les périodes où un grand-vizir „à poigne" saura les réduire et les cantonner dans leur seul rôle militaire» — Robert Mantran, *Histoire de la Turquie*, Paris, PUF, 1961, p. 67.

<sup>7</sup> Cf. Miron Costin, *Opere (Works)*, Bucharest, 1958, p. 64.

Western states. Yet, it is not their only presence, sometimes amidst doubtful information, which is worth being noted but the ideological context in which they are included. In this respect, Titus of Moldavia went even further than Rica and d'Uzbek, by means of whose irony Montesquieu helped his countrymen see themselves, get detached from their own civilization and thus revise their principles<sup>8</sup>. Our observer goes even further when he depicts the evils that haunted the great states: "The sword of Justice itself, or at least, that which ought to be so, serves to divide the spoils of the poor, the widow and the orphan. In court and camp all offices are bought and sold, without regard to merit or the publick good. He that bids highest, is first prefer'd; and the best-money'd chapman is the most meritorious candidate" (vol. II, letter LXXI). Such "wickedness" was set into bold relief thanks, first, to the generous humanism of the author, grounded on the deep belief in the capacity of man's intelligence and sensitiveness to go beyond fictitious boundaries and barriers. From this point of view, the letters found at the end of the 17th century in a Paris hotel room told their readers "words that were the perfect sculpture of the intellect".

---

<sup>8</sup> See Jean Starobinski, *Montesquieu par lui-même*, Paris, Editions du Seuil, 1967, p. 62. For the literary production to which this work belongs see also Marie-Louise Dufrenoy, *L'Orient romanesque en France, 1704—1789*, Montréal, Editions Beauchemin, 1946, vol. I, pp. 155—159.

## LES RELATIONS ROUMANO-GRECQUES DURANT LA PÉRIODE 1866—1879

CONSTANTIN N. VELICHI

Au moment de sa création, l'Etat indépendant grec n'englobait pas dans ses frontières tous les territoires habités par les Grecs. Par conséquent, la lutte continuait, pour la libération de leurs frères de Thessalie, de l'Épire, de la Crète, etc. — lutte soutenue non seulement par le gouvernement grec, mais par les Grecs de la Diaspora aussi. Les Principautés Roumaines (la Valachie et la Moldavie) abritaient bon nombre de ces émigrés, qui tenaient un rôle important dans le commerce de ces pays, notamment dans celui des ports danubiens, Braïla et Galatzi en tout premier lieu. D'autres, moins privilégiés, gagnaient leur vie comme dockers dans ces mêmes ports. Et enfin, il faut compter aussi avec les nombreux fermiers grecs vivant sur les terres valaques et moldaves. Toute une série d'agences consulaires ont été fondées afin de veiller sur les intérêts de ces ressortissants grecs ; la première en date est le consulat général grec de Jassy, fondé en 1835, et la dernière, le vice-consulat, d'Alexandria, fondé en 1876. Des représentants de différents rangs, en commençant avec les prévôts et les agents consulaires et jusqu'aux vice-consuls, consuls et consuls généraux, résidaient à Galatzi, Focșani, Bîrlad, Fălciu, Bacău, Roman, Tecuci, Fălticeni, Vaslui, etc., ainsi qu'à Bucarest, Braïla, Ploiești, Craïova, Giurgiu, Buzău, Calafat, Călărași, Oltenița, Râmnicu Sărat, Turnu Severin, etc.<sup>1</sup> Ce grand nombre d'agents consulaires atteste, d'une part, l'importance du nombre des Grecs ayant trouvé asile dans les Pays Roumains et, d'autre part, la liberté économique, politique et culturelle dont ils jouissaient. Beaucoup d'entre eux étaient

<sup>1</sup> Voir à ce sujet : Constantin N. Velichi, *Iniințarea reprezentanței diplomatice a României la Atena*, dans le recueil *Reprezentanțele diplomatice ale României*, I, Bucarest, 1967, pp. 325—339.

arrivés à une position économique qui leur permettait d'aider pécunièrement le mouvement de libération et d'apporter une contribution substantielle aux fondations culturelles de leur pays. Les autres, artisans et ouvriers, dont la situation plus modeste interdisait ces largesses, fournissaient les rangs des bataillons de volontaires créés en Valachie et Moldavie, qui allaient combattre aux côtés des Roumains, des Serbes, des Bulgares dans les guerres qui ont dressé l'une contre l'autre, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, la Russie et la Sublime Porte<sup>2</sup>.

Après la fondation de l'Etat grec indépendant, les émigrants balkaniques — bulgares, serbes et grecs — ont commencé leurs premières activités indépendantes ; il s'agit des tentatives faites à Braïla durant les années 1841—1842 de créer des troupes armées plus nombreuses, qui se proposaient de traverser le Danube pour y déclencher un soulèvement général contre l'Empire ottoman<sup>3</sup>. Enfin, toujours aux côtés des volontaires roumains et balkaniques, les émigrants grecs ont combattu dans les rangs de l'armée russe pendant la guerre de Crimée<sup>4</sup>.

Attachés à leur seconde patrie, qui leur avait assuré une vie, dans certains cas, plus facile que dans leur propre pays, ces émigrants ont prouvé leur gratitude quand la Roumanie eut à traverser des moments difficiles. Un de ces moments fut celui qui suivit à l'abdication du prince Alexandru Ioan Cuza : la Porte concentra des troupes sur la ligne du Danube et le pays se trouva sous la menace d'une intervention militaire. Les troupes roumaines prirent position sur l'Argeş. Les émigrants balkaniques, bulgares et grecs entre autres, s'enrôlèrent pour combattre aux côtés des Roumains. Le corps des volontaires grecs de Braïla demanda de combattre sous le drapeau hellénique, afin de mieux souligner leur contribution à la cause commune. De son côté, le comité secret roumain qui traitait avec certains chefs de l'émigration bulgare en Roumanie, en 1866, les bases d'une Coalition Sacrée roumano-bulgare, prévoyait une alliance balkanique pour la délivrance des peuples de cette partie

<sup>2</sup> *Istoria României*, vol. III, Bucarest, 1964, pp. 479—483 ; Al. Vianu, *Note privitoare la participarea voluntarilor români la războiul ruso-austro-turc (1787—1792)*, dans « Analele româno-sovietice », X, Bucarest, 1956, n<sup>o</sup> 3, pp. 103—111 ; Constantin N. Velichi, *Activitatea politică a emigrației bulgare din Țara Românească în primele două decenii ale secolului al XIX-lea*, « Analele Universității din București — Istorie », XII, Bucarest, 1963, n<sup>o</sup> 26, pp. 40 et suiv. ; Emil Virtosu, *Despre corpul de voluntari eleni creat la București în 1807*, « Studii și materiale de istorie medie », V, Bucarest, 1962, pp. 529—582 ; St. Romanski, *Георги Мамарчев и доброволческата му команда от 1828—1829г., Списание на Б. А. Н.*, XXII, Sofia, 1921 pp. 175—207

<sup>3</sup> Constantin N. Velichi, *Браилските бунтове (1841—1843)*, Sofia, 1968.

<sup>4</sup> Archives de l'Etat, Bucarest, Ministerul afacerilor interne, Divizia rural comunală, Direcția sanitară, Dos. 512/1853 ; Arch. Et. Buc., Ministerul de război, Moldova, Dos. 560/1854, chez N. Ciachir, *România în sud-estul Europei*, Bucarest, 1958, pp. 48, 50.

de l'Europe de sous la domination ottomane et il comptait aussi entre ces peuples les Grecs Epirotes<sup>5</sup>.

En 1866, quand le mouvement crétois, né quatre ans auparavant, prit les proportions d'un véritable soulèvement, l'opinion publique roumaine manifesta ouvertement sa sympathie pour les rebelles. Mettant au profit cet état d'esprit, le prince Ypsilanti arriva à Bucarest, dans le but d'organiser une collecte en faveur des Crétois. A cet effet, il lança même un appel<sup>6</sup>. C'était là le but avoué de son voyage, mais en réalité sa mission visait la conclusion d'une alliance antiottomane.

Si au commencement de l'année 1866 le gouvernement roumain se montrait enclin à favoriser cette sorte d'entreprises, un changement devait intervenir vers la fin de l'été, lorsque le gouvernement de Ion Ghica amorça des tratatives avec la Porte, afin de l'amener à reconnaître l'avènement du prince Charles. A ce moment, le gouvernement roumain ne pouvait que s'abstenir de toute manifestation hostile vis-à-vis de la Porte. Toute une série de problèmes internes réclamant une prompt solution s'ajoutaient à cette conjoncture, empêchant le gouvernement roumain de se manifester en ce sens. C'est pourquoi le ministre roumain des affaires étrangères, Petre Mavrogheni, répondait à une lettre de Mélas, le président du Comité grec pour le secours des Crétois, comme suit : « Je ne puis encore vous offrir le concours d'une action commune : c'est là l'œuvre du temps »<sup>7</sup>. En effet, le sultan ne devait signer le firman par lequel il reconnaissait le prince Charles qu'en octobre.

La situation allait changer encore le 1/13 mars 1867. Le cabinet de Ion Ghica céda la place au cabinet libéral de C. A. Crețulescu, où le rôle principal était tenu par Ion Brătianu<sup>8</sup>. L'opinion publique roumaine était tenue au courant par la presse, qui reproduisait tous les commentaires et les échos favorables à la Grèce publiés par les journaux anglais, français, russes, etc., en y ajoutant ses propres commentaires. Déjà avant la chute du cabinet Ion Ghica, le 27 janvier, le journal « Românu l » publiait les dernières nouvelles des luttes menées en Crète, en affirmant : « Quand une nation sait tenir les armes et les manier virilement, si petite qu'elle soit, elle a le droit de poser les conditions de la paix ou de la guerre et les grandes puissances sont obligées d'en tenir compte ». Le même journal ajoutait le 16 février : « Et alors que les Candiotes combattent, que les autres Crétois sujets de la Turquie sont en train de se rebeller, que les Grecs et les Serbes se préparent pour la guerre, que la Russie concentre

<sup>5</sup> Constantin N. Velichi, *Relațiile româno-turce în perioada februarie-iulie 1866, înființarea Comitetului Central Secret Bulgar de la București și legăturile acestuia cu guvernul român*, « Studii », XVI, Bucarest, 1963, n° 4, p. 862.

<sup>6</sup> Voir l'Appel aux Archives de l'Etat, Bucarest, Casa regală, Dos. 58/1866, f. 92—93.

<sup>7</sup> S. Th. Lascaris, *La politique extérieure de la Grèce avant et après le Congrès de Berlin (1875—1881)*, Paris, 1924, p. 33.

<sup>8</sup> *Istoria României*, IV, Bucarest, p. 540.

ses regards ainsi que ses armées sur nos frontières, nous, qu'est-ce que nous faisons ? » Enfin, le 24 février le journal « Românul » publia l'émouvante réponse donnée par Victor Hugo le 17 février au deuxième appel lancé par les Crétois. L'appel fut publié aussi par les gazettes « Reforma »<sup>9</sup>, « Luptătorul », etc. Pour ne point mentionner les commentaires favorables des autres journaux, les odes et les poèmes exaltant la bravoure des rebelles crétois ou défendant la cause du peuple grec. Par exemple, le 7 mars « Reforma » publiait un sonnet dédié à la Grèce, « Românul » — le 12 avril — dans une poésie intitulée « La Grèce », écrite par G. G. Meitani, proclamait les droits du peuple grec à la liberté. Toujours dans les pages de « Românul » on pouvait lire l'appel des dames grecques d'Athènes adressé à leurs sœurs roumaines pour donner leur aide aux réfugiés crétois<sup>10</sup>. Dans ce climat, dominé par le désir de la Roumanie d'évincer complètement la suzeraineté ottomane, les chances de succès de la mission du prince Ypsilanti s'expliquent aisément.

Ce moment, le printemps de 1867, coïncide avec d'autres conjonctures propices. C'est l'époque où le prince Michel de Serbie, qui jouissait de la confiance de la Russie, était entré en pourparlers avec les Bulgares. On connaît les deux assemblées convoquées à Bucarest par l'organisation conservatrice de l'émigration Bulgare en Roumanie, la « Dobrodetelna Drujina » (Société de bienfaisance), comme on connaît l'échange de lettres avec Garašanin, ainsi que la création de la deuxième légion bulgare de Belgrade — faits qui se rattachent tous aux visées politiques du prince Michel<sup>11</sup>.

En même temps, le prince menait des traitatives avec la Grèce aussi — bien entendu des traitatives secrètes. Michel Obrenovitch considérait qu'une alliance balkanique générale, pour être utile à la Serbie, devait être précédée par des traités bilatéraux, conclus séparément avec chaque pays. Du reste, le roi Georges de Grèce penchait pour la même procédure. Le fait est que la Grèce tâchait de conserver les meilleures relations possibles avec la Serbie, la Roumanie et le Monténégro. Ce fut donc le roi de Grèce qui prit l'initiative, en décernant au prince Charles de Roumanie, en janvier 1867, le Grand cordon de l'Ordre du Sauveur<sup>12</sup>. A cette fin, le roi Georges envoya au courant du même mois à Bucarest son émissaire, Antonopoulos, avec la mission de faire au prince Charles ses premières propositions en vue d'une action commune et immédiate contre la Porte — ce qui se réalisa d'ailleurs. En dehors de la réponse que Charles fit à Athènes, par l'intermédiaire de Ion Bălăceanu<sup>13</sup>, le prince sonda également à ce sujet le prince

<sup>9</sup> Dans son numéro du 2 mars 1867.

<sup>10</sup> « Românul » du 23 mars 1867.

<sup>11</sup> *История на България*, I, II<sup>e</sup> éd., Sofia, 1961, pp. 411—415.

<sup>12</sup> Arch. Et. Buc., Casa regală. Dos. 25/1867, f. 1—2.

<sup>13</sup> S. Theodor Lascaris, *op. cit.*, p. 33.

Nicolas de Monténégro, en donnant l'ordre à son agent diplomatique de Belgrade, I. A. Cantacuzino, de se rendre à Cetinje<sup>14</sup>.

Pour se rendre à Paris, où il représentait la Roumanie, Ion Bălăceanu, au lieu de choisir la route habituelle, via Vienne, fixa un itinéraire passant par Varna, Pirée, Marseille, ce qui lui permettait de contacter le gouvernement et le roi de Grèce. Une fois arrivé à Athènes, il eut une première entrevue avec Tricoupis. Ainsi qu'il l'apprenait à son souverain dans une lettre confidentielle du 9 février 1867, Ion Bălăceanu fut entièrement satisfait des résultats de son entretien. Après quelques considérations d'ordre général, Tricoupis avait exprimé son vif désir de voir s'établir entre la Grèce et la Roumanie une communauté de vues et d'action, que les événements du printemps allaient rendre urgente. Tricoupis ajouta qu'Antonopoulos, lors de sa visite à Bucarest, avait reçu des instructions en ce sens. A son tour, Bălăceanu exprima le point de vue de la Roumanie. La chute plus ou moins prochaine mais inévitable de la puissance ottomane entraînerait l'intervention armée des grandes puissances si les peuples chrétiens des Balkans (les seuls directement intéressés dans le développement de la question orientale) la hâtaient imprudemment, c'est-à-dire avant de se trouver en mesure de résoudre la crise par leurs propres moyens. La Roumanie ne se sentait pas encore suffisamment préparée à cet égard et elle pensait que ni ses voisins (les Serbes et les Bulgares) ne l'étaient. Bien entendu que dans l'attente d'un moment opportun pour agir, un accord préalable était nécessaire afin d'éviter toute surprise. Parlant de sa mission, Bălăceanu montre qu'il était chargé de proposer au lieu de cette action commune et immédiate, considérée aussi inopportune que dangereuse, une entente portant sur l'avenir. La réponse de Tricoupis fut que le roi, autant que lui même en sa qualité de ministre des affaires étrangères étaient du même avis, car ni la Grèce n'était pas encore préparée et que les soulèvements de Crète l'avaient prise par surprise, en lui faisant vite épuiser ses ressources. C'est pourquoi le gouvernement grec allait faire de son mieux pour arrêter toute insurrection du même genre en Thessalie et en Epire.

A la fin de l'entretien, Bălăceanu a communiqué au ministre grec qu'il était le porteur d'une lettre adressée au roi, en le priant de lui faciliter une audience. Le lendemain, Tricoupis, en le recevant de nouveau, lui confia que le roi « surveillé par une diplomatie jalouse ou malveillante » a décidé de prendre connaissance de cette lettre en grand secret, par son

<sup>14</sup> Les « Mémoires du roi Charles I<sup>er</sup> », Bucarest (s.a.), vol. III, p. 24. Traian Ionescu-Nișcov, *La politique des alliances en tant qu'expression de la lutte des peuples balkaniques pour l'indépendance et la formation des Etats nationaux durant la septième décennie du XIX<sup>e</sup> siècle*, v. *Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, IV, Sofia, 1969, p. 431.

entremise. Quant à la personne du diplomate roumain, le souverain ne le recevra pas en tant qu'envoyé de la Roumanie, mais comme « un voyageur de distinction chargé de le complimenter au nom de son cousin et bon ami le prince de Roumanie ».

Devant le roi Georges, Ion Bălăceanu, répéta son exposé. Il eut la satisfaction de constater que le souverain partageait entièrement le point de vue de la Roumanie. D'autre part, le roi parla au diplomate roumain de son regret de ne pouvoir entreprendre une tournée en France pour essayer de gagner à sa cause Napoléon III. Sur la réplique de Bălăceanu que lui-même devait présenter à l'empereur une lettre du prince Charles, le roi Georges le pria de reproduire au profit du souverain français l'entretien qu'il venait d'avoir tous les deux.

Il y avait, toutefois, une certaine différence entre la position de la Grèce et celle de la Roumanie. Bălăceanu l'avait saisie : dans sa lettre au prince Charles il lui communiquait que le roi Georges avait répété plusieurs fois la même phrase : « Notre position est *presque* la même et les intérêts de nos peuples coïncident »<sup>15</sup>. C'est ce qui explique pourquoi les pourparlers liés à la conclusion d'une éventuelle alliance plus ample entre la Grèce, la Serbie, le Monténégro et la Roumanie, de même que ceux envisageant une alliance bilatérale, roumano-grecque, n'aboutirent pas en fin de compte. Par contre, on est arrivé à la conclusion des traités serbo-grec <sup>16</sup> et serbo-roumain.

Les tratatives concernant ce projet plus vaste ont été ajournées jusqu'à la signature des traités bilatéraux susmentionnés. Ensuite, le roi Georges décida de renoncer à cette voie. En désaccord avec son gouvernement, le cabinet Comoundouros, qui a fini par démissionner (remplacé, en janvier 1868, par le cabinet Voulgaris), le roi estima qu'il valait mieux pour la Grèce d'en appeler aux grandes puissances pour la solution de ses problèmes de politique extérieure. Il s'agit de la conférence de Paris de 1869, où, la Grèce n'étant pas représentée, il a été décidé de laisser au Sultan l'île de Crète, en tant que province privilégiée <sup>17</sup>.

Nous pensons que le projet de traité quadriparti (v. annexe 1), conservé aux Archives Roumaines, a été rédigé en Grèce, sur le modèle du projet de traité quadriparti établi en 1861 par Garašanin et Renieris à Constantinople et présenté au prince Charles par Antonopoulos en janvier 1867 ou, plutôt, par le prince Michel de Serbie, à l'occasion de sa visite à Bucarest durant l'été de 1867. La présence d'un texte reproduisant

<sup>15</sup> Arch. Et. Buc., Casa regală, Dos. 41/1866, f. 46—57<sup>v</sup>.

<sup>16</sup> V. son texte chez S. Th. Lascaris, *La première alliance entre la Grèce et la Serbie*, « Le Monde Slave », Paris, 1926, n° 9, et chez Gr. Jakšić et V. Vučković, *Спољна политика Србије за време кн. Михаила*, Belgrade, 1963, p. 510.

<sup>17</sup> N. Svoronos, *Histoire de la Grèce moderne*, Paris, 1964, p. 70.

le projet d'un traité quadriparti dans les archives de la maison royale datées de l'an 1867 se rattache, peut être, aux pourparlers roumano-grecs, mais surtout à ceux ayant précédé la signature du traité serbo-roumain en 1868. En effet, le texte de ce projet a servi de base au traité serbo-roumain. Le même dossier comporte une copie d'après ce projet, où l'on relève les modifications exprimant le point de vue roumain. Il s'agit en réalité du brouillon d'après lequel fut rédigé le traité de 1868 entre la Roumanie et la Serbie<sup>18</sup>. Nous donnons ici en annexe le texte du projet quadriparti, encore inédit jusqu'à présent<sup>19</sup>. On pourra constater de cette manière qu'il représente la copie fidèle de celui rédigé en 1861<sup>20</sup>.

La Conférence réunie à Paris au début de l'année 1869 (janvier-février) ne donnant point satisfaction à la Grèce, celle-ci essaya d'obtenir par des tratatives directes avec la Porte ce qu'elle n'avait pu obtenir par l'intermédiaire des grandes puissances. Comme, après les premières approches, les pourparlers s'avèrent longs et infructueux, la Grèce esquissa un nouvel essai de conclure une alliance avec la Roumanie. L'envoyé du roi Georges et le porteur de sa lettre datée du 27 mars/8 avril 1869 fut le même prince Ypsilanti. Celui-ci arriva à Bucarest le 5/17 mai<sup>21</sup>. Le prince Charles l'ayant reçu, Ypsilanti dans son rapport à Athènes annonce que le souverain roumain était d'avis qu'après la douloureuse tentative crétoise, la Grèce et la Roumanie devaient éviter tout ce qui aurait pu créer une tension dans leurs rapports avec la Porte. En même temps, les deux pays devaient organiser leurs armées, les équiper, même au risque d'irriter les grandes puissances, et prendre des mesures en vue d'une future action commune. Le prince Charles demanda à Ypsilanti de mettre par écrit les principes qui, selon la pensée du roi Georges, étaient les plus propres à servir de base à cette entente. Le 10/20 mai 1869, Ypsilanti présenta au prince roumain ses propositions, qui étaient les suivantes :

« Une entente entre Sa Majesté et Son Altesse devant avoir pour but de Les garantir pour le présent de toute action intempestive et isolée et de régler pour l'avenir les conditions à une action commune entre Elles, en vue de l'indépendance complète de la Roumanie et des provinces grecques de la Turquie doit stipuler :

<sup>18</sup> Arch. Et. Buc., Casa regală, Dos. 64/1867, f. 1—2 (le Projet de traité quadriparti); f. 3—4<sup>v</sup> : le même projet écrit sur deux colonnes, la seconde avec les corrections opérées. Le texte ainsi corrigé n'est que le brouillon du traité serbo-roumain de 1868. V. aussi, N. Ciachir et C. Bușe, *Cu privire la tratatul de alianță româno-serb din 1868*, « Revista Arhivelor », IX, 1966, n° 1, p. 194.

<sup>19</sup> A en juger d'après son mode de rédaction et notamment d'après son commencement, celui-ci est fort similaire au traité serbo-grec de 1867, à celui serbo-roumain de 1868, à celui serbo-monténégrin de 1866. V. les textes chez Gr. Jakšić et Vučković, *op. cit.*, pp. 486, 510—521, et chez N. Ciachir et C. Bușe, *op. cit.*, pp. 203—204.

<sup>20</sup> Le texte chez Jakšić et Vučković, *op. cit.*, pp. 477—478, et aussi p. 76.

<sup>21</sup> Michel Lhéritier, *L'histoire diplomatique de la Grèce*, III, Paris, 1925, p. 317.

1. L'obligation pour les deux Hautes parties contractantes de n'entreprendre aucune action hostile contre la Sublime Porte qui ne soit commune entre Elles.
2. L'engagement de s'entendre six mois à l'avance sur le moment et le mode de cette action commune.
3. La fixation exacte des forces militaires que chacune des Hautes parties contractantes apportera dans cette action commune.
4. Le mode de combiner par la suite Leurs opérations militaires.
5. La nature de concours que les Hautes parties contractantes chercheront à obtenir en Bulgarie au moment d'agir.
6. Le secret le plus absolu sur l'établissement et les conditions de Leur entente<sup>22</sup>.

Ensuite, Ypsilanti présenta au prince Charles un texte plus détaillé, c'est-à-dire celui d'un projet de traité. Ce projet, dans la rédaction d'Ypsilanti, n'existe pas dans les archives roumaines, mais il existe peut-être dans les archives grecques. Il a dû subir certaines modifications par suite des pourparlers qui ont suivi. Au dire d'Ypsilanti, le prince Charles aura modifié ou rédigé à nouveau le préambule, ainsi que les points 1, 2, 3, 5 — retenant par contre sans aucun changement les points 4, 6, 7, 8, et 9 du projet grec. Ce nouveau projet, que Charles s'était déclaré prêt à signer par l'intermédiaire d'un plénipotentiaire, Ypsilanti l'a copié, en l'introduisant dans un rapport envoyé sur le champ à son souverain. Avant de l'expédier à Athènes, il l'a montré au prince roumain afin qu'aucun doute ne subsiste quant à la fidélité du texte. Nous publions ici cette nouvelle forme<sup>23</sup>, qui jette un jour plus précis sur les intentions de la politique extérieure roumaine et sur l'attitude de la Roumanie en ce qui concerne les propositions du roi grec.

En général, la Roumanie considérait qu'une intervention armée isolée ou prématurée était loin de constituer un pas en avant dans la voie de la solution des doléances nationales des peuples balkaniques. Tout au contraire, celle-ci pouvait entraîner des conséquences d'une gravité incalculable. La conviction de la Roumanie était que l'Empire ottoman ne pourrait résister encore longtemps. Les peuples balkaniques devaient donc se préparer sérieusement tout en attendant que par la force des choses la solution de la question orientale devienne une nécessité pour l'Europe. Afin de préciser le but et les conditions de leur activité commune, la Roumanie et la Grèce se proposaient de conclure le présent traité qui devait favoriser, uniquement et exclusivement, la prospérité, le développement et le progrès des deux pays, conformément à leurs droits légitimes.

<sup>22</sup> Le prince Charles en ajouta encore un point : « Les parties contractantes s'engagent réciproquement à agir de concert avec le plus parfait désintéressement pour faire qu'en exécution de ce traité les arrangements qui doivent compléter les dispositions soient effectués de la manière la plus conforme qu'il sera possible au véritable esprit de ce traité ». Arch. Et. Buc., Casa regală, Dos. 25/1867.

<sup>23</sup> V. le texte à l'annexe n° 5.

Aux termes de ce traité, la Roumanie s'engageait de n'entreprendre aucune action armée contre la Porte, en vue de recouvrir son indépendance, sans une entente préalable avec la Grèce, remontant au moins à deux mois auparavant. Au cas où on serait arrivé à un accord en ce sens, la Grèce était tenue d'intervenir et de déclarer la guerre dans les six semaines suivantes, tout au plus. Si, par suite d'une agression de la Porte contre la Grèce, celle-ci se trouverait dans l'obligation de commencer la guerre avant la Roumanie, le prince Charles se reconnaissait obligé d'entreprendre à son tour une action armée contre les Ottomans, dans l'intervalle de six semaines après le début des hostilités gréco-turques. Le projet parlait aussi des forces armées qui devraient être engagées dans cette guerre par chacun des deux pays (précision qui serait le résultat d'éventuels pourparlers). Enfin, dans le cas de l'ouverture des hostilités, les deux pays étaient tenus se mettre d'accord avec la Serbie aussi, fixant par une convention militaire les conditions générales de la guerre.

Le gouvernement grec considéra ce contre-projet comme extrêmement vague, pourtant sa lecture attentive autorise d'autres appréciations. Si on l'a considéré comme extrêmement vague, ce fut peut-être parce qu'il ne prévoyait aucune action militaire commune immédiate. Si certains hommes politiques de l'époque estimaient le moment venu, aujourd'hui on peut juger de la situation sous un jour plus réel. Ni la Grèce, ni la Roumanie, ni la Serbie ne pouvaient prétendre alors faire à elles seules (même en unissant leurs forces) la guerre à l'Empire ottoman. La conjoncture internationale, le jeu des attitudes et des oppositions des grandes puissances, le potentiel guerrier de la Porte — voilà autant de facteurs faits pour empêcher l'accomplissement de pareils idéaux. Les événements ultérieurs, des années 1876—1878, l'ont prouvé, du reste, assez. C'était donc en tenant compte de ces faits, ainsi que de sa conviction, que la question orientale ne pouvait plus durer longtemps sans qu'on lui donne une solution au moins partielle, que la Roumanie avait proposé un traité qui ne prévoyait pas d'action immédiate, ni d'autres clauses pratiquement irréalisables à l'époque.

Ypsilanti revint à Bucarest au début de décembre 1869. Au cours de l'audience qu'il lui accorda, le prince Charles le pria de poursuivre les discussions avec A. G. Golescu, ex-agent diplomatique de la Roumanie à Constantinople et maintenant ministre des finances. En réponse, Ypsilanti adressa une lettre au prince (le 25/6 décembre 1869), où il lui expliquait que le roi Georges ne lui avait point donné mandat de s'entretenir avec aucun des ministres roumains, ces pourparlers ayant un caractère intime. Les discussions avec certains ministres ne pouvaient viser les principes du traité, puisque ces principes étaient déjà admis, mais seulement la signature d'un texte définitif rédigé sur la base du contre-projet roumain

auquel le roi Georges avait apporté quelques amendements et précisions anodins. Ces petits amendements, Ypsilanti désirait les discuter personnellement avec le prince Charles. Le prince riposta à son tour par la lettre du 27 novembre /9 décembre, dans laquelle il affirmait que cette discussion avec A. G. Golescu « est d'autant plus nécessaire qu'il s'agit d'intérêts majeurs pour l'avenir de mon pays et je ne saurais, en Prince constitutionnel, engager cet avenir d'une manière irrévocable, sans qu'un de mes conseillers, qui jouit de ma pleine et entière confiance, ne connaisse, ne juge et n'apprécie les détails de l'entente que Vous m'avez proposée »<sup>24</sup>. Deux jours plus tard, Ypsilanti s'adressait de nouveau au prince, pour lui dire qu'il allait obtempérer et discuter le traité avec A. G. Golescu — tout en signifiant qu'il interprétait sa lettre comme un accord aux propositions du roi Georges.

Les pourparlers se sont poursuivis donc entre A. G. Golescu et le prince Ypsilanti. Si leur résultat négatif est connu, il convient de connaître aussi les motifs qui ont déterminé ce résultat négatif, tels qu'ils ont été exposés par A. G. Golescu<sup>25</sup>. Le ministre roumain montra au prince Ypsilanti qu'avant de passer à l'examen proprement dit du traité respectif, il fallait préciser si sa conclusion en ce moment était utile et opportune, conforme donc eux intérêts des deux pays. La cause pour laquelle la Grèce d'une part, la Roumanie de l'autre étaient prêtes à combattre était bien trop haute pour qu'elle soit compromise par des actions intempestives, inopportunes, mal préparées qui auraient compromis l'accomplissement des nobles idéaux nationaux. L'exemple de la Crète avait démontré que les efforts généreux de tout un peuple ne sauraient aboutir, à défaut de remplir ces exigences, qu'à des résultats absolument contraires à ceux souhaités. Qu'il convenait donc de tenir compte de l'attitude des grandes puissances européennes. Même si la chute de l'Empire ottoman apparaissait comme absolument certaine dans un proche avenir, il fallait à tout prix éviter les suspicions portant sur une éventuelle alliance entre la Grèce et la Roumanie, qui aurait été à l'origine de cette crise. D'autre part, il ne faisait pas l'ombre d'un doute que, comme par le passé, les grandes puissances continueront d'accorder leur appui à la Porte.

La Roumanie savait fort bien ce qu'elle devait penser à cet égard : une année auparavant (en septembre 1868), elle avait échappé de justesse à une commission d'enquête, acceptée par la France<sup>26</sup> et l'Autriche-Hongrie sur la proposition de la Porte, qui devait constater si le cabinet de Bucarest avait eu quelques contingences avec les révolutionnaires bulgares. (Il s'agissait du groupe de 125 hommes réunis en Roumanie

<sup>24</sup> Ibidem, p. 13.

<sup>25</sup> V. l'annexe, doc. n° 5.

<sup>26</sup> *Istoria României*, IV, Bucarest, 1964, pp. 578 et suiv.

et qui traversèrent le Danube, en Bulgarie, au mois de juillet 1868). On avait même parlé en l'occurrence d'une concentration des troupes ottomanes sur le Danube et, en fin de compte, le cabinet roumain fut obligé de présenter sa démission.

Il est évident qu'au moment où la Porte, la France, l'Angleterre et l'Autriche-Hongrie condamnaient la Roumanie, l'accusant d'activité antiottomane, au moment où la presse occidentale venait seulement de cesser ses attaques véhémentes contre le gouvernement roumain, celui-ci ne pouvait pas songer à un traité avec la Grèce ayant pour but une intervention armée immédiate. C'eût été une preuve relevant sa véritable attitude en ce qui concernait sa politique extérieure, qui était en réalité favorable à la lutte pour la liberté des peuples balkaniques, lutte intéressant la Roumanie aussi au plus haut degré. Le cabinet de Bucarest ne pouvait que nier de toutes ses forces une telle attitude, affichant sa parfaite neutralité, conforme aux engagements pris en 1866.

Ajoutons aussi que, si affaibli fût-il, l'Empire ottoman était bien encore à même d'infliger une défaite facile, par son potentiel guerrier, à toute intervention armée roumano-grecque, si celle-ci ne bénéficiait pas d'un fort appui extérieur. Comme depuis toujours c'était la Russie qui avait assumé le rôle de protéger les peuples chrétiens de l'Empire ottoman, seule sa franche participation à une alliance générale balkanique aurait pu, dans la conjoncture du moment, assurer le succès d'une intervention armée dont la Grèce et la Roumanie auraient pu éventuellement donner le signal. C'est pourquoi avant d'entreprendre des pourparlers bilatéraux, les pays balkaniques étaient tenus conclure chacun une alliance avec la Russie, en s'assurant de la sorte son aide. Un traité isolé entre la Grèce et la Roumanie ne pouvait avoir pour conséquence que l'irritation de l'Europe, sans aucun apport utile pour les pays en question. Toute action agressive contre la Porte était donc pour le moment interdite; il fallait patienter jusqu'à ce que les conditions susmentionnées se fussent transformées en réalités. Au surplus, le traité avec la Roumanie, tel qu'il avait été conçu par le roi Georges, de Grèce, comportait non seulement les moyens d'action, mais aussi les droits que chaque partie se réservait une fois atteint le but qu'elles s'étaient fixé.

Par conséquent, vu les problèmes complexes qu'il posait, l'examen de ce projet d'alliance ne pouvait qu'être ajourné. De même qu'en 1867, le seul traité possible était celui prévoyant des préparatifs en vue d'un avenir somme toute pas trop éloigné; mais, en tout cas, il ne pouvait être question d'interventions immédiates, telles que la Grèce les aurait désirées, vu les circonstances présidant à l'évolution du problème crétois.

Seulement six ans plus tard, les événements allaient donner raison au point de vue roumain qui soutenait que l'Empire ottoman était encore assez puissant, bien que l'heure décisive approchât pour lui. En effet, les soulèvements de 1875—1876 en Bosnie, Hertzégovine et Bulgarie, ainsi que la guerre serbo-turque ont rouvert la crise orientale.

Prévoyant ce moment, la Roumanie, qui s'était toujours montrée l'adepte des actions combinées, longuement préparées et déclenchées au moment opportun, se rendit compte de la nécessité des relations suivies avec la Grèce. Le fait s'était imposé d'autant plus nettement lors des diverses traitatives dont nous venons d'en donner le bref aperçu. Aussi, cette fois ce ne fut plus la Grèce, mais bien le gouvernement roumain qui prit l'initiative. Un premier essai a été celui de Vasile Boerescu, ministre des affaires étrangères, en 1873. Mais ce premier essai échoua parce que Simos, le ministre grec à Constantinople par l'intermédiaire duquel le gouvernement roumain fit ses propositions, venait justement d'abandonner les vieilles traditions de la politique extérieure grecque pour tenter un accord avec la Porte. Ni le deuxième essai n'eût un sort meilleur — il est daté du mois de novembre 1875, c'est-à-dire après que la crise orientale se fût déclenchée. Bien que cette fois la Grèce acceptât en principe les propositions faites par le gouvernement roumain, elle demanda un délai de trois mois, afin de ne point troubler certaines traitatives qu'elle menait au même moment avec la Porte. Ce délai une fois écoulé, c'est-à-dire le 12/24 janvier 1876, quand la conjoncture devint propice pour le côté grec, les changements intervenus dans l'organisation de notre ministère des affaires étrangères, combinés à des difficultés d'ordre financier, ont ajourné encore une fois la création de l'agence diplomatique roumaine d'Athènes. Une chance de réussite s'est dessinée en mai 1876, quand Mihail Kogălniceanu, partisan de cette idée, prit le portefeuille des affaires étrangères. Malheureusement, il ne devait pas le conserver longtemps : au début du mois d'août de la même année, le département allait changer de titulaire, avec la nomination de Nicolae Ionescu. Le nouveau ministre était pour la neutralité totale, aussi abandonna-t-il complètement l'idée de créer une agence diplomatique à Athènes, bien qu'absolument nécessaire en ce moment.

La conséquence directe de cet abandon fut que les deux pays intéressés reçurent toujours avec un certain retard et d'une manière incomplète les nouvelles aptes à éclairer leur politique extérieure. Ne possédant point d'office diplomatique à Athènes, la Roumanie ne put connaître en temps utile le stade des traitatives entre la Grèce et la Russie, relatives à l'entrée de la première dans la guerre de 1877—1878 <sup>27</sup>. De son côté,

<sup>27</sup> Constantin N. Velichi, dans *Reprezentanțele diplomatice ale României*, I, Bucarest, 1967, pp. 330—333.

la Grèce ne put régler ses entreprises sur celles de la Roumanie, ce qui l'empêcha de prendre une part active à cette guerre. Ce ne fut que par la suite, en 1879, que cette agence diplomatique fut, enfin, fondée et cet acte contribua largement à rendre plus étroites les relations économiques et à serrer les liens politiques entre les deux pays<sup>28</sup>.

#### TEXTES

### 1. Le projet du Traité quadriparti (Grèce, Serbie, Roumanie et Monténégro) de 1866—1867.

Au nom de la Très Sainte et indivisible Trinité

Sa Majesté le Roi de Grèce, S.A.S. le Prince régnant de Roumanie, S.A.S. le Prince régnant de Serbie et S.A.S. le Prince régnant de Monténégro, mutuellement animés d'un désir également sincère de resserrer de plus en plus les liens d'amitié et de bonne harmonie qui ont toujours subsisté entre leurs pays respectifs, ont jugé que rien ne pourrait contribuer plus efficacement à ce but salutaire que la conclusion d'un traité d'alliance étroite et d'union intime comme la garantie la plus sûre de la prospérité de leurs pays.

En conséquence S.M. le Roi de Grèce a, à cet effet, nommé pour plénipotentiaire Monsieur...

S.A.S. le Prince de Roumanie M...

S.A.S. le Prince de Serbie M...

S.A.S. le Prince de Monténégro M...

Lesquels après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants.

#### Art. 1

Il y aura entre S.M. le Roi de Grèce, S.A.S. le Prince de Roumanie, S.A.S. le Prince de Serbie, S.A.S. le Prince de Monténégro et leurs héritiers et successeurs une parfaite et sincère intelligence, amitié et alliance, lesquelles dureront pour toujours et dans toutes les circonstances, et en conséquence de cette union intime les parties contractantes n'auront rien plus fortement à cœur que de sauvegarder les intérêts réciproques de leurs pays, de se traiter mutuellement avec toute sorte de bienveillance, aide et assistance possible, et d'écarter l'un de l'autre tout ce qui pourrait altérer cette union ou causer à leurs pays quelque dommage ou préjudice.

#### Art. 2

Les parties contractantes s'engagent réciproquement et chacune d'Elles envers les autres à agir de concert avec le plus parfait désintéressement pour faire qu'en exécution de ce traité les arrangements qui doivent en compléter les dispositions soient effectués de la manière la plus conforme qu'il sera possible au véritable esprit de ce traité.

#### Art. 3

Sa Majesté le Roi de Grèce, S.A.S. le Prince de Roumanie, S.A.S. le Prince de Serbie et S.A.S. le Prince de Monténégro déclarent qu'en contractant cette alliance leur unique et seule intention est de pourvoir à la sûreté et au bonheur de leurs pays, conformément à leurs anciens droits et aux principes de justice et d'équité.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 334.

## Art. 4

En conséquence de ce traité les Parties contractantes s'engagent, après l'échange des ratifications, à chercher et arrêter les meilleures conditions pour régler, faciliter et encourager les relations commerciales entre les habitants de leurs pays.

## Art. 5

Le présent traité d'alliance sera ratifié par S.M. le Roi de Grèce et L.L. A.A. S.S. le Prince de Roumanie, le Prince de Serbie et le Prince de Monténégro dans le terme de ... et plus tôt si faire se peut.

En foi de quoi, nous soussignés en vertu de nos pleins pouvoirs avons signé le présent traité d'alliance et y avons apposé le sceau de nos gouvernements respectifs.

(Ratification) A ces causes et après avoir examiné ce traité d'alliance, nous l'avons agréé, confirmé et ratifié, ainsi que nous l'agréons, confirmons et ratifions par les présentes dans tous les articles, promettant sur notre parole et foi, pour nous et nos héritiers, de remplir inviolablement tout ce qui a été stipulé par le susdit traité et de n'y contrevenir en rien.

En foi de quoi nous avons signé cette ratification de notre propre main et y avons fait apposer le sceau de notre Etat.

Arch. Et. Buc., Casa Regală, Dos. 64/1867, f. 1—2.

## 2. Ion Bălăceanu rapportant au prince Charles ses pourparlers d'Athènes avec le roi Georges et Tricoupis.

Athènes, le 9 Février 1867.

Monseigneur,

En arrivant à Athènes, je me suis rendu chez M. le Baron de Wagner, de la part de qui la lettre de Votre Altesse Sérénissime m'a valu un accueil excellent. Le Ministre de Prusse m'a parlé longuement et avec un esprit remarquable de la situation et des hommes de la Grèce. J'ai appris par la même occasion que S.A.R. le Prince Schleswig-Holstein n'était pas arrivé et ne viendrait probablement pas en Grèce. Privé de cette ressource pour parvenir jusqu'au Roi, j'ai prié le Baron de Wagner de me dire quel était celui des Ministres en qui S.M. avait le plus de confiance. Il me dit que c'était M. Tricoupis, Ministre des affaires étrangères et homme intelligent et discret. Je suis allé voir M. Tricoupis, dont j'ai eu bien d'être, dès notre première entrevue, extrêmement satisfait.

Après quelques considérations générales sur la position respective de nos deux pays, sur leurs aspirations semblables et leur intérêts identiques, M. le Ministre des affaires étrangères m'a exprimé son vif désir de voir s'établir entre la Grèce et la Roumanie une communauté de vues et d'action que les éventualités du printemps rendaient urgente. Il a ajouté que M. Antonopulo, que le Roi avait chargé de porter à Votre Altesse le grand cordon de l'ordre du Sauveur, avait reçu des instructions dans ce sens. J'ai répondu à M. Tricoupis que Votre Altesse, comme tous les esprits clairvoyants, ne se faisait pas d'illusions sur le sort réservé à la Turquie; que la chute, plus ou moins prochaine de cet empire amènerait inévitablement toute l'Europe en armes dans nos contrées, si les populations chrétiennes seules intéressées directement dans la question d'Orient hâtaient imprudemment la crise, avant d'être en mesure de la surmonter par leurs propres forces, et provoquaient par là l'intervention armée des Grandes Puissances; que la Roumanie n'était pas prête et que Votre Altesse

ne croyait pas que ses voisins et alliés naturels le fussent davantage, qu'en attendant le moment opportun une entente préalable sur les bases de la nouvelle organisation politique de l'Orient, était indispensable et qu'il fallait y songer, sous peine d'être pris au dépourvu et de ne pouvoir jamais plus devenir un système politique et militaire assez fort pour résister aux empiètements du dehors. Enfin, que j'avais pour mission de proposer au gouvernement du Roi, au lieu d'une action commune et immédiate — que Votre Altesse croyait dangereuse et inopportune — une entente en vue de l'Avenir. Pendant cette exposition de la politique de Votre Altesse, je suis sûr de n'avoir pas dit un mot qui pût être pris pour une promesse, ou un engagement précis. M. Tricoupis a accueilli mes paroles avec un vif sentiment de plaisir : il m'a assuré qu'il était heureux que les idées du souverain de la Roumanie répondissent si bien à celles du Roi et aux siennes propres ; qu'à son avis, c'était bien là la meilleure marche à suivre, la Grèce n'étant pas d'ailleurs mieux préparée que la Roumanie à affronter la crise ; que l'insurrection de Candie l'avait prise à l'improviste et épuisé complètement ses ressources ; que le Gouvernement Hellénique faisait tout son possible pour empêcher une pareille explosion en Thessalie et en Epire, qu'il espérait y parvenir — malgré un commencement d'insurrection — mais qu'il n'en avait pas la certitude.

En voyant la franchise et la bonne foi de cet homme d'Etat je ne lui ai pas laissé ignorer plus longtemps que j'étais porteur d'une lettre de votre Altesse pour le Roi et que je comptais sur son entremise pour obtenir une audience de Sa Majesté. M. Tricoupis me promit de prendre ses ordres à cet égard, et de me les apporter en personne. Le lendemain matin, il vint me dire que le Roi, « surveillé par une diplomatie jalouse ou malveillante », s'était arrêté au moyen suivant : Son Ministre des affaires étrangères me demanderait et lui remettrait, sur le champ, la lettre de Votre Altesse et Sa Majesté me recevrait le lendemain « comme un voyageur de distinction, chargé de la complimenter au nom de son cousin et bon ami le Prince de Roumanie ». Dans tous les cas l'existence et la remise de la lettre devaient rester un secret entre le Roi, son ministre et moi. Quoique je ne saisisse pas très bien l'utilité d'une procédure aussi mystérieuse, je m'y prêtai de la meilleure grâce en remettant la lettre de Votre Altesse au confident du Roi Georges.

Dans l'intervalle qui me séparait de l'audience royale, j'allai voir les Ministres de France et d'Angleterre et je retournai chez M. de Wagner. Je ne cacherai pas à Votre Altesse que le langage de ces diplomates n'est rien moins que symptomatique aux Hellènes : celui du Comte de Gobineau revêt même un caractère d'amertume et de violence qui m'a péniblement impressionné. A en croire ces messieurs, la Grèce, vouée aux efforts infructueux et aux aspirations ridicules, n'a plus qu'à se résigner à son impuissance et à s'ensevelir dans l'indifférence et le mépris de l'Europe. A leurs yeux, il n'y a pas eu d'insurrection crétoise et l'on ne s'est jamais battu dans l'île en question. Les Turcs y sont aussi puissants qu'aimés de la population, laquelle, par contre, exècre les volontaires hellènes et les livre au Pacha, toutes les fois qu'ils lui en tombent sous la main, etc., etc. Je n'ai pas besoin de faire ressortir le côté faux et exagéré de ces appréciations. La vérité n'est pas davantage dans les forfanteries de la presse grecque et des héros de café qui peuplent les rues d'Athènes. La vérité, je crois la voici : Il n'y a pas un grec qui ne fût prêt à combattre pour l'affranchissement de ses frères, et les sacrifices pécuniaires que ce peuple s'impose depuis le commencement de l'Agitation sont hors de toute proportion avec ses moyens. Le courage et le patriotisme ne manquent donc point aux Grecs ; que leur manque-t-il ? L'esprit d'organisation et de discipline et, surtout, le bon sens politique. Il est à remarquer, en effet, que les Grecs qui apportent dans leurs affaires commerciales un tact parfait et une grande clairvoyance, sont incapables d' envisager froidement et d'apprécier sainement une question qui touche à leur nationalité, j'ajouterai que sur toutes celles de leur organisation politique intérieure ils déraisonnent ! (Je parle des classes éclairées.) Le peuple grec, si bon, si laborieux et si foncièrement moral est victime des institutions perfectionnées et des Constitutions ultra progressistes que forgent

en son nom trois ou quatre cents hommes d'Etat en disponibilité, journalistes sans abonnés et fonctionnaires attendant leur tour. C'est pour l'amusement, le profit et la plus grande gloire de ces parasites de la démocratie que la Grèce voit, depuis 25 ans, ses finances gaspillées, son crédit anéanti, sa réputation ternie et ses routes infestées par le brigandage, qui lui même est devenu un instrument politique aux mains des partis ! La vérité est encore que, malgré l'insuccès des volontaires recrutés maladroitement en Italie et dans les bouges de Galata, l'insurrection candiote compte encore 3000 combattants intrépides sous les ordres de deux chefs héroïques (Corronéos et Zambrakaki) et que l'armée turque, qui a été, au commencement de la lutte, de 45.000 hommes, est déjà réduite à 15.000. Je ne m'explique l'unanimité des sarcasmes et des critiques dont le Corps diplomatique (à l'exception du Ministre de la Russie, que je n'ai pas eu l'honneur de voir) accable les Grecs que par quelques-uns de ces ridicules sociaux que leur attribue Edmond About, l'homme qui a mis ce dénigrement à la mode.

Au jour et à l'heure convenus, je me suis présenté à l'aide de camp du Roi qui m'a introduit chez Sa Majesté. J'ai trouvé Georges I<sup>er</sup> seul ; en me voyant entrer, il s'est avancé vers moi et m'a tendu la main ; puis il m'a invité à m'asseoir. Le roi a commencé par me demander des nouvelles de Votre Altesse, dont il parle dans les termes d'une véritable amitié. Il était enchanté de la lettre et a bien voulu m'expliquer les précautions dont il avait dû s'entourer pour la recevoir : « La confiance que le Prince de Roumanie a en vous — m'a dit Sa Majesté — commande la mienne ; je n'aurai donc point de secret pour vous ; malheureusement, je suis forcé d'en avoir pour ceux qui m'entourent. Aujourd'hui mes ministres et mes serviteurs, il ne faut qu'un vote de la Chambre pour les faire passer dans les rangs de l'opposition, et alors, tout ce que je leur aurai confié ira défrayer les 500 journaux de mon royaume. Encore s'ils ne répétaient que ce que je leur dis, mais il y a les commentateurs !... Aussi, le Ministre des affaires étrangères sait bien que vous m'avez apporté une lettre du Prince Charles — puisque c'est lui qui me l'a remise — mais il ignore absolument ce qu'elle contient ».

J'ai saisi un moment favorable pour mettre la conversation sur les affaires d'Orient : j'ai exposé à Sa Majesté Hellénique les vues de Votre Altesse, avec des développements que je ne leur avais pas donnés dans mon entretien avec M. Tricoupis. J'ai particulièrement insisté sur la nécessité de réserver leur solution aux seules parties intéressées, et sur les graves dangers d'une intervention étrangère, que nous provoquerions infailliblement en hâtant la fin du malade. J'ai exposé l'utilité d'une entente parfaite entre les chefs des trois grandes familles chrétiennes qui forment la Turquie d'Europe et j'ai passé en revue les points sur lesquels devait porter cette entente, que j'ai appelée « un pas gigantesque vers la Confédération d'Orient ». J'ai terminé en disant que Votre Altesse mettait à son concours et à celui de son peuple deux conditions : 1. L'exclusion de toute puissance étrangère de l'Alliance projetée, 2. La substitution d'une action régulière et gouvernementale au mouvement incohérent, fiévreux et précocé qui pousse aujourd'hui les populations chrétiennes de la Turquie à une catastrophe prochaine. Je n'ai pas eu de peine à démontrer à Sa Majesté que si l'on mettait à profit le peu d'années que la Turquie avait à vivre, on résoudrait la question d'Orient — qui peut mettre demain l'Europe en feu — sans coup férir. « Les musulmans les plus fanatiques — ai-je dit — renonceront à entreprendre une lutte dont ils reconnaîtront l'inutilité ; ils y renonceront d'autant plus facilement qu'ils ne seront plus comme aujourd'hui — sous le coup d'une menace d'extermination ou de spoliation. Lorsque les Princes chrétiens confédérés feront savoir au Sultan qu'il ne peut plus être que le chef spirituel des musulmans établis en Europe, et qu'ils pourront faire appuyer cette note identique par trois cent mille bayonnettes, la terrible question d'Orient aura cessé d'exister, en même temps que l'empire des Sultans, et la Confédération d'Orient sera fondée sans l'intervention des grandes puissances ». Le Roi m'a fait l'honneur de me répondre en ces termes : « Ce que je viens d'entendre

me cause une grande et vive satisfaction : les idées du Prince de Roumanie, que je partage entièrement, me donneront plus de force pour résister à l'entraînement général. Vous devez vous être aperçu que les Grecs ont complètement perdu la raison, ils veulent déclarer la guerre à la Turquie, sans armée, sans finances, sans flotte et sans alliés. Crète, la Thessalie et l'Épire ne leur suffisent plus : je ne puis pas sortir de mon palais sans que des hommes et des femmes du peuple ne me crient : „à Constantinople !!!” Ma position est plus que difficile. Il y a des moments où elle cesse d'être tenable et où le point d'honneur seul m'empêche de quitter la Grèce. J'assiste de sang froid à ce déchaînement des passions populaires impuisantes par elles-même, mais auxquelles je dois donner satisfaction, sous peine d'en être la première victime. Pour le malheur de mon peuple, il n'a jamais rien obtenu que par des révolutions : une révolution lui a donné son premier roi ; une autre sa première constitution ; la dernière révolution lui a valu les îles Ioniennes. Les Grecs, qui ont cent fois plus d'imagination que de bon sens, se figurent très sérieusement qu'une quatrième révolution leur rapportera au moins Candie... et ils la feront si je n'obtiens pas diplomatiquement cette île. Je comptais faire un voyage en France et en Angleterre, j'en aurais profité pour intéresser l'Empereur Napoléon à ma situation ; mais dans les circonstances actuelles, cela ne m'est plus possible. Le corps diplomatique, sur qui je devrais pouvoir m'appuyer, ne contribue pas médiocrement à mes embarras. C'est à qui, des Ministres étrangers, se mêlera d'intrigues de parti et cherchera à pousser ses créatures. Il y en a surtout un que je ne voudrais pas toucher avec les pincettes ! Lié et complotant avec mes ennemis personnels, il n'y a pas d'infamie qu'il ne débite sur mon compte. Sans les grandes obligations que j'ai à son souverain il y a longtemps que j'aurais fait cesser ce scandale, en demandant officiellement son rappel ». Le Roi s'est également plaint de M. de Moustier, qui, lors de son passage par Athènes « avait dit » à Sa Majesté « des choses désagréables sur un ton peu poli ». Le Roi m'a demandé si je croyais que l'Empereur Napoléon favoriserait la formation d'une Confédération d'Orient et si oui, comment je m'expliquais l'attitude de Son Ministre des affaires étrangères si ouvertement hostile aux populations chrétiennes. Je répondis à Sa Majesté que sans avoir jamais parlé à l'Empereur de ce projet, j'étais persuadé qu'il s'y montrerait favorable par la seule raison que cela rentrait dans son programme (l'émancipation des nationalités) et qu'il était plus que douteux pour moi que la politique de M. de Moustier fût celle de Son maître. Sa Majesté m'a encore demandé si je verrais l'Empereur. Je lui ai dit qu'ayant à remettre à Sa Majesté une lettre de Votre Altesse, j'espérais être reçu en arrivant à Paris. « Hé bien, Monsieur, je vous autorise à répéter à l'Empereur toute notre conversation, ... vous n'y voyez point d'inconvenient, n'est-ce pas ? » « Au contraire, Sire, je serais même d'avis que Votre Majesté écrivit à Napoléon III, dont le cœur est aussi bon et grand, pour lui exposer sa position dans les termes où elle vient de le faire vis-à-vis de moi. » « Vous avez raison, aussi bien, l'Empereur m'a traité comme son fils, quand j'ai passé par Paris. Dans tous les cas, ne lui cachez rien. » Le Roi m'adressa encore quelques questions sur Votre Altesse, sur son train de vie, etc. « Dites au Prince d'avoir confiance en moi » est une phrase que Sa Majesté a répétée plusieurs fois. « Notre position est à peu près la même et les intérêts de nos peuples se confondent... Le Prince de Roumanie a en moi un ami sincère et un fidèle allié... Il est bien convenu, n'est-ce pas, qu'à part l'Empereur et Son Altesse, personne ne saura rien des choses que nous venons de nous dire ? » « J'en donne ma parole d'honneur à Votre Majesté. » Le Roi me congédia en me serrant de nouveau la main.

Dans mes fréquents entretiens avec M. Tricoupis, j'ai abordé et traité à fond la question du régime consulaire et des Capitulations que la Grèce devrait être la première à abroger en Roumanie. Votre Altesse pourra prendre connaissance de ces pourparlers par la dépêche que j'adresse, à ce sujet, à M. le Ministre des Affaires Etrangères...

### 3. Le roi Georges de Grèce s'adressant au prince Charles de Roumanie, au sujet de la mission du prince Ypsilanti.

Athènes le 27 mars/8 avril 1869  
(Bucarest 6/18 mai 1869)

Altesse,

Les sentiments d'affection pour moi et de sympathie pour la Grèce que Vous aviez bien voulu témoigner à mon Consul Général, le Major Axcellas, en termes si chaleureux m'avaient inspiré le désir de Vous exprimer mes remerciements, et de Vous assurer que mes sentiments pour Votre Altesse n'étaient ni moins vifs, ni moins sincères. J'en ai été empêché par les circonstances si graves pour la Grèce et si douloureuses pour moi dans lesquelles je me suis trouvé depuis le mois de décembre dernier.

Amené par le mauvais vouloir de l'Europe à l'égard de la lutte héroïque de Candie devant l'alternative ou de laisser l'insurrection s'éteindre dans cette île sans résultat pratique pour elle ou d'engager contre la Turquie une guerre qui se présentait dans des conditions très désavantageuses pour la Grèce, je n'ai pas hésité d'accorder à la décision de la Conférence de Paris. Cette décision était grande, mais elle ne sera pas stérile, car elle doit avoir pour résultat de prouver aux nationalités chrétiennes de l'Orient que le Conseil Européen veut étouffer toute question partielle qui pourrait se produire en Turquie et que par conséquent ces nationalités ne pourront réaliser leurs aspirations respectives sans avoir préalablement acquis la force de les faire triompher par les armes. Je charge de cette lettre mon Ministre à Berlin et à Vienne, le Prince Ypsilanti, qui se rend à Bucarest pour ses affaires et qui jouit de mon *entière confiance*. Si vous voulez bien lui accorder aussi la Votre, nous pourrions par son intermédiaire échanger quelques-unes de nos pensées intimes.

J'aime à espérer que dans ce désir Vous verrez une marque de ma vive sympathie pour les destinées de la Roumanie, que Vous êtes appelé à diriger, comme la preuve de la bien sincère amitié que je Vous porte et avec laquelle je suis

de Votre Altesse  
l'affectionné Cousin  
Georges

Arch. Et. Buc., Casa Regală, Dos. 25/1867, f. 3—4.

### 4. Le prince Ypsilanti s'adressant au prince Charles de Roumanie. Quelques propositions de principes en vue de la conclusion d'un traité entre la Grèce et la Roumanie.

Monseigneur,

En m'exprimant Son désir d'établir avec Sa Majesté le Roi une entente de fait, Votre Altesse m'a fait l'honneur de me demander de Lui mettre sur papier les conditions qui d'après la manière de voir de Sa Majesté pourraient le mieux servir de bases à cette entente.

Connaissant très exactement je crois les idées du Roi, je me suis empressé de tracer ces bases que j'ai l'honneur de soumettre ici à Votre Altesse à titre de confiance toute Personnelle.

Daignez, Monseigneur, agréer l'expression des sentiments les plus respectueux et dévoués avec lesquels j'ai l'honneur d'être de

Votre Altesse  
le très obéissant serviteur  
prince Ypsilanti

Bucarest, le 10/22 mai 1869.

Une entente entre Sa Majesté et Son Altesse devant avoir pour but de Les garantir pour le présent de toute action intempestive et isolée et de régler pour l'avenir les conditions à une action commune entre Elles, en vue de l'indépendance complète de la Roumanie et des provinces grecques de la Turquie doit stipuler :

1. L'obligation pour les deux Hautes parties contractantes de n'entreprendre aucune action hostile contre la Sublime Porte qui ne soit commune entre Elles.
2. L'engagement de s'entendre six mois à l'avance sur le moment et le mode de cette action commune.
3. La fixation exacte des forces militaires que chacune des Hautes parties contractantes apportera dans cette action commune.
4. Le mode de combiner par la suite Leurs opérations militaires.
5. La nature du concours que les Hautes parties contractantes chercheront à obtenir en Bulgarie au moment d'agir.
6. Le secret le plus absolu sur l'établissement et les conditions de Leur entente.

Arch. Et. Buc., Dos. 25/1867, f. 5—6.

## 5. Le projet de traité entre la Roumanie et la Grèce (1869), suivi des notes d'A. Golescu, en vue de la discussion du projet avec le prince Ypsilanti.

Sa Majesté le Roi des Hellènes et Son Altesse le Prince de Roumanie, prenant en considération les vœux unanimes des Nationalités chrétiennes de l'Orient et désirant éviter à ces Nationalités les maux incalculables d'une action isolée ou intempestive qui, tout en mettant en danger la paix européenne, n'avance en rien l'œuvre de leur complète émancipation, ont résolu de combiner leur action dans le but de maintenir la paix en Orient jusqu'à ce que la force des choses ait imposé à l'Europe la solution de la question orientale et de s'assurer pour le cas où, par des événements indépendants de leur volonté, le maintien de cette paix devenait impossible à la réalisation des vœux respectifs des provinces grecques de l'Orient et de la Roumanie. En conséquence, Sa Majesté le Roi des Hellènes et Son Altesse le Prince de Roumanie se sont entendus pour préciser le but et les conditions de Leur action commune par un traité et sont à cet effet nommés pour Leur Plénipotentiaire, Sa Majesté le Roi des Hellènes..., Son Altesse le Prince de Roumanie..., lesquels ont arrêté les articles suivants.

### Art.

Sa Majesté le Roi des Hellènes et Son Altesse le Prince de Roumanie en contractant le présent traité ont pour unique but et exclusif de favoriser la prospérité, le développement et le progrès de Leurs pays conformément à leur droit légitime.

## Art.

Son Altesse le Prince de Roumanie s'engage à n'entreprendre en vue de l'indépendance complète de Ses Etats aucune hostilité armée contre la Sublime Porte sans être tombé d'accord avec Sa Majesté le Roi des Hellènes sur le moment et le mode de faire au moins deux mois d'avance.

## Art.

A la condition spécifiée dans l'article précédent de tomber préalablement d'accord avec Son Altesse le Prince de Roumanie sur le moment et le mode de l'action que Son Altesse pourrait entreprendre en vue de l'indépendance complète de Ses Etats, Sa Majesté le Roi des Hellènes s'engage si cette action aboutissait à des hostilités armées entre la Roumanie et la Turquie à déclarer et à commencer la guerre contre la Sublime Porte six semaines au plus tard après le commencement de ces hostilités.

## Art.

Dans le cas où, à la suite d'une agression de la Sublime Porte contre la Grèce, Sa Majesté Hellénique se trouvait obligée de commencer avant la Roumanie la guerre contre la Turquie, Son Altesse Roumaine s'engage à proclamer l'indépendance complète de Ses Etats et à entrer en hostilité armée contre la Sublime Porte six semaines après que la guerre aura été ouverte entre la Grèce et la Turquie.

## Art.

Pour les éventualités prévues dans les trois articles précédents, [si elles] venaient à se réaliser, les Hautes parties contractantes s'obligent à mettre en campagne, Sa Majesté le Roi des Hellènes... Son Altesse le Prince de Roumanie...

## Art.

Sa Majesté le Roi des Hellènes et Son Altesse le Prince de Roumanie conviennent qu'aussitôt après être tombés d'accord sur le mode et le moment d'entreprendre contre la Turquie l'action commune prévue dans les articles précédents, Elles combineront de concert avec Son Altesse le Prince de Serbie Leur opération stratégique et les conditions générales de la guerre par une convention militaire.

## Art.

Sa Majesté le Roi des Hellènes et son Altesse le Prince de Roumanie s'engagent à garder tout à fait secret le présent traité.

## Art.

Ce traité aura pleine vigueur aussitôt qu'il aura reçu les ratifications de Sa Majesté le Roi des Hellènes et Son Altesse le Prince de Roumanie.

## Art.

Les ratifications seront échangées à Bucarest dans un délai de six semaines au plus tard.

En foi de quoi les Plénipotentiaires respectifs les ont signées et y ont apposé le sceau de Leurs armes.

## Réponse préliminaire

L'examen d'un projet de Traité entre le Royaume Hellénique et la Roumanie doit être précédé de l'examen général de la question de savoir si la conclusion d'un tel traité

est utile aux intérêts des deux pays et opportune dans les circonstances actuelles.

Les symptômes de la décadence complète de l'Empire ottoman se multiplient de plus en plus; les Etats voisins de cet empire sont donc plus que jamais fondés de s'occuper de leurs intérêts respectifs et de chercher à épargner à leurs populations des commotions qu'une entente préalable pouvait utilement empêcher.

Il importe cependant d'éviter vis-à-vis de l'Europe le soupçon d'avoir par des arrangements prématurés provoqué la même crise qu'il importe aux pays de l'Europe d'éviter. C'est pour cela qu'il convient avant tout d'examiner mûrement l'état actuel des choses et surtout les positions des puissances les plus intéressées dans la question.

De tous les temps la Russie a convenu d'une généreuse protection les populations chrétiennes de l'Orient. L'agrandissement du Royaume Hellénique et l'émancipation complète de la Roumanie n'est possible dans l'état actuel de l'Europe qu'à la condition que la Russie prenne activement fait et cause pour nos deux Etats dans le cas où la Sublime Porte s'opposerait à leur entreprise et dans celui où les autres puissances européennes appuyeraient l'action de la Turquie.

Il importe donc de connaître avant tout les intentions de la Russie et ses moyens d'action. Une alliance isolée entre les gouvernements d'Athènes et de Bucarest ne pourrait avoir pour suite que d'irriter l'Europe sans utilité réelle pour les malheureuses populations chrétiennes de la Turquie.

Il en serait autrement si la Russie, fidèle à sa mission en Orient, était prête à entrer en lice. Les derniers événements de Crète et de la presqu'île Hellénique ont prouvé que les efforts les plus généreux des populations aboutissaient à des échecs dont les ennemis de l'émancipation chrétienne en Orient sont seuls à profiter.

Un traité entre la Grèce et la Roumanie doit donc forcément trouver un point d'appui et en quelque sorte sa base dans les arrangements de chacune de ces puissances avec la Russie. De cette façon, seule une action générale et décisive pourrait être engagée, mais avant d'être parvenus à ce résultat les Etats voisins de l'Empire ottoman doivent se borner à prendre entre eux l'engagement de renoncer à toute espèce d'action isolée afin de ne pas compromettre par des mouvements intempestifs le succès d'une cause sacrée et plus inviolable que ne pourraient l'être tous les traités existants.

La Russie est trop puissante, son magnanime souverain témoigne trop d'estime à ses alliés, pour que d'un tel système d'alliance il puisse résulter pour les alliés de la Russie une position en dépendance incompatible avec leurs honneurs et les légitimes aspirations de leurs populations. Il importerait donc non seulement de combiner avant d'établir...\* par système d'alliance les moyens d'action, mais aussi de fixer autant que possible la part qui doit...\* à chacun aussitôt que le but commun aura été atteint.

#### Projet.

Il y aura entre S.M. le Roi de Grèce et S.A. le Prince de Roumanie une parfaite et sincère intelligence, amitié et alliance dans toutes les circonstances et en conséquence de cette union intime les parties contractantes n'auront rien plus à cœur que de sauvegarder les intérêts réciproques de leurs pays, de se traiter mutuellement avec toute sorte de bienveillance et d'écartier l'un de l'autre tout ce qui pouvait altérer cette union ou causer à leurs pays quelque dommage ou préjudice.

#### II.

S.M. le Roi de Grèce et S.A. le Prince de Roumanie déclarent qu'en contractant cette alliance leur unique et seule intention est de favoriser la prospérité, le développement et le progrès de leur pays conformément à leur droit légitime.

\* Mot illisible.

## III.

En conséquence de cette entente, les parties contractantes s'engagent à chercher et à arrêter les meilleures conditions pour régler, faciliter et encourager les relations commerciales entre les habitants de leurs pays.

Arch. Et. Buc., Casa Regală, Dos. 57/1869, f. 1—8.

6. La lettre du prince Ypsilanti s'adressant au prince Charles de Roumanie, où il montre comment ont commencé et évolué les discussions pour la conclusion d'un traité entre la Grèce et la Roumanie. Le prince Ypsilanti insiste pour la reprise de cette discussion du projet, mais directement avec le prince Charles, et non pas par le canal d'A. Golescu.

Monseigneur,

Votre Altesse m'a fait l'honneur de me demander hier de me mettre en rapports avec Son Ministre Monsieur Golesco pour la confection du traité projeté avec Sa Majesté le Roi.

Avant de me rencontrer avec Monsieur Golesco, je tiens à préciser bien exactement vis-à-vis de mes pourparlers avec Lui et à cet effet je prendrai la liberté de récapituler ici les faits.

Les principes que la dernière Conférence de Paris avait proclamés à l'égard de la Grèce et que le concert européen était décidé à imposer également au besoin à la Roumanie et à la Serbie créaient à ces trois Etats une situation nouvelle et réclamaient une modification notable dans la politique par laquelle ils avaient respectivement tendu jusqu'alors à leur but national.

En conséquence, Sa Majesté a cru opportun au mois de mai dernier de s'expliquer avec Votre Altesse sur cette situation et cette politique nouvelle en échangeant avec Elle quelques réflexions tout à fait intimes.

Ne pouvant le faire par une rencontre ni dans une correspondance, Sa Majesté me confia la haute mission d'être entre Elle et Votre Altesse l'intermédiaire personnel de cet échange de réflexions.

Ayant daigné m'accorder la même confiance que sa Majesté et ayant constaté, après tout ce qu'Elle m'a fait l'honneur de me dire, comme d'après tout ce qu'Elle a entendu de moi au nom du Roi, qu'il existe un accord d'appréciations et d'intentions entre Sa Majesté et Elle, Votre Altesse me proposa de faire de cet accord l'objet d'un traité.

Cette proposition d'autant plus formelle de Votre Altesse que j'avais l'honneur de représenter auprès d'Elle la Personne même du Roi, je me suis empressé de la transmettre à Sa Majesté, en faisant (sic) toutefois observer à Votre Altesse que pour mettre le Roi à même de l'accepter, comme personnellement je le souhaitais beaucoup, je devais aussi faire connaître à Sa Majesté les conditions du traité proposé. Plus que s'était seulement d'après ces conditions que le Roi pouvait juger s'il avait plus d'avantage à prendre des engagements vis-à-vis

de la Roumanie et de la Serbie ou bien à rester comme souverain indépendant complètement en dehors de l'action que ces Principautés pouvaient tenter.

Votre Altesse, appréciant la vérité de cette observation, me demanda de mettre sur papier les conditions que, d'après ma connaissance des idées du Roi, je croyais propres à déterminer Sa Majesté d'accepter le projet d'un traité entre Elle et Votre Altesse.

Ces conditions dont je Lui ai d'abord soumis les bases et en suite une rédaction plus complète Votre Altesse les trouva au premier moment trop explicites, puis, après en avoir discuté avec moi la portée et le développement, Elle les a reconnues indispensables pour établir dans le présent et l'avenir une alliance, qui seule pouvait faire l'objet d'un traité entre Elle et Sa Majesté, et enfin Votre Altesse les a acceptées dans un projet nouveau fait d'après ses corrections.

En me demandant de l'envoyer à Sa Majesté pour qu'il fût corrigé aussi par Elle, Votre Altesse m'autorisa d'écrire au Roi que ce projet, dont Elle avait définitivement arrêté le préambule et les articles 1, 2, 3, 5, et dont Elle approuvait les articles 4, 6, 7, 8 et 9. Elle l'acceptait pleinement et était prête à le faire signer par son plénipotentiaire. Ainsi que le constate mon rapport à Sa Majesté, que Votre Altesse a lu et dont Elle a reconnu la complète fidélité.

Nous en étions restés là quand j'ai eu l'honneur de prendre congé de Votre Altesse le 6/18 juin dernier.

Sa Majesté, comme j'ai eu l'honneur de Vous dire jeudi dernier, Monseigneur, jugea que le projet accepté par Votre Altesse répondait par ses conditions aux intérêts dont la Grèce devait s'assurer, l'accepta en général, et me chargea de reprendre en Son nom avec Votre Altesse l'échange de réflexions tout à fait intimes qui avait donné lieu à sa confection, pour arriver par certaines corrections indispensables à la rédaction définitive d'un traité que le Roi m'autorisa aussi de signer avec le ministre de Votre Altesse.

D'après cela Vous voyez Monseigneur que

1. Le Roi a consenti à conclure un traité avec Votre Altesse sur la base du projet accepté par Elle, que

2. Sa Majesté considère ce traité comme le résultat d'une entente exclusivement Personnelle dans laquelle les ministres respectifs interviennent seulement pour donner une sanction constitutionnelle, que

3. Je ne suis autorisé à entrer en négociations avec le Ministre de Votre Altesse qu'à la condition que cette négociation ait pour point de départ le projet accepté par Votre Altesse et pour objet la révision de la rédaction de ce projet et de corrections proposées par Sa Majesté, après que sur les principes de celle-ci je serais tombé d'accord avec Votre Altesse.

J'ose espérer que Votre Altesse daignera apprécier avec celle élévation d'esprit et de cœur qui la distingue à un si haut degré l'exposé qui pre...\* et dont ma haute mission d'intermédiaire Personnel entre Sa Majesté le Roi et Votre Altesse me faisait (sic) un devoir, et j'attendrai ses ordres avant de me rencontrer avec Monsieur Golesco.

Daignez, Monseigneur, agréer l'hommage du profond respect et du dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse

Le très obéissant serviteur  
P<sup>o</sup> Ypsilanti

Bucarest, le 25 nov./6 déc. 1869.

Arch. Et. Buc., Casa Regală, Dos. 25/1867, f. 9—12.

\* Mot illisible.

7. Le prince Charles explique au prince Ypsilanti ses raisons concernant la tâche qu'il confia à son ministre A. Golescu de poursuivre les discussions (au sujet du traité gréco-roumain).

Bucarest 27 nov./9 déc. 1869

Prince,

En m'abstenant d'entrer dans les détails de Votre lettre, je viens répéter ce que j'ai eu l'honneur de Vous dire à plusieurs reprises. A l'égard de Sa Majesté le Roi de Grèce, je désire que les pourparlers engagés entre nous soient poursuivis par l'intermédiaire de mon ministre M. A. Golesco. Cela est autant plus nécessaire qu'il s'agit d'intérêts majeurs pour l'avenir de mon pays et je ne saurais, en Prince constitutionnel, engager cet avenir d'une manière irrévocable, sans qu'un de mes conseillers, qui jouit de ma pleine et entière confiance, ne connaisse, ne juge et n'apprécie les détails de l'entente que Vous m'avez proposée.

Je profite de cette occasion pour Vous réitérer, Prince, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

V.C.

Idem, f. 13.

8. Le prince Ypsilanti s'adressant au prince Charles de Roumanie pour lui dire qu'il est prêt à continuer les pourparlers avec A. Golescu

Buc., le 29 nov./11 déc. 1869

Monseigneur,

En réponse à la lettre que j'ai pris la liberté de Lui adresser le 25/7 courant, Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire hier qu'Elle désire, comme Prince constitutionnel, qu'un de Ses Ministres, Monsieur Golesco, connaisse, juge et apprécie les détails du traité entre Sa Majesté et Votre Altesse, dont j'ai conclu que les conditions de ce traité, qui ne pouvaient être discutées qu'entre Elle et le représentant personnel du Roi, sont définitivement acceptées par Votre Altesse.

Cela étant, je me trouve avoir terminé ma haute mission d'Intermédiaire entre Sa Majesté et Votre Altesse et, devenant simple Plénipotentiaire comme Monsieur Golesco, je suis tout prêt à me mettre en rapport avec Lui.

Permettez-moi, Monseigneur, de Vous prier à avoir l'extrême bonté de lui donner les ordres nécessaires pour que nous puissions nous rencontrer sans retard, et daignez agréer, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être Votre Altesse

Le très obéissant et très dévoué serviteur

P<sup>ce</sup> Ypsilanti

Bucarest, le 29/11 décembre 1869.

Arch. Et. Buc., Casa regală, Dos. 25/1867, f. 14—14v.

E. E. LIPŠITZ, *Эклога. Византийский законодательный свод VIII века* (L'Ecloga. Code législatif byzantin du VIII<sup>e</sup> siècle), Editions «Nauka», Moscou, 1965, 220 pp.

L'ouvrage de Lipšitz, paru dans la collection *Monuments de l'histoire médiévale des peuples de l'Europe Centrale et Orientale*, contient une introduction (pp. 5—38), la version russe du texte grec de l'Ecloga (pp. 39—76), des commentaires sur les 18 titres du code (pp. 77—192), une bibliographie (pp. 193—200), un index des sources (pp. 203—214), trois listes alphabétiques de noms, de lieux et de matières (pp. 215—225). Pour chaque disposition du code on identifie les sources et on fait des renvois aux études et aux articles des spécialistes.

On doit remarquer tout d'abord les interprétations proposées par l'auteur pour expliquer le contenu de l'Ecloga. Ce code représente l'adaptation du droit romano-byzantin du VI<sup>e</sup> siècle aux conditions sociales de l'Empire du commencement du VIII<sup>e</sup> siècle, lorsque le monde byzantin, dominé par la diversité des traditions ethniques et des coutumes populaires, était profondément troublé par des mouvements sociaux et religieux. L'auteur insiste sur le sens nouveau des règles juridiques et des institutions adoptées du droit grec et du droit oriental, pour mettre en lumière le fait que par rapport au droit antérieur, l'Ecloga contient des dispositions qui indiquent un réel progrès législatif dans l'avantage des populations de l'Empire.

On constate notamment que l'Ecloga établit des règles qui rendent le divorce plus difficile, consolident l'union de la famille, accordent à la mère conjointement avec le père l'exercice de la puissance paternelle et établissent la communauté des biens entre les époux. De même, on réorganise la procédure judiciaire, on proclame la gratuité de la justice et on adopte des mesures pour empêcher la corruption dans les tribunaux. E. E. Lipšitz a raison lorsqu'elle doute de l'application stricte de telles dispositions concernant l'égalité et l'humanité de la justice; en effet, conformément au régime social de l'Empire byzantin, les esclaves, les colons et les gens pauvres étaient soumis à des traitements judiciaires discriminatoires.

L'auteur accorde une attention particulière à la diffusion de l'Ecloga et examine la valeur des nombreux manuscrits de ce code. Le texte grec, ainsi qu'on le sait, a été édité pour la première fois en 1596, à Francfort, par M. Freherus, qui a publié un manuscrit préparé par Leunclavius. Une édition scientifique fut publiée en 1852 à Leipzig par K. E. Zachariae von Lingenthal. Une bonne édition est celle publiée en 1889 à Athènes par A. Monferratos. En 1929, C. A. Spulber publie en Roumanie une autre édition, I. Zepos et Pan I. Zepos éditent en 1931 l'Ecloga à Athènes. La dernière édition grecque est celle publiée en 1932 à Sofia par N. P. Blagoev.

Après une traduction latine publiée en 1596, l'Ecloga connut une version anglaise en 1928 par E. H. Freshfield, une version française publiée par C. A. Spulber dans son

édition de 1929, une version bulgare donnée par N. P. Blagoev dans son édition de 1932. La série des versions en langues modernes s'est enrichie de la traduction en russe, publiée par Lipšitz dans l'ouvrage sur lequel nous considérons qu'il est profitable d'attirer l'attention des spécialistes du droit byzantin et des historiens en général.

E. E. Lipšitz examine attentivement l'utilisation de ce code par les peuples slaves, étant donné qu'il fut une source du droit écrit de ces peuples. Nombreuses dispositions extraites de l'Ecloga ont été incluses dans la grande codification nomocanonique «Korméaia Kniga», utilisée par les Slaves à partir des XII<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles en Serbie, puis en Bulgarie et depuis 1274 en Russie, où elle fut éditée en 1649.

E. E. Lipšitz a traduit le texte grec de l'Ecloga édité en 1889 à Athènes par A. Monferratos; elle a signalé aussi les différences de sens existantes dans l'édition de K.E. Zachariae von Lingenthal de 1852. Mais les recherches faites par le byzantinologue athénien Dimitrios Ghinis, sur des manuscrits inconnus aux anciens éditeurs, ont mis en lumière certaines rectifications portant sur le sens du texte de l'Ecloga. Lipšitz n'a pas connu l'étude de Ghinis, *Ζητήματα τινὰ ἐκ τῆς Ἐκλογῆς τῶν Ἰσαύρων* (Quelques questions concernant l'Ecloga des Isauriens), publiée dans «Ἐπετηρίς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν», X(1933), pp. 43—54. Les corrections que ce savant propose pour les nouvelles éditions de l'Ecloga nous semblent bien justifiées; elles modifient la signification de certaines dispositions du code et, comme telles, devraient être prises en considération pour toute version en langues modernes.

En adoptant l'opinion de l'historien russe E. Cernusov, l'auteur repousse l'hypothèse d'une influence de l'Ecloga sur le grand code «Rousskaia Pravda» des IX<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles (p. 24). Une telle influence a été niée aussi par le chercheur allemand Goetz, auteur d'un ouvrage spécial sur la «Rousskaia Pravda», intitulé *Das russische Recht*, Stuttgart, 1912—1913, que Lipšitz ne cite pas. Mais plusieurs historiens ont pu soutenir que la «Rousskaia Pravda» contient des extraits de l'ancienne *Закоу Сочинѣи Людемъ* (Loi pour juger les gens) et l'on sait que dans cette compilation slave on trouve de nombreuses dispositions extraites de l'Ecloga. Nous pensons donc qu'on devrait laisser ouvert le problème concernant l'influence directe ou indirecte de l'Ecloga sur le grand code russe.

Quant aux Roumains, C. A. Spulber avait bien prouvé dans son livre *l'Ecloga des Isauriens*, publié en 1929, que certaines règles de ce code ont été incluses comme textes normatifs dans le code valaque *Indreptarea Legii* (Le Guide de la Loi), publié en 1652, et dans le code moldave *Manualul Juridic* (Le Manuel Juridique), élaboré en 1814 par Andronache Donici. Nous avons aussi identifié de nombreux extraits de l'Ecloga inclus dans *Pravila Aleasă* (Le Code Sélectif), élaboré en 1632 par le logothète Eustratie en Moldavie.

L'ouvrage de Lipšitz constitue un apport positif au développement des recherches concernant le droit byzantin et sa réception dans les pays slaves.

Gheorghe Cronț

E. KRIARAS, Λεξικό τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημόδιου γραμματείας 1100—1669, tome I<sup>er</sup>, Thessalonique, 1969, 156, 252 pp.

Le présent dictionnaire de la langue grecque populaire médiévale intéresse non seulement les hellénistes, mais aussi les chercheurs de toutes les langues sud-est européennes, étant donné que de tout temps il a existé dans ces régions des interférences linguistiques. Pour

le grec ancien, on dispose principalement du dictionnaire de Liddell-Scott et, pour l'époque byzantine, des dictionnaires de Du Cange (1688), d'E. Sophocles (1888), de F. Preisigke-E. Kiessling (1925—1969), de W. Bauer (1963) et de G. W. Lampe (1961—1969). Le grand dictionnaire de la langue néo-grecque, élaboré sous les auspices de l'Académie des Sciences d'Athènes, qui représentera la langue grecque des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, en est à peine à son début. Les dictionnaires de Doumitrakou et de N. P. Andriotis sont, de même, utiles. Néanmoins, le manque d'un dictionnaire de la langue grecque médiévale se faisait depuis longtemps sentir et constituait un problème soulevé maintes fois dans les congrès de byzantologie à partir de 1927. On avait d'abord proposé de créer une commission de collaboration internationale, puis les chercheurs grecs ont insisté pour assumer seuls la tâche ; après différents tâtonnements et retards dus à la seconde guerre mondiale, leurs efforts ont commencé à prendre corps et se sont concrétisés aujourd'hui dans le présent ouvrage, dont la parution a été assurée par l'aide de la Fondation de recherches et le zèle du professeur E. Krīaras et de ses collaborateurs.

L'ouvrage commence par la liste des sources et des études spéciales entreprises au cours d'un siècle de science moderne, suivie d'un exposé des critères de sélection des matériaux. Il ne pouvait être question de constituer un *Thesaurus*, mais seulement un ample dictionnaire destiné à enregistrer les progrès linguistiques réalisés entre les années 1100 et 1669, c'est-à-dire les mots populaires, d'autres mots apparus à la même époque en qualité soit de créations propres soit d'emprunts, les termes grecs anciens qui se sont maintenus mais avec de nouvelles significations, enfin la terminologie savante dans tous les domaines d'activité sociale. Pour chaque mot, le matériel a été réparti en trois catégories : la première rubrique offre un tableau de l'évolution typologique, enregistrant les formes dans l'ordre chronologique de leur attestation documentaire ; la deuxième rubrique consigne les résultats des recherches étymologiques et historiques ; la troisième expose les différentes significations du mot, au moyen d'exemples. Ainsi, le mot d'origine latine ἀκουπιζω (*accumbere*), qui remplit deux pages, possède deux sens principaux (1. étendre, 2. appuyer) et huit sens secondaires (3. coucher, 4. s'asseoir, 5. dormir, 6. s'adosser, 7. approcher, 8. mettre de côté, 9. dédier, 10. établir, remettre). Malheureusement, l'auteur n'a pas consigné, même approximativement, la date des sources, ainsi que fait par exemple la liste dressée pour le *Thesaurus linguae Latinae* ; or, on sait l'importance particulière que présentent de telles données lorsqu'il s'agit de déterminer les différents courants de culture, ainsi que pour l'histoire des mots.

Une disposition plus systématique des titres de la liste bibliographique aurait permis de réaliser une économie d'espace : certains titres se répètent en effet deux ou même trois fois, par exemple l'édition de Kekaumenos par B. Vasilievskij et J. Jernstedt, Saint-Petersbourg, 1896 (enregistré aux n<sup>os</sup> 329, 367 et 1460). La traduction française des différents sens des mots aurait aidé à mieux préciser ces sens et aurait facilité la consultation du dictionnaire.

Le mot ἀβάνης ne provient pas directement de l'arabe *khawwan*, mais du turc *havan*. Le verbe αγωνίζομαι possède les sens : « résister, renverser, fatiguer, s'efforcer, lutter ». Ce mot a passé dans la langue roumaine vers le XI<sup>e</sup> siècle et le verbe roumain *a agonisi* a aujourd'hui le sens de « gagner, épargner ». Le fait que ces sens ne sont pas attestés dans le grec médiéval nous fait supposer qu'ils se sont développés dans le cadre de la langue roumaine, ainsi que nous l'avons déjà soutenu dans notre ouvrage *Influența grecească asupra limbii române* (L'influence grecque sur la langue roumaine), Bucarest, 1966, p. 113.

Le premier tome du dictionnaire arrive jusqu'au mot ἀμαξοτροχός, d'où il est facile de déduire le volume considérable qu'aura l'ensemble de l'ouvrage. Par la valeur de son contenu, celui-ci est incontestablement appelé à constituer un instrument de travail de premier ordre.

H. Mihăescu

« *Mëshari* » i Gjon Buzukut (1555). Botim kritik punuar nga Eqrem Çabej. Pjesa e parë: Hyrje dhe transliterim. Pjesa e dytë: Faksimile the transkribim fonetik [« Le Missel » de Gjon Buzuku (1555). Edition critique élaborée par Eqrem Çabej. Premier volume: Introduction et translittération. Second volume: Fac-similés et transcription phonétique]. Tirana, 1968, 300+400 pp. (Universiteti Shtetëror i Tiranës. Instituti i Historisë e i Gjuhësisë).

Cet ouvrage — le premier imprimé en albanais — présente un intérêt particulier pour l'histoire de la littérature, de la culture et de la langue albanaises. Tout comme pour les premiers textes roumains, il a exigé de la part de l'éditeur une très bonne formation philologique et linguistique, notamment de solides connaissances dans le domaine de la dialectologie.

Le livre de Gjon Buzuku, dont on ne connaît qu'un unique exemplaire, détérioré-conservé à la Bibliothèque du Vatican (RG Liturgia III 194), avait à l'origine 110 feuilles, dont il s'est perdu 16 feuilles du commencement et de la fin, de sorte qu'aujourd'hui il n'en reste plus que 94. Il représente une traduction des textes de base nécessaires aux besoins professionnels courants d'un prêtre, avec des reproductions de l'Ancien et du Nouveau Testament, des indications sommaires sur des questions de rite et les prières les plus usuelles. A cause des pages qui manquent au commencement et à la fin, on ne sait rien aujourd'hui sur le traducteur, ni sur le lieu où il a exercé son activité, mais seulement son nom et la date de parution de l'ouvrage sont connus. C'est pourquoi un examen minutieux de celui-ci sur le plan du contenu, de la langue, des aspects typographiques et du papier devait être entrepris, en vue d'aboutir, après une critique attentive, à certaines conclusions sur la personnalité de l'auteur, sur la langue qu'il a utilisée et sur les raisons qui l'ont poussé à imprimer son ouvrage. Certaines tentatives, non dénuées de mérite d'ailleurs, avaient déjà été faites, celles, entre autres, de Pal Skiroi (1886—1941), évêque des Albanais de Sicile, de Gaetano Petrotta, de Justin Rrota, de Norbert Jokl et de Mario Roques, mais c'est à peine maintenant que l'on est en possession d'une étude exhaustive compétente et d'une édition définitive. L'éditeur a jugé nécessaire de donner à la fois une reproduction photographique, une translittération et une transcription phonétique du texte original; la translittération représente un document supérieur à la photocopie, et la transcription un document supérieur à la translittération. Il a recouru à tous ces moyens par souci de ne négliger aucun des éléments pouvant servir à la reconstitution et à la mise en valeur du texte original. « Toujours et en toute circonstance — dit-il — j'ai appliqué le principe suivant lequel la valeur de l'édition ou de la réédition d'un texte ancien est liée à une lecture exacte et à une reproduction fidèle de l'original, avec la mise en évidence des fautes d'imprimerie et autres défauts de graphie » (vol. I, p. 16).

Les principales conclusions de l'auteur sont les suivantes: Le livre a été imprimé en caractères vénitiens, sur papier italien, et composé par des typographes italiens, quelque part dans le nord-est de l'Italie, probablement à Venise, où l'on sait qu'il existait aussi des typographies pour Slaves et Grecs. Le nom de Buzuku est inconnu à l'heure actuelle en Albanie, mais il a été attesté autrefois dans la région de Sarajevo; il est formé de deux appellatifs (*buzë* = lèvres et *ujku* = le loup) et signifie « lèvres de loup ». L'auteur était curé d'une communauté catholique albanaise et il a utilisé dans sa traduction un dialecte du nord-ouest de l'Albanie, sans s'astreindre pourtant à un emploi conséquent et fidèle dudit dialecte, mais en ayant souvent recours à des éléments linguistiques de la langue commune, d'où l'on peut déduire qu'il existait de ce temps dans le nord de l'Albanie une certaine tradition littéraire. Il appartenait à une zone périphérique et conservatrice du point de vue linguistique, aussi son ouvrage présente-t-il une importance particulière pour la connaissance de la langue albanaise. Il est né quelque part au sud-ouest du lac de Skodra, où vivait une population albanaise catholique dépendant de l'évêché de Tivan ou de celui d'Ulcinium. tous deux sur

l'Adriatique. L'initiative de la publication doit être assignée aux cercles catholiques, désireux de parer à la propagande luthérienne et de fournir à la population albanaise un texte liturgique nécessaire aux prêtres qui ne savaient pas toujours bien le latin. Le but immédiat de l'auteur était de munir l'Eglise catholique d'un livre qui pût satisfaire aux besoins de tous les jours des offices. L'utilisation par les Slaves de Dalmatie et de Bosnie de leur langue nationale avait, en effet, été admise par l'Eglise de Rome. Ainsi qu'on le voit, le livre de Gjon Buzuku a paru dans une zone d'interférences, où les courants catholiques venus d'Italie se croisaient avec ceux protestants d'Europe centrale et ceux des Eglises orthodoxes grecque et slave. Le premier auteur albanais a eu sous les yeux des textes latins, italiens et slaves. Bien qu'il ne connût ces langues qu'imparfaitement et qu'il ait commis des fautes de traduction, Gjon Buzuku était doué d'une forte personnalité et d'une belle indépendance d'esprit, de sorte que, à l'instar de Luther et d'autres novateurs, il a produit une œuvre remarquable sous le double rapport de la beauté du style et de la richesse linguistique.

Dans l'introduction, l'auteur s'est efforcé en premier lieu de découvrir les sources utilisées par Gjon Buzuku. Pour cela, il a établi des comparaisons entre les versions italienne et latine de la Bible, la traduction serbo-croate de Gj. Daničić-St. Karadžić, le missel catholique et le missel slave en usage en Bosnie. Puis, non sans faire appel aussi à la traduction grecque de l'Ancien Testament, à l'original grec du Nouveau Testament et à la version intégrale albanaise publiée en 1827 et 1828, il a procédé à une confrontation minutieuse de tous ces textes avec la traduction de Gjon Buzuku. Cette analyse nous fait connaître le degré de culture du premier traducteur albanais, ses connaissances en langues étrangères, ses facultés de discernement en ce qui concerne le choix des moyens stylistiques, ainsi que, dans une certaine mesure, sa position vis-à-vis des courants de pensée contemporains.

Interrogé à l'occasion d'un Congrès international sur la valeur du premier livre albanais pour les études d'albanologie, un albanologue contemporain répondait : « Mais, chers amis, Buzuku, c'est toute l'albanologie, avec ses problèmes les plus actuels et les plus compliqués ». Quiconque s'est adonné à de telles études ne peut manquer de souscrire à cette indiscutable vérité.

*H. Mihăescu*

DIMITAR ANGHELOV, *Богомилството в България* (Le bogomilisme en Bulgarie), Sofia, 1969, Ed. Nauka i izkustvo, 562 pp.

Quoique le problème du bogomilisme a suffisamment préoccupé les médiévistes avant 1944, on peut affirmer que c'est après cette date que ce genre d'études ont connu un développement particulier, le phénomène en question étant étudié avec assiduité non seulement par des chercheurs bulgares, russes, serbo-croates, roumains, etc., mais aussi par des français, allemands, italiens, anglais, suédois, américains, etc. Vraiment, peu de problèmes similaires ont suscité à un degré si élevé l'intérêt des spécialistes. Il suffit de parcourir l'ample introduction (36 pages) du livre signé par le professeur D. Anghelov, où l'on fait des appréciations sur les ouvrages les plus importants concernant le bogomilisme, pour nous convaincre de ce fait. Mentionnons comme particulièrement important le fait que chaque étude (il y en a plus de 50) est analysée dans un esprit critique, étant relevés en quelques lignes les aspects sur lesquels a porté l'attention de chaque auteur, ainsi que la contribution qu'ils

ont apportée à l'élucidation du problème et, en même temps, les insuffisances que l'on a constatées. Ajoutons à ce chapitre introductif la bibliographie systématique présentée à la fin du livre où sont inscrites, par ordre alphabétique, les sources concernant le bogomilisme publiées jusqu'à l'heure actuelle, ainsi que la liste de tous les ouvrages parus pendant la période 1712 (année de l'impression, à Wittemberg, de la première étude de J. Wolf, *Historia Bogomilorum*) — 1968, et nous aurons un parfait instrument de travail, une bibliographie critique du bogomilisme, comportant environ 260 titres. Quelque dix articles et études plus amples figurant dans les pages de cette bibliographie sont dus au professeur Anghelov, qui s'est dédié aux problèmes du bogomilisme depuis une trentaine d'années (son premier travail à ce sujet date de 1942). Evidemment, en présence de ces données, une question se pose d'une manière légitime, à savoir : pour quelle raison a-t-il publié ce massif ouvrage ?

La réponse nous est donnée justement par cette analyse critique de toutes les études portant sur le bogomilisme. Il en résulte que la littérature scientifique réclamait un ouvrage d'ensemble, capable de combler les lacunes existantes (dans les études antérieures), car tout ce qui avait été publié auparavant — y compris les travaux de D. Anghelov — évitait l'analyse minutieuse de la situation sociale-économique de la Bulgarie au cours des X<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles, c'est-à-dire du cadre où naquit et se développa ce mouvement idéologique, remarquable par les concepts politiques saillants. Il manquait, ainsi que l'auteur lui-même le relève, un ouvrage qui expose en ensemble les conceptions philosophiques et religieuses du bogomilisme, qui fasse des appréciations sur les caractéristiques et sur son influence sur la conscience de ses adeptes. En effet, on ne saurait citer jusqu'à présent une étude complète sur l'attitude des bogomiles à l'égard des cérémonies et des symboles religieux, on ne saurait mentionner un essai approfondi destiné à mettre à jour le contenu social qui se cache sous la forme religieuse et qui relève les éléments rationalistes de cette croyance. Ajoutons aussi qu'on n'avait pas analysé le problème tellement important du rapport existant entre le bogomilisme comme théorie, comme dogme élaboré par un nombre restreint d'adeptes (de missionnaires) et le bogomilisme comme reflet dans la conscience des hommes, ou autrement dit, comme idéologie sociale qui puisse entraîner un mouvement des masses. C'est surtout ce dernier aspect du problème qui a été ignoré par les chercheurs. Enfin, dans nombre de travaux le bogomilisme apparaît comme une idéologie qui n'aurait point subi d'oscillations durant les siècles, ce qui constitue, certes, une conception absolument erronée. C'est justement en cela que réside la partie la plus importante des nouvelles contributions apportées par le présent ouvrage du Pr. D. Anghelov et en ce sens il diffère de ses travaux antérieurs et surtout de l'étude intitulée le *Bogomilisme en Bulgarie*, publiée en 1947 et traduit en russe en 1954 — une des contributions les plus remarquables de l'auteur. En fait, cette étude avait été destinée à présenter, sous forme d'ouvrage de vulgarisation scientifique, l'origine, l'évolution et l'histoire du bogomilisme. Jusqu'à un certain point, il s'agit d'une réédition du livre paru en 1961 (intitulé toujours le *Bogomilisme en Bulgarie*), mais heureusement complété. A côté des nouvelles données, l'auteur a ajouté des interprétations plus amples, tout en insistant sur l'influence du bogomilisme dans divers pays, parmi lesquels la Bosnie, l'Italie, la France, la Russie, et même les pays roumains, sur la manière dont ce phénomène est reflété dans le folklore bulgare, etc.

Dans ce livre qui compte plus de 550 pages figurent — outre l'introduction, d'une valeur exceptionnelle et qui constitue son premier chapitre (p. 11—36) — six autres chapitres, dont les titres dévoilent un plan savamment élaboré. On commence, comme il était naturel, par les sources du bogomilisme (II<sup>e</sup> chapitre, p. 37—68), groupés en deux catégories — celles à caractère antibogomilien et celles d'origine bogomilienne ou favorables à ce mouvement. Leur analyse critique est sensiblement approfondie. Le III<sup>e</sup> chapitre (p. 69—140) traite de l'origine du bogomilisme, mouvement social revêtant l'aspect d'une hérésie religieuse, né dans les conditions du féodalisme bulgare et influencé par certaines croyances païennes

ou par d'autres hérésies qui avaient été diffusées antérieurement en Bulgarie. Le IV<sup>e</sup> chapitre (p. 141—164) présente l'apparition du bogomilisme en Bulgarie, l'activité déployée par le prêtre Bogomil, l'appartenance sociale de ses premiers adeptes, etc. L'essence et les conceptions du bogomilisme, le reflet de la cosmogonie et de l'eschatologie bogomillienne dans la création populaire, l'attitude des bogomiles à l'égard des dogmes et, en général, de l'idéologie et des pratiques officielles de l'Eglise orthodoxe, l'attitude des bogomiles à l'égard de l'Etat bulgare, du tsar et de ses dignitaires et, enfin, les conceptions éthiques du mouvement, tout cela fait l'objet du V<sup>e</sup> chapitre (p. 165—310). Sa vaste étendue s'explique par les amples commentaires faits au sujet des sources. La première partie de l'ouvrage s'achève par le VI<sup>e</sup> chapitre (p. 311—342) où l'on traite de l'organisation du bogomilisme. Le dernier et le plus vaste chapitre — on pourrait le considérer comme la seconde partie de l'ouvrage (p. 343—518) — est consacré à l'histoire du bogomilisme, depuis son apparition et jusqu'à sa décadence (seconde moitié du X<sup>e</sup> s.—seconde moitié du XIV<sup>e</sup> s.). Le volume s'achève par une série de conclusions, par la bibliographie dont nous avons parlé plus haut et par un ample index.

On regrette l'absence d'un résumé en une langue internationale, car il est certain que l'ouvrage suscitera l'intérêt de nombreux chercheurs étrangers. Nous pensons spécialement aux rapports que le bogomilisme a entretenus avec les mouvements des cathares et des albigeois de l'ouest de l'Europe. Dans deux cartes insérées dans ce livre s'est glissée une erreur. Il convient d'ajouter que, à notre avis, l'auteur aurait mieux fait d'insister sur l'influence exercée par le bogomilisme au nord du Danube.

En conclusion, cet ouvrage du P<sup>r</sup> Anghelov, écrit avec beaucoup de passion, témoigne d'une parfaite connaissance de toutes les sources existantes ; il couronne les efforts inlassables d'un savant qui a consacré une bonne partie de son activité scientifique à l'étude de cet important problème et souligne, une fois de plus, son autorité parmi les historiens du bogomilisme.

*Constantin N. Velichi*

BISTRA TSVETKOVA, *Паметна битка на народите* (La mémorable bataille des peuples), Varna, 1969, Dărvjavno izdatelstvo, 290 pp.

La lutte antiottomane conduite par Jean de Hunyadi et surtout « la longue expédition » (1443—1444), ainsi que la lutte de Varna (octobre 1444) ont eu, non seulement à l'époque mais aussi après cela, un grand écho dans l'Europe tout entière. Il était donc naturel que ces campagnes retiennent bien longtemps l'attention et l'intérêt des historiens de sorte que sur ces campagnes ont été écrits jusqu'à présent de nombreux articles et études. Cependant on pouvait dire que la littérature historique ressentait le besoin d'un ouvrage plus général, capable de présenter les deux expéditions dans un cadre beaucoup plus large, sur la base de toutes les sources et études publiées jusqu'à l'heure actuelle. Et quand on parle de ces dernières, on pense surtout aux études ottomanes, qui ont été utilisées dans une moindre mesure.

L'ouvrage très sérieux de Bistra Tsvetkova bien connue parmi les spécialistes, répond justement à ces demandes. Turcologue d'une solide formation et qui s'est imposée par tout ce qu'elle a publié jusqu'à présent, l'auteur connaît à fond les sources et les études occidentales et balkaniques, ainsi que celles ottomanes. Plus encore, dans l'élaboration de cet ouvrage elle a mis à profit des documents inédits découverts dans les archives de plusieurs villes : Sofia, Belgrade, Vienne, Venise, Paris et Londres.

Le cadre très étendu dans lequel Bistra Tsvetkova insère cette page dramatique de l'histoire du Sud-Est européen est esquissé dans les trois chapitres préliminaires du livre : I. *Les peuples balkaniques et leur lutte contre les envahisseurs ottomans* (p. 7—84) ; II. *Le régime féodal ottoman en territoires balkaniques* (p. 93—153) ; III. *Les Etats européens et le danger ottoman* (p. 163—185).

Dans le premier chapitre, l'auteur insiste sur la lutte de défense menée par le peuple bulgare à la fin du XIV<sup>e</sup> s. et au début du XV<sup>e</sup> s. ; elle présente la situation existant en Serbie, en Bosnie, en Monténégro et en Croatie pendant l'offensive ottomane ; elle relève la résistance des Albanais, souligne les dernières tentatives de sauvegarde de Byzance moribonde et expose la lutte de défense, pour leur liberté politique, portée par la Valachie et la Moldavie. Ce dernier sous-chapitre, quoique l'auteur lui a consacré seulement dix pages, représente l'essentiel et souligne parfois d'une manière détaillée l'héroïque résistance opposée par les Roumains aux nouveaux conquérants. Etayant son travail d'une riche bibliographie l'auteur a réalisé une étude bien documentée sur les actions entreprises par Mircea l'Ancien, Dan II et Vlad Dracul.

Il convient aussi de mentionner quelques actions politiques moins connues, tels les rapports de Mircea avec les insurgés bulgares (1404) conduits par Constantin et Frujin, fils des derniers tzars, les campagnes de Mircea en Bulgarie au cours desquelles furent attaqués les habitats des *akingii* de la plaine de Karnobat (donc au sud des Balkans), les liens du prince roumain avec le bey d'Amasie, mentionnés par Seadeddin, la participation de forces militaires roumaines, pendant le règne de Dan II, au siège de la cité de Golubatz, mis par l'armée de Sigismund, etc.

Le deuxième chapitre présente l'administration ottomane des territoires balkaniques où, à côté des vieilles pratiques féodales qui se maintenaient encore, surgissaient les éléments nouveaux du système militaire ottoman. L'auteur expose par l'entremise de quelques exemples caractéristiques et par l'utilisation de certaines sources les méthodes par lesquelles la puissance ottomane a essayé de se consolider dans les Balkans (déportations, colonisations, prosélytisme, etc.), les différentes catégories de la propriété féodale, le régime auquel était soumise la population dépendante, la vie citadine, etc.

Un regard fugitif sur les Etats du centre et de l'ouest de l'Europe et sur les causes qui ont empêché la coalition des forces pour arrêter l'invasion ottomane, fait l'objet d'un troisième chapitre. Après avoir présenté le cadre général du combat antiottoman, l'auteur évoque la figure du chef de cette lutte, Jean de Hunyadi. L'auteur fait mention de l'origine roumaine de celui-ci, passe succinctement en revue la première partie de sa carrière et insiste sur ses grandes qualités militaires et politiques.

La longue expédition (chap. III, p. 189—230) et la lutte de Varna (chap. IV, p. 237—265) sont présentées par l'auteur à la lumière des sources connues. La conjoncture politique qui présida aux préparatifs des deux expéditions, la composition de l'armée des croisés — formée de Hongrois, Tchèques, Roumains —, son passage au sud du Danube et l'adjonction de nombreux contingents de Serbes, de Bulgares, etc., les différents heurts avec les Turcs, la libération de la ville de Sofia et l'écartement du gouverneur ottoman, ainsi que la nomination d'un évêque et la restitution de la basilique de Sainte-Sophie au culte chrétien, enfin, la débâcle de l'expédition, etc., rien n'échappe à l'attention de l'auteur, qui nous montre à la fin de ce chapitre (III) la grande importance et l'écho de l'expédition de 1443—1444, commandée par Jean de Hunyadi. La lutte de Varna est évoquée dans ses moindres détails. L'auteur souligne la participation, pendant la première partie de l'expédition, du voïvode roumain Vlad Dracul (« fameux par son courage et sa sagesse, juste et loyal », comme le caractérisaient les sources occidentales), l'héroïsme de la cavalerie roumaine pendant la bataille ; nous assistons ensuite aux épisodes de la lutte jusqu'à sa fin tragique et au retrait de l'armée vers le Danube par des chemins peu connus ; une source révèle que « excepté les Roumains

— personne ne connaissait bien le chemin ». A la suite des considérations sur cette dernière grande croisade, l'auteur met en relief le rôle historique de la lutte de Varna, qui fut une véritable bataille des peuples, où des milliers de Polonais, de Hongrois, de Tchèques, de Roumains, de Bosniaques, de Croates, de Bulgares, etc. ont essayé d'empêcher la pénétration des ottomans vers le centre de l'Europe.

L'ouvrage de Bistra Tsvetkova, fruit de longues recherches, est l'œuvre d'un historien sérieux, qui sait utiliser, confronter et apprécier avec esprit critique les sources d'information. Quoique le style est délibérément sobre, l'enchaînement des événements, présenté avec une chaleur particulière, communique l'émotion que soulève le pathos d'une époque héroïque.

Il aurait été utile de compléter l'ouvrage d'un index général, tout comme un dernier contrôle aurait éloigné les menues erreurs présentes dans les cartes.

Intéressantes sont aussi les figures de l'ouvrage, quelques-unes — je le crois — inédites. Le résumé en français facilite considérablement l'utilisation de l'ouvrage par des chercheurs étrangers.

Constantin N. Velichi

POLUCHRONĒS K. ENEPEKIDES, 'Αλέξανδρος Ὑψηλάντης Ἡ αἰχμαλωσία τοῦ εἰς τὴν Ἀυστρίαν 1821 — 1828 (Alexander Fürst Ypsilanti. Seine Fcstungshaft in Österreich). Athènes : V. A. Papazēsēs, 1969. 372 S., VI Taf., 1 Kt. (Πηγαὶ καὶ ἐρεῦναι περὶ τῆς ἱστορίας τοῦ ἑλληνισμοῦ ἀπὸ τοῦ 1453, Bd. 3).

Im dritten Band seiner *Quellen und Forschungen zur Geschichte des Griechentums seit 1453* legt P. K. Enepekides — Wien nunmehr eine umfängliche Sammlung von 213 Dokumenten aus dem Wiener Kriegsarchiv vor, die die letzten, in österreichischer Haft verbrachten Lebensjahre des unglücklichen Hetäristenführers recht eindringlich vor Augen zu führen vermögen. In die Einleitung (180 S.) ist ein Großteil der Dokumente nebst anderen Zeugnissen in griechischer Übersetzung aufgenommen worden, während im zweiten Abschnitt die deutschen Originale in chronologischer Ordnung wiedergegeben sind, und zwar in einer bei Athener Druckereien wohl seltenen Treue, die es dem Leser gestattet, sich auch an orthographischen Eigenheiten zu ergötzen. Sechs Briefe des Fürsten in französischer Sprache finden sich als Faksimile. Nicht alle Jahre sind gleich stark belegt : 1821 mit 38, 1822 mit 15, 1823 mit 48, 1824 und 25 mit nur wenigen Dokumenten, 1826 mit 46, 1827 mit 34 und schließlich 1828 mit einer im Haus-, Hof- und Staatsarchiv aufbewahrten Mitteilung des niederösterreichischen Landrechtes über das Ableben des Fürsten.

Ein Gutteil der Akten spricht von rein administrativen und finanziellen Fragen und beweist wenig anderes als die zeitraubende Schwerfälligkeit der österreichischen Verwaltung, wenn es galt, auf veränderte Situationen zu reagieren ; aber auch diese Zeugnisse sind nicht ohne höchst skurrile Passagen, die einem Romancier vom Schlage F. v. Herzmanovsky-Orlandos alle Ehre gemacht hätten — wie etwa die folgende : „Da sowohl der zerrütteten Gesundheit der Brüder Schönwarth, als des Decorums wegen die Beygebung eines eigenen Wagens für dieselben angemessen und nothwendig wird, indem beydes mit dem Umwechseln der Vorspanswägen auf jeder Station leiden würde, so wollen Euer Hoheit wenn, wie ich vermuthe, dieselben mit keinem eigenen Wagen versehen seyn, und der ausfallende Rest beyrn Rechnungsabschlusse nicht zureichen sollte, den Ankauf eines gedeckten Reisekalesches in conto aerarii veranlassen, bey Ausmass des Vorschusses herauf Bedacht nehmen, und es

den Gebrüdern Schönwarth freustellen diesen Wagen zum fernern eigenen Gebrauch für sich zu behalten, und aus ihren eingehenden Geldern zu bezahlen, im entgegengesetzten Falle aber den aus transportierenden Officier anweisen, bey der Rückkehr von Theresienstadt diesen Wagen mitzunehmen und in das Fuhrwesensdepot zu Ofen abzugeben, wo derselbe noch zum Nutzen des Aerars als Dienstcallesch verwendet werden kann." (Nr. 68 — Graf Bellegarde an Erzherzog Ferdinand, 28. Juni 1823).

Ganz abgesehen davon wird aber der Historiker eine Fülle von wertvollen Informationen gewinnen können. Wir wollen im folgenden kurz auf die wichtigsten Etappen des Aufenthaltes Ypsilantis in Österreich eingehen. Als Hofkriegsratspräsident Graf Bellegarde von Metternich über die bevorstehende Einreise des Fürsten informiert wurde, alarmierte er am 4. Juni die kommandierenden Generale in Siebenbürgen, im Banat und in Galizien (!) mit der Welsung, den Fürsten (unter einem Vorwand) in Arad oder Lemberg festzuhalten. Am 28. Juni meldete Baron Schustekh aus Hermannstadt, daß Ypsilanti eingetroffen sei und „dass er noch vor seiner Flucht die Uiberreste seines Corps ordentlich entlassen" habe. An der Grenze habe es dann Geplänkel gegeben, man mußte „schon das Bajonet brauchen" (Nr. 3). Am 7. Juli gab Bellegarde die Welsung, Ypsilanti habe „mit seinen beyden Brüdern den Nahmen eines Baron Schönwarth anzunehmen" und den Bedienten deutsche Namen „beyzulegen"; im übrigen gab er den Auftrag, „dieselben zwar anständig zu behandeln, und ihnen eine angemessene Unterkunft in der Festung zu verschaffen, übrigens aber [...] selbe als Staatsgefangene zu betrachten" (Nr. 6). Trotz aller Geheimhaltung mußte Feldmarschalleutnant Schneller aber am 12. Juli aus Temesvar an Bellegarde melden, daß „man dennoch im Publicum mit aller Zuversicht dafür hielt: dass dieser Reisende Fürst Ypsilanti seye" — das Fehlen einer Hand hatte ihn verraten (Nr. 13). Wenige Tage darauf wußte man auch schon in Ofen und Pest Bescheid (Nr. 14). Metternich verlangte immer wieder anständige Behandlung für die Häftlinge und daß „der Genuss der freien Luft und des Spazierengehens innerhalb der Festungswerke ihrer Gesundheit wegen zugestanden, wie auch eine zwanglose Gemeinschaft unter sich gestattet werden möge"; allerdings bestand er darauf, daß sie ihre Verpflegung „aus Eigenem zu bestreitten" hätten (Nr. 20). Auch wurde ihnen „die Lesung der inländischen Zeitungsblätter keineswegs aber der ausländischen" erlaubt (Nr. 29, 16. Oktober 1821). Bis zum Frühjahr 1823 hatte sich der Gesundheitszustand des Fürsten zusehends verschlechtert, und am 22. April empfahl Oberarzt Brück dem Festungskommando in Munkacs für Ypsilanti „einen Aufenthalt in einem etwas mildern Klima, und den Gebrauch von Mineral Bädern" (Nr. 58). Zunächst waren die Festungen Leopoldstadt oder Josephstadt vorgesehen, Bellegarde schlug Kaiser Franz schließlich Theresienstadt vor (Nr. 66, 24. Mai 1823), was dieser am 22. Juni auch bewilligte (Nr. 67). Sechs Tage nach der Ankunft der Gruppe in Theresienstadt mußte Graf Gyulay an des Hofkriegsratspräsidentium in Wien melden, daß „nicht nur auf dem Wege aus Hungarn durch Mähren, sondern vorzüglichst in der Festung Theresienstadt sich mehrere Leute bey dem Reglmente Wellington vorfinden, welche den ältesten Brüder theils aus den letztern Feldzügen, erkannten, und theils einige Griechen im Stande führet, die diesem Reglmente vor einigen Jahren zugetheilt worden, und wodurch ihre wahre Eigenschaft und ihre eigentlichen Nahmen gar bald allgemein kund geworden" (Nr. 84, 23. August 1823). Interessant ist die Antwort Bellegardes: „Dieses Geheimniss ist jedoch jetzt nicht mehr so notwendig, und es ist beynahe überall ruchbar geworden, daß die Fürsten Ypsilanti in einer österreichischen Festung gefangen sitzen. Es ist zwar recht gut, daß die Festungsbehörden in Theresienstadt den Stand der Baronen Schönwarth noch immerfort läugnen; doch waltet kein besonderes Bedenken ob, daß das Wahre an der Sache von einigen Individuen geahndet werde". Er zeigte sich aber auch um das Wohl der Häftlinge besorgt und gebot, „dass jede überflüssige Vorsicht, wodurch sie ohne Noth gekränkt würden, unterbleibe" (Nr. 94, 27. Oktober). Man wußte anscheinend recht genau Bescheid über den Gesundheitszustand des Fürsten, auf dessen

allmähliche Verschlechterung mäsich jedenfalls mit größerer Sicherheit verlassen konnte als auf die Geheimhaltung der ganzen Affäre. Man verordnete Schonung und wußte, daß die Zeit ganz allein gegen Ypsilanti arbeiten werde. So besehen, entbehren die wiederholten Anweisungen hinsichtlich einer kulantem Behandlung des Fürsten nicht einer gewissen Zynik. Dabei hat man doch den Eindruck, daß alle jene Personen, die in engerem Kontakt mit Ypsilanti standen, so etwa der Theresienstädter Festungskommandant Graf Chiesa, ihn schätzten und sein Los zu erleichtern trachteten. Chiesa enthielt sich nicht, ein Gesuch Ypsilantis um größere Bewegungsfreiheit „kräftigst zu unterstützen“ (Nr. 108, 15. März 1824), und Metternich gab seine Zustimmung unter der Bedingung, „daß zum Begleiter der Freyherrn von Schönwarth, so viel möglich immer ein und derselbe alles Vertrauen verdienende Offizier verwendet werden dürfte, da gerade durch oft wiederholten Wechsel derselben, die politischen Gesinnungen der Gefangenen unter das Offizierscorps leichter in Umlauf gebracht werden könnten“. Gleichzeitig ordnete er eine schärfere Überwachung des Benehmens und der Sprache der drei Griechen an (Nr. 110, 3. April).

Aber Ypsilanti gab die Hoffnung auf die Freiheit nicht auf. Am 28. September 1824 ersucht Ypsilanti um die Erlaubnis, sich in einer anderen Stadt der Monarchie niederlassen zu dürfen, da sich, wie er angab, die politische Situation inzwischen geändert habe (Faks. Nr. IV). Metternich schrieb darüber an Bellegarde, daß er schon früher daran gedacht habe, „den Freiherren von Schönwarth einen größeren Grad von Freiheit, als sie bisher genossen haben, zu verschaffen“. Er sei allerdings bisher „nicht im Stande gewesen, die Allerhöchste Genehmigung hierüber einzuholen, weil einerseits die Verhältnisse im Orient noch immer keine Beständigkeit erlangt; andererseits aber, weil der Russische Hof, mit welchem ich mich darüber wiebillig in's Einvernehmen setzte, dormalen noch keine entscheidende Antwort hierauf erteilt hat“ (Nr. 115, 26. Oktober).

Ein von drei Ärzten unterzeichnetes Attest vom 26. April 1826 unterstreicht die Notwendigkeit einer Badekur für den Fürsten (Nr. 140), und am 8. Juni erlegte die Gräfin von Goes, geborene Gräfin von Thürheim, bei Prinz Hohenzollern, dem Nachfolger Bellegardes, die Summe von 3000 Gulden W.W. zur Finanzierung eines Badaufenthaltes (Nr. 143). Die Beziehungen der Schwestern Thürheim zu Ypsilanti hat Enepekides bereits im ersten Band seiner *Quellen und Forschungen (Règas-Upsètantès-Kapodistrias, Athen, 1965)* dargestellt.

Im November 1827 war es schließlich so weit. Alexander, Georg und Nikolaus Ypsilanti und die Bedienten Georg Lassanes und Constantin Cavaleropulo unterzeichneten einen Revers, daß sie die „zur künftigen Aufenthalte angewiesene Stadt Verona auf keinen Fall und unter keinerlei Vorwand ohne höheren Genehmigung verlassen werden“. Wie die Reise nach Wien verlief, hat N. Corivan anhand einiger Dokumente des Prager Staatsarchivs dargestellt (*La captivité d'Alexandre Ypsilanti, „Balkan Studies“, 8, 1967, 1, S. 87–102*).

Max Demeter Peyfuss  
(Wien)

*Probleme der Franzisko-Josephinischen Zeit, 1848–1916.* Herausgegeben von Fr. Engel-Janosi und Helmut Rumpler. München, Verlag R. Oldenbourg, 1967, 119 pp.

Résultat d'une série de cours donnés en 1966 à l'Université de Vienne à l'occasion du cinquantenaire de la mort de François-Joseph, le volume intitulé « Problèmes de la période de François-Joseph 1848–1916 », publié par les soins de l'Institut autrichien pour l'Europe

orientale et du sud-est (Österreichisches Ost- und Südost Europa Institut), s'est proposé de présenter divers points de vue de certains historiens d'Autriche, de France et de Hongrie sur quelques problèmes de la monarchie d'Autriche-Hongrie entre les années 1848—1916.

Le professeur Engel-Janosi, rédacteur du volume, tient à préciser dans la préface que toute la responsabilité pour les opinions exprimées dans les articles revient à leurs auteurs. Même si le mode personnel d'aborder les thèmes reflète les positions des auteurs, différant parfois jusqu'à la contradiction, le manque d'unité ou de « dénominateur commun » n'empiète du tout sur la qualité intrinsèque de chaque étude.

Le professeur Fr. Engel-Janosi (Vienne) situe au centre de son étude intitulée *Le monarque et ses conseillers* l'idée que la recherche historique peut poursuivre deux buts : soit d'établir un courant commun, en unissant les destinées des peuples, des Etats et des cultures, soit de surprendre la diversité, en analysant séparément ces destinées et en les étudiant de près ; par extension, il y aurait deux modalités d'écrire une biographie : dans le cadre ample de l'histoire universelle (conformément à l'exigence de Leopold von Ranke), ou bien en présentant une personnalité isolée. L'historien moderne, affirme catégoriquement l'auteur, ne manquera de remarquer, quels que soient sa formation et son point de vue, l'importance de la figure de François-Joseph dans les événements qui eurent lieu en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle. L'article n'éclaircit pas pourtant le thème que formule le titre, à savoir la relation entre « le vieux » monarque et ses conseillers. La simple énumération de certains noms tels Felix Schwarzenberg, Beust, Moritz Esterhazy (dont on nous dit qu'ils seraient significatifs pour une période de vingt ans), ainsi que, pour la partie hongroise de l'empire, Deak, Eötvös, Andrassy, ou le sens accordé au remplacement des conseillers nobles conservateurs (tels Mensdorff, Belcredi, Badeni, Potocki) par des personnalités (telles Unger ou Beck) ne contribuent pas à une meilleure connaissance des opinions personnelles du monarque. Tous ces témoignages indiquent une maléabilité de François-Joseph, mais peut-être aussi une politique inconséquente et guidée par les caprices des conjonctures.

L'étude *L'empereur François-Joseph et la politique extérieure* du professeur Hugo Hantsch (Vienne) accepte comme point de départ l'idée de Metternich sur la fonction de la monarchie autrichienne, à savoir qu'un Etat multinational, dont le monarque représente un symbole reconnu par tous, devait se soumettre à cet *arbitrator supremus* situé au-dessus de tous les partis ; l'Etat d'une communauté nationale homogène n'a pas besoin d'une autorité supraordonnée. Dans ce contexte, les reproches du général von Hötendorf que la politique extérieure de François-Joseph aurait été trop conservatrice et trop peu flexible, du fait qu'il n'avait pas voulu s'éloigner d'un cours bien établi, n'aurait pas de sens : la structure même de la monarchie, avec ses contradictions et ses querelles intestines, freinait la force d'action dans son ensemble dictait une certaine attitude dans la politique extérieure.

En perdant son influence dans les zones allemande, italienne et centrale-européenne, la politique de l'empire s'est dirigée d'une manière naturelle vers une solution dualiste, ce qui favorisa, sur le plan extérieur, la parution de nouveaux facteurs du pouvoir. Soumise à une pression venant de l'ouest, la monarchie dualiste s'orienta de plus en plus vers l'est, où lui étaient offertes des possibilités plus sûres pour son développement économique et politique. Mais c'est ici également le point où l'Autriche-Hongrie a dû faire face à la rivalité de la Russie, qui avait acquis un grand prestige parmi les Slaves de la monarchie et qui se préparait à donner des coups décisifs à l'hégémonie germano-hongroise dans l'empire. La conséquence sera la constitution de la Triple Alliance en 1873, qui marquera, avec le Congrès de Berlin (1878), le début d'une politique extérieure de continuité ; le point culminant est l'annexion de la Bosnie et Herzégovine, en 1908 (action que le ministre Aehrenthal allait considérer comme une preuve de politique conservatrice), le procès pouvant être considéré terminé lors de l'éclatement de la première guerre mondiale.

Le professeur Alex. Novotny (Graz) exprime dans son étude *La Politique intérieure de l'Autriche* l'opinion que l'atmosphère tendue, les contradictions dans le domaine des problèmes sociaux, caractéristiques au XX<sup>e</sup> siècle, ont rendu difficile jusqu'à présent l'appréciation objective de l'initiative visant l'assainissement de la politique intérieure de l'Autriche de la période de François-Joseph.

Partant de l'affirmation que la politique intérieure du temps de François-Joseph se présente comme une unité malgré les étapes qu'on peut distinguer tout au long de cette époque, et malgré toutes les transformations, l'auteur propose que l'on procède à une triple division : 1. la période du néo-absolutisme (approximativement de 1850 jusqu'en 1860, respectivement 1866) ; 2. la période de la constitution dualiste et des tentatives de développement de l'empire dans un sens fédéraliste (approximativement de 1867 jusqu'en 1906) ; et 3. la période de l'intensification des tendances divergentes et centrifuges, et des efforts de la monarchie de dominer ces tendances (entre 1897 et la fin de l'empire en 1918). Il a été possible de cimenter la politique intérieure de l'empire — soutient l'auteur — grâce à certaines forces constituées par : l'administration autrichienne, l'école autrichienne, l'armée et, dans une certaine mesure, les communautés religieuses ; à leur tour, ces forces sont le résultat de trois facteurs essentiels dans la politique intérieure de l'Autriche : l'Etat prospère du temps de l'empereur Joseph, l'Etat culturel de l'époque Biedermayer et l'Etat de l'ordre et de la justice du temps de l'empereur François-Joseph.

D<sup>r</sup> Rudolf Neck (Vienne), auteur de l'étude *Le Mouvement ouvrier et le problème social, 1848—1916*, estime, en opposition totale avec ses prédécesseurs, que la période en question ne présente aucunement une unité socio-politique ; un dénivellement marqué, par rapport aux autres Etats ouest-européens, s'est manifesté sur le plan social et économique et il fut accompagné d'un manque visible de cohésion de l'économie austro-hongroise. Pour ce qui est des contradictions sociales, elles ne s'effaçaient que dans la perspective des classes privilégiées, surtout des classes de la moitié cisleithane de l'empire, mais aussi de celles de Hongrie. A l'appui de ses arguments, l'auteur rappelle les parties de la monarchie qui avant 1866 appartenaient à l'Union allemande et qui se trouvaient dans un stade beaucoup plus évolué que les contrées qui avaient été auparavant des provinces de l'Empire ottoman.

Pour expliquer sa thèse, l'auteur présente comme essentiels pour le développement de la monarchie danubienne pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle les deux faits suivants : 1. croissance de la population de l'Autriche-Hongrie de 35 millions en 1850 à 55 millions au moment où la première guerre mondiale a éclaté ; 2. la fin de l'époque féodale, marquée par le dégrèvement foncier (*Grundentlastung*), dont les effets n'ont pas été tout à fait positifs pour les paysans, du fait que 98 % ne possédaient que 59 % de terres. En même temps, la culture intensive a eu pour résultat la diminution des pâturages et implicitement du nombre des bêtes, et surtout des moutons, résultats négatifs pour l'industrie textile. Il s'ensuit une diminution du nombre des ouvriers agricoles, malgré la croissance constante de la population. Pourtant, le niveau de vie du prolétariat agricole était supérieur à celui des ouvriers de l'industrie, parce que dans les villes et les centres industriels, qui s'étaient rapidement développés et où les conditions de vie se trouvaient à un stade primaire, la tuberculose faisait des ravages.

En ce qui concerne l'apparition du capitalisme en Autriche, cet événement a eu lieu à peine au moment où l'Etat renonça à la politique de protectionnisme et accorda plus de droits à l'initiative privée, par la création de l'institution de crédit en 1855. Par conséquent, en Autriche le capital financier devient une combinaison de capitaux bancaires, industriels et commerciaux, au niveau de cartels et sous forme de trusts. Les désavantages du système de cartels n'ont apparus qu'après 1890. Entre 1900 et 1913 on peut parler du point maximum du capitalisme classique en Autriche, présentant des tendances lentes vers l'impérialisme ; la construction des voies ferrées en Orient et la concurrence de l'Allemagne dans les Balkans

et en Turquie sont quelques indices. Mais le bilan commercial passif a reflété les difficultés de l'export provoquées pendant les années d'avant-guerre par les dépenses militaires, bien que l'Autriche-Hongrie ait été déjà remplacée, dans le commerce mondial, par la Russie.

La situation présentée se rapporte surtout à la partie autrichienne de la monarchie dualiste, parce que la Hongrie et les contrées voisines se trouvaient en une nette infériorité ; ici, la base industrielle était constituée par les industries agricoles (la culture du sucre, la minoterie, la sylviculture) et dans ces circonstances il était normal qu'une nette différenciation sociale se dessine entre les deux moitiés de la monarchie.

Le retard industriel relatif de l'Autriche-Hongrie a eu pour conséquence l'apparition retardée de la classe ouvrière (par rapport aux autres Etats ouest-européens). A peine pendant la période de stagnation politique du néo-absolutisme les contradictions entre le prolétariat et la bourgeoisie commencèrent à s'aiguiser et les ouvriers à se constituer en tant que force politique et sociale indépendante. Les premières formes d'organisations politiques et syndicales sont signalées en Bohême en 1864, tandis qu'en Autriche à peine en 1867, bien qu'à cette époque-là les ouvriers soient encore animés par des buts pré-socialistes, utopiques, mêlés d'éléments chrétiens, sectaires. L'influence politique et idéologique du mouvement ouvrier d'Allemagne a certainement joué un rôle essentiel dans le développement ultérieur de la social-démocratie en Autriche, d'autant plus que certaines personnalités telles Rudolf Hilferding ou Karl Kautsky participèrent activement au mouvement dans les deux pays.

Les contradictions sociales et politiques se sont conjuguées avec celles soulevées par le problème des nationalités ; à défaut d'une solution qui sut créer, pendant le règne de François-Joseph, les prémisses d'une intégration des peuples de l'empire dans le domaine social et économique, la monarchie s'est effondrée.

Dans sa contribution consacrée à *L'armée*, le D<sup>r</sup> Joh. Christoph Allmayer-Reck (Vienne) souligne le caractère de l'armée austro-hongroise en tant que corps autonome ; résistant aux pressions de l'extérieur, et, de par sa dépendance absolue de la dynastie, réticente aux tensions politiques et nationales, elle s'est isolée de la vie sociale.

L'étude intitulée *La position de la Hongrie dans la Monarchie*, due au D<sup>r</sup> Peter Hanak (Budapest), s'occupe de la position contradictoire de la Hongrie dans le cadre de la monarchie dualiste. D'importants milieux des classes dominantes et moyennes, qui appartenaient aux forces intégrées, soutenaient la monarchie ; mais le chauvinisme effréné des classes dominantes de Hongrie vis-à-vis d'autres nations, leur conservatisme rigide en matière de programme social et l'opposition nationale à la domination de Vienne ont objectivement contribué au démembrement de l'empire.

En ce qui concerne le rapport entre les deux parties de la monarchie, l'auteur considère que la Hongrie a payé ses avantages par une structure économique et sociale défavorable ; le rattachement à l'Autriche a signifié le maintien dans la vie sociale et économique du poids de la grande et de la petite aristocratie, l'apparition d'une bourgeoisie agraire et le développement lent et unilatéral d'une bourgeoisie démocratique et d'une classe ouvrière propre. Bien que d'après certains historiens le pacte avec l'Autriche ait amené la victoire des Hongrois, en leur assurant une prédominance dans la monarchie dualiste, et bien que certains historiens slaves et roumains aient considéré la monarchie comme une sorte de prison des peuples, les Hongrois jouant le rôle du pire des deux associés, l'auteur estime que de telles opinions ne peuvent plus être soutenues à la lumière des nouvelles recherches.

Selon l'auteur, les problèmes compliqués de la monarchie, et surtout le problème hongrois, ne peuvent être présentés dans une formule trop simple. Les recherches faites par l'auteur lui ont permis de constater que la Hongrie n'a pas eu une situation prédominante dans le cadre de la monarchie, mais qu'elle n'a été non plus opprimée. Si, d'un côté, la monarchie a offert à ce pays agraire de l'Europe centrale de grands avantages en vue de sa

modernisation, de l'autre, elle y a maintenu les vestiges d'une structure sociale et économique complètement défavorable à son évolution.

Le P<sup>F</sup> Jacques Droz (Paris) présente dans *L'Autriche-Hongrie reflétée dans l'opinion publique de l'Europe* les positions divergentes des hommes politiques français et anglais en ce qui concerne l'avenir de l'Autriche-Hongrie, lors de l'éclatement de la première guerre mondiale. L'auteur affirme qu'au début de la guerre l'opinion publique ouest-européenne ne croyait pas à l'effondrement de la monarchie austro-hongroise, étant persuadée que celle-ci pourrait résoudre elle-même le problème des nationalités, en conservant ainsi sa place dans la communauté des Etats européens; en même temps, les puissances de l'Entente n'ont pas su quelle position adopter vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie au moment de la mort de François-Joseph. La libération des nationalités du cadre de la monarchie dualiste était considérée par les puissances occidentales soit comme une tendance vers une indépendance totale, soit une tentative vers une fédéralisation; mais sur ce problème des recherches plus approfondies s'avèrent nécessaires. L'auteur considère, quand même, qu'à cause des tergiversations diplomatiques on a adopté une solution indésirable, c'est-à-dire la « balkanisation » de l'Europe centrale.

L'auteur cite des noms de publicistes français défenseurs des nationalités slaves — surtout des Tchèques — tels Cyprian Robert, Saint-René Taillandier, Louis Léger et Ernest Denis, auxquels il ajoute ceux qui sympathisaient avec la monarchie dualiste, tels M<sup>me</sup> Blaze de Bury, Albert Sorel et Anatole Leroy-Beaulieu (pour qui l'Autriche représentait un élément nécessaire dans l'équilibre européen), ou bien André Chéradame, qui, dans un ouvrage publié en 1901, accusait la Prusse de fomenter des troubles en Autriche, l'empêchant ainsi de suivre la voie vers la fédéralisation.

Mais ce sont deux publicistes anglais, Wickham Steed et Robert Seton-Watson, qui ont fortement influencé l'opinion publique ouest-européenne, à la veille de la première guerre mondiale. Le premier considérait le dualisme une construction fragile, qui ne correspondait ni aux intérêts de la dynastie, ni à ceux des peuples de l'empire des Habsbourg. Seton-Watson appréciait que la mission de l'Autriche en Europe orientale ne pouvait se réaliser qu'à condition de résoudre le problème des Slaves du Sud (les Serbes, les Croates et les Slovènes); son attitude dans la question de la Transylvanie est bien connue. Sa perspicacité et sa capacité de voir au fond le procès historique constituent des traits qui ne devraient faire défaut à aucun historien\*.

*Constantin Nuțu*

---

\* La conception de l'historiographie roumaine concernant la monarchie austro-hongroise est amplement exprimée dans le volume « La désagrégation de la monarchie austro-hongroise », paru sous la direction des professeurs Miron Constantinescu et Constantin Diaconoviciu, éd. Academiei, Bucarest, 1964.

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par: H. MIHĂESCU (H. M.); ION-RADU MİRCEA (I.-R.M.); NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA (N.-Ș.T.); NESTOR CAMARIANO (N.C.); SERGIU COLUMBEANU (S.C.); CRISTINA BULGARU (C.B.); ION MATEI (I.M.); ALEXANDRU DUȚU (A.D.); CORNELIU DIMA-DRĂGAN (C.D.-D.); DAMIAN P. BOGDAN (D.P.B.); CONSTANTIN NUȚU (C.N.); CORNELIA MORARU (C.M.); RADU CONSTANTINESCU (R.C.); ANDREI PIPPIDI (A.P.); GHEORGHE CRONT (G.C.); LIVIU P. MARCU (L.P.M.)

A. ZAMBONI, *Contributo allo studio del latino epigrafico della X Regio Augustea (Venetia et Histria). Il lessico*. «Studi linguistici friulani», I, 1969, pp. 110—182.

Bornée au nord et à l'est par les provinces de Norique, de Pannonie et de Dalmatie, la X<sup>e</sup> Région de l'Italie était soumise aux influences germaniques, celtiques et thraco-illyriennes, qui ont fait d'elle un territoire d'interférences linguistiques, particulièrement dans le domaine du lexique. Ce fait ressort aussi des données épigraphiques publiées dans la présente étude. Le terme d'origine germanique *brutis* «bru» a passé dans le latin dans une vaste zone autour des Alpes Orientales, qui s'étend à l'ouest jusque dans le Midi de la France et à l'est jusque près du Pont Euxin. Le suffixe *-iscus*, probablement d'origine thrace (présent en roumain dans des noms propres comme Eminescu, Rădulescu, Vlădescu, etc.), apparaît en latin non seulement dans des dérivés tels que *Daciscus* et *Thraciscus*, mais aussi dans *balisca vilis* «vigne d'origine sud-est européenne» et dans *cucumiscus* «personne dodue comme un melon»; attesté dans une inscription de Pola, sur la côte occidentale de l'Istrie. Le verbe *maritare* «marier», conservé en roumain, apparaît à côté de *sposare* «épouser», hérité par l'italien. *Rosalia* «fêtes des roses déposées en hommage sur les tombes», mot fréquemment attesté dans les inscriptions de Mésie et de Thrace, se rencontre souvent aussi dans les inscriptions du nord-est de l'Italie. Soulignons l'intérêt du mot *basilica*, dans le sens d'«église» qui apparaît dans une inscription de Padoue (CIL III 3100) du V<sup>e</sup> siècle. On sait que *basilica* s'est maintenu dans le terme roumain *biserică*, alors que *ecclesia* a été adopté par les langues romanes occidentales. Le suffixe *-etum* se retrouve en roumain dans des mots d'origine latine tels que *fâget* «hêtraie», *nucet* «noiseraie», *ulmet* «aulnaie»; dans la zone étudiée, il apparaît dans le terme *canabetum* «chênevière», à Padoue (CIL, V 2258). *Partire* (CIL, V 3072) et *signare* (Inscr. Ital. X 2, 81) font mieux comprendre les formes roumaines *a împărți* «partager» et *a însemna* «inscrire». Il convient de retenir également la distinction établie par l'auteur pour les jours de la semaine dans les différentes langues romanes. Le verbe roumain *a ierna* «hiverner» est né dans le cadre de la langue roumaine à partir du substantif *iarnă* «hiver» (cf. *vară* — *a văra* «été — passer l'été»), quoiqu'il ne

soit pas exclu qu'il dérive du latin *hibernare*. L'adverbe *in se* « ensemble », attesté dans les inscriptions du nord-est de l'Italie, de la Dalmatie et de Pannonie n'apparaît pas dans les provinces romaines du Bas-Danube et ne s'est pas maintenu dans la langue roumaine. On ne rencontre pas non plus à l'est des syntagmes du type *pia mente, sancta mente, trepida mente*, qui ont donné le suffixe français *-ment* et le suffixe italien *-mente*, que le roumain ne connaît pas.

H. M.

G. UHLISCH, *Die griechischen Lehnwörter im Albanischen*. « Das Altertum », XV, 1969, pp. 169—175.

Le problème des emprunts grecs dans la langue albanaise intéresse les chercheurs de toutes les langues sud-est européennes, étant donné que ces emprunts ont eu lieu partout dans des circonstances historiques semblables. L'auteur tente, en s'appuyant sur des critères linguistiques formels, de déterminer l'ancienneté des emprunts grecs en albanais. Elle distingue ainsi trois catégories successives de mots : grecs anciens, jusqu'au IX<sup>e</sup> ou au X<sup>e</sup> siècle ; grecs moyens, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle ; néo-grecs, du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'aujourd'hui. Pour la première catégorie, elle adopte comme critère la transformation du *s* latin en *sh* et du *n* en *r*, reproduisant certains des résultats obtenus par A. Thumb, mais sans mentionner les recherches d'Eqrem Çabej, qui ont pourtant étendu considérablement le champ des emprunts du grec ancien en albanais. En ce qui concerne la catégorie des emprunts du grec moyen, l'auteur y range des phonèmes tels que *kallogjer* (καλόγερος), *konë* (κόννα) et *munëshir* (μωναστήριον), qui se distinguent des phonétismes *kallogjer*, *ikonë* et *monastir*, d'origine néo-grecque. Les emprunts d'origine néo-grecque ont été nombreux, surtout dans la partie méridionale de l'Albanie et au cours des derniers cent ans.

On pourrait reprocher à l'auteur qu'elle ne tient pas suffisamment compte des résultats obtenus dans le domaine de l'histoire de la civilisation. L'histoire des mots doit nécessairement être accompagnée ou précédée de l'histoire des faits et des concepts. Nous ferons remarquer, ainsi, que le terme *σαγμάριον* ou *σαμάριον* était d'usage courant à Byzance dans l'armée et dans le problème des transports ; il a passé de bonne heure dans la langue roumaine et dans d'autres langues, y compris l'albanais ; or, l'auteur de la présente étude affirme qu'il s'agirait d'un emprunt relativement récent. Le mot *τηγάριον* a été pris par le sicilien (*tiganu*), le bulgare (*tigan*), le serbo-croate (*tiganj*) et le roumain (*tigale*) avant le XVI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire qu'il s'est répandu dans une vaste aire à l'époque byzantine ; il semble donc peu vraisemblable que le terme albanais *tigan* soit un emprunt des deux derniers siècles. Il en va de même pour l'albanais *triantafil* : le byzantin *τραντάφυλλον* est entré dans les langues bulgare, roumaine et serbo-croate avant le XVI<sup>e</sup> siècle.

Certes, il n'est pas toujours facile de faire un clivage précis entre les emprunts grecs moyens et néo-grecs. Mais pour arriver à fixer ces limites avec le maximum de certitude, il est indispensable d'étendre la sphère d'investigation et d'avoir recours à la méthode historico-comparative, pour l'analyse des hellénismes de l'albanais aussi bien que pour ceux du bulgare, du roumain et du serbo-croate.

H. M.

MULJAČIĆ ŽARKO, *Leksikološkijske i etimološkijske bilješke uz « Planine »* (Notes lexicologiques et étymologiques concernant la « Planine »). « Radovi Instituta Jugoslavenske Akademije znanosti i umjetnosti u Zadru », 16-17, 1969, pp. 647-656.

L'auteur a étudié l'œuvre la « Planine », écrite par l'auteur croate P. Zorančić vers 1550, et a formulé à ce sujet quelques observations intéressantes. De même que dans la langue roumaine du XVI<sup>e</sup> siècle, on trouve dans cette œuvre des mots d'origine latine qui ont disparu par la suite. Leur pénétration a eu lieu par l'intermédiaire de la langue dalmate ou directement du latin, lors de la venue des Slaves. L'un de ces mots est l'adjectif *dramatan* « infertile, stérile », dans le sens d'une femme sans enfants, que l'auteur met en liaison avec le verbe latin *deramare* « couper les branches, émonder », conservé dans le dalmate de l'île de Krk (Veglia) sous la forme *dramuor* et, probablement, dans le mot roumain *dărta* « démolir », que certains linguistes comparent à l'albanais *dërmi* s.f. « fragment, miette » (pl. *dërmit*) et considèrent comme étant de provenance autochtone. Le terme croate susmentionné a été étudié également par A. Vaillant, *Deux emprunts slaves au roman de Dalmatie*, dans « Revue des études slaves », IX, 1929, pp. 270-272.

Le latin *satullus* a donné en roumain l'adjectif *sătul* et de *satullus* l'adverbe *destul*. Dans le dalmate de l'île de Krk (Veglia), *satullus* a donné *satoil*. Dans l'œuvre de P. Zorančić on trouve aussi l'adverbe *ozoja* « beaucoup, énormément », que l'auteur fait dériver de la contamination des adverbes latins *ad satis* + *de satis* > *ad \*dzoe* > *ozoja*, étant donné que les anciens Croates n'avaient pas le phonème *dz* du latin vulgaire, et l'ont rendu par *z*.

Le latin *tarmes*, *-itis* « ver du bois, carie » s'est conservé sur la côte dalmate et dans les langues romanes occidentales, mais ne s'est pas maintenu en roumain, où il existe en échange le descendant du latin *carius* > *cariu*. On trouve encore dans l'œuvre de Zorančić le mot *tarac* « mite », qui d'après Žarko Muljačić vient du pluriel latin *tarmites* > *\*tarmei* > *tarci*, d'où par la suite a été reconstitué le singulier *tarac*. Ces précisions sont utiles et aident à mieux déterminer le caractère du dalmate par rapport au roumain et aux langues romanes occidentales.

H. M.

B. GEROV, *Проучвания върху западнотракиските земи през римско време* (Untersuchungen über die westthrakischen Länder in römischer Zeit). III. Teil «Годишник Софийский Университет по западни Филологии », LXII, 1968, pp. 121-246, LXIII, 1969, pp. 1-56.

La présente étude, consacrée à la ville de Serdica (Sofia) et à son territoire, met fin à la monographie du professeur sofiote sur la Thrace Occidentale. L'ouvrage totalise 540 pages et met systématiquement en valeur toutes les données d'histoire antique dont dispose la science d'aujourd'hui. L'étude est divisée en trois grands chapitres décrivant, du sud au nord et de l'ouest à l'est, les régions de la Thrace Occidentale : le bassin de la moyenne Struma, celui de la haute Mesta, celui de la haute Struma et la région de Serdica. L'auteur a puisé ses données dans l'historiographie antique, l'épigraphie, les monuments archéologiques, la numismatique et la linguistique indo-européenne. Il a tenté d'établir les limites des provin-

ces et du territoire des villes, il a présenté les tribus autochtones et leur culture matérielle, il a décrit leur mode de vie et leur organisation intérieure, ainsi que les influences grecques, il a examiné de près le processus de romanisation et il a déterminé l'apport des peuples migrants jusqu'à l'établissement définitif des Slaves. La Thrace sud-occidentale a été une région relativement isolée, aussi les vestiges des civilisations d'autrefois s'y sont-ils bien conservés. La culture grecque a affecté surtout les villes, alors que les colons romains se sont établis dans les vallées fertiles afin d'y pratiquer l'agriculture. Ni le grec, ni le latin ne se sont enracinés. A en juger par les matériaux existants, on peut considérer que les populations autochtones ont conservé leur langue et leurs coutumes jusqu'au moment de la pénétration slave, ce qui exclut la discontinuité de l'habitat.

La méthode suivie par l'auteur est la même que pour sa monographie antérieure, consacrée à la romanisation des régions comprises entre le Danube et le mont Balkan (Stara Planina). Le mérite de ces deux ouvrages tient en premier lieu au fait que l'auteur a accumulé avec soin des matériaux imprimés dans les publications les plus variées et souvent difficilement accessibles, pour les offrir aux chercheurs bulgares et étrangers.

H. M.

JOANNIS TZETZAE *Historiae* recensuit Petrus Aloisius M. Leone. Libreria Scientifica Editrice, Napoli, 1969, CVI + 725 pp. (Pubblicazioni dell'Institutio di filologia classica dell'Università degli studi di Napoli, 1).

La dernière édition de l'*Histoire* de Tzetzes, élaborée par Th. Kiessling sur la base de deux manuscrits conservés à Munich, datait de 1826. Le nouvel éditeur a décrit et collationné 21 manuscrits, qu'il a classés en deux catégories et dont il a retenu 13 manuscrits plus importants, après quoi il a établi le texte, en accordant une importance particulière aux leçons de 7 manuscrits fondamentaux. Il ressort du *stemma codicum* proposé par l'éditeur à la page XCIX que l'une des branches principales de l'arbre généalogique est représentée par le ms. L de Florence et une autre par le ms. A de la Bibliothèque Nationale de Paris. Grâce à un travail philologique des plus méritoires, l'auteur a par conséquent élargi considérablement la base des recherches pour la détermination du texte. Un effort soutenu lui a été nécessaire, d'autre part, pour découvrir et désigner correctement les sources utilisées par Tzetzes. Malheureusement, l'éditeur s'est limité à ces contributions philologiques, sans tenter de fournir le moindre apport, aussi modeste fût-il, dans le domaine historique. Ainsi, dans l'index, il englobe sous le terme Δάκαι autant les Daces du Danube que les tribus scythes établies à l'est de la mer Caspienne, connues sous le nom de Dahae ou Daai (XII, 897) ; il ne fait pas de distinction entre le terme Σκύθαι signifiant « Scythes anciens ou Scythes proprement dits » et Σκύθαι (VII, 766—768 ; X, 93), sous lequel l'auteur désignait les Cumans ; il ne précise pas si le terme Αἰσωνες se réfère aux Romains d'Italie ou à ceux de l'Empire byzantin ; il n'indique pas l'équivalent moderne de la rivière Σαργεντίας de Dacie (aujourd'hui le Strei, affluent du Mures) ; il ne donne aucune explication pour le nom de la rivière Clabrus, qui constituait la frontière entre la Mésie Inférieure et la Mésie Supérieure (aujourd'hui la Cibrica, qui prend sa source du massif de Tipčen, près de Smoljanovci, dans la Bulga-

rie du Nord-Ouest et se jette dans le Danube à l'ouest de l'embouchure du Jiu). Les passages qui intéressent l'histoire des Roumains et des peuples voisins sont les suivants : II 60—105 Trajan et Hadrien, le pont sur le Danube, la mort d'Apollodor, Décébal, la rivière Sargentias ; III 473—546 l'incursion de Darius au nord du Danube, d'après Hérodote ; IV 503—506 Trajan, Apollodor et le pont sur le Danube ; XI 884—997 la Mésie Supérieure et Inférieure, description géographique. Le pont sur le Danube est nommé par Tzetzes ἡ παριστρία γέφυρα (II 89, III 485). La présente édition est incontestablement une belle réalisation philologique ; il est à espérer que l'éditeur, encore tout jeune, entreprendra d'autres éditions similaires, dont nous avons tant besoin.

H. M.

A. N. STRATOU, Τὸ Βυζάντιον στὸν Ζ' αἰῶνα, τόμος Γ' : 634—641 (Byzance au VII<sup>e</sup> siècle. Tome III : 634—641). « Hestia », Athènes, 1969, 272 pp.

Ce III<sup>e</sup> volume décrit la dernière partie du règne de l'empereur Héraclius, jusqu'à l'avènement de l'empereur Constantin Pogonate en 641. La plupart des événements relatés dans ce volume ont eu lieu en Orient, à l'occasion des luttes contre les Arabes, alors que quelques pages seulement concernent les régions européennes de l'empire. Cette répartition de la matière a été dictée aussi par la nature des sources, dont la plupart sont de provenance orientale. Quant à leur mise en valeur, elle aurait exigé, pour être satisfaisante, certaines connaissances en matière de langues orientales, une information plus complète en ce qui concerne les résultats des recherches archéologiques et de géographie antique, ainsi qu'une meilleure compréhension du processus de production. Or, l'auteur n'a pas été en mesure d'embrasser un aussi vaste matériel. Ne pouvant, en conséquence, donner une nouvelle synthèse critique, il s'est contenté d'écrire un ouvrage à l'usage du grand public et présentant souvent un caractère de compilation d'après les sources narratives du temps et les principaux résultats des chercheurs modernes, dans un exposé qui est d'ailleurs clair et d'une lecture agréable. La bibliographie, abondante et variée, comprend certaines des publications les plus récentes, surtout en ce qui concerne les éditions de sources byzantines.

Au cours de la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle, le nombre de ceux qui parlaient latin dans l'Empire byzantin avait considérablement diminué et les titres latins furent peu à peu abandonnés. Cette hellénisation a été, de fait, l'aboutissement d'un long processus. C'est aller trop loin que d'affirmer, comme la fait l'auteur, que sous Héraclius « l'hellénisme, libéré des chaînes officielles, (...) a commencé à se développer et à se remplir d'une vie nouvelle » (p. 185). La soi-disant lutte entre les deux langues de culture de l'antiquité (Sprachenkampf) dont parlent certains historiens n'est guère qu'une projection dans le passé de la conception de « lutte entre les langues et les nationalités », chère au XIX<sup>e</sup> siècle.

H. M.

DAMIAN P. BOGDAN, *L'œuvre de Constantin-Cyrille et de son frère Méthode en Roumanie*; Idem, *La vie et l'œuvre des frères Constantin-Cyrille et Méthode*, tirages à part de l'ouvrage commémoratif publié par la Faculté de Théologie de l'Université de Salonique sous le titre Κυρίλλου και Μεθοδίου ἐπὶ τῆς 1100 ἐτηρίδι, II<sup>o</sup> volume, Thessalonique, 1968.

Le 1.100<sup>e</sup> anniversaire du commencement de l'activité des frères Constantin-Cyrille et Méthode, qui par la création d'une langue littéraire et de son propre alphabet ont signé l'entrée des peuples slaves dans le courant de la culture européenne, a donné lieu à la fois à un examen rétrospectif des recherches suscitées par leur vie et leur œuvre et à de nouvelles recherches autour de ces mêmes problèmes. Les études sud-est européennes ont, en particulier, fourni une contribution essentielle à cette commémoration, par une série de colloques et de sessions scientifiques, parmi lesquelles celle tenue à Salonique en 1966.

A cette occasion, le professeur Damian P. Bogdan a assumé la tâche de présenter une vue d'ensemble sur l'évolution des problèmes cyrillo-méthodiens, autant en Roumanie — pays redevable d'une partie de sa culture médiévale aux incidences de l'activité des deux frères — que dans la science universelle, notamment dans les pays du centre, de l'est et du sud-est de l'Europe.

Une partie de la première étude est consacrée à la diffusion des œuvres de Cyrille et Méthode dans les anciens pays roumains à l'époque où le « vieux slave », qui « ne saurait être confondu avec le paléobulgare », y était en usage. Outre la mention qu'il fait de certains écrits, peu nombreux du reste, sur la vie de Constantin-Cyrille le philosophe, copiés dans les pays roumains, l'auteur relève l'écho indirect des traductions en vieux slave dans les copies de scribes roumains conservées à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ainsi que le rôle joué par celles-ci dans la diffusion des œuvres cyrillo-méthodiennes originales, telles que *Savvina Kniga* et *Codex Suprasliensis*. Le rôle d'intermédiaire joué par les copistes de langue roumaine dans la transmission vers l'Orient des traductions cyrillo-méthodiennes est souligné dans les dernières pages de l'article. Le professeur D. P. Bogdan saisit cette occasion pour passer en revue les recherches faites jusqu'en 1966 sur l'introduction de l'alphabet cyrillique et de la langue slave ancienne chez les Roumains — il s'agit bien sûr de la mince couche intellectuelle existante au Moyen Age dans ces régions — et pour résumer les différentes opinions exprimées à ce sujet, parmi lesquelles les siennes occupent une place de choix. Il convient de souligner ses essais de synthèse dans le problème spécialement délicat de la paléographie slave chez les Roumains, avec ses particularités tant graphiques que linguistiques. Enfin, l'activité scientifique et didactique des spécialistes roumains dans le domaine des langues slaves est exposée sous ses aspects principaux en quelques pages. Par la densité de son information et sa bibliographie judicieusement sélectionnée, l'étude du P<sup>r</sup> D. P. Bogdan est d'une réelle utilité pour la connaissance des recherches roumaines dans ce domaine.

La seconde étude, rédigée dans le même esprit, brosse un large tableau des débuts et de l'évolution des recherches sur la personnalité des « deux éminents lettrés du Moyen Age d'origine grecque » et sur leur création littéraire. Après avoir déterminé les principales étapes du développement des études slaves dédiées à l'œuvre cyrillo-méthodienne, l'auteur énumère les principaux problèmes qui se posent : recherches de bibliographie, publication et étude des sources historiques, avec un exposé des principales opinions formulées, données biographiques sur Cyrille et Méthode, leur activité culturelle et éducative en rapport avec les alphabets glagolithique et cyrillique, sous le double aspect historique et paléographique, activité littéraire des deux frères, enfin les différents problèmes concernant l'origine, la structure et la diffusion du vieux slave, sans oublier le nom reçu par celui-ci. Dix pages de

l'étude sont réservées aux « textes en vieux slave », y compris un certain nombre d'inscriptions et de graffiti, dont quelques-uns mis au jour sur le territoire de la Roumanie. Chaque secteur de l'étude est complété par d'amples notes bibliographiques et par un exposé des discussions auxquelles ils ont donné lieu. Un substantiel résumé final souligne l'intérêt international suscité par la vie et l'œuvre de Cyrille et Méthode.

La contribution du P<sup>r</sup> D. B. Bogdan à la connaissance de l'évolution historique des problèmes de slavistique en rapport avec l'activité de Cyrille et Méthode est importante et d'une incontestable utilité scientifique. Nous nous permettrons de signaler quelques erreurs de détail qui se sont glissées dans ces publications. Ainsi, dans la première étude, p. 195, l'année est 1439 et non 1437, le manuscrit 164 de l'Académie Roumaine portant la date de 6947 depuis la Création du monde ; p. 199, il faut lire « Patrologies » et non « Pétrologies ». En ce qui concerne la seconde étude, la date du « graffiti de 992 » devrait être donnée de façon moins catégorique, car les chiffres 6000 et 500 ne semblent pas correspondre à l'alphabet cyrillique, mais à quelque autre alphabet non identifié.

I.-R.M.

ANDRÉ MIRAMBEL, *La place de la δημοτική dans les lettres néo-grecques*. « Etudes balkaniques », Sofia, 1, 1969, p. 55—67.

L'auteur se propose de définir la place de la langue démotique dans la littérature néo-grecque et, en même temps, la place du peuple dans cette littérature.

Dans la première partie de l'article il analyse les termes δῆμος, λαός, γένος et ἔθνος. Δῆμος a un sens « institutionnel », il désigne le peuple en tant que nation, tandis que λαός désigne les couches « inférieures » d'un peuple. Les termes γένος et ἔθνος ont un sens surtout ethnique. L'auteur traite ensuite des notions de langue démotique et de littérature populaire. La langue démotique, δημοτική γλώσσα est la langue usuelle, vivante, consacrée à l'époque moderne par la littérature ; elle ne doit pas être confondue avec la λαϊκή γλώσσα, la langue vulgaire. Elle est différente aussi de la langue pure, la καθαρεύουσα, langue artificielle. Le purisme est une réaction envers l'état naturel de la langue, dont il conteste la légitimité. Il a été condamné par la linguistique moderne qui a mis en évidence le caractère naturel de l'évolution linguistique, en donnant de la sorte une base scientifique aux positions des partisans de la langue démotique. C'est donc au peuple que la Grèce moderne doit sa langue littéraire. La littérature populaire, le folklore, a apporté aussi une importante contribution au moment où, en Grèce se constituait une littérature moderne. L'adjectif employé pour désigner le caractère populaire des créations folkloriques est le même δημοτικός : δημοτικά ξσματα. Le folklore néo-grec représentait du point de vue de la littérature un élément de vitalité et de continuité spirituelle. Du point de vue linguistique, c'était la langue démotique qui jouait le même rôle.

Dans la deuxième partie de son étude, l'auteur cherche à déterminer la place du peuple et de l'élément populaire dans la littérature néo-grecque. Pour les créateurs de cette littérature la langue démotique, la langue du peuple, n'était pas seulement un outil, mais aussi une « norme » linguistique. Le folklore, à son tour, leur a fourni des thèmes et des modèles (cf. par exemple la poésie lyrique héroïque, la poésie lyrique érotique de la Grèce moderne). On ne rencontre pas en Grèce une littérature populiste ; la littérature en langue

démotique était adressée à toute la nation grecque. C'est donc normal de trouver les termes *δημοτικό* et *λαϊκό* employés avec le même sens quand il s'agit d'une création littéraire.

Les conséquences de l'emploi généralisé de la langue démotique dans la littérature ont été d'une part la prépondérance accordée à certains genres littéraires (le roman, la nouvelle), d'une autre la préférence des écrivains pour les sujets réalistes, pour les faits et pour les hommes rencontrés dans la vie quotidienne du peuple grec.

La base linguistique et littéraire de la culture grecque moderne est, conclut A. Mirambel, populaire. Depuis le commencement de cette littérature, au XIX<sup>e</sup> siècle, la présence du peuple est une constante dans la création littéraire de la Grèce moderne.

N.-S.T.

M. I. MANOUSSACAS *Ἀνέκδοτα πατριαρχικά γράμματα (1547—1806) πρὸς τοὺς ἐν Βενετίᾳ μητροπολίτας Φιλαδελφείας καὶ τὴν ὀρθόδοξον ἐλληνικὴν ἀδελφότητα* (Actes de patriarches inédits (1547—1806) envers les métropolitites de Philadelphie et envers la communauté orthodoxe grecque de Venise), Venise, 1968, XIV + 164 pp. + XXII tableaux.

Le nouvel ouvrage du professeur Manoussacas, publié dans « La Bibliothèque de l'Institut grec d'études byzantines et post-byzantines de Venise » comprend un nombre de quarante lettres recueillies dans les riches archives de l'Institut grec de Venise, dont 36 sont publiées pour la première fois. La plupart d'entre elles appartiennent à certains patriarches œcuméniques et sont adressées aux métropolitites de Philadelphie et à la communauté grecque de Venise. Leur contenu se rapporte, en premier lieu, à l'histoire de cette communauté et à celle des patriarches de Constantinople, Alexandrie et Jérusalem au temps de la domination ottomane.

Le texte de chaque lettre est accompagné de précieux commentaires, écrits par un historien compétent, qui utilise une abondante bibliographie.

Arrêtons-nous au commentaire qui accompagne la lettre du 20 avril 1655 adressée par le patriarche œcuménique Ioannikios II au patriarche de Philadelphie, Athanase (pp. 72—76) et dans laquelle il s'agit d'Alexandre Mavrocordato, envoyé par sa mère Roxandra, ancienne épouse du prince de Valachie, Alexandre Cuconul, faire des études dans le célèbre Collège de Rome. Autant le texte de la lettre que le commentaire de M. nous donnent d'importantes informations au sujet de celui qui arriva plus tard à occuper le poste de grand drogman à la Sublime-Porte et reçut le titre de secrétaire intime de la Porte, c'est-à-dire Exaporite. Alex. Mavrocordato eut, dans son activité diplomatique, d'étroites relations avec les Principautés Roumaines et de puissants souverains, tels que l'empereur Léopold I d'Autriche, le roi de France, Louis XIV, et le tzar de Russie, Pierre le Grand, ont cherché à gagner sa bonne volonté en différentes questions politiques orientales.

Dans ses commentaires, M. s'occupe du nom de famille du père de Roxandra, Scarlat ou Scarlatos, problème très discuté. Après avoir combattu ses prédécesseurs, Emile Legrand et K. D. Mertzios, M. soutient fermement que le nom de famille de Scarlatos a été Βοδινόζ, et c'est pour cela qu'il est passé dans l'index : Βοδινόζ Σκαρλάτος. Le professeur de Salonique, selon notre avis, n'a pas réussi, cette fois, à résoudre le problème du nom de famille de Scarlatos. Dans les vieux documents grecs et roumains, le père de Roxandra, apparaît aussi avec les noms suivants Σαϊτζής (Saïgiu), Μπεγλικτζής (Beilliciu), Τζελέμπασσης (Gelepbaşa), Βοδινόζ et sous une forme slave, Grama. Toutes ces dénominations ne

montrent pas autre chose que la préoccupation principale de Scarlatos, c'est-à-dire le commerce de moutons et de bétail. Scarlatos avait réussi à obtenir le droit d'approvisionner la capitale de l'Empire ottoman avec le bétail et les moutons nécessaires, à un prix établi par la Sublime Porte. Comme tout commerçant de bétail et de moutons, il a été, lui aussi, surnommé saïgiu, beilliciu, gelep-başa ainsi que βοδινός et grama, formes grecques et slaves des dénominations turques données souvent par ceux-ci aux commerçants de bétail et de moutons. Nous ne pouvons pas donc, admettre, la conclusion de M. qui trouve que la question du nom de famille de Scarlatos a été résolue et qu'il s'appelait Σκαρλάτος Βοδινός. Nous considérons qu'aucun de ces surnoms : saïgis, beililtzis, gelephasis, βοδινός et grama ne peut être pris comme nom de famille du grand commerçant grec de Constantinople et que son nom de famille demeure sous le point d'interrogation.

Avant de conclure cette présentation, nous tenons à rappeler que l'œuvre de M. se termine par un nombre de trois index ; un index avec les commencements des lettres, un second index général avec les noms propres et les mots rares (nous croyons que c'eût été mieux de présenter séparément le glossaire et non avec les noms propres) et un troisième index spécial avec les noms propres se trouvant dans les lettres publiées.

Nous ne pouvons que louer cette splendide édition faite par cet infatigable chercheur qu'est Manoussacas ; il étudie avec un zèle particulier l'archive de l'Institut grec de Venise et nous espérons que d'autres volumes semblables vont suivre.

N. C.

D. et J. SOURDEL, *La civilisation de l'Islam classique*, Paris, Arthaud, 1968, 673 pp. avec des illustrations.

Le livre constituant l'objet de cette succincte présentation fait partie de la collection bien connue « Les grandes civilisations », dirigée par Raymond Bloch.

Les auteurs y traitent l'évolution historique d'ensemble du monde islamique, à partir du VII<sup>e</sup> jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire l'évolution de la société dénommée par eux « l'Islam classique ».

D. et P. Sourdel entreprennent une ample analyse qui fait ressortir, comme un trait important du monde islamique, son manque d'uniformité. Ce monde s'est formé de la réunion de plusieurs pays ayant des populations et des passés portant l'empreinte d'une grande diversité, ce fait ayant mené, en dernière instance, à l'élaboration de certaines symbioses historiques originales, parfois très éloignées des prémisses institutionnelles—politiques, sociales, culturelles — qui les ont engendrées. En ce sens, comme les auteurs le soulignent, dans le monde arabo-musulman les éléments nouveaux de différenciation — c'est-à-dire les infiltrations paisibles de population ou les invasions brutales de quelques formations non-arabes s'islamisant mais modifiant en même temps l'équilibre politique-social antérieur — n'ont jamais cessé d'intervenir. Les éléments de différenciation (et en même temps d'interpénétration) se sont manifestés sur une très vaste aire géographique, des Indes jusqu'à l'Atlantique. La consolidation politique arabe réalisée par les successeurs du prophète ont facilité la création d'une forte marine de guerre islamique qui, en invadant le Chypre en 649, a marqué les prétentions de la puissante dynastie des Umayyades à l'hégémonie maritime dans la Méditerranée orientale. Ensuite, les grandes incursions dans la Péninsule Balcanique se sont succédées, se soldant par de vrais sièges de Constantinople (673—678, 716—717), des évé-

nements préfigurant les développements historiques, qui, quelques siècles plus tard, ont eu des répercussions décisives non seulement à l'égard du destin des peuples sud-est-européens, mais aussi, en grande mesure, en ce qui concerne l'histoire politique générale de notre continent.

Les auteurs soulignent aussi la grande importance de l'intrusion lente mais persistente de l'élément turc dans le monde islamique, survenue après les premières attaques dans la Péninsule Balcanique. Les Turcs ont profondément transformé la physionomie de l'empire abbasside, non seulement dans ses centres irakiens, mais aussi dans les provinces extérieures, dont quelques-unes se trouvaient dans le voisinage de l'Empire byzantin. L'ascension des Turcs au gouvernement de l'Etat a eu des effets encore plus sensibles, au fur et à mesure qu'ils incorporaient à l'Islam de nouveaux et larges territoires : l'Anatolie, pendant l'époque selgiucide, l'Europe du sud-est pendant la période ottomane. D. et P. Sourdel démontrent que ces effets se sont manifestés surtout par une profonde transformation de la société islamique en contact avec les mœurs et la manière de vivre des peuples conquis. Mais en même temps il ne faut pas omettre les influences exercées par le monde islamique sur les peuples entrés dans sa sphère de domination. Dans le livre on présente une série d'institutions : *diwân* (le divan), *kharâdj* (en roumain *haraci*, signifiant le tribut annuel payé par les pays vassaux), *wazîr* (l'institution du vizirat), qui ont joué un rôle du premier ordre aussi dans la vie des peuples balkaniques ou des pays roumains. Certainement, l'origine et le fonctionnement de ces institutions — nous nous référons aussi au divan et au *kharâdj* — dans l'histoire balkanique et roumaine, doivent être étudiés séparément, en tenant compte des formes qui diffèrent d'un cas à l'autre. Ainsi, par exemple, les auteurs précisent que, dans les structures politiques du monde islamique, le divan était une institution ayant à sa charge l'organisation administrative et financière, sans intervenir dans l'organisation judiciaire. Mais dans les Principautés roumaines le divan, en plus des fonctions administratives et financières, avait aussi des fonctions judiciaires, en tant qu'instance suprême présidée par le prince régnant.

En ce qui concerne les incidences de l'Islam classique dans le monde sud-est européen, les auteurs s'occupent de la grande route commerciale Extrême-Orient — Samarkand — Boukhara — Bagdad — Alep — Constantinople, ayant un prolongement jusqu'à Andrinople, d'où elle se divise en deux : une route vers Belgrade et de là, sur la vallée du Danube dans la direction de l'ouest de l'Europe, et une autre route vers le nord, coupant en deux le territoire actuel de notre pays. Nous devons aussi mentionner, toujours comme prolongement de la grande route commerciale Extrême-Orient — Europe, la route maritime qui partait de Constantinople, contournait la Péninsule Balcanique et, par la Sicile, se dirigeait vers le bassin de la Méditerranée occidentale. Nous croyons qu'il n'est plus nécessaire de souligner la grande importance économique de ces routes pour l'Europe du Sud-Est.

Signalons enfin les chapitres concernant le souverain islamique et l'organisation de son entourage (les princes régnants, les chefs-lieux, le palais), aussi bien que les institutions urbaines, dont les unes, surtout celles de la région de la Méditerranée orientale, peuvent être retrouvées aussi dans le milieu urbain du Sud-Est européen.

Ainsi que les autres volumes de la collection « Les grandes civilisations », le présent ouvrage est lui aussi imprimé en excellentes conditions graphiques. Le texte est accompagné d'un grand nombre d'illustrations, judicieusement commentées et expliquées ; des cartes concernant l'expansion du monde islamique ; de plusieurs tableaux chronologiques parallèles comprenant une grande zone géographique, de l'Europe occidentale jusqu'en Asie orientale ; d'un riche index documentaire sur les personnes, les matières et les dénominations géographiques ; enfin, d'une bibliographie systématisée pour les principaux problèmes traités dans le livre.

S. C.

HANS JOACHIM KISSLING, *Betrachtungen über die Flottenpolitik Sultans Bayezids II (1481—1512)*, « Saeculum », Band 20, 1969, Heft 1, pp. 35—44.

Si l'historiographie ottomane ne s'est préoccupée d'établir qu'une simple description de la politique navale de Bajazet II, l'étude de H. J. Kissling nous apporte des points de vue nouveaux. L'auteur a le grand mérite de montrer pour la première fois que le développement d'une grande force maritime ottomane ne peut être expliqué que par rapport aux événements importants de l'époque.

Bayazid II fut le premier sultan à se rendre compte que sans une force navale considérable on ne pouvait faire face aux nécessités pressantes. Mais, les richesses du sol balkanique étant complètement épuisées, les seules ressources pour l'approvisionnement en bois étaient celles offertes par les Carpates et le Taurus. C'est ainsi que les Ottomans ne pouvaient développer leur flotte qu'après avoir conquis les cités marchandes de Chilia et d'Akkerman et annexé la Cilicie. Si au début la flotte n'était qu'un élément auxiliaire de l'armée, au cours de ces expéditions elle a joué un rôle très important. Le transport des canons pour le siège de Chilia et d'Akkerman doit être considéré comme une grande innovation. L'intervention d'une force de 100 vaisseaux au cours de la troisième expédition contre la Cilicie s'avéra décisive.

Les Ottomans, maîtres de nouvelles sources d'approvisionnement, avaient besoin du port cypriot de Famagouste comme base navale dans la Méditerranée, d'autant plus que les chevaliers de Rhodes gardaient Dschem-sultan, le demi-frère de Bajazet II et que Gallipoli était un port éloigné. Kissling est le premier historien qui étudie le problème de Famagouste en relation étroite avec celui d'Osimo.

Bajazet II rejeta au début l'hommage de Bocolino Guzzoni, le maître d'Osimo, mais il sut se servir de son offre comme moyen de pression dès que la République refusa la cession de Famagouste.

Un changement radical de l'organisation de la flotte ottomane s'imposa au début de la domination vénitienne en Chypre. Kemal Re'is, ancien corsaire turc, fut nommé en 1495 commandant général de la flotte, fait qui coïncide étrangement avec la mort de Dschem-sultan. On n'a accordé jusqu'à présent aucune importance à cette disparition, qui permettait au sultan de porter ses regards vers l'Ouest. Le sultan sut utiliser les corsaires de manière très habile dans des circonstances où l'on ne pouvait pas envoyer des vaisseaux de guerre. Ces actions (*gaza*) conformes au droit islamique ressemblent beaucoup à celles des akindji.

Kissling analyse l'hypothèse d'Ibrahim Hakki suivant laquelle Christophe Colomb aurait demandé l'aide du sultan Bajazet au cours du siège de Chilia. Quoique la véracité des allégations d'Arif Molla et d'Evliya Çelebi est douteuse, cette question reste ouverte, puisqu'on ne connaît que peu de la biographie de Colomb pour l'année de 1484.

C. B.

TURKKAYA ATAÖV, *Sultan Birinci Selim'in Kanunnâmesi* (Un canon du sultan Selim I), « Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi », c. XXIV, 4, 1970, 125—156.

L'auteur présente un *Canon du sultan Selim I*, publié en fac-similé d'après un manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de l'URSS de Leningrad.

Le texte (26 cadres) est précédé par une préface brève, dans laquelle l'auteur analyse tout particulièrement les relations entre le paysan-*raya* et le propriétaire de *fimar*, relations d'un type nouveau, que reflète cette législation datant du début du XVI<sup>e</sup> s.

Une série d'observations intéressantes y sont faites concernant le féodalisme ottoman, au sujet duquel l'auteur est d'avis que son caractère militaire le distingue de celui européen de type « classique ».

Une édition d'après le même manuscrit a été réalisée récemment par la turcologue soviétique A. S. Tveritina.

I. M.

E. MÁNDOKY, *Devinettes tatars de Bulgarie*, « Acta Orientalia Hungaricae », XXI, 1968, pp. 369—379,

Après une brève introduction concernant la population tatare de la Dobroudja (Roumanie) et de la Bulgarie, l'auteur reproduit 62 devinettes tatars recueillies dans la localité de Vetovo (40 km SE de Russe); il les accompagne de commentaires portant sur leurs particularités phonétiques et les compare à celles que l'on rencontre dans d'autres langues turques.

À cette fin, l'auteur se sert des sources suivantes; pour les devinettes d'Erzurum, L. S. Akalin, *Erzurum Bilmeceleri*; pour celles du Codex Cumanicus, Andreas Tietze, *The Roman Riddles and Turkish Folklore*, Los Angeles, 1966. En plus, l'auteur se réfère aussi à des textes inclus dans les ouvrages; W. Radloff, *Proben der Volksliteratur der nordlichen türkischen Stämme*; G. Szentkatolmai Balint, *Kazani tatar nyelvtanulmányok*, Budapest, 1877, de même qu'aux plus récentes recherches dialectales de Bulgarie entreprises par les professeurs Nemeth (Vidin) et S. Kakuk (Kustendil et Mihailovgrad).

I. M.

DENYS HAY, *Europe. The Emergence of an Idea*, Edinburgh University Press, 1968, 151 pp.

Les données fournies par la sémantique historique et les indications procurées par la cartographie ou les arts se conjuguent dans cette étude qui se propose de retracer l'évolution d'une idée aux multiples résonances dans le monde contemporain. Le bilan fait par le P<sup>r</sup> D. Hay montre que l'Europe n'est devenue une proposition évidente qu'au 18<sup>e</sup> siècle: associé au mythe, plutôt qu'à la science, dans l'antiquité, intimement lié, ensuite, à la descendance de Japheth, le mot Europe fut submergé par le concept de Christianitas au Moyen Age et s'affirma au moment où la chrétienté se désintégra. Au 14<sup>e</sup> et surtout au 15<sup>e</sup> siècle le mot prit son essor sous l'influence des débats provoqués par la présence des papes à Avignon, par la Réforme et sous l'émoi causé par la conquête de Constantinople. Les humanistes — en premier plan apparaissent Pétrarque et Aeneas Sylvius Piccolomini — font fréquem-

ment appel à l'Europe, qui, plus tard, s'établira une identité en tant que foyer « des arts et des inventions ». C'est sous cet aspect, d'ailleurs, que l'Europe des Lumières a exercé son attrait sur les lettrés du Sud-Est européen (comme nous l'avons signalé au Congrès de St. Andrews).

Dans la littérature assez riche consacrée à l'histoire de l'idée européenne, thème ambigu que bon nombre d'auteurs rendent souvent confus, l'enquête du professeur d'Edinburgh s'impose, à côté de l'ouvrage de Carlo Curcio (*Europa, storia di un'idea*, 1958, 2 vol.), par sa sobriété et son érudition.

A. D.

#### QUADERNI PER LA STORIA DELL'UNIVERSITÀ DI PADOVA, vol. I, 1968, 350 pp.

C'est sous ce titre que l'Institut d'histoire de l'Université de Padoue, dirigé par le P<sup>r</sup> P. Sambin, a pris récemment l'initiative de publier une collection d'études et d'articles sur l'historique et le développement de l'enseignement supérieur dans cette ville ; bientôt, en 1972, son Université fêtera sept siècles et demi d'existence.

Le premier tome de la série, paru en 1968, comporte 13 études qui, sous le rapport de l'information, couvrent quatre siècles (les XIV<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles), ainsi qu'une vaste aire géographique. Ces ouvrages sont tous le fruit de minutieuses recherches menées dans les archives et les bibliothèques, aptes à jeter un jour nouveau sur nombre de questions intéressantes de l'histoire de la science et de la culture européennes. Ils traitent soit des bibliothèques privées au XIV<sup>e</sup> siècle (Luciano Gorgan, *Due biblioteche private padovane del Trecento*), soit de l'influence du mouvement d'idées italien sur l'humanisme allemand (Agostino Sottilli, *Studenti tedeschi a Padova e le opere del Petrarca in Germania durante il Quattrocento*) ou de l'humanisme anglais (Robert Weiss, *Uno scolaro inglese dello Studio padovano, John Tiptoft conte di Worcester*) ; des données intéressantes concernent l'évolution de l'aristotélisme padouan (H. S. Matsen, *Alessandro Achillini as professor of philosophy in the "Studio" of Padua*) ou l'histoire de la médecine (F. Lucchetta, *Cenni biografici su Giulio Doglioni medico in Oriente*) et G. De Sandre, *Chiose all'inedito testamento di Giovanni dell'Aquila*) et du droit (E. Martellozzo Forin, *Annibale Buzzacarinì e il cod. D62 della Biblioteca Capitolare di Padova. Un elenco di dottori giuristi della scuola padovana nel sec. XVI*). Quelques vieilles institutions padouanes comme l'Hôtel de Ville ou le Mont-de-piété y sont également présentées.

Enfin, ce volume comporte aussi une importante contribution à la biographie du *stolnic* Constantin Cantacuzène, signée par Lucia Rossetti, directrice des Archives centrales de l'Université : *Constantin Cantacuzino studente romeno a Padova*. Reprenant les études commencées par Nicolae Iorga, Petre V. Haneş et Ramiro Ortiz, Lucia Rossetti a découvert dans l'ancienne archive de l'Université la matricule d'étudiant du grand humaniste roumain du XVII<sup>e</sup> siècle. Le nom de Constantin Cantacuzène figure parmi ceux des étudiants réguliers de l'Université dans le tome 698 des matricules universitaires, f. 208, sous le numéro 47 daté du 17 septembre 1667 : « D. Constantinus Cantacuzenus Constantinopolitanus pupillus die dicta [17 septembris 1667] ». Le jeune lettré valaque ne figure dans les registres matricules que pour l'année universitaire 1667/1668. Les données recueillies là concordent en tous points avec ses notes du *Journal de voyage*, publié en 1901 par Nicolae Iorga. La découverte de sa matricule vient compléter au bon moment la biographie spirituelle du *stolnic* Constantin Cant

cuzène. En effet, elle nous donne la certitude qu'il est entré en contact non seulement avec la philosophie d'Albanio Albanesi ou les mathématiques et l'astronomie de Valeriano Bonvicini, les maîtres qu'il s'était choisis pour prendre des leçons privées et dont il parle dans son *Journal*, mais qu'il a suivi aussi l'ensemble du programme d'enseignement organisé par l'Université.

En outre, l'étude apporte toutes sortes de précisions relatives aux maîtres du *stolnic* Cantacuzène : Antonio Dall'Acqua, Albanio Albanesi, Valeriano Bonvicini et Arsenie Calludis, le recteur du Collège grec (Cottunien) de Padoue. Elle identifie aussi le mystérieux condisciple du *stolnic*, celui qui l'a accompagné de Venise à Padoue, Nicolas Boubouli ; les matricules universitaires en font une mention au même feuillet : « *D. Nicolaus Bubuli Creten-sis* », il s'agissait donc d'un Crétois. La même étude nous donne un aperçu de la biographie d'étudiant et de docteur padouan du « sieur Martin Hermann », dans la compagnie duquel Constantin Cantacuzène habita pendant un certain temps chez Virginia Romana — elle aussi identifiée en tant que personnage réel. Ce deuxième condisciple du *stolnic* s'était fait immatriculer le 12 septembre 1667 dans les archives appartenant en propre à la Compagnie des étudiants allemands de Padoue : « *Martinus Hermannus eques Transylvanus* ». Il s'agissait en fait du fils du juge de Braşov, le chevalier transylvain Michael Hermann, rencontré auparavant par Constantin Cantacuzène, quand il étudiait à Braşov en 1655 sous la direction de Martin Albrich, recteur du collège évangélique qui remplissait aussi la fonction de précepteur du fils du grand dignitaire de la ville. Après avoir passé son doctorat en philosophie et médecine (le 20 août 1668), Martin Hermann rentra en Transylvanie et resta jusqu'à la date de sa mort, en 1692, le premier médecin de la ville de Braşov.

La seconde partie du volume imprimé par l'Université de Padoue dont nous nous occupons ici comporte une ample *bibliographie* (pp. 178—350) des études et des références concernant l'enseignement padouan parues dans l'intervalle 1921—1966. Elaborée par un groupe de travail sous la direction de Lucia Rossetti, la *Bibliografia dell'Università di Padova* donne une suite à la magnifique œuvre de rare érudition commencée par Antonio Favaro, *Saggio di bibliografia dello Studio di Padova* (2 vol., Venise, 1922). La *Bibliografia retrospettiva* (1921—1959) compte un nombre de 404 notices bibliographiques, annotées et groupées dans l'ordre alphabétique d'après le nom des auteurs ou le premier mot du titre, pour les ouvrages anonymes. La *Bibliografia corrente* (depuis 1960) poursuit l'enregistrement selon les mêmes critères jusqu'à la position 554. Les deux bibliographies sont complétées par un index des noms de personnes et de lieux, rédigé par Elisabetta Hellmann.

C. D.-D.

VALERIAN MAČARADZE, *Besiki na diplomatičeskoj arene* (Besiki dans l'arène diplomatique) (la page de titre est en langue géorgienne), Editions « Merani », Tbilissi, 1968, 340 (344) pp. in 8°.

L'auteur s'occupe dans son livre du grand poète et homme politique géorgien Visarion Gabaşvili, qui avait pris le pseudonyme de Besiki (1749—1791). Besiki était le fils de l'écrivain Zaharia Gabaşvili, confesseur de l'empereur George Irakli II (1720—1798). Il grandit à la cour d'Irakli II et réussit à apprendre à la perfection la langue persane. Etant ensuite accusé d'avoir des liaisons politiques avec les adversaires d'Irakli II, il fut expulsé de Karthli (Géorgie orientale) et émigra ainsi en Imérétie (Géorgie occidentale), où l'empereur Salomon

(1735—1784), qui était hostile à Irakli II, lui donna des propriétés et le nomma son premier secrétaire, lui confiant la conduite des affaires extérieures du pays.

A la fin du mois d'août de l'année 1778, Salomon I envoya Visarion Gabašvili, qui portait le titre de prince, comme ambassadeur en Perse et ensuite, en 1788, à Pétersbourg, à la tête d'une mission diplomatique d'Imérétié, ayant pour but d'obtenir le protectorat de la Russie, demande que l'empereur Salomon I avait déjà adressée à Catherine II depuis le 4 mars 1784. Le katholikos Maxime était aussi intervenu pour que l'Imérétié obtienne le protectorat russe et dans ses lettres de janvier et février 1787 il déclarait rester en Russie jusqu'à ce que celle-ci ne prenne sous sa protection l'Imérétié; il accompagna ensuite l'ambassade de Visarion Gabašvili (voir les doc. n<sup>os</sup> 23—25 et 27). Besiki, en sa qualité d'envoyé, est demeuré un certain temps au quartier général du feldmaréchal Potemkin. Visarion Gabašvili est mort à Jassy en 1791 et y est enterré, sa pierre tombale existant encore aujourd'hui. L'œuvre de Besiki constitue le trésor de la littérature géorgienne. Il est connu comme auteur de beaux chants d'amour, pleins de sincérité, de chaleur et de tristesse. C'est toujours à Visarion Gabašvili qu'appartiennent quelques admirables odes patriotiques, la plus célèbre étant *Aspindza*, qui glorifie la victoire de 1771 des armées géorgiennes, près de la bourgade Aspindzi, dans la Géorgie du Sud, où les envahisseurs ottomans furent battus. Besiki glorifiait l'héroïsme et le courage du chef des armées, David Orbeliani, mais sans rien dire du rôle joué par Irakli II.

En utilisant les Archives centrales des actes anciens (*Central'nyj gosudarstvennyj arhiv drevnih aktov*, abrégé CGADA), V. Mačaradze prouve qu'au commencement du mois de septembre de l'année 1789 Visarion Gabašvili se trouvait en Ukraine et en Moldavie au quartier général du prince de Tauride, Potemkin. Le 14 octobre, Besiki se trouvait à Kichineff et à la fin de l'année de 1789 et jusqu'au 24 janvier 1791 il était à Jassy, que Besiki a pris part au congrès de Jassy et que c'est seulement grâce à lui que fut conclu le traité de Jassy par lequel on interdisait aux Turcs d'attaquer l'Imérétié. L'auteur constate que l'assertion du professeur géorgien A. Iaselani sur la participation de Besiki au Congrès de Jassy ne peut être acceptée, puisque le personnage meurt le 24 avril 1791, neuf mois avant que les pourparlers du congrès s'entamassent, le 6 octobre de la même année.

Tout le travail de Mačaradze est construit sur une riche base documentaire, pour la plus grande partie des découvertes faites par l'auteur; 45 textes se trouvent à la fin du livre, in extenso.

La publication des textes, avec des correctifs, nous semble contestable; ni les linguistes, ni les historiens ne pourraient les utiliser sans réserves. Nous croyons que le système d'édition des vieux textes préconisé déjà depuis 1878 par l'illustre paléographe et philologue polonais Emile Kałuźniacki, système qui a été développé et mis au point, de nos jours, par l'éminent slavisant français André Vaillant a un caractère scientifique plus marqué<sup>1</sup>.

On constate, en étudiant les textes, la tendance de certains personnages géorgiens de russifier leurs noms, sans doute dans le désir de pénétrer dans les rangs de la classe dominante de Russie. C'est ainsi que la personnalité de Visarion *Gabašvili* = Besiki, apparaît dans les sources sous la forme de *Gabaonov*, *Davidavšvili* — comme *Davidov*, *Patunašvili* — comme *Patunov* et *Egnatašvili* — comme *Ignatov*.

Signalons encore que certains documents sont publiés avec le texte et la traduction; mais la traduction n'a pas toujours le même n<sup>o</sup> que l'original (voir les n<sup>os</sup> 1, 9, 19, 25, 29, 40, 51 et 53 — la traduction ayant respectivement les n<sup>os</sup> 2, 10, 20, 29, 30, 41, 47, 52 et 53), d'autres n'ont de n<sup>o</sup> que pour le texte géorgien (voir n<sup>os</sup> 8, 13, 18, 21, 26, 31—35, 39, 42, 43, 45, 48 et 49) et enfin une dernière catégorie qui n'ont de n<sup>o</sup> que pour la traduction (voir n<sup>os</sup> 2—7, 12, 20, 22—24, 26—28, 36 et 44).

<sup>1</sup> Voir Damian P. Bogdan, *Patru acte de la Ștefan cel Mare* (Quatre actes d'Etienne le Grand), «Revista Arhivelor», XII, 1968, p. 250—251.

Toutes ces observations mises à part, le travail de Valérian Mačaradze, docteur ès sciences historiques, maître de conférences à l'Université de Tbilissi, est particulièrement précieux par les informations nouvelles qu'il offre et par les documents que la passion de l'historien nous a rendu.

D. P. B.

**RUMPLER HELMUT**, *Max Hussarek. Nationalitäten und Nationalitätenpolitik in Österreich im Sommer des Jahres 1918*. Graz-Köln, Verlag Hermann Böhlau, 1965, 118 pp.

Constituant le quatrième tome de la série des Etudes de l'histoire de la monarchie austro-hongroise publiée par les soins de la « Commission pour l'histoire de la Monarchie austro-hongroise (1848—1918) » près l'Académie des sciences d'Autriche, l'ouvrage de Helmut Rumpler fait l'analyse d'une période limitée de l'histoire interne de la Monarchie, notamment le moment qui précède l'effondrement définitif, en l'automne de l'année 1918, auquel on a accordé trop peu d'attention dans d'autres études consacrées à la monarchie danubienne (telles les études de R. Kann, de L. Vallani, Z. Zeman, H. Hantsch, A. May, etc.).

L'auteur a utilisé comme source principale pour son ouvrage, surtout en ce qui concerne le problème des mouvements des nationalités, les actes présidiaux du ministère de l'intérieur autrichien et, comme période, il a restreint l'étude entre le 26 juillet et le 27 septembre 1918 (intervalle pendant lequel Max Hussarek-Heinlein a été premier ministre de la Monarchie), considérant que c'est à cette date que prend fin l'activité politique interne du gouvernement austro-hongrois vis-à-vis des nationalités et que commence l'histoire proprement dite des nationalités qui se sont détachées de la monarchie.

L'auteur souligne dans son ouvrage et aussi dans les conclusions que les raisons de la scission de l'empire peuvent être recherchées en premier lieu dans la politique interne de celui-ci, même si son démembrement eut été provoqué par des causes extérieures. Le problème des nationalités (où l'on était arrivé à des contradictions insolubles entre l'Autriche, la Hongrie et l'Allemagne) n'aurait pas pu être résolu, même si les puissances de l'Entente avaient maintenu la Monarchie, après la victoire de 1918.

A part l'introduction et les considérations finales, l'ouvrage contient cinq chapitres : Max von Hussarek-Heinlein (de la page 9 jusqu'à 21), président du Conseil des ministres autrichien (de la page 22 jusqu'à 36), la Galicie et le problème polonais (de la page 37 jusqu'à 64), la Bohême (de la page 65 jusqu'à 77) et le problème des Slaves du Sud (de la page 78 jusqu'à 100); à l'intérieur de ces chapitres il y a des subdivisions, qui facilitent la compréhension du plan d'ensemble de l'ouvrage.

C. N.

**TÜRKÇE SÖZLÜK** (Dictionnaire de la langue turque), V<sup>e</sup> éd., Türk Tarih Kurumu Basimevi, Ankara, 1969, XV + 829 pp.

La V<sup>e</sup> édition du présent dictionnaire explicatif répond aux nécessités objectives d'une langue en pleine formation; toutes les éditions antérieures furent dépassées très vite (de 3 à 5 ans).

Le dictionnaire contient 30 000 mots environs, choisis autant de la langue écrite que de la langue parlée.

On a pris en considération les mots d'origine étrangère pénétrés dans la langue, mais on a éliminé le contrefait, le superflu. Les mots archaïques ont été éliminés de même que ceux qui n'ont pas de correspondants sur le plan de la vie sociale, à l'heure actuelle. On a introduit dans le dictionnaire des termes techniques et des notions très répandues et d'une grande importance, ainsi que des expressions dialectales, populaires ou d'argot très usitées.

Après chaque mot on indique sa catégorie grammaticale et, le cas échéant, l'accent ou l'existence des voyelles longues, d'habitude d'origine arabe. On indique aussi l'origine du mot là où elle s'avère nécessaire. Pour les termes techniques on spécifie le domaine scientifique auquel ils appartiennent. Ensuite on indique les sens du mot suivant l'ordre de leur importance, du propre au figuré. Après chaque sens, s'il y a un synonyme, d'habitude arabe ou persan (et d'autre origine également), plus ou moins usité maintenant, ce synonyme y est indiqué. Là où l'on considère nécessaire on accompagne l'explication du sens par des exemples, surtout par des dictons, des proverbes ou des syntagmes de la langue parlée, ou par des citations de la littérature turque. Après avoir épuisé les sens du mot, on passe à l'analyse des expressions, lesquelles sont présentées par ordre alphabétique. Les homonymes apparaissent en articles séparés. Pour les mots composés, une ligne verticale sépare les termes constitutifs pour en faciliter l'analyse.

Nous considérons que cette nouvelle édition du dictionnaire, atteint son but ; il est utile aussi bien au public turc, auquel il s'adresse directement, qu'aux étrangers qui s'intéressent à la langue turque.

C. M.

JEAN LONGNON, PETER TOPPING, edd. *Documents sur le régime des terres dans la principauté de Morée au XIV-ème siècle* (Ecole Pratique des Hautes Etudes-Sorbonne, VI-ème Section. Documents et Recherches sur l'Economie des Pays Byzantins, Islamiques et Slaves et leurs Relations Commerciales au Moyen Age), Paris-La Haye, Mouton, 1969, 327 pp. + 1 carte.

Ce livre qui vient de paraître dans la série de documents et recherches dirigée par le P<sup>r</sup> Paul Lemerle contient douze documents, dont huit inédits, ayant trait à l'histoire de la constitution et de la gestion des biens féodaux possédés dans la principauté de Morée par divers personnages de la cour de Naples au XIV-ème siècle. Il complétera utilement l'excellente monographie d'Antoine Bon, *La Morée franque. Recherches historiques, topographiques et archéologiques sur la principauté d'Achaïe 1205—1430*, Paris, 1968. J. Longnon et son collègue, P. Topping, assistés par quelques autres spécialistes, firent ordonner dans l'appendice une suite d'*excursus*, à la mode allemande ; on y trouvera l'étude des institutions et du vocabulaire, des recherches onomastiques et toponomastiques, etc. Dans l'inven-

taire des biens de Nicolas Acciajuoli (1354), pp. 102 et 108, le nom de Drages (Draco) Vlachus (à Petoni, en Messénie, dans la baronnie de Kalamata) fera plus d'un historien de la romanité orientale dresser l'oreille.

R. C.

E. SCHÜTZ, *An Armeno-Kipchak Chronicle on the Polish-Turkish War in 1620—1621*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1968, 215 p.

L'intérêt des annales arméniennes de Kamieniec-Podolski, rédigées aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles au sein de la riche communauté de marchands arméniens qui habitait cette ville de l'Ukraine occidentale, a été reconnu depuis longtemps. Elles nous renseignent abondamment sur la vie locale de ce pays frontalier, qu'on venait de rattacher à la couronne de Pologne en 1569, maintes fois troublée par les incursions des Cosaques et des Tartares. Mais c'est en raison des passages concernant les relations polono-roumaines que ce témoignage prend, à nos yeux, sa plus haute valeur. Si, en effet, la chronique raconte en détail les tribulations des Arméniens établis en Moldavie — car leur pénétration en Transylvanie et en Valachie est plus tardive —, elle ne saurait oublier l'existence politique des Principautés, ni la part qu'elles ont prise aux combats entre l'Empire Ottoman et la Pologne. Aussi, le texte publié par le R. P. Ghevond Alishan sous le titre *Kamenic', Taregirk' hayoc' Lehastani' ew Rumenioy*, Venise, 1896, a retenu l'attention de Grégoire M. Buiucliu, qui s'est empressé d'en traduire quelques passages ayant trait à l'histoire roumaine (*Camenia, seu cronica armenilor din Polonia și Moldova*, « Convorbiri literare », XL, 1906, p. 240—253). Bientôt, Nicolas Iorga allait regretter l'ignorance des langues orientales qui réduit les savants roumains à méconnaître quantité de sources, parmi lesquelles il mentionne particulièrement les « éphémérides » de Kamienic (*Armenii și români : o paralelă istorică*, « Analele Academiei Române, mem. sect. ist. », s. II, t. XXXVI, Buc., 1913, p. 37). Depuis, H. Dj. Sirouni a recueilli des extraits de la chronique des Arméniens de Kamieniec depuis 1430 jusqu'en 1611 (*ibid.*, S. III, t. XVII, Buc., 1936, p. 267—286 ; voir encore *Cronica armenilor din România*, « Ani », 1940—1942).

Outre son intérêt historique, le récit en possède du point de vue philologique, puisque c'est un des rares documents de la langue kiptchak, parlée pendant deux siècles par tous les Arméniens qui, abandonnant la Crimée après la prise de Caffa par les Turcs en 1475, se sont réfugiés en Galicie — cette région même que N. Iorga appelait « la quatrième Arménie » (*Choses d'art arméniennes en Roumanie*, « Revue Historique du Sud-Est européen », XII, 1935, p. 4—5). On tente déjà l'examen de ces documents linguistiques, étape intermédiaire entre le « Codex Cumanicus » et les modernes dialectes tartares de type kiptchak. C'est ce qu'ont saisi, à la suite des travaux de Jean Deny, les orientalistes soviétiques et polonais.

« These studies are of a special Hungarian interest because of the large number of Cumans who came to Hungary during the first centuries of the establishment of the Hungarian state. » Partant de cette allégation, un jeune chercheur hongrois, E. Schütz, vient d'éditer très soigneusement *An Armeno-Kipchak Chronicle on the Polish-Turkish War in 1620—1621*. Ce volume paru sous l'égide de l'Académie de Budapest comprend le texte en transcription et en fac-similés, avec la traduction anglaise. Les notes qui suivent comparent brièvement certaines données avec les autres sources polonaises et arméniennes. Parmi ces dernières, on cite la relation de voyage du scribe Siméon, dont on reproduit, en appendice, une dizaine de pages.

Malheureusement, l'éditeur n'a pas fait état des chroniques roumaines. On se doute bien que ce parallèle eût été instructif, plus d'une fois. Par exemple, la déposition du prince Gabriel Movilă est racontée différemment par le chroniqueur valaque Radu Popescu (*Cronicari munteni*, I, Buc., 1961, p. 340–341). A propos de la mort du hetman Zolkiewski à la bataille de Țuțora, Ion Neculce a recueilli une de ces histoires, plus ou moins exactes, auxquelles le peuple ajoutait foi (*Letopiseșul țării Moldovei*, Buc., 1955, p. 112). Quant à la campagne de 1620 en Moldavie et au siège de Hotin, on aurait trouvé une mention sommaire dans la chronique transylvaine de Georg Kraus (*Cronica Transilvaniei, 1608–1665*, Buc., 1965, p. 53–54) et, surtout, la relation circonstanciée de Miron Costin (*Opere*, Buc., 1958, p. 68–87), fondée entièrement sur la chronique de Paul Piasecki, évêque de Kamieniec.

En dernier lieu (*last, but not least*), il nous faut souligner l'importance de la partie philologique de l'ouvrage. Certes, nous ne nous targuons pas de juger en cette matière, le texte même nous étant accessible seulement par l'intermédiaire de la traduction. D'autres, plus compétents, pourraient mieux apprécier l'érudition du « grammatical survey ». Qu'il nous soit donc permis d'émettre une opinion toute personnelle en faveur du glossaire, très fourni et dont les explications sont parfois bien évocatrices : par exemple, le mot *bal-jemaz*, nom d'une sorte de canon turc, qui a donné en roumain *balimez* (employé par Neculce) et qui s'avère être une étymologie populaire dérivée de l'italien « palla e mezzo ». *L'index hominum et locorum* posait des problèmes ardu de prosopographie médiévale polonaise, turque, arménienne, roumaine, russe et hongroise même, qu'E. Schütz a su résoudre presque toujours. Il serait vain de lui reprocher des vétilles, telles que le nom du boyard Bucioc, appelé Bichko par le chroniqueur arménien, qu'il corrige en « Botschuk », selon Hammer. Par contre, l'éditeur a réussi à identifier plusieurs dignitaires polonais, starostes et châtelains, et ce n'était pas un mince travail. De plus, en se fondant sur une riche bibliographie (à laquelle manquent pourtant les contributions de H. Dj. Sirouni et Marie Kastarska), E. Schütz établit clairement les grandes lignes de la guerre de 1620–1621, ce qui ajoute à son commentaire linguistique des pages d'histoire du meilleur aloi.

A. P.

LILJANA TODOROVA, *Contribution à l'étude des contacts culturels franco-yougoslaves jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, « Годишен зборник », Skopje, 1969, Tome 21, p. 223–235.

Facilités par les Croisades, les missions diplomatiques et les voyages d'études, les contacts culturels franco-yougoslaves se laissent surprendre dans les créations populaires, les traductions et les imitations dues à quelques écrivains serbes et croates ; au XVIII<sup>e</sup> siècle, Raguse donnait « une place d'honneur à la littérature française ». Parmi les écrivains qui ont signalé à l'attention du public européen en général et français en particulier la création littéraire des Slaves du Sud, l'auteur évoque entre autres Alberto Fortis.

On retiendra surtout de cet intéressant aperçu des informations précieuses, qui suggèrent de nombreuses analogies entre les littératures sud-est européennes : retenons le succès de Marmontel et de Molière (adapté même dans la « langue des pères aroumains ») ou bien les chansons composées par les soldats serbes envoyés en guerre contre la France révolutionnaire qui ressemblent aux poésies créées par les soldats transylvains (v. l'étude de D. Pop et

I. Niculiță dans « *Studia Universitatis Babeş-Bolyai* », Series Philologica, 2/1969, qui développe un sujet traité auparavant par E. Virtosu et nous-même).

A. D.

HRISTO ANDROV-POLJANSKI, *Еден неповнат статистички преглед за населението во битолскиот вилает од 1897 година*, «Годишен зборник», Skopje, 1969, tome 21, p. 73 119.

Publication fac-similée d'un aperçu statistique du vilayet de Monastir, rédigé par le vice-consul anglais, G. S. Blunt, après huit années de patientes recherches. Un index toponomastique est ajouté à ce document qui offre de précieuses données sur les villes et les villages (nombre des maisons) et la composition de la population (nationalité, religion) des cinq districts de l'ancien vilayet, en 1897.

A. D.

GEORGE BARANY, *Stephen Széchenyi and the Awakening of Hungarian Nationalism, 1791—1841*. Princeton, Princeton University Press, 1968, XVIII + 487 p.

En retraçant la biographie solidement étoffée d'un « grand homme » replacé dans le cadre agité d'un vaste empire, le Pr G. Barany procure à ses lecteurs le vif plaisir d'une synthèse particulièrement intéressante. L'auteur n'hésite pas à considérer son personnage comme : « le plus grand des Magyars », pour reprendre le mot de Kossuth, quitte à opposer ensuite ce grand seigneur au chef de la révolution de 1848.

La confrontation est instructive, sans empiéter sur l'argumentation scientifique. « Père du nationalisme magyar », Széchenyi est, incontestablement, l'une des figures marquantes de cette période de l'histoire de l'Empire des Habsbourg. Mais on ne saurait détacher l'évaluation de ses théories et de ses initiatives de l'importance que l'année révolutionnaire 1848 occupe dans l'histoire européenne. L'auteur ne nous brosse pas le tableau de cette évaluation car il a arrêté son enquête, dans ce volume, à l'année 1841. Toutefois il sait rendre intelligible l'évaluation de l'attitude du comte hongrois qui donna une impulsion considérable à la renaissance nationale hongroise, sans pouvoir devenir le chef du mouvement social que celle-ci impliquait.

Pris entre la vigilance du sévère défenseur de l'édifice impérial, Metternich, et l'esprit conservateur de la « nation » nobiliaire magyare, Széchenyi apparaît comme un remarquable protagoniste des idées nouvelles. Sa personnalité ne se laisse pas définir seulement en fonction de la réponse qu'il sut donner à certaines exigences formulées par les mutations survenues dans la structure économique et sociale du continent, mais aussi en fonction de la résistance qui lui fut opposée. En ce sens, nous trouvons intéressant le chap. V : « Regenerating a Nation », où l'analyse de la structure de la société hongroise est entreprise d'une façon pénétrante. Le cadre une fois délimité, le rôle que la fondation de l'Académie s'arrogea dans la vie culturelle hongroise et, dans un cadre plus large, le rôle joué par les représentants de l'aristocratie dans une société où il manquait encore une puissante bourgeoisie (la comparaison avec les Principautés Roumaines étant justifiée) apparaissent avec un relief bien

marqué. Széchenyi nous est présenté ainsi comme un protagoniste des Lumières et l'analyse de son œuvre, entreprise avec acuité, nous rend accessible son esprit de réformateur.

Le Pr Barany présente dans « Triple Pyramid » les trois travaux majeurs de son personnage : *Hitel, Világ et Stádium*. Il en détache aussi bien les théories qui définissent son idéologie, que la signification de l'attitude de Széchenyi dans la question des rapports de la nation magyare avec les autres nations de l'Empire. L'étude dépasse par là l'investigation d'un problème particulier pour aborder un aspect important de la vie intellectuelle et sociale dans le Centre et le Sud-Est de l'Europe. L'analyse est continuée dans cette direction, lorsque la discussion roule sur les plans de Széchenyi d'accroître le rôle économique du Danube, plans qui le mirent en contact avec Miloš Obrenović et Alexandre Ghika. L'étude est amplifiée aussi du fait que cette partie du volume (chap. VII) met en lumière les divers courants de la diplomatie européenne, axée autour de l'existence et de la destinée de l'Empire des Habsbourg. Eloquent à ce propos est le document n° 5, publié en annexe, qui renferme les instructions de Palmerston à Lamb à propos des objectifs poursuivis par la diplomatie britannique dans le Sud-Est de l'Europe. Le chapitre qui achève le livre, après la présentation du travail de Széchenyi intitulé *A kelet népe* et après que le lecteur a été mis au courant du sens de la polémique qui opposa le Comte et Kossuth, semble justifié : par son activité, le patriote avait ouvert la « question hongroise ».

Reposant sur une abondante bibliographie, sur des documents étudiés aux archives de Vienne, de Paris, de Londres, de Stockholm, du Vatican et des Etats-Unis, l'ouvrage du professeur de Denver constitue une appréciable contribution à l'étude de l'époque de la renaissance nationale des peuples de l'Europe Centrale et du Sud-Est européen. La personnalité du patriote hongrois s'impose à l'attention et son rôle découle aussi de l'écho que l'œuvre et l'activité de Széchenyi enregistrèrent de ce côté de notre continent. On nous permettra de rappeler à ce propos l'éloge que lui rendait, dans l'un de ses livres, en 1826, Dinicu Golescu, boyard patriote de Valachie qui offre bien des traits communs avec le comte magyar. Nous mentionnerons encore le fait que l'œuvre de Széchenyi a exercé une influence appréciable sur la formation économique de George Barițiu (voir le livre que V. Netea a consacré à cette figure roumaine en 1966, Bucarest, Editura Științifică). L'illustre notable transylvain a d'ailleurs largement commenté *A kelet népe* dans le n° 40 de la revue « Foaie pentru minte » en 1841. De même, d'autres revues roumaines soutinrent les plans de Széchenyi de développement du commerce et informèrent leurs lecteurs du déroulement de la polémique entre le « Világ » et le « Pesti Hirnap ». Naturellement, les appels à la tolérance lancés par le « Grand hongrois » furent constamment reproduits dans la presse roumaine.

Etienne Széchenyi est incontestablement l'une des personnalités les plus attachantes de cette période et le livre du Pr G. Barany projette sur lui, avec art et argumentation, une lumière nouvelle. En 1905 déjà, parlant du « rôle de la noblesse », Nicolas Iorga donnait en exemple ce Magyar, indiquant par là que les grands patriotes appartiennent à l'actualité de tous les temps.

A. D.

N. TOMADAKIS, 'Η κρητική ιστοριογραφία από τοῦ 1821 ἐξ καὶ αἱ συναφεῖς ἐπιστῆμαι (L'historiographie crétoise à partir de l'an 1821 et les sciences connexes), « Μνημοσύνη », II, Athènes, 1969, 20 pages.

L'histoire de la Crète se caractérise par sa remarquable continuité durant plus de cinq mille ans. Les recherches sur le long passé de ce pays sont nombreuses et très variées.

L'auteur met en lumière d'abord les noms des principaux écrivains et savants grecs dont les ouvrages se rapportent aux différents aspects de la civilisation qui s'est développée en Crète.

En second lieu, il donne des renseignements bibliographiques concernant les historographes crétois : Emmanuel S. Angelakis (1856—1955), Pavlos G. Vlastos (1836—1926), Emmanuel G. Generalis (1860—1943), Hatzi M. Giannaris (1831—1916), Kriaris Panagiotis (1866—1948), Kyriakos-Kallinikos Kritoboulidis (1742—1868), Ioannis D. Mourellos (1885—1963), Grigorios Papadopetrakis (1828—1888), Parthenios Petridis (1810—1903), Georgios An. Sifakis (1884—1953), Zaharias Praktikidis (1774—1845), Nikolaos Al. Tsirintanis (1874—1965), et Psilakis Vasileios (1829—1918).

G. C.

THÉODORE PAPADOPOULOS, *Ἡ ἐθνογραφικὴ μελέτη τῆς κατοικίας* (L'étude ethnographique de l'habitat), Leukosie-Chypre, 1968. Tirage à part, pp. 1—30.

En examinant les principales conceptions des ethnologues modernes et contemporains au sujet de la technique qu'on doit utiliser pour l'étude de l'habitat humain, l'auteur — connu par ses remarquables recherches sur l'histoire de Chypre — estime que les questionnaires proposés pour les investigations ethnographiques n'ont qu'une valeur indicative. Pour une étude profonde et objective de l'habitation, on doit examiner la vie sociale des hommes de l'époque respective. Il faut donc examiner le sens sociologique des constructions d'habitation, leur aménagement, leur équipement.

En utilisant les recherches publiées par les ethnologues occidentaux, l'auteur met en lumière la signification historique du progrès rapide réalisé par certaines populations africaines concernant la construction des habitations rurales sous l'influence de la technique moderne. Selon la conclusion de l'auteur, il n'y aurait aucun danger pour la vie spirituelle spécifique des populations qui savent adapter à leurs nécessités leur habitat.

L'étude s'achève par une ample bibliographie, qui relève surtout la variété des contributions grecques au progrès scientifique des recherches ethnographiques.

G. C.

ANDREEV, M. et D. ANGELOV, *История на Българската феодална държава и право* (Histoire de l'Etat et du Droit bulgare au Moyen Age), 3-ème édition, Sofia, Ed. Nauka i iskustva, 1968, 390 pag.

Le livre des deux savants bulgares, arrivé à sa troisième édition, contient trois parties : une introduction, une partie consacrée à l'État et au Droit bulgare de la période antérieure à la domination ottomane et une troisième partie réservée à la période de la domination ottomane. Dans la première partie, les auteurs exposent les éléments de l'Histoire de l'Etat et du Droit général, ainsi que les sources de cette discipline en Bulgarie (monuments juridiques, actes normatifs, etc.). Dans la seconde partie, on présente le développement de l'ancien Etat bulgare, les classes sociales, les formes de l'organisation politique, l'anarchie

féodale, la lutte pour la centralisation politique, le système du droit et ses principaux domaines. L'État et le Droit de l'époque de la domination ottomane sont analysés dans la troisième partie, avec une insistance spéciale sur les formes d'organisation propres à la population bulgare. On remarquera surtout la présentation du droit consuetudinaire bulgare, appuyée sur les documents anciens et sur les résultats des enquêtes récentes.

L. P. M.

SIMITCIEV, KOLE, *По прашането за потеклото на македонскиот народен* (Sur l'origine de l'épos populaire de Macédoine), «Македонски фолклор», I/1968, n° 1, pp. 41—54.

La présence de quelques monuments littéraires, par ex. la chronique du prêtre de Dioclée, prouve qu'on peut parler d'une véritable production épique en Macédoine vers le XV<sup>e</sup> siècle. L'interprétation du phénomène épique sollicitée, ainsi que l'auteur le souligne d'une façon pertinente, l'étude des grandes traditions locales.

L. P. M.

VELEVA, M., *Данни от българските народни носии за някои характерни черти в облеклото на славяните* (Données fournies par les costumes nationaux bulgares sur certains traits caractéristiques des vêtements chez les Slaves), «Известия на етнографския институт и музей», XI (1968), pp. 5—70.

En partant des données fournies par les costumes bulgares, M. Veleva se propose de reconstituer les prototypes de l'habillement bulgare et de caractériser les premières étapes du développement de certains éléments et de certains traits essentiels du vêtement chez les Slaves. En procédant à une analyse rétrospective des formes, du matériel et surtout du tour de main l'exécution, de l'ornementation des tissus et des parures métalliques et en soulignant l'influence de la vie sociale aux différentes époques sur les vêtements l'auteur arrive à la conclusion que les Bulgares ont hérité des Slaves une civilisation avancée du vêtement. L'évolution continuelle vers des formes plus pratiques et plus artistiques est attestée par la mobilité des formes, par la manière de porter les diverses pièces de l'habillement ou le costume dans son ensemble.

L. P. M.

## LIVRES REÇUS

- Actes de Dionysiou* (Edition diplomatique. par Nicolas Oikonomidès, publiées par P. Lemerle] (Texte et Album), Paris, P. Lethielleux, Libraire-Editeur, 1968.
- Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, III, (Histoire, V<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> SS.; XV<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> SS.); VI (Linguistique), Sofia, 1968—1969.
- AKSAY, ÖMER ASIN, *Özleştirme Durdurulamaz*, Ankara, 1969.
- ALEKSOVA, BLAGA, *Demir Kopija*, Skoplje-Belgrade, 1966.
- ALLAIS, M., *L'économie en tant que science* (extr. de la « Revue d'Economie Politique », Genève, 1968, n<sup>o</sup> 1, p. 5—30).
- ANDERSON, MATTHEW, *L'Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Editions Sirey, 1968, 377 p.
- ANDONOVSKI, HRISTO, *Македонците под Грци н во борбата против фашизмот (1940 — 1944)*, Skoplje, 1968.
- ANTIΔWPON-Hugoni *Henrico Paoli Ablatum*, Milan, 1956.
- ARNAUDOV, MIHAIL, *Очерки по българския фолклор*, Sofia, 1968.
- ARSAN, H. ÜREN, *Vergi yükü, üzerinde bir inceleme*, Ankara, 1968.
- ATAÖV, TÜRKKAYA, *Yirminci Yüzyıla Kadar Roman Tarih Kitapları* (extr. de « Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi », t. XXIV, 1969, 3, Ankara).
- Atatürk'e Saygı*, Ankara, 1969.
- Atatürk'ün Söylevleri Bugünün Diliyle*, Ankara, 1968.
- BALINOV, BORIS, *Икономически Отношения Между НРБългария и Развиващите се Страни*, Sofia, 1969.
- BASKI, D., *Yeni İmlâ Kilavuzu*, Ankara, 1969.
- BECK, LEWIS WHITE, *Early German Philosophy. Kant and His Predecessors*, Cambridge, Massachusetts, The Belknap Press of Harvard University Press, 1969.
- BEEs, NIKOS A., *Τέ χειρόγραφα τῶν μετεώρων*, T. A', Athènes, 1967.
- Bibliografia Historii Polskiej za Rok 1966, 1967, 1969*, Worclaw, 1968—1969.
- Bibliographie sur la Palestine* (en langue arabe), I, Le Caire.
- Blago Kupa*, Belgrade, 1968.
- Bölge Agizlarında Atasözleri ve Deyimler*, Ankara, 1969.
- BON, ANTOINE, *La Morée Franque* (Texte et Album), Paris, Editions E. de Boccard, 1969.
- BOŠKOVIĆ-STULLI, M., *Istarske Narodne Priče*, Zagreb, 1959.
- BRÉMOND, J., *La coordination énergétique en Europe. Idées et réalisations dans l'Europe des six* (Études et Travaux de l'Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales, n<sup>o</sup> 3), Genève, 1961.
- BRUKNER, BOGDAN, *Neolit u Vojvodini*, Belgrade, 1968.
- BOUBOULIDOU, F., *Βιβλιογραφία Νεοελληνικής φιλολογίας τοῦ ἔτους 1966*, Athènes, 1969.
- BUFFA, JOSEFA LUISA, *Toponimia Aborigen de entre Rios* (Instituto de Filología-Universidad Nacional), La Plata, 1966.
- Burime të Zgjedhura për Historinë e shqipërisë sec. VIII—XV*, Tirana, 1962.

- Burime të Zgjedhura për Historinë e shqipërisë-shqipëria nën sundimin feudalushtarak otoman (1506—1839)*, Tirana, 1962.
- CAFEROGLU, A., *Eski Uygur Türkçesi Sözlüğü*, Istanbul, 1968.
- VII Centenario della nascita di Dante*, Collona di studi storici, I—IV, Florence, 1963—1966.
- The Character of Americans. A book of readings*. Edited by Michael Mc Giffert. Illinois, The Dorsey Press, 1964, 377 p.
- CLEVELAND, H. VON B., *The Atlantic Idea and its European Rivals*, New York, Published for the Council on Foreign Relations by Mc Graw-Hill Book Company, 1966.
- ÇOBANOV, N., DOÇEV, D., *Основи Организация и Планира не на Материално Техническото Снабдяване в НРБ*, Sofia, 1968.
- Colophons of Armenian Manuscripts, 1301—1480. A Source for Middle Eastern History* (Selected, Translated and Annotated by Avedis K. Sanjian), Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1969.
- Comparative Literature. Matter and Method*. Edited with Introductions by A. Owen Aldridge University of Illinois Press, 1969, 334 p.
- Convegno per lo studio della zona archeologica di classe e mezzo dell'aerofotografia* (Promosso dal Lions Club di Ravenna nei giorni 29—30 aprile 1961), Faenza, 1962.
- DANOV, HRISTO M., *Древна Тракия*, Sofia, Издателство «Наука и Изкуство», Sofia, 1968, 465 p.
- DÄVER, BÜLENT, *Çağdaş Siyasal Doktrinler*, Ankara, 1968.
- DÄVER, BÜLENT, *Siyasal Bilime Giriş*, Ankara, 1968.
- DEMİR, AHMET, *Dünya enerji ekonomisi üzerinde bir araştırma*, Ankara, 1968.
- Derleme Sözlüğü*, III C—Ç, Ankara, 1968.
- DİLÂÇAR, A., *Dil, Diller ve Dilcilik*, Ankara, 1968.
- DİLÂÇAR, A., *Türkiye'de dil Özleşmesi*, Ankara, 1969.
- DIZDAROĞLU, HİKMET, *Halk Şürinde Türler*, Ankara, 1969.
- Dokumenta e materiale historike* NGA, Tirana, 1959.
- Dördüncü İskân ve Sehircilik Haftası Konferansları*, Ankara, 1961.
- EI.WERT, W. THEODOR, *Italienische Dichtung und Europäische Literatur*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1969 292 p.
- L'enseignement de l'histoire et la révision des manuels d'histoire* (Conseil de l'Europe), Strasbourg, 1967.
- Est-il utile de tromper le peuple? Concours . . . pour l'année 1780*. Eingeleitet und herausgegeben von Werner Krauss, Berlin, Akademie Verlag, 1966, 139 p.
- Les études balkaniques et sud-est européennes en Bulgarie* (Guide de documentation), Sofia, 1966.
- EVGHENIEV, GEORGI, *Йорданка Митева, 5 Дневна Работна Седмица*, Sofia, 1969.
- FİŞEK, K., *Devlete Karşı Grevlerin Kritik Tahlihi*, Ankara, 1969.
- FOL, AL., *Тракиско Военно Изкуство*, Sofia, 1969.
- Folklor Shqiptar Gjëgjëza*, Tirana, 1968.
- FREI, D., *Dimensionen neutraler Politik* (Etudes et Travaux de l'Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales, n° 8), Genève, 1969.
- GALANIS, DEM., *Sources and Bellads of Financing Iouvetment in Greek Industry*, Athènes, 1963.
- GANEV, AT., AŪKOV, ST., *Въпроси на икономическата ефективност от Механизацията и Автоматизацията на Управленческия Труд*, Sofia, 1969.
- GĂZDARU, D., *Controversios y documentos lingüísticos* (Instituto de Filología-Universidad Nacional), La Plata, 1967.
- GĂZDARU, D., *Ensayos de filologia y lingüística románicas*, I, La Plata, 1969.
- GERAY, CEVAT, *Şehir Plánlamasinin Başlıca Tatbik Vasıtaları*, Ankara, 1960.
- GIEYSZTOR, A., *Les chartes des franchises urbaines et rurales en Pologne au XIII<sup>e</sup> siècle* (extr. de „Les libertés urbaines et rurales du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle“, 1968).

- GOSSMAN, LIONEL, *Medievalism and the Ideologies of the Enlightenment*, Baltimore, The John Hopkins Press, 1968, 377 p.
- GROSUL, V. JA., *Реформи в Дунайских княжествах и Россия*, Moscou, 1966.
- Исторические связи народов СССР и Румынии в XV—начале XVIII в.*, t. I, 1408—1632; t. II, 1633—1673 [Comité de la Rédaction: J. S. Grosul, A. C. Oțetea, A. A. Novoselski, L. V. Tchérépnin], Moscou, 1968.
- Güzel Sanallar Terimleri Sözlüğü*, Ankara, 1968.
- HAMİTOĞULLARI, M. BEŞİR, *La planification du développement économique en Turquie*, Ankara, 1968.
- HATİBOĞLU, V., *Dilbilgisi Terimleri Sözlüğü*, Ankara, 1969.
- İKONOMOV, N. IL., *Българска Народна Мъдрост*, Sofia, 1968.
- Iktisadi devlet Teşekküllerinin Başlıca Problemleri*, Ankara, 1968.
- Inventario delle carte Farini* [a cura di G. Cortesi] (Biblioteca Classense — Carteggi Risorgimentali del fondo «Luigi Rava»), Ravenna, 1960.
- İskân ve Şerkircilik Haftası Konferansları*, Ankara, 1955.
- Историја на Македонскиот Народ*, t. I, II, III, Skoplje, 1969.
- JELAVICH, CHARLES, *Language and Area Studies East Central and Southeastern Europe. A Survey*, Chicago, The University of Chicago Press, 1969.
- KARPAT, KEMAL, *Türk Edebiyatında Sosyal Komular*, Ankara, 1962.
- KARPAT, KEMAL, *Türk Demokrasi Tarihi*, Istanbul, 1967.
- KAZĐAN, A. P., *La Byzantinologie soviétique en 1965* (extr. de «Byzantion», t. XXXVIII, Bruxelles, 1969, p. 578—594).
- KAZĐAN, A. P., *Византийский публицист XII в. Евстафий Солмынский* (extr. de «Византийский Временник», t. XXIX, p. 177—195, Moscou, 1969).
- KAZĐAN, A., *The Byzantine Empire* (extr. de «Past & Present», n° 43, 1969, p. 158—169, Kendal-Oxford).
- Këñë Popullore Historike*, Tirana, 1968.
- KHATCHATRIAN, A., *Les monuments funéraires arméniens des IV<sup>e</sup>—VII<sup>e</sup> siècles et leur analogie syrienne* (extr. de «Byzantinische Forschungen», 1966/B.I).
- KINOV, D. B., *Фактори на икономическата ефективност в Селекото Стопанство*, Sofia, 1969.
- KIŞLALI, AHMET TANER, *Forces politiques dans la Turquie moderne*.
- KIZILIRMAK, ABDULLAH, *Gökbilim Terimleri Sözlüğü*, Ankara, 1969.
- KNITEL, H. G., *Les délégations du Comité International de la Croix-Rouge*; M. BOTHE, *Le droit de la Guerre et les Nations Unies* (Etudes et Travaux de l'Institut Universitaire, de Hautes Etudes Internationales, n° 5), Genève, 1967.
- KOCEV, D., HRISTOV, H. P., ANGELOV, D., *Краткая история Болгарии*, Sofia, 1963.
- Конституция на Народната Република България*, Sofia, 1968.
- Das Konzil von Chalkedon*, I, II, III, Würzburg, Echter-Verlag, 1951—1954.
- KORUM, SEVİL, *Türkiyede Tapın Eşya Fiyalları Endeksi*, Ankara, 1968.
- KORUM, UĞUR, *Ekonometrik Modeller ve Türk Ekonomisi İçin Bir Deneme*, Ankara, 1969.
- KRIARAS, EM., *Λεξικὸν τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημοδῶδου γραμματείας (1100—1669)*, T.A', Thessalonique, 1969.
- Lecture Classensi*, Ravenna, Edizioni A. Longo, 1966.
- LEVEND, AĞÂH SIRRI, *Ali Şir Neval*, IV cilt, Ankara, 1968.
- LEVEND, A. S., *Şemsettin Sami*, Ankara, 1969.
- Long-Term Prospects for the Greek Economy. A Forecast of Developments in the Next Fifteen Years* (Royal Hellenic Research Foundation), Athènes, 1968.
- Maliye Enstitüsü Konferansları*, 1966, Ankara, 1967.
- In memoriam Achillis Beltrami* (Università di Genova-Istituto de Filologia Classica), Gênes, 1954.

- MIKULČIĆ, IVAN, *Pelagonija*, Skoplje, 1966.
- MOUSSA, FARAG, *Les services diplomatiques des Etats arabes* (Etudes et Travaux de l'Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales, n° 1), Genève, 1960.
- Народна Керамика у Југославији*, Belgrade, 1966.
- NIKOLESKU, KORINA, *Dvorski Kostim Rumunije od XIV do XVIII veka*, Belgrade, 1969.
- ÖKÇÜN, A. GÜNDÜZ, *A Guide to Turkish Treaties (1920—1964)*, Ankara, 1966.
- ÖKÇÜN, A. GÜNDÜZ, *Trans-Municipal Law. A Critical Analysis of Private International Law*, Ankara, 1968.
- ÖNEY, ERDEN, *Verimlilik Kavramlari ve Ölçülmesi*, Ankara, 1968.
- OSTROGORSKIJ, G., *Pour l'histoire de la Féodalité byzantine* (Corpus Bruxelles Historiae Byzantinae, subsidia I), Bruxelles, 1954.
- ÖZAKMAN, TURGUT, *Bizi Dinler Misiniz?*, Ankara, 1969.
- ÖZDEMİR, E., *Erdemin Başı dil*, Ankara, 1969.
- ÖZDEMİR, E., *Öz Türkçe Üzerine*, Ankara, 1969.
- ÖZTRAK, İLHAN, *Miras Hukuku*, Ankara, 1968.
- PANDEVSKI, M., СТОЕВ-ТРНКАТА, ІG., *Триката, Струмица и Струмичко низ Историјата*, Strumnitza, 1969.
- PEJOV, NAUM, *Македонците и Граѓанската Војна во Грција*, Skoplje, 1968.
- PEREIRO, NYDIA G. B. DE FERNANDEZ, *Originalidad y sinceridad en la poesia de amor trovadoresca* (Instituto de Filología), La Plata, 1968.
- PETROVIĆ, N., *Светозар Милетић и Народна Странка*, Livre II 1870—1875, Documents 1860—1885, Sremski Karlovići, 1969.
- PICARD, BERTOLD, *Das Gesandtschaftswesen Ostmitteleuropas in der Frühen Neuzeit*, Graz, Hermann Böhlau Nachf., 1967.
- PIKOLO, NIKOLO S., *Изследвания и Нови Материали, Издадени по Случај сто години ом Смъртта му (1865—1965)*, Sofia, 1968.
- PINTNER, WALTER MC KENZIE, *Russian Economic Policy under Nicholas I*, Ithaca, Cornell University Press, 1967.
- PODOLÁK, JAN, *Pastierstvo v Oblasti Vysokých Tatier*, Bratislava, 1967.
- POLEMIS, D. I., *The Doukai. A Contribution to Byzantine Prosopography*, Londres, The Athlone Press, 1968.
- Political and Social Thought in the Contemporary Middle East*. [Edited by K. H. Karpat] New York, Frederick A. Praeger, 1968.
- POZZO, GIANNI M., *Umanesimo moderno o tramonto dell'umanesimo?*, Padova, Cedam, 1970, 125 p.
- Prasa Tajna z Lat 1861—1864*, Wrocław, 1969.
- Проблеми на Икономическата Ефективност*, Sofia, 1968.
- Quinze ans de bibliographie historique en Grèce (1950—1964)* (Centre de Recherche Néo-Hellénique de la Fondation Royale de la Recherche Scientifique), Athènes, 1966.
- La recherche en Europe : Assyrologie* (Conseil de l'Europe), Strasbourg, 1967.
- Revolucionarni radnički pokret u Zagrebu izmetu dva svjetska rata*, Zagreb, 1968.
- RISTOVSKI, VLAJ, \*ВАРДАР\*, Skoplje, 1966.
- SİYSAL, MÜMTAZ, *Anayasaya Giriş*, Ankara, 1969.
- Şehir ne Bölge Cânlamasi Bakimindan Schirleşme Haréketteri*, Ankara, 1961.
- Şehircide Aranan Vasiflar*, Ankara, 1960.
- ŞEMSETTİN KUTLU, *Türkçe Kadın ve Erkek Adlari*, Ankara, 1969.
- ŞENEL, ALÂEDDİN, *Eski Yunanda Siyasal Düşünüş*, Ankara, 1968.
- SKENDI, S., *Albanian and South Slavic Oral Epic Poetry* (Printed in Germany at J. J. Augustin, Glückstadt), Philadelphia, 1954.
- SHINKOW, TODOR, *Volkskultur, Sozialistische Kultur!*, Sofia, 1968.

- Shqipëria e Veriut në shekullin XVIII*, t. I (1706—1756), Tirana, 1967.
- Старе Културе у Вердану, Belgrade, 1969.
- STEIN, LOTHAR, *Die Šamtar-Ĝerba. Beduinen im Übergang vom Nomadismus zur Sesshaftigkeit*, Berlin, Akademie Verlag, 1967.
- СТОЈАНОВ, ПЕТАР, *Македонија во Сремето на Балканските и првата светска Војна (1912—1918)*, Скопје, 1969.
- TANER, TIMUR, *Türk Dervimi Tarihi Anlatı ve Felsefe Temeli*, Sevinç Matbaası, Ankara 1968, 169 p.
- Tarata Sözlüğü*, III (E—I); IV (K—N), Ankara, 1967—1969.
- ТАУМАС, ABDULLAH BATTAL, *Kazan Türkçesinde Atasözleri ve Deyişler*, Ankara, 1968.
- Теория Економического Поста*, Sofia, 1969.
- Тезиси Докладов XXI Научной сесии. Секция Исторических (Май-Июнь)*, Černovci, 1965.
- TIETZE, ANDREAS, *The Koman Riddles and Turkie Folklore*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1966.
- ТОДОРОВ, N., DINEV, L., МЕЛНИЧКИ, L., *Bulgarie. Aperçu historique et géographique*, Sofia, 1969.
- ТОМАДАКИ, N. B., *Ἡ κρητική ἐπανάστασις 1866—69*, Hania, 1966.
- Toplum Kalkınması Derseme Çalışmaları*, Ankara, 1967.
- Травaux et Mémoires*, t. 3. (Centre de recherche d'histoire et civilisation byzantines), Paris, Editions E. de Boccard, 1968.
- Tregime dhe Këngë Popullore për Shkënderbeun*, Tirana, 1967.
- TUNÇER, D. BARAN, *Türkiyede Yabancı Sermaye Sürünü*, Ankara, 1968.
- Türk Hukuk dili Nasıl Özleştirilebilir?*, Ankara, 1967.
- Türk Mahallî İdaresinin Yeniden Düzenlenmesi*, Ankara, 1966.
- Türkay, Orhan, *Gizli İşsizlik*, Ankara, 1968.
- Türkiye'de Özel Sektörün bazı problemleri*, Ankara, 1968.
- Üçüncü İskân ve Şehircilik Haftası Konferansları 21—23 Mayıs 1958*, Ankara, 1959.
- UDALTZOVA, Z. V., *Советское византиноведение за 50 лет*, Мәскәу, Издатәльство „Наука“ 1969, 360 p.
- UDALTZOVA, Z. V., *Мировоззрение византийскаго итәрдәз VI в. Азѣбѣ Муричѣйскаго* (extr. de «Византийский Временник», t. XXIX, p. 153—169, Moscou, 1969).
- Universiteti Shtetëror i Tiranës 1957—1967*, Tiranë, 1967.
- VACCARO, ALBERTO JOSÉ, *La numeración latina, aspectos y problemas*, La Plata, 1969.
- VALLESE, GIULIO, *Erasmus e Reuchlin*, Napoli, G. Scalabriani Editore, 1964, 133 p.
- VASILIEV, A. A., *Byzance et les Arabes, T. II, 1<sup>re</sup> part.: La Dynastie Macédonienne (867—959)*, Bruxelles, Fondation Byzantine, 1968.
- VIDOESKI, ВОЈО, *Прилог кон Библиографујата на Македонскиот јазик*, Скопје, 1953.
- VIDOESKI, B., *Кумановскиот Говор*, Скопје, 1962.
- Vjetari statistikor IRPSH 1967 dhe 1968*, Tirana, 1968.
- WEITZMAN, KURT, *Icon Painting in the Crusader Kingdom* (offprint from «Dumbarton Oaks, Papers», 1966).
- YAVUZ, FENMİ, *Şehircilimiz Hakkında Mukayeseli Raporlar*, Ankara, 1956.
- YAVUZ, FENMİ, *Şehircilik*, Ankara, 1962.
- Yedinci İskân ve Şehircilik Haftası Konferansları*, Ankara, 1964.
- YSIKOVA, R. P., *Морфология имени существительного и глагола в современном македонском литературном языке*, Скопје, 1967.
- ZOLOTAS, XENOF., *Monetary Equilibrium and Economic Development*, Princeton University Press, New Jersey, 1965.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 3.60. £ ; 8,— \$, 40, — F.F. 32, — DM. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à Centrala cărții, Oficiul de comerț exterior. Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger:

R. P. d'ALBANIE, **Ndermarja Shtetnore e Botimeve**. Tirana ■ R. D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch Export und Import**, Leipzig 701, Leninstrasse 16 ■ R. P. de BULGARIE, **Hemus**, Place Slaweikov, 11, Sofia ■ R. P. de CHINE, **Waiwen Shudian**, P.O.B. 88, Peking ■ R. P. D. COREENNE, **Chulphanmul**, Phenian ■ REPUBLIQUE CUBA, **Cubartimpex**, Simón Bolívar 1, Palacio Aldamo, Habana ■ R. P. HONGROISE, **Kultúra**, P.O.B. 149, Budapest 62 ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigotorg**, Ulan Bator ■ R. P. de POLOGNE, **Ruch**, Ul. Wronia 23, Warszawa ■ R. S. TCHÉCOSLOVAQUE, **Artia**, Ve Smeckach 30 — Praha II ■ U.R.S.S., **Mejdunarodnaia Kniga**, Moskva G-200 ■ R. D. du VIETNAM, **So Xuat Nhap, Khau Sach Bao**, 32 Hai Bà Trưng, Hanoï ■ R. S. F. de YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenska Knjigica**, Terazije 27, Belgrad ; **Prosveta** 16/1, Terazije, Belgrad ; **Forum**, Voivode Misica, Novi Sad ■ ARGENTINE, **Editorial Sudaminter S.A.**, Alsina 500, Buenos Aires ■ AUSTRALIE, **Current Books Ltd. Distributors**, 168—174, Day Street, Sydney ■ AUTRICHE, **Globus Zeitung Drucks und Verlagsanstalt GmbH**, 1200, Wien, Höchstädplatz ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier**, 5, Place St. Jean, Bruxelles, **Agence Messageries de la Presse** 14—22, Rue du Presil, Bruxelles ■ CANADA, **Progress Books** 44 Stafford St. Toronto, Ontario, **W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd.**, Six Thorneliffe Park Drive, Toronto 17, Ontario ■ COLOMBIE, **Librería Buchholz Galeria**, av. Jiménez de Quesada 8—40, Bogotá ■ DANEMARK, **Ejnar Munksgaard**, Noregade 6, Kobenhavn ■ ESPAGNE, **Librería Herder**, Calle de Balmés 26, Barcelona 7 ■ ETATS-UNIS, **Fam Book Service** 69, Fifth Avenue Suite 8 F., New York, 10003 N. Y. ; **Continental Publications**, 111, South Meramec Ave., St. Louis, Missouri 63105 ; **Turner Subscription Agency** 235, Park Avenue South, New York 3 N. Y. ■ FINLANDE, **Akateeminen Kirjakauppa** P.O.B. 10128, Helsingfors, 10 ■ FRANCE, **Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne**, 111, Rue Réaumur, Paris II, **Europériodiques S. A.** 72, Boul. Senard, 22 Saint Cloud ■ GRANDE-BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd.**, Dennington Estate, Wellingborough, Northants, **Central Books, Ltd.**, 37, Inn Road London W.C. 1 ■ ISRAËL, **Lepac Ltd.** P.O.B., 1136 Tel-Aviv ; **Haiflepac Ltd.** P.O.B. 1794, Haïfa ■ ITALIE, **So. Co. Lib. Ri.** Piazza Margana 33 — Roma ; **Messagerie Italiana Sp. A.** Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7 ■ JAPON, **Nauka Ltd.** 30—19 Minami — Ikebukuro 2 chome Toshima Ku, Tokyo ■ PAYS-BAS, **N.V. Martinus Nijhoff**, P.O.B. 269, Den Haag ; **Swetz & Zeitlinger**, Keizersgracht 471—487, Amsterdam C ■ NORVEGE, **Tryggve Juul Moller** — Boekhandel Øvre Slottsgate 15 Oslo 1 ■ R. F. ALLEMAGNE, **Kubon & Sagner**, P.O.B. 68, München 34 ; **Presse Vertriebsgesellschaft GmbH**, 6, Frankfurt/Main, Börsenstrasse 13—15 ; **Kunst und Wissen**, Erich Biber, P.O.B. 46, 7000 Stuttgart 1 ■ SUISSE, **Pinkus & Cie**, Froschaugasse 7, Zürich, **Fachbücherei Bern**, P.O.B. 397, 3001 Berne.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHÉ
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ȘI ARHEOLOGIE — IAȘI
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - SERIA TEATRU—MUZICĂ—CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- BODEA CORNELIA, **Lupta românilor pentru unitatea națională — 1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.
- \* \* \* **Brève histoire de la Transylvanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.
- \* \* \* **Desăvîrșirea unificării statului național român. Unirea Transilvaniei cu vechea Românie** (Parachèvement de l'unification de l'Etat national roumain. Union de la Transylvanie avec l'ancienne Roumanie), 1968, 520 p., 36 lei.
- \* \* \* **Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească** (La Valachie), sous la direction de A. Oțetea et D. Prodan, 1969, 864 p., 44 lei.
- GÖLLNER C., **Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts**, II. Band, 1968, 808 p., 37 lei.
- GRAUR A., **The Romance Character of Romanian**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.
- IORGA N., **Materiale pentru o istoriologie umană** (Matériaux pour une historiologie humaine), 1968, 375 p., 23 lei.
- \* \* \* **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I<sup>er</sup> vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei; II<sup>e</sup> vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei; III<sup>e</sup> vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei; IV<sup>e</sup> vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.
- \* \* \* **Marea răsccoală a țăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.
- MIHORDEA V., **Relațiile agrare din Moldova în secolul al XVIII-lea** (Les relations agraires en Moldavie au XVIII<sup>e</sup> siècle), 1968, 318 p., 21,50 lei.
- OLTEANU ȘTEFAN, ȘERBAN CONSTANTIN, **Meșteșugurile din Țara Românească și Moldova în Evul mediu** (Les métiers en Valachie et Moldavie au Moyen Age), collection « Biblioteca istorică », XX, 1969, 460 p., 27 lei.
- OPREA I., **Nicolae Titulescu's diplomatic activity**, 1968, 192 p., 7,75 lei.
- PRODAN D., **Iobăgia în Transilvania în secolul al XVI-lea** (Le servage en Transylvanie au XVI<sup>e</sup> siècle), II<sup>e</sup> vol., 1968, 862 p., 48 lei.
- RUSSU I. I., **Ilirii. Istoria — Limba și onomastica — Romanizarea** (Le Illyriens. Histoire — Langue et onomastique — Romanisation), collection « Biblioteca istorică », XVII, 1969, 303 p., 1 pl., 21,50 lei.
- STOICESCU N., **Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XIV—XVII)** (Le Conseil princier et les grands dignitaires de Valachie et de Moldavie (XIV<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles)), 1968, 316 p., 21 lei.
- D. TUDOR, **Oltenia romană**, 3<sup>e</sup> éd., 1968, 604 p., 5 pl., 37 lei.
- \* \* \* **Unitate și continuitate în istoria poporului român** (Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain), 1968, 463 p., 36 lei.
- VULPE R., BARNEA I., **Din istoria Dobrogei** (Sur l'histoire de la Dobrogea), II<sup>e</sup> vol., 1968, 592 p., 42 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VIII, 3, p. 399—588, BUCAREST, 1970

